

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*



JULI LET 1765.

TOME XXIII.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1765.

S U I T E

*De l'Extrait de divers Ouvrages sur les
naissances tardives.*



Le quatrième des ouvrages, dont nous avons promis de continuer à rendre compte à nos lecteurs, a pour titre : *Question importante : Peut-on déterminer un terme préfix pour l'accouchement ?* Par M. LE BAS, maître en chirurgie, censeur royal, &c. A Paris, chez Simon, 1764, in-8° de 114 pages. M. Le Bas se déclare pour la possibilité des naissances retardées ; & son ouvrage n'est,

à proprement parler, qu'une réfutation du Mémoire de M. Louis. Il établit d'abord, que la nature n'est pas si constamment uniforme dans ses productions, qu'elle ne s'écarte souvent de ses règles : il en donne pour preuve les monstres qu'on a observés, de tout tems, dans les régnés végétal & animal, dont il cite un très-grand nombre. Son but, en rapportant ces faits, ne peut être méconnu, puisqu'il l'énonce clairement, en disant, pag. 6, que c'est pour disposer les lecteurs à être pénétrés d'une certitude aussi grande du jeu de la nature, touchant le terme de la grossesse, que nous le sommes de ces réalités non suspectes & prouvées ; & après avoir cherché la cause de ces monstruosités dans l'inertie de la matiere féminale, ou dans l'infirmité de la matrice, il conclut : *Ces exemples ne s'opposent-ils pas, en effet, à ces loix prétendues immuables du terme préfix pour l'accouchement des femmes, ainsi que l'est, à peu de chose près, celui des brutes ?* Il ajoûte tout de suite : *J'en dis à peu de chose près, puisque des gens préposés à l'accouplement des jumens avec l'étalon, ont remarqué qu'elles ne mettoient pas plus que les brebis, indifféremment bas, au même terme d'un mâle & d'une femelle.* Il avoit rapporté, quelques pages auparavant, un passage d'une thèse soutenue, sous la présidence de M. Heister,

SUR LES NAISSANCES TARDIVES. §

par M. Wagner, qui prouve que l'accouchement peut être retardé considérablement dans les animaux. *Capra bubulci calculo circa initium jejunii quadragesimalis partura censebatur, peperit tamen in fine demum earumdem, adeoque sex hebdomadibus tardiùs quàm debuerat.*

M. Le Bas discute ensuite les raisons qui ont déterminé M. Louis à décider qu'il y a un terme préfix & invariable pour l'accouchement. Cet auteur avoit dit que les loix de la nature sont constantes & immuables; que tous les naturalistes, depuis Aristote, conviennent de cette vérité à l'égard des animaux. M. Le Bas remarque qu'Aristote dit aussi, liv. 6, chap. 2 de son *Histoire des animaux*, que les oiseaux sont plutôt éclos l'été que l'hiver; les poulets, le vingt-deuxième jour en été, quelquefois le vingt-cinquième en hiver; que les oies couvent souvent plus d'un mois; & au chap. 20 du même livre, que les chiennes de Laconie portent soixante jours & plus: (le texte dit un ou deux jours de plus ou de moins.) Notre auteur oppose aux autorités des auteurs que M. Louis cite en faveur de son sentiment, celles d'Avicenne, d'Heningius, de Senpert, de Plin, de Cardan, d'Amatus-Lusitanus, qui n'ont pas cru que tout accouchement, qui se fait au-delà du terme

6 SUITE DE DIVERS OUVRAGES

de dix mois , soit hors de la classe des accouchemens légitimes.

Les rapports, les dépendances & les connexités d'actions entre le fœtus, ses membranes, & les parties qui doivent préparer l'aliment destiné à le nourrir avant & après sa naissance, ne lui paroissent pas aussi nécessaires qu'à M. Louis, parce qu'on a vu des femmes, sans être grosses, avoir les mamelles tuméfiées, & vers le cinquieme mois d'une suppression de leurs règles, rendre assez abondamment de lait; d'autres, dans une vraie grossesse, en être dépourvues. L'exemple de l'incubation, que cet auteur cite comme une preuve de l'immuabilité des loix de la nature pour cette fonction, ne lui paroît pas plus concluant, parce qu'il ne trouve aucune analogie entre cette incubation & le développement du fœtus dans la matrice. Il pense cependant, que le terme de l'accouchement *dépend absolument de la perfection des organes à un point déterminé pour différentes fonctions dont il est devenu capable, & qu'il ne peut exercer dans la matrice*; mais il prétend que différentes circonstances peuvent retarder la perfection de ces organes, & par conséquent, le terme de la grossesse. Il cite, à ce sujet, plusieurs exemples de grossesses retardées, & le témoignage de quelques auteurs an-

ciens, qui ont admis des parts après dix, onze & treize mois révolus, tels que Plaute, Varron, Pline, & Aulu-Gelle qui les citent tous. L'histoire rapportée par Dodonée, dans ses *Observations médicales*, d'après Ægid. Hertogius, lui paroît démontrer le prolongement du terme de la gestation au-delà du terme de neuf mois. « Catherine, » épouse de Michel De Menne, dit cet auteur, » devient grosse au mois de Mars » 1549. Le mouvement de l'enfant, qui se » fit sentir quatre mois après, fut un signe » univoque de la grossesse. Les douleurs, » qui annoncent un accouchement prochain, » commencèrent le 1^{er} Décembre suivant, » & persisterent, sans relâche, jour & nuit, » ainsi que le mouvement du fœtus, pen- » dant quarante jours consécutifs. Elles » diminuèrent alors insensiblement, à me- » sure que l'agitation de l'enfant devint » moins sensible, pendant cinq à six jours, » au bout desquels la tranquillité fut par- » faite. Cinq ans après, il sortit de la ma- » trice des os de fœtus. » *Il est manifeste*, ajoute M. Le Bas, *que cet enfant auroit pu aussi-bien vivre, si rien ne se fût opposé à sa sortie, à dix mois & demi, qu'il l'auroit pu, s'il fût venu au monde au terme de neuf mois, lorsque les premières douleurs s'annoncèrent.*

8 SUITE DE DIVERS OUVRAGES

Après avoir discuté les raisons qu'on puise , pour ou contre la légitimité des naissances tardives , dans les Écrits d'Hippocrate , il continue à rapporter des exemples d'accouchemens retardés, qu'on trouve dans les auteurs. En voici un tiré de la thèse de M. Wagner , que nous avons déjà citée d'après lui , qui nous paroît mériter quelque attention. « Une femme de trente ans , » d'un tempérament mélancolique & colere , épouse , au mois d'Août 1719 , un » homme , qui en avoit près de soixante , » qui mourut au mois de Décembre suivant. » Le jour même de la mort de son mari , » elle confia à son médecin le soupçon » qu'elle avoit d'être grosse : peu de tems » après, elle eut une perte qui fit appréhender » qu'elle ne fit une fausse couche ; mais le » médecin scut la prévenir par une saignée » & les remedes convenables. Au mois d'Avril de l'année suivante, elle sentit remuer » son enfant : son ventre, depuis cette époque , grossit insensiblement , de façon à » lui faire espérer qu'elle accoucherait au » mois de Septembre ; mais elle resta dans » cet état , jusqu'au mois de Janvier 1721 , » qu'elle mit au monde , avec peine , un enfant , foible à la vérité , mais bien con- » formé , si l'on en excepte les sutures du » crâne , qui étoient encore entr'ouvertes.

» Tous ceux qui l'avoient vue pendant le
 » tems de sa grossesse, attesterent qu'elle avoit
 » pris très-peu d'alimens, qu'elle avoit été
 » plongée dans la douleur & le chagrin par
 » la mort de son mari, enfin que son médecin
 » avoit été obligé, par les circonstances où
 » elle s'étoit trouvée, de lui faire faire deux
 » saignées du bras. Ces considérations enga-
 » gerent la Faculté de médecine de l'univer-
 » sité d'Helmstat, qui fut consultée sur la
 » légitimité de cet enfant, de prononcer
 » qu'il l'étoit en effet.

M. Le Bas rapporte ensuite l'histoire de la femme de Jouare, qui se trouve décrite dans l'Histoire de l'Académie des sciences de Paris, pour l'année 1753. Cette femme fut mariée en 1748. Environ six semaines après son mariage, elle éprouva toutes les incommodités qui accompagnent ordinairement les commencemens des grossesses, à l'exception de la cessation des règles. Au huitieme mois, elle eut du lait dans les mamelles; elle ressentit des douleurs très-vives, comme pour accoucher, le 23 Décembre, qui étoit le onzieme mois de la grossesse: après trois jours de douleurs & une saignée, ses règles parurent en petite quantité, & elle reprit sa premiere santé. Elle fut vue, quelque tems après, par M. Terrede, chirurgien de l'abbaye royale de Jouare; M. Sorbet, chirurgien-major

des mousquetaires, M. Guibert, médecin de Couloumiers, & même M. Winslow, tous assurèrent qu'elle étoit véritablement grosse : cependant elle n'accoucha que le 7 Janvier 1751, c'est-à-dire, trente-cinq mois après la conception. Il cite aussi l'histoire d'une femme qui conçut, à l'âge de quarante-huit ans, ressentit, au bout de neuf mois, les douleurs qui annoncent l'accouchement, & les eaux s'écoulèrent. Les douleurs continuèrent vivement, & sans interruption, pendant six semaines, au bout desquelles elles cessèrent, au moyen d'un remède anodin que lui donna un charlatan. La tumeur & la pesanteur ordinaires à une grossesse de neuf mois, subsistèrent jusqu'à sa mort, qui arriva dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge : elle eut, pendant & indépendamment de cette longue grossesse, deux enfans, sans en être incommodée. Après sa mort, on fit l'ouverture de son cadavre, & l'on trouva une masse osseuse qui renfermoit un fœtus mâle, très-bien conformé. M. Le Bas pense que ce fœtus n'a été privé de la vie, que long-tems après le terme de neuf mois, qui fut l'époque des douleurs que ressentit la mère, & il se fonde sur leur durée qui fut de six semaines ; enfin il s'autorise du sentiment de Lamotte qui dit très-expressément : *Je suis bien éloigné de regarder ce terme, (celui de*

neuf mois) comme une règle générale pour tous les accouchemens, puisque j'appelle l'enfant être à terme, depuis le commencement du septieme mois jusqu'au dix, douze, & même au treizieme. Ce tems avancé ou retardé n'est, selon moi, d'aucune conséquence, quand cela n'arrive par aucune cause violente, mais parce que la nature est obligée de se décharger d'un fardeau qui l'opresse, & que l'enfant a pris plus ou moins de nourriture dans le ventre de sa mère, dans la pensée que, quand ce retardement arrive, ce n'est qu'à cause que l'enfant est trop petit ou trop foible; ce qui fait que la mere ne se sent point incommodée, à moins que la matrice ne soit irritée; car quelque foible & petit que soit l'enfant, dès qu'il irrite par trop la matrice, c'est une nécessité qu'il en sorte, parce que cette irritation donne occasion aux douleurs, d'où s'ensuit l'accouchement, aussi-bien à sept & à huit mois qu'à dix ou à douze. M. De Senac & Heister ne sont pas moins décidés sur ce point.

Après avoir établi ainsi son sentiment, M. Le Bas examine les raisons que M. Louis a tirées des causes qui déterminent l'accouchement, pour étayer le sien. Cet auteur prétend que l'enfant ne fait aucun effort pour sortir, & que l'accouchement est tout entier l'ouvrage de la matrice. M. Le Bas lui op-

pose l'exemple du poulet qui perce sa coque, pour sortir, & fait observer que les accouchemens où l'enfant est mort dans le sein de sa mere, sont toujours beaucoup plus longs & plus laborieux ; d'où il conclut que si un fœtus n'a pas acquis le degré de conformation nécessaire pour paroître à neuf mois, l'accouchement sera plus ou moins retardé. Il réfute assez solidement, à ce qu'il nous a paru, les raisons de ceux qui ne veulent pas qu'on consulte les mœurs d'une femme, avant de prononcer sur la légitimité ou l'illégitimité d'un accouchement retardé. Il ne croit pas que les allégations d'infirmités, de surveillans, de gardes, & autres de cette nature, fussent pour faire déclarer illégitime le fils de Renée ; & il prouve que celles de l'âge sont aussi foibles, en rapportant plusieurs exemples d'hommes qui ont engendré dans un âge beaucoup plus avancé que n'étoit Charles.

On trouve, à la suite de cet ouvrage, deux *Consultations sur la légitimité des naissances tardives*, dont la première est signée de MM. Bourdelin, Ferrein, le Begue de Presse, médecins de la faculté de Paris ; & la seconde, qui contient l'extrait d'une Lettre de M. Panenc, médecin à Aix, qui assure que sa femme accouchoit de ses garçons, au terme de neuf mois accomplis, & de ses filles, à dix mois, & même plus tard,

SUR LES NAISSANCES TARDIVES. 13
est signée de MM. Renard, Chomel, Belles-Teste, Cochu, médecins de Paris, Gervais, Allouel, Didier, Moreau, Ravenet, Dufouart, Tenon, chirurgiens de S. Côte.

V. *Supplément au Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives ; par M. LOUIS, 1764, in-8° de 109 pages.* M. Louis, blessé par quelques endroits du livre de M. Le Bas, a composé ce Supplément, pour y répondre. Nous n'en extrairons que ce qui est véritablement relatif à la question ; & ce qui peut servir à la décider. L'auteur avoit établi, pour premier principe dans son Mémoire, que les loix de la nature, pour la naissance des animaux, sont constantes & invariables. Il prétend qu'on a cru devoir commencer par ébranler les fondemens de sa Dissertation, en supposant des jeux de la nature, pour jeter de l'incertitude sur le terme de la grossesse ; mais pour prouver combien cette façon de raisonner est peu exacte, il met en parallèle trois propositions. Celle de M. Le Bas est entre la sienne & un principe philosophique, reçu comme incontestable par tous les physiciens. Voici ces trois propositions.

Prop. de M. Louis. « Les loix de la nature, sur le terme de la naissance, sont » constantes & immuables, puisque tous » les animaux naissent invariablement à un » terme préfix.

14 SUITE DE DIVERS OUVRAGES

Prop. de M. Le Bas. « Les loix de la nature sont incertaines , puis- que , par ses bizarreries & par ses caprices , il naît des animaux vicieusement conformés.

Prop. de physique. « Dans les productions qui paroissent les plus bizarres , la nature ne s'écarte aucunement des loix immuables qu'elle suit constamment dans toutes ses opérations.

Selon M. Louis , on ne contestera pas que la premiere de ces propositions ne soit généralement vraie : la seconde est notoirement fausse ; elle est étrangere à la question , puisqu'il s'agit essentiellement du terme préfix , dont elle ne dit mot ; elle est détruite par la vérité & la solidité de la premiere proposition. La troisieme proposition est de toute vérité ; elle acheve d'anéantir l'objection tirée de la bizarrerie de la nature , puisque ces prétendues bizarreries sont une suite de la féconde simplicité des loix de la nature. Les productions monstrueuses , ajoute-t-il , ne peuvent être proposées contre l'invariabilité du terme précis de la naissance , dès que les individus , vicieusement conformés , ne sont pas venus hors du tems prescrit par les loix de la nature , chacun suivant son espece particuliere.

Il convient cependant que ce que M. Le Bas avance sur l'irrégularité du terme auquel les poulets sortent de l'œuf , mérite quelque

réflexion ; qu'il est vrai qu'Aristote dit que les œufs éclosent plutôt l'été que l'hiver ; que pour les poules , c'est l'ouvrage de vingt-deux jours en été , & qu'en hiver , cela va quelquefois à vingt-cinq ; mais il prétend que ce fait ne contredit point ce qu'il a avancé. La parfaite uniformité de la nature , dans ses loix sur la génération , est prouvée , selon lui , par l'observation de la maniere admirable dont se forment les poulets dans l'œuf. Ceux de poule , exposés à un degré de chaleur constant , donnent infailliblement un poulet le vingtunieme jour ; mais il n'a parlé que de l'incubation artificielle , telle qu'on la procuroit dans les fours d'Egypte. Il cite , à ce sujet , les observations de Malpighi , de Lancisi , de Haller , de Maître-Jean , sur la formation du poulet , & remarque que ces observateurs n'ont trouvé que quatorze heures de différence dans les progrès du développement de l'embryon , quoique leurs observations aient été faites dans des climats & dans des saisons très-différentes. Il ajoute :
 » La poule , en quittant les œufs qu'elle
 » couve , retarde le progrès de la formation
 » des parties ; cela est démontré : les varia-
 » tions dans le tems qui peut les faire éclore ,
 » dépendent de cette cause à laquelle le
 » fœtus humain n'est pas exposé. La mere
 » lui conserve une chaleur douce & cons-

16 SUITE DE DIVERS OUVRAGES

» tante ; il se forme , croît & se développe
 » dans son sein : il lui faut neuf mois pour
 » parvenir à la maturité nécessaire , comme
 » au poulet vingt-un jours. Or comme il
 » est démontré que la règle est invariable
 » pour le poulet ; nous devons conclure
 » que le terme n'est pas moins invariable-
 » ment fixé , par les loix de la nature , à neuf
 » mois pour l'enfant. On ne peut rien op-
 » poser de raisonnable à cette conséquence :
 » la cause agit constamment pour le déve-
 » loppement du fœtus humain , comme pour
 » l'œuf , dans l'incubation artificielle. Dans
 » l'incubation naturelle , les causes sont va-
 » riables , les effets peuvent l'être ; & ils le
 » sont nécessairement , à proportion de l'in-
 » constance de l'action qui opère la forma-
 » tion du poulet. . . . Ceux qui argumen-
 » tent de la variété qu'il y a dans le terme
 » de la maturité des fruits , ne veulent pas
 » faire attention qu'elle est dépendante de
 » l'influence de causes extérieures , très-va-
 » riables.

M. Louis répond à l'objection prise des
 accouchemens prématurés , comme ceux
 qui se font à sept mois , que cent causes
 peuvent faire tomber de l'arbre un fruit
 avant sa maturité , comme des causes exté-
 rieures , ou des causes internes-acciden-
 telles , peuvent exciter la sortie prématurée
 du fœtus. Ayant la viabilité , son exclusion est
 connue

connue sous le nom d'*avortement* : si elle se fait après sept mois, & que l'enfant survive, ce qui arrive quelquefois, *cet accouchement précoce n'en est pas moins contre les loix de la nature. L'accouchement n'est vraiment naturel, qu'au terme de neuf mois.* Les loix immuables ont fixé le terme de la maturité du fœtus humain à cet espace de tems, comme celle du fœtus des brebis à cinq mois, &c. C'est cette maturité qui en détermine la sortie. Le fœtus ne peut pas vivre, au-delà de ce terme, dans le sein de sa mere : les sources de la nourriture se tarissent pour lui, par les proportions connues des accroissemens successifs, régulièrement & constamment toujours plus grands vers les derniers tems. Si le fœtus pouvoit rester naturellement un mois ou deux de plus dans la matrice, il y deviendroit d'un volume trop disproportionné à la dilatabilité des parties qui doivent lui livrer passage. M. Louis croit pouvoir regarder cet argument comme étant de la plus grande force : en tout, il paroît si convaincu de la solidité de ses raisons, qu'il ne craint pas de reprocher aux consultans, qui ont souscrit le Mémoire de M. Le Bas, d'avoir mis trop de légèreté dans l'examen d'une question si importante, ne pouvant imaginer qu'ils aient pu ne pas se rendre à ses preuves.

Il joint à la liste des auteurs favorables

à son sentiment, qu'il avoit déjà cités, Rodericus à Castro, Deussingius, Bohnius, Berger, Hamberger, Boerhaave, Haller. Le fait cité par les consultants sur le témoignage de M. Panenc, médecin, ne prouve rien, selon lui, parce qu'il ne s'ensuit pas de ce que madame Panenc a cru porter ses filles un mois de plus que ses garçons, qu'elle les ait réellement portées pendant dix mois; & il croit qu'il suffit de supposer une erreur de calcul au compte de madame Panenc, ou à celui de son mari. Il rapporte, à ce sujet, un long passage de Diamerbroeck qui ne craint pas d'affirmer que toutes les histoires d'accouchemens retardés, qu'on cite, sont apocryphes, parce que les causes, auxquelles on les attribue, sont imaginaires selon lui; & la raison qui le fait prononcer si affirmativement, c'est qu'il se fait un tel accroissement de chaleur dans le fœtus, dans l'espace de neuf mois, quelle que soit la constitution de la mère, qu'il a besoin de ventilation par la respiration: *Cum in quacunque mulieris constitutione incrementum caloris spatio novem mensium in fœtu tantum fiat, ut ventilatione per respirationem opus habeat, eamque ob causam illi necessarium ex uteri angustiis demigrandum sit.* C'est sur cette raison que Diamerbroeck présume que toutes les femmes, qui prétendent accoucher après le neuvième mois, ou se trompent

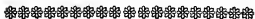
dans leurs calculs , ou cherchent à donner à leurs maris défunts des héritiers qui ne leur appartiennent pas : c'est cependant cette décision que M. Louis qualifie de *principes clairs, solides & vrais*, qui jugent la cause , qui mettent à son prix le témoignage de madame Panenc , & auxquels il auroit été plus honorable , selon lui , de souscrire , qu'à l'ouvrage de son adversaire. Il discute ensuite l'histoire de la femme de Jouare , & prétend que cette femme n'est devenue grosse , que neuf mois avant son accouchement , parce que c'est à cette époque seulement , qu'elle cessa d'avoir ses règles.

Ce Supplément au Mémoire de M. Louis est terminé par une Consultation de MM. Pibrac , Contavoz , de La Faye , Sorbier , Bordenave & Gournaud , qui se constituent juges entre M. Louis & M. Le Bas , & qui prononcent en faveur du premier.

VI. Lettre à M. *** où l'on prouve la possibilité des naissances tardives , d'après la structure & le mécanisme de la matrice , 1765 , in-8° de 15 pages. M. Chirol , auteur de cette Lettre , y conclut la possibilité des naissances tardives , d'après la cause des accouchemens naturels qu'il suppose consister dans le mécanisme de la matrice. Comme cette doctrine est celle de M. Petit , docteur-régent de la Faculté de Paris , dont M. Chirol est le disciple , nous nous résér-

vons de l'exposer, en rendant compte de la Consultation de ce sçavant médecin, où elle est beaucoup plus développée.

Nous acheverons, dans le Journal prochain, de rendre compte des pièces qu'a produites ce fameux procès.



OBSERVATIONS

Sur l'Usage interne du Bulbe de Colchique d'automne, donné, sous la forme d'oxymel, dans les hydropisies; par M. MARGES, chirurgien à Paris.

1^{re} OBSERVATION. Le sieur Jacquinot, âgé de quarante-cinq ans, tailleur de son métier, & portier pour lors chez M. Maignain, marchand de tableaux, rue de Richelieu, près l'hôtel des deux Siciles, est le sujet de ma première observation.

Le 15 du mois de Février 1764, M. & madame Clainchans m'amenerent, pour voir ce malade, à neuf heures du soir. Je le trouvai assis sur son lit, le visage bouffi, la tête penchée sur sa poitrine, une chaise renversée derrière son dos, ne pouvant se coucher ni respirer, suffoquant à chaque instant : il lui prenoit des quintes de toux si violentes, qu'il croyoit y périr ; il avoit des

ſueurs froides dans toutes les parties de ſon corps ; il rendoit des matieres glaireuſes & claires en abondance par la bouche ; le bas-ventre étoit enflé ; il avoit un bourrelet conſidérable à la région des reins ; ſon appétit étoit bon , digérant bien , & allant , une fois tous les jours , à la ſelle ; ſes bourſes étoient groſſes comme ſa tête ; il ne rendoit , en vingt-quatre heures , que la valeur d'une demi-coquille d'œuf de poule d'urine épaiſſe , avec un ſédiment couleur de brique ; ſes cuiſſes , jambes & pieds étoient monſtrueuſement enflés ; ſon pouls étoit petit & intermittent ; ſa langue étoit pâteuſe : il ne mangeoit que du rôti , & ne buvoit que du vin blanc.

Cette maladie étoit venue à la ſuite d'une fluxion de poitrine , avec un crachement de ſang , point de côté & toux conſidérable que le ſieur Jacquinot avoit eu au mois d'Août 1763. Il fut ſaigné ſix fois , prit des remedes pectoraux , & des purgatifs. Sur le neuvieme jour , les jambes devinrent enflées , & pour lors on crut que le malade étoit hors d'affaire ; mais les urines ſe ſupprimerent en partie ; les cuiſſes & le bas-ventre enflerent. Les mois de Septembre , d'Octobre , de Novembre & de Février furent employés à faire faire uſage au malade des ſyrops purgatifs , ſans qu'on eût

pu le soulager ni rétablir le cours des urines.

Le 15 de Février au soir, quand je vis le malade, je lui dis qu'il falloit faire bouillir une pinte d'eau, ensuite y jeter quarante graines de genièvre froissées entre les mains, avec une pincée de fleurs de sureau, faire infuser le tout comme du thé, & y ajouter une once de miel blanc; je lui dis aussi d'envoyer la garde chez moi chercher de l'oxymel colchique que j'avois tenu prêt, depuis qu'un de mes amis avoit reçu le livre que M. Storck avoit publié sur la vertu de ce remède.

Je lui prescrivis de mettre une cuillerée à café dans un poisson de son infusion, & ensuite de tout boire, d'en prendre autant le lendemain matin.

Sur les dix heures du matin, je fus le voir; je lui demandai comment il avoit passé la nuit. Il me dit qu'il avoit un peu dormi & mieux uriné, mais qu'il avoit fallu se présenter plusieurs fois.

Les urines étoient plus claires, sans sédiment: pour lors je lui fis les questions suivantes.

N'avez-vous point senti de mal d'estomac, comme chaleur, picotement, des envies de vomir, des maux aux reins, des envies pressantes d'uriner, avec ardeur &

picotement ? Rien de tout cela , me répondit-il.

Je n'ai eu qu'une legere demangeaison au col de la vessie , qui s'est continuée jusqu'au bout de la verge.

A onze heures , on lui en fit prendre une autre dose , à quatre heures après-dîner , encore une , enfin le soir , à l'heure du sommeil , encore une autre.

La nuit suivante , le malade dormit bien ; il rendit plus de trois demi-setiers d'urine : les bourses se trouverent désenflées , & les hypocondres moins tendus. Il continua quatre prises par jour , à la même dose , pendant huit jours : il y eut des nuits moins bonnes.

Le troisieme jour , il mit sa tête sur son oreiller : il a toujours continué , excepté dans les crises de toux qui devenoient chaque jour moins fréquentes & moins fatigantes. Au bout de ce tems , le bas-ventre étoit presque désenflé : les autres parties se désenfloient dans le lit ; mais elles se gonfloient , quand le malade se tenoit long-tems levé.

Le huitieme jour , le malade demanda à être purgé : je lui dis que les abondantes évacuations du ventre diminuoient souvent les évacuations des urines.

Le onzieme jour , il me dit qu'il avoit pris un bol qui l'avoit fait beaucoup évacuer.

Cette nuit-là, les urines ne s'évacuerent point : il fallut, le lendemain, faire prendre une cuillerée à bouche d'oxymel colchique au malade. Le troisieme jour de sa purgation, les urines reprirent leur cours, & les autres parties se défenflerent & se fortifierent peu-à-peu : la toux n'a cessé qu'après tous les autres accidens,

Le malade a continué son remede, pendant six semaines ; & , depuis ce tems-là, toutes les fonctions se sont bien faites.

J'ai oublié de dire que, depuis le jour de l'augmentation du médicament, le malade a été réglément, deux ou trois fois par jour, à la selle.

II. OBS. Marie-Michel Bertaud, femme de Bricon, menuisier, demeurant fauxbourg Saint-Laurent, à côté de l'ancien passage de l'opéra comique, âgée de vingt-six ans, m'envoya chercher le 11 Avril 1764. Elle étoit malade, depuis dix à onze jours, d'un point de côté avec crachement de sang, grande difficulté de respirer : les crachats, qu'elle rendoit, étoient épais ; elle avoit beaucoup de mal de tête.

Elle se plaignoit de n'avoir point uriné depuis huit à dix jours ; elle étoit enceinte depuis quatre mois : la joue étoit enflée. En lui touchant le poulx, je m'apperçus que le poignet l'étoit aussi : elle croyoit que la

difficulté de remuer la main & le poignet, étoit un commencement de paralysie. En l'examinant ; j'ai trouvé tout le bras enflé, le bas-ventre aussi : la cuisse, la jambe & le pied l'étoient aussi ; mais l'extrémité droite avoit très-peu d'enflure. Toutes les fois qu'on lui levoit la tête, elle étoit prête à se trouver mal : il falloit la recoucher. Le poulx étoit très-dur & irrégulier, enfin son état étoit des plus tristes : sa boisson étoit de l'eau de chiendent & de réglisse ; on lui faisoit prendre une cuillerée d'émulsion émétisée dans chaque verre de boisson, & dans chaque bouillon : elle avoit été saignée quatre fois.

Je lui conseillai de faire deux pintes de décoction de quatre figues grasses, de quatre dattes, d'y faire infuser un peu de fleurs de sureau, & d'y faire fondre une once de miel blanc, & d'en user pour boisson ordinaire ;

De prendre une pinte de cette boisson, de la mettre dans une bouteille de verre, & d'y ajouter une cuillerée à bouche d'oxymel colchique, & d'en prendre un verre de poisson toutes les trois heures, & de celle sans oxymel, pour boisson ordinaire ; & un bouillon une heure & demie après son remède.

La même nuit, la malade sentit quelques envies d'uriner ; mais elle rendit très-

peu d'urine : la poitrine expulsa plus facilement & plus abondamment les crachats. Le second jour, les choses allerent à-peu-près de même : la seconde nuit, la malade dormit fort bien. Les urines coulerent abondamment ; la malade portoit sa main à sa bouche, & se remuoit assez bien dans son lit ; au lieu qu'auparavant il falloit la mettre où on vouloit qu'elle fût.

Ce jour-là, le bas-ventre commença à devenir libre : de jour en jour, ses forces revenoient ; elle fut purgée : le huitieme jour, tout étoit dissipé ; mais on continua le remede encore autant de jours. Elle n'eut point le désagrément d'avoir les jambes enflées dans sa convalescence ; tous ses amis furent étonnés de la voir revenir si promptement : on la purgea une seconde fois ; elle se porte mieux qu'elle n'a jamais fait.

III. OBS. Une petite fille de M. Dupont, maître jardinier, rue des Marais, à côté du salpêtrier, fauxbourg Saint-Laurent, âgée de quatre ans, est le sujet de cette troisième observation.

Le 9 Octobre 1764, M. Dupont m'envoya chercher pour voir cette petite fille : il y avoit quelque tems qu'elle étoit languissante.

Je la trouvai étendue dans son lit, roide comme une morte ; tout son corps étoit en-

flé ; elle avoit une petite toux ; elle rejettoit tout ce qu'on lui donnoit ; le peu d'urine , qu'elle rendoit , étoit très-épaisse ; elle restoit , sans se remuer , sur son dos.

Je lui fis faire une tisane avec une infusion de turquette & de fleurs de violettes , & sur chaque pinte j'y fis ajouter une once de syrop des cinq racines apéritives ; cela ne fit aucun effet. Le lendemain matin , je lui fis faire une infusion de fleurs de sureau , & j'ajoutai les trois quarts d'une cuillère à bouche d'oxymel colchique. La même nuit , les urines percerent un peu : on continua cette même tisane pour boisson ordinaire. La seconde nuit de son usage , la malade urina si fort , qu'elle perça tout son lit , & elle évacua beaucoup du ventre ; aussi toutes les parties se désenflerent , enfin , en continuant pendant douze jours , elle s'est trouvée comme un squelette , mangeant & buvant bien , & enfin présentement elle a de l'embonpoint , & n'a eu aucune incommodité depuis ce tems.

On voit que ces observations s'accordent très-bien avec celles que M. Storck a publiées sur les vertus de l'oxymel colchique.

Je m'abstiens de faire aucun raisonnement à ce sujet ; je m'en tiens aux faits : je vais seulement communiquer ici la méthode dont je me suis servi pour faire mon oxymel colchique , & je la ferai précéder

par le détail de quelques expériences que j'ai faites pour acquérir quelques lumières sur les principes de cette plante qui paroît mériter la plus grande attention de la part de tous ceux qui s'occupent de l'art de guérir.

Analyse du bulbe de Colchique, dit par les auteurs Colchicum commune C. B. P.

1^o J'ai pris demi-once de bulbe de colchique sec, réduit en poudre ; je l'ai mis à digérer dans un matras de verre, avec de l'eau distillée, au bain de sable, sur un feu très-doux : l'eau s'est colorée en jaune-rouge. Au bout de deux jours de digestion, je la versai tout doucement dans une bouteille ; je versai de nouveau sur le marc de l'eau distillée, & je fis digérer : l'eau n'avoit point de couleur ; elle étoit cependant un peu amère : le marc fut bien exprimé, & je filtrai la liqueur au travers d'un papier gris.

Cette teinture fut mise dans une capsule de verre, dans un bain de sable, sur un feu très-doux : l'eau étant évaporée, il me resta une matière extractive, dont la saveur paroissoit un peu douce, mais qui devenoit bientôt d'une amertume insupportable : cet extrait pesoit un gros & demi.

Le jour que je fis l'expression de ce bulbe de colchique, (c'étoit le 8 du mois de No-

vembre 1764, sur le soir,) il faisoit très-chaud ; le marc étoit encore chaud : l'eau, qui s'évaporoit, me causa au v. sage une demangeaison considérable ; il y avoit des élévations ; mes lèvres étoient toutes geccées ; les mains me demangeoient aussi. Le 9, je ne pouvois pas faire le moindre mouvement, sans transpirer : il me survint *un prurit* au col de la vessie, &, peu de tems après, des évacuations d'urines abondantes ; & cela me prenoit, à tout instant, dans la journée ; sur le soir, cela se passa, & je n'ai plus senti la moindre incommodité.

J'ai mis demi-once de colchique sec en poudre dans une cornue de verre, avec de l'æther vitriolique bien rectifié ; j'adaptai un récipient à son bec ; je le lutai bien : la cornue fut portée dans un endroit chaud : l'æther devint très-ambré ; je décantai cette teinture, & je remis de nouvel æther sur le marc : il y resta plusieurs jours, sans se colorer.

Toute la teinture fut mise dans une cucurbite de verre, garnie de son chapiteau ; & d'un récipient ; elle fut mise dans un bain-marie, & sur un feu doux, en commençant, & augmenté dans la suite. J'eus toute la peine du monde à dessécher le résidu : je fus obligé de le mettre sur un bain de sable ; j'obtins une certaine quantité d'extrait ; je le laissai sans être bouché que d'une feuille de

papier. Au bout de trois ou quatre jours, je fus très-surpris de trouver cette matière liquéfiée : pour lors j'en mis un peu dans de l'eau distillée ; elle se délaya très-bien. Cet extrait a une odeur très-gracieuse : quand on en met sur le bout de la langue, on sent un peu de douceur, & ensuite une grande amertume.

Cette espèce de déliquescence de l'extrait tiré par l'æther, est d'autant plus remarquable, qu'elle paroît constante, de quelque manière qu'on s'y prenne pour faire l'extrait ; car ayant d'abord épuisé du colchique par l'eau, l'ayant ensuite bien séché, & l'ayant fait digérer dans l'æther, j'ai obtenu pareillement un extrait, à la vérité en moindre quantité, mais d'ailleurs en tout semblable à celui dont je viens de parler, par sa couleur, par son odeur, par sa saveur, & singulièrement par la propriété d'attirer l'humidité de l'air.

3^o Le résidu fut mis à digérer, avec de l'eau distillée, dans une cucurbite de verre, comme le précédent. L'eau se colora un peu ; je la décantai, & j'en remis de nouvelle : celle-ci en sortit presque sans couleur ; elle fut filtrée, & ensuite évaporée dans une petite terrine de grès. L'extrait, que j'obtins, étoit grisâtre ; j'en mis un peu sur ma langue ; je lui trouvai d'abord un goût sucré ; & peu de tems après, je m'apperçus d'un

SUR LE BULBE DE COLCHIQUE. 31

peu d'astringtion & d'amertume : j'en obtins environ douze grains.

4° Une once de colchique récent, bien succulent, coupé en petites tranches, fut mis, avec une livre de vinaigre distillé, dans un matras de verre, avec son vaisseau de rencontre : je le posai, dans un bain de sable, sur un feu très-doux. Le vinaigre devint peu coloré : pour lors j'exprimai le marc, & j'en mâchai une tranche qui avoit conservé très-peu d'amertume ; mais le vinaigre étoit âcre & amer.

Cette teinture fut mise à distiller : le vinaigre, que j'obtins, avoit une odeur d'herbes cuites, & un goût un peu amer. L'extrait étoit rougeâtre, d'un goût, au premier instant, de groseille, & ensuite amer : il pesoit soixante grains.

5° Je mis trois onces de colchique récent & bien succulent, pilé, dans une cucurbite de verre avec son chapiteau & son récipient, au bain-marie, qui fut échauffé par degrés. Les premières gouttes, qui distillèrent, furent éprouvées avec le syrop de violettes : la couleur de cette teinture ne fut changée ni en rouge ni en verd.

Je retirai le vaisseau du bain-marie pour le mettre dans un bain de sable, que je chauffai peu-à-peu, jusqu'à ce qu'il ne sortît plus de liqueur : elle fut éprouvée, comme la pre-

miere, sans donner aucune preuve d'acide ni d'alkali.

Cette eau distillée du colchique est devenue, par le séjour, toute filandreuse, comme il arrive dans de certaines eaux distillées de quelques plantes.

6° Je mis aussi deux gros de bulbe de colchique à digérer dans quatre onces d'esprit-de-nître dulcifié & distillé; aussi-tôt après le mélange: cette liqueur est devenue jaune.

Cette teinture prise intérieurement, à la dose de douze gouttes, provoque les urines, & chasse les vents par en-haut & par en-bas, sans faire aucun mal.

7° Une tranche de colchique récent, appliquée sur le bout de ma langue, y a produit une grande fraîcheur; ensuite coupée avec mes dents incisives, elles en furent agacées, & mes lèvres ressentirent une grande astriction; ensuite je l'appliquai de nouveau sur ma langue; elle y produisit le même effet que la première fois. Quand je voulois avaler la salive, je sentoie une si grande amertume, que quand la salive étoit portée au fond de ma bouche, le gosier se resserroit, & il falloit la cracher.

8° Je mis sur ma langue une tranche de colchique sec, tiré d'un pré des environs de Paris: quand il eut reçu un peu d'humidité, je la portai entre mes dents incisives.

Après

Après l'avoir bien coupée, je sentis un peu d'agacement aux dents, un grand picotement à l'intérieur de mes lèvres, accompagné de beaucoup de feu, & j'eus une excrétion considérable de salive. Le haut de mes lèvres étoit sec & aride; j'étois obligé, à chaque instant, d'y porter le bout de ma langue avec de la salive, pour les humecter.

Cette matiere ainsi coupée, rapportée sur le bout de ma langue, me fit sentir un goût douceâtre & de noisettes, ensuite une grande amertume suivie de picotement, d'un grand feu & d'un crachotement abondant : cela me dura plus de deux heures.

Je priai un élève en pharmacie, qui a le goût assez fin, & qui aime sa profession, de me faire le plaisir de mettre une tranche de colchique dans sa bouche : il me rapporta exactement les mêmes phénomènes qui venoient de m'arriver, & encore plus violens : il est vrai qu'il incisa plus long-tems le colchique que moi, & le garda davantage dans sa bouche.

Il me semble que si cet oignon étoit pris intérieurement en petits morceaux, il seroit en état de produire d'assez fortes irritations, pour attirer des inflammations considérables dans l'estomac & les intestins, & pour causer la mort à celui qui en auroit fait usage; mais en le prenant en forme d'oxymel, & étendu dans un verre de tisane, les princi-

pes de ce bulbe se trouvent nageans dans beaucoup de liquide , & embarrassés par le miel.

Ces deux ingrédiens sont suffisans pour empêcher leurs mauvais effets : d'un autre côté , la quantité , qu'on en prend , n'est pas suffisante pour faire aucun mal.

9° Le bulbe de colchique , qui avoit été épuisé des principes qui sont solubles par l'eau distillée , fut bien séché ; ensuite je le mis à digérer avec de l'æther vitriolique : ce dernier se chargea d'une matiere qui le colora en jaune-rouge. Cette teinture , appliquée sur le bout de ma langue , me fit sentir un peu de douceur , ensuite de l'amertume , & enfin une âcreté insupportable.

Il faut remarquer que le bulbe de colchique récent , qui avoit été infusé dans le vinaigre distillé , pesoit une once ; & quand je l'eus retiré de ce vinaigre , & mis dans une étamine , ensuite bien exprimé entre mes mains , la matiere restante pesoit neuf gros & demi.

Les anciens disoient que ce bulbe , pris intérieurement , nuisoit par la faculté que sa matiere avoit à se gonfler ; mais s'ils avoient connu les principes actifs de cette plante , ils n'auroient point pensé ainsi. Ce bulbe séché , mis en poudre , & ensuite à infuser dans l'eau , acquiert un volume quadruple de son premier état.

Je ne compte cependant pas que ce soit-là

la vraie cause des cruels accidens qu'elle occasionna à l'illustre M. Storck.

Le colchique, avec lequel j'ai fait mes guérisons, m'avoit été donné par M. Royer, épicier-droguiste, & habile botaniste, demeurant fauxbourg Saint-Martin, au jardin des plantes.

Voici comment je fais l'oxymel colchique : je prends, comme M. Storck, une once de bulbe de colchique récent, coupé par petites tranches bien minces, pour qu'elles présentent plus de surfaces au vinaigre ; je le mets dans un matras, j'y ajoute une livre de vinaigre blanc, j'y adapte un vaisseau de rencontre, & je le fais digérer, pendant deux jours, dans un bain de sable, à un feu très-doux ; j'ai soin de remuer souvent le matras : au bout de ce tems, je passe le vinaigre au travers d'une étamine, j'exprime le colchique, ensuite je remets le vinaigre dans le matras, j'y ajoute deux livres de beau miel blanc, bien grainu, & j'adapte le vaisseau de rencontre au haut du matras ; je le pose, dans un bain de sable, à un feu très-doux, jusqu'à ce que le miel soit fondu, & pour lors je le tire du feu, & je m'en sers dans le besoin.

J'ai observé que, quand cet oxymel est fait de cette façon, il ne perd point, 1° une matière qui est contenue dans le colchique, qui me paroît être un acide huileux-volatil ;

2^o j'évite l'altération du miel qui tient suspendue la partie extractive du colchique ;
 3^o cette perte peut diminuer la vertu de ce médicament : d'ailleurs cet oxymel a toute la consistance qui lui est nécessaire.

J'ai employé ce remède dans des toux très-violentes, qui étoient des asthmes humoraux : l'expectoration s'est très-bien faite, & ces maladies se sont terminées par d'abondantes évacuations d'urine.

Au mois de Septembre 1764, j'étois chez un de mes amis : on cassa, par accident, une cruche où il y avoit du vinaigre & du colchique à infuser depuis six mois. Un particulier, qui étoit avec moi, croyant que c'étoit des truffes, en prit trois ou quatre tranches, & il les mangea. Deux ou trois minutes après, le maître vint, & se plaignit qu'on avoit cassé sa cruche de colchique. Celui qui en avoit mangé, fut fort inquiet. Nous le rassurâmes : il passa la nuit fort tranquille, sans autre accident qu'un peu de surabondance dans les évacuations des urines.

Je ne crois point qu'il y ait aucune personne qui osât avaler du colchique récent ni séché : après qu'il l'auroit mâché, son amertume & son astringence l'en empêcheroit.

L'extract de colchique est gummo-résineux, d'un doux-sucré-amer : il y a, à ce qu'il me paroît, un acide huileux-volatil ;

& ce qui semble le montrer, est, 1^o l'agacement que ce bulbe cause aux dents incisives, en le coupant; 2^o l'eau évaporée, portée au visage, qui m'a produit une démangeaison & des élévations.

L'extrait, tiré par l'eau distillée, mis à digérer dans l'æther vitriolique, a donné une teinture rougeâtre.

OBSERVATIONS

Sur une Fille sans langue (a), qui parle, avale, & fait toutes les autres fonctions qui dépendent de cet organe même; par M. BONAMY, docteur-régent de la faculté de médecine, professeur de botanique dans l'université de Nantes, associé à l'académie royale des belles-lettres de la Rochelle.

Marie Grêlard, qui fait le sujet de ce Mémoire, a demeuré trois mois ou environ à Nantes, à la fin de 1763, & au

(a) Cette fille est la même que celle dont M. Saulquin, chirurgien de Nantes, a déjà donné l'histoire dans notre Journal d'Avril 1764; mais comme les observations de M. Bonamy nous ont paru beaucoup plus étendues, & contenir des faits également curieux & intéressans, nous avons cru devoir leur donner une place dans ce Recueil.

commencement de 1764, où je l'ai vue & examinée plusieurs fois (a).

Cette fille naquit le 18 Décembre 1743, dans la paroisse de Saint-Hilaire, près de Mortagne en bas Poitou, de Jacques Grêlard, charpentier, & de Marie Autin, sa femme. A l'âge de huit à neuf ans, elle fut attaquée d'une petite vérole maligne. Il survint à la langue des ulcères qui dégénérèrent en gangrene. Cet organe se corrompit : la malade en détachoit des lambeaux avec les doigts, & le chirurgien lui enleva le reste avec les ciseaux : dès-lors cette fille cessa de parler. Pendant les deux ou trois premières années qui suivirent cet accident, elle ne fit plus entendre qu'un bruit confus, tels que peuvent être les sons mal articulés d'un muet. La déglutition devint pour elle une opération laborieuse : la salive lui couloit involontairement par les côtés des lèvres, ne pouvant la cracher qu'avec peine. Au bout de ce tems, la nature scût reprendre ses droits. D'abord Marie Grêlard bégaya ; elle formoit quelques mots avec effort ; elle s'est à la fin accoutumée peu-à-peu à parler plus distinctement : elle le fait actuellement, & chante même presque avec autant de facilité qu'une personne ordi-

(a) Elle s'est retirée à Saint-Hilaire, près de Mortagne, auprès de sa mere, où elle est actuellement.

naire : il y a seulement quelques lettres & quelques syllabes qu'elle a un peu plus de peine à prononcer que les autres ; défaut dont on ne s'apperçoit presque pas. Elle fait la mastication des alimens, & avale, tant les solides que les fluides, sans aucune difficulté ; enfin elle trouve du goût dans tous les alimens dont elle fait usage.

Ce phénomène n'est pas l'unique qu'il y ait eu de cette espece ; mais comme il ne s'en trouve que deux ou trois à-peu-près semblables, rapportés dans les auteurs, j'ai cru qu'il étoit bon de recueillir celui-ci, afin de constater la vérité d'un fait qui pourroit encore aujourd'hui trouver des incrédules (a).

(a) Voilà comment s'exprime M. Senac dans ses Commentaires sur l'Abrégé de l'Anatomie d'Heister, dernière édition, pag. 713. « C'est une » erreur de croire que ceux à qui il ne restoit que » la base de la langue, ayent pu former des sons » distincts : ils ont pu ébaucher quelques uns de » ces sons, pour lesquels l'action des lèvres & l'application du fond de la bouche au palais restoient » seulement nécessaires ; mais des sons qui ne se » forment que par la pointe de la langue, par son » recourbement ou par d'autres mouvemens composés, ces sons, dis-je, sont impossibles, quand » la langue est mutilée.

Le fait concernant Marie Grêlard, & les autres que je vais rapporter, prouvent le contraire de ce qui a été avancé par ce sçavant médecin.

1^o Roland de Belebat , chirurgien à Saumur , dans un petit Traité , qu'il a donné au public , intitulé *Aglossostomographie* (a) , fait mention d'une observation conforme à la nôtre , faite sur le nommé *Pierre Durand* (b) , né dans la paroisse de S. George , près Montaigu en bas Poitou , qui , à l'âge de huit à neuf ans , avoit aussi perdu sa langue à la suite d'une petite vérole maligne. Cette même observation est rapportée dans l'*Anthropographie* de Riolan , chap. viij , liv. 4 ; dans l'*Anatomie* de Bartholin , liv. 3 , pag. 553 , & dans la 22^e Histoire de la se-

(a) *Aglossostomographie*, ou Description d'une bouche sans langue ; par M. Jacques Roland de Belebat , chirurgien , &c. imprimée , à Saumur , en 1630 , in-16. Ce petit livre a été traduit en latin par M. Rayger , & il est inséré en entier dans les *Ephémérides* d'Allemagne , en la troisième année.

(b) Deux chirurgiens qui ont parlé de Marie Grélard , dans l'*Affiche* de Nantes , du 9 Décembre 1763 , & le sieur Saulquin , qui en a aussi fait mention dans le *Journal de médecine* du mois d'Avril dernier , pag. 348 , ont fait plusieurs observations de celle qui concerne Pierre Durand.

Celle qui est rapportée par Roland de Belebat , Riolan , Bartholin , &c. étant absolument la même , les rédacteurs de ce Mémoire , dont l'*Extrait* a été inséré dans le *Mercure* d'Août dernier , pag. 143 , ont commis la même faute.

conde Centurie du même auteur ; dans les Commentaires de Blasius sur l'Anatomie de Veslingius , pag. 151 ; dans une note curieuse du Dictionnaire de Bayle , au mot *Cerisanthes* ; enfin dans les Traités d'Anatomie de MM. Winslow , Verdier , & dans le Traité des Sens , de M. Le Cat.

2^o Tulpius , au chap. xlj du liv. 1 de ses Observations , parle d'un jeune homme à qui des pirates Barbaresques couperent la langue. Il passa trois ans sans parler. Un jour s'étant trouvé exposé à un orage terrible , un éclair des plus vifs & des plus étincellans lui causa une si grande frayeur , qu'il reprit , sur le champ , l'usage de la parole.

3^o Enfin les Mémoires de l'Académie royale des sciences , année 1718 , nous présentent (a) une observation de M. Antoine De Jussieu , au sujet d'une fille Portugaise , née sans langue (b) , & qui s'acquittoit fort

(a) Je n'ai pu trouver dans les auteurs , que trois observations qui aient rapport à celle dont Marie Grêlard fait le sujet. Ce qu'on lit dans Baillet , Vie de S. Réparat ; dans Evagre , chap. xiv , liv. 4 de l'Histoire Ecclésiastique ; & Grégoire , liv. 3 , dialogue xxxij , ont été de vrais miracles.

(b) M. De Jussieu vit & examina , chez le comte d'Ériceira , la fille née sans langue , qui parloit. Ce seigneur , qui n'étoit pas moins distingué par son amour pour les belles-lettres , que par la haute

bien, sans cet organe, de toutes les fonctions propres de cet organe même. Ce célèbre médecin nous explique le comment d'un fait aussi surprenant ; aussi ne ferai-je, à ce sujet, que de légères observations particulières & relatives au cas de Marie Grêlard.

J'ai visité exactement la bouche de cette fille, & j'ai trouvé, au fond du gosier, une tumeur, ou petite élévation, moindre que la grosseur d'un pouce, & qui m'a paru être une très-petite portion de la base de la langue. En pressant avec le doigt, j'ai senti, sur cette éminence, un mouvement fort vif de contraction musculaire, causé, sans doute, par l'action des muscles génio-glosses, mylo-glosses, hyo-glosses, stylo-glosses, &c. qui y sont attachés. Vraisemblablement le

naïssance, composa, à l'occasion de cette fille, le distique suivant :

*Non mirum elinguis mulier quòd verba loquatur ;
Mirum cum linguâ, quod taceat mulier.*

Un anonyme a rendu en françois ces vers latins :

Qu'une femme sans langue ait encor du caquet,
Le cas est assez vraisemblable ;
Mais qu'elle garde le tacet
Avec cet organe indiscret,
Oh ! je ne croirai pas un fait si peu croyable.

desir qu'avoit cette fille de rentrer, par la parole, dans le commerce de la vie; & les efforts qu'elle faisoit, (ainsi qu'elle me l'a déclaré elle-même) pour y réussir, ont mis peu-à-peu les muscles en action, & leur ont donné du jeu & du ressort: ainsi ce petit reste du bout de langue s'est enfin trouvé en état de suppléer au défaut du corps entier de cet organe.

Ce que nous avançons ici, n'est point une conjecture vague & sans fondement: des passions vives sont bien capables d'opérer des prodiges; & elles en ont effectivement opéré dans ce genre.

1^o Le jeune homme, dont parle Tulpius, assura que, dans l'instant qu'il fut saisi de frayeur par le vif éclair qui le frapa, & lui rendit subitement la parole, il avoit ressenti un mouvement plus grand qu'à l'ordinaire dans les muscles de la langue (a), dans lesquels les esprits animaux se frayerent, sans doute alors, un cours plus libre, & comme précipité.

2^o Marie Grêlard a aussi déclaré que les premières paroles, qu'elle commença à prononcer, après avoir resté trois ans muette, lui furent occasionnées par une colere, ou impatience, qu'elle ressentit contre sa sœur

(a) *Asseveravit mihi candidè se protinus à fulgure percepisse majorem motum in musculis linguæ.*
TULP. *Obs. lib. 1, cap. xli, pag. 76.*

qui lui avoit enlevé des pommes qu'elle venoit de faire cuire.

3^o Nous lisons, dans les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle, *lib. 5, cap. ix*, que le roi Crésus eut un fils qui, dans son jeune âge, avoit eu l'usage de la parole, & qui la perdit dans la suite : il devint muet. Crésus ayant été forcé dans une ville qu'il défendoit, un soldat, qui le trouva sur ses pas, sans le connoître, leva sur ce malheureux prince son cimeterre, pour le tuer. Le fils, à côté de son pere, fut si frappé de ce danger, que la tendresse filiale trancha tout d'un coup les liens qui garrottoient sa langue. Il parla, & dit au farouche soldat : *Epargne le roi ! Clamans in hostem, ne rex Cre-sus occideretur.* Aulu-Gelle a pris ce trait dans Hérodote.

Les efforts de Marie Grélard, pour venir à bout de parler, ont été secondés par les parties auxiliaires qui, concurrement avec la langue, forment la voix & la parole : tels sont la lnette, les conduits du nez, le palais, les dents & les lèvres (a).

(a) La lnette, les conduits du nez, le palais, les dents & les lèvres ont tant de part à la formation de la voix & de la parole, que des nations entieres se sont distinguées, dans leur maniere de parler, par l'usage dominant de quelques-unes de ces parties. *Mém. de l'Acad. 1718, pag. 11. Lingua sermonis est promptuarium, non quod unica*

Ce qui peut encore avoir favorisé notre muette, c'est un certain rétrécissement dans le fond de la bouche, que j'ai bien remarqué, & qui a, sans doute, été occasionné par la perte de la langue. La partie inférieure de la bouche n'étant plus assujettie par le volume de cet organe, s'est portée vers le palais; elle en est devenue plus convexe: les os du palais & de la mâchoire n'ayant pas acquis assez de consistance dans la bouche d'un enfant de sept à huit ans, se sont déjetés & poussés un peu en avant, pour remplir une partie du vuide: le palais s'est applati; en un mot, toutes les parties musculieuses & membraneuses aux environs du gosier, se sont un peu rapprochées les unes des autres. Quel a dû être l'effet de ce rapprochement? L'air chassé par la glotte, trouvant le passage plus étroit, a produit des vibrations plus vives & plus fortes dans les parties destinées à former la voix & la parole (a).

Si elle ne prononce pas toutes les lettres

& sola per se sensa exprimere & sermonem formare possit, cum concurrant & oris palatum, dentes, narium foramina, aliaque partes variæ, sed quia primaria & principalis pars est, &c. Vide Gerard. Leonard. Blasii Comment. & Syntag. Anatom. Joan. Veslingii, pag. 151.

(a) La glotte, suivant M. Dodart, est l'organe de la voix, & les sons différemment modifiés dans la bouche, forment la parole.

& toutes les syllabes avec la même facilité, voici ce qui y contribue sans doute beaucoup; c'est qu'il lui manque une ou deux dents, & que les autres sont si mal arrangées dans sa bouche, & si inclinées, tant en dedans qu'en dehors, qu'elles paroissent former comme un double rang à chaque mâchoire.

Ce qui, d'un autre côté, sert à donner plus d'étendue à la voix de Marie Grêlard, & à rendre sa prononciation plus forte & plus libre, c'est une petite gouttière, ou rigole, que j'ai aussi très-bien observée, & qui paroît à l'endroit où devroit être le frein de la langue. Cette cavité est beaucoup augmentée par l'action des muscles génio-glosses, hyo-glosses, &c. & par celle des génio-hyoidiens & milo-hyoidiens, quand cette fille est dans l'action de parler (a).

Quant à ce qui regarde la mastication & la déglutition, elle n'est point obligée d'introduire un de ses doigts dans sa bouche (b),

(a) Quand Marie Grêlard veut parler, les muscles de la langue & de l'os hyoïde font mouvoir le petit morceau restant de la base de la langue; & par ce moyen, ils soulèvent, vers le palais, la membrane qui tapisse la partie inférieure de la bouche; ce qui fait prendre nécessairement à cette membrane la forme d'une rigole, ou gouttière, qui fait, en quelque façon, l'office d'un porte-voix.

(b) Lorsque cette fille mange, elle n'est point

ainsi que le pratiquoit la fille dont parle M. De Jussieu, & qu'étoit obligé de faire le jeune homme dont Tulpius fait mention, soit pour porter sous les dents les alimens qui ont besoin d'y être broyés, soit pour les pousser vers le fond du gosier, pour en faire la déglutition. Les muscles, dont je viens de parler, ont acquis, dans Marie Grêlard, une telle souplesse & agilité, que la partie inférieure de la bouche est portée vers le palais avec une très-grande facilité; & elle a un mouvement si libre dans les lèvres & les buccinateurs, que les alimens, qui sont dans la bouche, y sont pressés & poussés en tout sens, par les côtés, en avant & en arrière, à la volonté de la fille. Les alimens, une fois arrivés au fond du gosier, la déglutition ne s'en fait pas différemment que dans toute autre personne. Pendant qu'elle étoit à Nantes, on a essayé de lui faire avaler du pain à chanter, à quoi on a réussi parfaitement, en l'introduisant un peu profondément dans la bouche; ce qui a déterminé à lui faire faire sa première communion, à

obligée de s'y prendre à plusieurs reprises, pour avaler une bouchée, ni d'aspirer l'air, pour ramasser les parcelles des alimens, & en faire la déglutition, ainsi que l'a avancé le sieur Saulquin dans le Journ. de méd. du mois d'Avril 1764, pag. 351.

laquelle on n'avoit pas osé l'admettre jusqu'alors.

C'est par le même mécanisme, sur-tout par l'action des lèvres & des muscles buccinateurs, qu'elle crache sa salive presque avec la même facilité que si elle avoit une langue.

L E T T R E

A M. ROUX, docteur en médecine de la Faculté de Paris, sur quelques Cas de Coliques guéries par l'application extérieure des corps froids ; par M. MARRIGUES, maître en chirurgie à Versailles.

MONSIEUR,

En lisant, il y a quelques jours, un ouvrage intitulé *Anecdotes de médecine*, par M. DUMONCHEAUX, j'ai trouvé, à la page 101, une manière assez singulière de guérir la colique. « Un jeune homme, dit l'auteur, » fut attaqué de colique : les » douleurs étoient excessives ; elles duroient » depuis trois jours, & avoient, depuis tout » ce tems, éludé l'action des meilleurs remèdes. C'étoit l'hiver : il y avoit de la » neige. Le médecin, las de solliciter en » vain

» vain le secours de tant de remèdes, en
 » prit une masse qu'il appliqua sur toute l'é-
 » tendue du ventre, comme une emplâtre ;
 » il en prit une autre portion qu'il mélan-
 » gea avec du sucré, & il ordonna au ma-
 » lade d'en manger tant qu'il voudroit.
 » Comme il étoit étrangement altéré, il en
 » mangea extrêmement : une heure après,
 » il cria qu'il étoit guéri.

Cette observation, toute singulière qu'elle paroît, n'est pourtant pas unique dans son genre ; elle m'a rappelé un fait à-peu-près semblable, dont j'ai cru devoir vous faire part, & vous prier de le communiquer au public, par la voie de votre Journal, supposé que vous le trouviez assez intéressant pour être placé à côté des excellentes observations dont vous nous gratifiez tous les mois.

Il y a environ six ans qu'on me vint chercher, sur les neuf heures du matin, pour secourir un soldat des Gardes-Suisses, qui souffroit, depuis quelques heures, d'une colique des plus violentes. Comme je n'étois pas chez moi, & qu'on désespéroit de me trouver, n'ayant pas dit où j'étois allé, étant sorti précipitamment, dès le matin, le commissionnaire s'en retourna, & dit à ceux qui l'avoient envoyé, que l'heure à laquelle je pourrois venir, étant incertaine, il ne falloit pas m'attendre. Un sol-

dat, qui se trouva pour lors auprès du malade, s'offrit de le secourir, disant qu'il avoit un remede infailible pour la colique; & sur ce qu'il assura qu'il avoit guéri, dans son pays, & même en France, plusieurs personnes attaquées de ce mal, on n'hésita pas de mettre ce malade entre ses mains.

Il fit d'abord avaler à ce malade un verre d'eau-de-vie; ensuite il le fit coucher le dos sur une paille, & lui fit mettre toute la partie antérieure du ventre à nud: après cela, il demanda des plats d'étain, & se fit apporter, dans des seaux, de l'eau de puits très-froide: il plongeait ces plats dans l'eau, afin de les refroidir, & les posait alternativement tout glacés sur le ventre du malade. Lorsque chaque plat commençoit à s'échauffer, il le replongeait dans le seau, dont il renouvelloit l'eau de tems en tems, afin qu'elle fût plus fraîche, & appliquoit les plats sur le ventre; il répétoit les opérations, à mesure que la chaleur du corps se communiquoit à l'un & l'autre plat.

Ayant été informé, dans le cours de mes visites, qu'on me demandoit auprès de ce soldat Suisse, j'y arrivai au moment que son camarade lui appliquoit ses moyens de guérison. Je fus d'abord étonné d'une méthode aussi neuve: je lui demandai pourquoi il faisoit telles choses. Il me répondit, sans m'alléguer d'autres raisons, que son remede

SUR QUELQUES CAS DE COLIQUES. 51
étoit sûr ; qu'il l'avoit expérimenté nombre de fois , avec un succès admirable , & que si je voulois rester auprès de lui , j'en serois bientôt convaincu.

Comme l'on ne peut rien dire contre les faits ; & que l'air d'assurance avec lequel ce soldat me parloit , m'annonçoit qu'il étoit sûr de son coup , je le laissai faire. Je restai près de lui , & je suspendis mon jugement ; mais je ne fus pas long-tems témoin de cette opération , sans voir le malade en recueillir le fruit. A peine un quart d'heure fut-il écoulé ; depuis mon arrivée , ce qui ne faisoit pas en tout une demi-heure , à compter du moment qu'on avoit commencé à lui refroidir le ventre , que le malade assura qu'il ne souffroit plus , & qu'il étoit guéri. On le porta pour lors sur un matelas ; on le couvrit bien ; peu-à-peu il se réchauffa , & s'endormit. L'après-midi , je retournai le voir ; je le trouvai debout , qui se promenoit devant la porte du corps-de-garde , où il m'assura qu'il ne ressentoit plus aucune douleur , & qu'il avoit même dîné à son ordinaire.

Ce fait singulier m'a fait faire les réflexions suivantes. Les coliques les plus communes sont , pour la plupart , causées par des masses d'air épanchées dans les intestins. Toutes les substances , qui servent à notre nourriture , en sont remplies ; & celles dont les gens du

menu peuple & les pauvres font usage, étant le plus souvent prises sans choix, il s'y trouve parmi, des choses crues qui contiennent d'autant plus d'air, qu'elles ont plus de densité. Tous ces alimens se décomposent dans l'estomac & les intestins, par l'action des puissances digestives; & l'air qui sort, par cette décomposition, des entraves où il étoit retenu dans la tiffure des alimens, venant à se dégager, reprend sa vertu élastique, & s'épanche dans toute l'étendue du canal intestinal, & sur-tout dans la partie de ce canal, connue sous le nom général d'*intestins grêles*. Il s'y accumule, & y séjourne d'autant plus long-tems, que l'extrémité de l'iléon, qui répond au cœcum, se trouve plus remplie de matiere excrémenteuse, & que l'abondance de cette matiere, & quelquefois son endurcissement, font plus d'obstacle au cours de l'air qui cherche une issue par les gros intestins. Cet air, ainsi retenu, venant à s'échauffer par l'action de la chaleur qui régné dans les entrailles, sa masse se dilate, son volume augmente; & cette raréfaction devenant considérable, elle écarte & éloigne les parois des intestins de leur axe, les gonfle, comme si on les avoit soufflés; & si ce gonflement est porté à un point extrême, les parois des intestins tendus outre mesure, tiraillent les nerfs qui s'y distribuent, & de-là les impressions vi-

SUR QUELQUES CAS DE COLIQUES. 53

ves & les grandes douleurs que les malades ressentent ; douleurs qui sont le caractère de la colique , & qui sont quelquefois si pressantes , qu'on ne sçauroit y apporter trop tôt les remedes convenables.

Or , dans le cas de ces fortes de coliques , l'indication , qui se présente , est de faire cesser la douleur , soit en procurant l'issuë des vents , en débouchant le canal intestinal , par les lavemens , les huileux & les autres remedes propres à évacuer ces flatuosités , soit en réduisant l'air dilaté à un plus petit volume. Il n'est pas douteux que , dans tous les cas , les premiers moyens ne méritent la préférence sur les derniers qui ne peuvent que pallier le mal , sans en ôter la cause ; mais dans des circonstances particulieres , où il ne seroit pas possible de trouver les moyens de mettre ces premiers remedes en usage , on ne devroit pas hésiter de se servir des derniers , lorsque la nature du mal seroit bien connue , parce que la matiere de ces remedes se trouve par-tout , & qu'elle peut s'employer dans toute sorte d'endroits. L'application des corps froids sur la surface du ventre , peut donc , dans les cas de colique venteuse , procurer du soulagement , & même guérir cette maladie , pour le moment , en réduisant l'air raréfié , qui en est la cause immédiate , à un plus petit volume. C'est un fait d'expérience , que le froid condense l'air &

même les autres corps , & diminue d'autant plus leur volume , que leurs parties sont plus susceptibles d'expansion : or la diminution du volume de l'air épanché dans les intestins , ne peut arriver que les parois de ces canaux n'en soient relâchés , & que l'irritation des nerfs , qui est une suite nécessaire de la tension de ces parois , ne se calme , & ne cesse même , à mesure que les intestins se relâchent , & que , par-là , la douleur ne s'anéantisse : c'est ce qui est arrivé dans les sujets des deux observations que je viens de rapporter. Le succès , qui a suivi l'application des corps froids , dans ces deux cas , ne permet pas de douter de leur efficacité : c'est aux praticiens à en faire telles applications qu'ils jugeront convenables , & à apprécier le mérite de ces sortes de remèdes.

L'application des corps froids sur les hernies intestinales , en a souvent favorisé la réduction : c'est sur-tout lorsque l'intestin est rempli d'air , & que la raréfaction de cet air augmente le volume de la tumeur , que cette application peut être utile : dans ce cas , la glace pilée , la neige , ou l'eau froide , appliquées sur la tumeur , en condensant l'air contenu dans l'intestin , occasionnent une diminution sensible dans le volume de l'intestin , qui rend sa réduction plus aisée. Beloste , qui recommande ces re-

SUR QUELQUES CAS DE COLIQUES. 33
medes, & qui en faisoit grand cas, assure
qu'ils lui ont réussi nombre de fois (a);
mais, malgré la confiance & l'autorité de
cet auteur, les praticiens sçavent qu'il est
des circonstances où les corps froids, appli-
qués sur les hernies, seroient sujets à de
grands inconvéniens; de même cette appli-
cation seroit aussi très-déplacée sur la surface
du ventre, dans toute autre espece de coli-
que, que celle qui est causée simplement
par la raréfaction des vents.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Chirur. d'Hôpital, tom. ij.

R É P O N S E

*Aux Doutes de M. POUTEAU le fils ;
par M. BRUN, au sujet de l'observa-
tion décrite dans le Journal de médecine
du mois de Novembre 1764.*

Vous avez, Monsieur, formé des doutes
sur mon observation, & vous me les adres-
sez; je suis donc, par bienfaisance, engagé
à les résoudre.

Le mot d'*antagoniste*, que je n'ai em-
ployé qu'une fois, paroît vous avoir offensé ;
il m'auroit honoré, Monsieur, si vous vous
en étiez servi pour me désigner. Antago-
nistes, en bon françois, signifie *des person-*

Div

*nes opposées d'opinion. Voyez le Dictionnaire
Encyclop.*

Ce titre n'est donc ni tranchant ni pointu : lisez, relisez mon Ecrit, vous n'y trouverez d'autre nuage d'aigreur, que celle que vous avez voulu lui supposer. J'ai voulu, je ne le cache pas, retirer autant d'honneur qu'il m'a été possible, d'une guérison dont le succès doit servir à me consoler de celles qui seront beaucoup moins heureuses. Voilà peut-être tous mes torts : j'avois mon amour-propre à satisfaire, & je le puis heureusement, sans vous faire aucune injustice. Je vais répondre, le plus succinctement qu'il me sera possible, à tous les chefs que vos doutes renferment.

Je ne sçais à quel dessein vous insinuez qu'il m'a été plus facile qu'à vous de découvrir cette maladie : sans doute, sa date éloignée vous a fait oublier des faits dont la vérité est connue de toute la ville. En voici deux, pour lesquels je m'engage à vous donner les attestations les plus positives. 1^o J'avois nommé la maladie bien des jours avant d'avoir vu la malade, & cela, sur les rapports que m'en avoient faits les amis de ses amis : je l'ai même déjà dit, au commencement de mon observation, & vous me contredisez mal-à-propos. 2^o Vous aviez déjà proposé un remède qu'on rejetta, & dont l'application supposoit l'examen le plus scrup.

puleux : c'est donc à vous seul que la malade a fait des aveux.

Je ne conviens pas qu'il soit démontré par le tact, que les muscles du bas-ventre sont dans la plus parfaite intégrité : il n'en fut pas question le jour que nous nous rendîmes chez la malade ; ce n'est qu'après coup que vous en avez parlé. Cependant je ne touche pas au fait ; je n'attaque que la conséquence que vous en tirez. Je prétends qu'on ne doit point, pour dénommer une maladie, prendre un signe postérieur à cette maladie ; qu'il ne faut pas attendre que la hernie soit réduite, pour décider si elle en est une : on n'apprendroit pas à connoître une apoplexie sanguine, ou une hydropisie de poitrine, si l'on donnoit pour signes essentiels de l'une ou de l'autre maladie un épanchement de sang ou de sérosités, à l'ouverture du cadavre.

Vous éludez la quatrième objection, en disant qu'elle vous éloigneroit trop de l'objet essentiel ; car c'est en elle qu'est le véritable nœud de la question : j'en appelle au jugement de tous les lecteurs.

Vous n'objectez pas, dites-vous, que la situation de la partie, qui forme la tumeur, n'est pas naturelle à la vessie, mais, selon vous, il paroît impossible de supposer une hernie de vessie ; d'autant plus que, lorsque la tumeur a le plus de volume, il est plus

aisé de la repousser vers le rein , que vers la vessie ; mais faites attention que je pense que cette tumeur est la vessie déplacée ; que ce viscere est affecté dans sa figure & dans sa situation ; que , par conséquent , lorsqu'on la repousse , on repousse la vessie ; que , par conséquent , vous ne devez pas m'objecter qu'il est plus aisé de repousser la vessie déplacée vers le rein , que vers la vessie. Ce que vous desirez dans ma réponse , vous le desirerez long tems ; vous en verrez la raison plus bas.

On objecte , dites-vous , que cette situation est naturelle à une autre partie , & c'est l'uretère. Recueillez, Monsieur, tout ce que la lecture & les connoissances anatomiques vous ont appris , & vous conviendrez qu'un trop grand attachement à votre opinion vous a séduit.

Vous voulez qu'une cause quelconque , un gravier , un engorgement humoral , aient dilaté l'uretère ; mais ce gravier , cet engorgement humoral , je ne sçais lequel , ont-ils donné des signes de leur présence ? Selon vous , cette tumeur se fera sentir , dans une personne émaciée , sous les muscles ; mais précisément la tumeur surpasse le niveau de la peau ; elle est ovoïde , & on l'apperçoit , avant de la sentir.

Vous me demandez pourquoi je ne donne pas une explication de la nécessité de pousser

la tumeur du côté du rein : je l'ai déjà dit, qu'il valoit mieux ne rien expliquer. Je pense qu'on ne doit expliquer qu'un phénomène bien avéré par un autre évident ; mais le siège de la maladie est douteux, puisque nous sommes trois d'un avis différent ; & vous faites encore une supposition bien gratuite. Il faut qu'un fait soit bien établi, pour l'expliquer ; & s'il l'est, qu'importe de l'expliquer. La médecine-pratique doit être purement observative. Nous apprenons par l'histoire de cette science, que la manie d'expliquer, non-seulement arrête, mais arriera prodigieusement ses progrès. Croyez-vous qu'il m'eût été difficile d'agencer la vessie, comme vous avez fait de l'uretère ? Ce viscère, par sa figure, par sa position, me rendoit la chose plus facile ; mais peut-on, de bonne foi, établir des possibilités ?

Je suis si convaincu de la nécessité de ces principes dans la recherche de la vérité ; je leur suis si fort attaché, que je n'ai pas voulu, ni dans mon observation, ni dans cette réponse, m'en écarter : ainsi, si vous voulez vous contenter d'une explication dégagée de toute supposition, & qui ne conduise pas à une simple possibilité, la voici : Pourquoi demandez-vous : Est-il plus facile de pousser la tumeur vers le rein, que vers la vessie ? ou, pour mieux dire, avec la maladie : (Voyez Observ. pag. 429,) Pour-

quoi, lorsqu'elle étoit couchée, la tumeur paroïssoit rentrer un peu au-dessous des fausses côtes, & lorsqu'elle étoit levée, elle paroïssoit faillir un peu plus avant ? C'est que les hernies étant formées de derriere en avant, ou de haut en bas, doivent, en se réduisant, être poussées de devant & en arriere, ou de bas en haut. La fin de vos doutes, Monsieur, est un modele d'inattention que vous me reprochez si gratuitement.

1^o Vous n'avez rien trouvé dans ma citation, qui ait rapport avec la hauteur ou les hernies de vessie. Il est vrai qu'elle n'est pas exacte : c'est *animadv.* 36, & non 37. Il n'est point d'imprimeur ni d'auteur qui soit à l'abri d'une pareille faute : il falloit pour lors, comme tout lecteur fait en pareille occasion, recourir à la table : il falloit consulter encore ce qui précède, ce qui suit ; mais vous l'avez fait, dites-vous ; mais vous avez consulté le paragraphe précédent : donc la faute d'exactitude disparoît. Convenez, à votre avantage, que vous l'avez fait légèrement : relisez ce paragraphe ; vous y trouverez que l'auteur y fait mention de l'observation de Manget sur la vessie de Casaubon : il y fait mention de la vessie d'un rude buveur qui avoit, à droite, deux cellules de la grosseur d'une bonne cerise, chacune communiquant à la vessie, par un orifice plus étroit ; il y fait mention d'une pareille cel-

lule qui alloit jusqu'à la vésicule du fiel : il conclut que ces dilatations de vessie, qu'il appelle des *hernies*, viennent d'une structure trop lâche dans certains endroits de ce viscere.

2^o Vous me priez de donner plus d'étendue à un point de théorie délicat, qui doit servir de bouffole dans la conduite des accoucheurs. Mais ai-je dit que c'étoit un point de théorie, qu'il étoit délicat, & qu'il devoit servir de bouffole ? Vous avez voulu plaisanter ; mais la meilleure plaisanterie ne vaut pas une raison. Vos recherches sur *la pente rapide de la diversité des sentimens à une sorte d'inimitié*, l'image des avantages de la vérité débattue, exprimée par le choc du caillou & de l'acier, n'annonçoient pas que vous finiriez par une plaisanterie assez amere ; mais voyons si, en résument nos avis, le vôtre conservera toujours la supériorité que vous lui supposez.

Je dis que la tumeur en question, est une hernie, & une hernie de vessie. Pour réfuter mon sentiment, il ne suffit pas d'en opposer un autre ; mais il faut le combattre, en y opposant des raisons contradictoires à celles qui l'établissent : ainsi je vois dans cette maladie une tumeur qui s'est formée lentement, comme les hernies, qui est prominente, & surpasse le niveau de la peau comme les hernies, qui est susceptible d'ap-

parition & de rétrocession comme les hernies, que l'opération réduit comme les hernies : je vois encore une tumeur dont le volume est proportionné à l'excrétion des urines ; l'envie d'uriner après la réduction ; nul signe de tumeur après la miction. Il faut donc à présent m'opposer que ces signes ne se trouvent pas dans la hernie des vessies ; ou que la maladie présente ne renferme pas ces signes. J'attaque à présent votre sentiment ; j'avance que vous ne trouverez point les symptômes de la maladie présente dans les dilatations des urètres ; dont les observations sont assez nombreuses, & que ceux des dilatations de ces parties ne se trouvent pas dans cette maladie. J'ajoute que, suivant la théorie des tumeurs, une dilatation de l'urètre ne formeroit pas une tumeur de cette figure, & que, suivant la théorie du mouvement des fluides, cette dilatation seroit permanente. Ce sont-là des points de théorie ; & des points délicats. (Voyez SAUVAGES, *de Theoriâ tumorum* ; BORELLI, *de Motu animal.*) C'est avec de pareils principes, que j'ai découvert & guéri la maladie (a). Si je me suis trompé ; je ne souhaite que de telles erreurs dans le cours de ma pratique.

Il me semble, Monsieur, que la question

(a) La malade pesoit, il y a près de deux mois, cent soixante-treize livres.

est assez éclaircie, pour que tous les lecteurs soient en état de la juger; que d'autres doutes serviroient plutôt à nous chicaner, qu'à nous instruire; que si vous en formez de nouveaux, il est inutile de les faire passer de Lyon à Paris, pour m'être communiqués de Paris à Lyon.

OBSERVATION

Sur un Strabisme connivent, accompagné de l'affaïssement de la paupière supérieure de l'œil droit; maladie secondaire, traitée, sans succès, comme une paralysie, provenant du relâchement des solides; guérie ensuite par l'usage continu des humectans. Par M. PAMARD fils, chirurgien-major de la garnison & des hôpitaux de la ville d'Avignon, correspondant de l'académie royale de chirurgie.

Les maladies convulsives en ont imposé, de tout tems, aux médecins & chirurgiens les plus habiles; & il seroit, je pense, fort inutile de cacher que ces maladies ne seroient pas si communes, si nous avions connu la véritable cause qui les procure. Entraînés jusqu'ici par la diversité des sentimens, autant que par la bizarrerie de leurs symptômes, nous avons inutilement cher-

ché des moyens curatifs assurés. C'est dans cette incertitude que nous avons commis tant de fautes dans la pratique ; c'est après l'aveu de celles que j'ai commises, à mon tour, dans le cours de mes opérations, où j'ai si souvent rencontré cette complication de maladie, que je vais publier les heureux effets de la nouvelle méthode de les traiter : l'insuffisance des remèdes communs, dont le malade, qui fera le sujet de cette observation, avoit usé, mise en parallèle avec ceux qui ont si bien réussi, prouvera toujours plus la nécessité où nous sommes de nous ranger sous les loix du généreux *auteur* (a), à qui nous en sommes redevables.

M. Boin, secrétaire de l'intendance à Lyon, d'un tempérament sanguin & mélancolique, fut attaqué d'une syncope convulsive qu'on regarda comme une attaque d'apoplexie : ce fut en conséquence, qu'on employa les saignées, l'émétique, les purgatifs, les sudorifiques, & les remèdes spiritueux, dont on fit des frictions sur la tête : des évacuations très-abondantes suivirent de près l'effet de ces remèdes ; & le malade resta dans un état de stupeur, auquel succéda bientôt un état tout contraire. Ses nerfs se roidirent toujours plus, & devinrent si sensibles, que l'impression du froid,

(a) M. POMME le fils, *Traité des affections vaporeuses des deux sexes.*

comme

comme celle du chaud, furent bientôt insoutenables. La lumière occasionna des douleurs aux yeux ; les objets parurent doubles ; les yeux se tournerent du côté du nez (a). M. Boin devint louche, & la paupière de l'œil droit s'affaissa ; ce qui annonçoit clairement l'érétisme de cet organe, pour lequel on n'employa que des remèdes tout aussi opposés que ceux qui l'avoient primitivement produit. Un large vésicatoire fut appliqué sur les épaules, dans la vue, sans doute, de détourner les humeurs qu'on accusoit fausement. Cette application eut son effet. Tous les suc, devenus âcres par l'usage des remèdes chauds, furent déterminés à couler vers les épaules, où ils formèrent deux tumeurs phlegmoneuses qui s'abcédèrent, & en imposèrent au point, qu'on flattoit le malade d'un soulagement assuré. Mais plus la suppuration fut abondante, plus le strabisme fit des progrès. Les alarmes s'accrurent avec la violence & la durée des accidens ; ce qui aigrit tous les symptomes.

Tel étoit l'état de M. Boin, après un mois de traitement, lorsque je le vis à Lyon, où je fus appelé pour y faire l'opération de

(a) Cette manière de loucher est appelée du nom de *strabisme connivent*, pour la distinguer du *strabisme récedent*, & du *strabisme d'inégale hauteur*. BOERHAAVE, Leçons publiques des Maladies des yeux, pag. 187, chap. iv.

plusieurs cataractes. Sur ce récit, il ne me fut pas difficile de prononcer que l'érétisme des nerfs étoit la seule cause qu'on avoit à combattre : le strabisme, accompagné de la douleur aux yeux, en étoit le symptôme, quoique l'affaîssement de la paupière parût en imposer à plusieurs. Instruit par les leçons de l'auteur que j'ai cité, que les humectans sont seuls capables de détruire ce vice des nerfs, & cette foule de symptômes qui en dépendent (a), & convaincu par ma propre expérience, je prescrivis l'eau de poulet pour boisson ordinaire, ensuite le bain tiède, accompagné de plusieurs lavemens froids; je substituai à une nourriture des plus échauffantes les crèmes de riz à l'eau, les bouillons légers, & sans sel, & enfin les alimens les plus doux. Dès le quatrième jour de bain & de régime, la paupière affaîssée se releva : le malade, aussi satisfait que surpris, devint docile; le bain froid fut alors préféré, & on appliqua sur la tête des linges trempés dans l'eau froide, pendant les trois heures de suite qu'il restoit dans le bain. Ces remèdes agirent promptement; la sensation douloureuse de la rétine fut moindre, la vue moins sensible; les deux prunelles devinrent peu-à-peu parallèles, & ne varioient plus que

(a) *Ibidem*, pag^e 49.

relativement aux digestions & à l'insomnie ; le strabisme , en un mot , cessa ; & ce fut à la détente des solides , que la diarrhée bilieuse , [effet ordinaire de ce traitement (a),] parut avec un caractère vraiment critique. On purgea le malade à mon insçu ; & , dans le fort de l'été , pendant mon absence , on suspendit les bains : le malade se relâcha sur la boisson & sur le régime ; on lui donna des bouillons altérans , pour quelques dartres qu'il avoit sur la peau , & dans peu tous les symptômes reparurent : il fallut revenir à l'eau de poulet , & aux bains. On promit sincèrement de rejeter tout remède contraire , & le malade guérit pour la seconde fois.

J'enverrai successivement nombre d'observations de cette espece , qui publient authentiquement l'effet des seuls humectans dans les maladies spasmodiques ou convulsives. Cette complication se rencontre aussi souvent dans la pratique des maladies chirurgicales , que dans celles qui ont rapport à la médecine. J'aurois été plus empressé , si je n'avois trouvé , dans mes différentes courses , nombre de prosélytes aussi zélés que je le suis de cette nouvelle méthode.

(a) *Ibidem* , page 362.



OBSERVATIONS

Sur le Ver solitaire, ou Tania ; par M. DE THOMAS , docteur en médecine.

Une dame de Rieux , âgée de quatre-vingt-six ans , fut attaquée , dans le mois d'Août dernier , d'une fièvre putride-simple. Quoique j'eusse à peine quitté les bancs , elle me jugea digne de sa confiance , & je fus appelé. Mais , sans entrer dans le détail du traitement qui fut approprié au caractère de la maladie , il me suffira d'observer que la malade rendit souvent , par les selles , plusieurs portions articulées de ce ver appelé *tania* , que les Ecrits des anciens & des modernes ont rendu si célèbre. Je vis encore fréquemment des portions isolées , ou plutôt des anneaux simples , détachés du corps de cet insecte , dont quelques auteurs ont fait une classe de vers particuliers , & auxquels , pour le dire en passant , ils ont accordé le discernement le plus juste & le plus éclairé , des organes & des mouvemens distincts. De telles déjections étoient familières à la malade , dès ses plus tendres années : je le sçavois , & je n'en fus point affecté. Cependant la fièvre ayant cessé , la malade usa d'alimens solides ; & bientôt

après, la convalescence me parut si parfaite, que je suspendis mes visites pendant quelques jours : ce fut-là l'époque des nouveaux accidens qu'elle éprouva dans la suite. Accoutumée à ne point se défier de sa constitution, elle se permit d'user de toute espèce d'alimens. La scène se renouvela. J'insistai sur le premier traitement auquel j'alliai l'usage d'un électuaire amer. La fièvre ayant encore disparu, j'ordonnai le régime le plus convenable, & j'allai faire un voyage qui m'éloigna pendant douze jours. A mon retour, je vis la malade qui me parut être dans un danger pressant : le bas-ventre étoit prodigieusement boursoufflé ; elle avoit le poulx dur, concentré, des nausées fréquentes ; la langue étoit couverte d'un limon très-épais. M. Binet, médecin de Rieux, connu, dans le Journal de médecine, par un Mémoire dont l'objet est d'établir les vertus spécifiques de l'huile de noix, & du vin d'Alicante contre le ver tænia, vit cette dame pendant mon absence ; mais jugeant son état désespéré, il ne crut point devoir la fatiguer par des remèdes dont elle étoit déjà très-dégoûtée. Pour moi, qui, avec plus de jeunesse, avois, sans doute, moins de prudence, m'appuyant toutefois sur ce passage de Celse, liv. 7 : *Hic nihil interest an præstantissimum remedium sit quod unicum est*, après avoir consulté l'état des forces, je fis

prendre à la malade *Hippecacuanæ* xv gr.
in aqua Menthæ iv unc. Ce remède opéra
au-delà de mes espérances : il évacua , par
le vomissement , des matieres tenaces, diver-
sement colorées , & les selles fournirent
quelques vers lombricaux , mais sur-tout des
portions nombreuses du tænia. La constance
de ces déjections me détermina à faire une
guerre ouverte à cet insecte auquel je rap-
portai les fréquentes récidives & la plû-
part des symptomes qui m'avoient d'abord
alarmé. J'ordonnai donc des bols composés
avec l'aloë , la rhubarbe , le diagrede & le
sublimé doux. Ce remède poussa , le matin ,
par les selles , beaucoup de matieres fécales ;
& , sur les quatre heures du soir , la malade
rendit un grand ver plat , long d'une aune &
demie. On vint m'en avertir sur le champ :
je vis cet insecte vivant ; & quoiqu'il fût
enveloppé dans des matieres glaireuses &
bilieuses , je reconnus , sans peine , le tæ-
nia ; j'observai , avec la plus scrupuleuse
attention , ses mouvemens divers. Quand
j'aperçus à l'une de ses extrémités un grand
point noir , voilà , dis-je à M. Binet qui venoit
d'entrer , voilà la tête du ver. Il en douta.
Je sortis ; je me pourvus d'un mauvais mi-
croscope , à la faveur duquel cependant nous
vîmes assez distinctement la structure de cet
organe , ainsi que celle du corps de l'insecte
que j'avois lavé avec soin , & que je mis

dans de l'esprit-de-vin , parce qu'étant à la veille de partir pour Paris , où je suis venu dans le dessein d'étendre mes connoissances , je me proposois de l'emporter avec moi ; mais M. Binet desirant de le faire dessiner , le prit chez lui ; & l'ayant laissé exposé à la vue de madame son épouse , elle en fut , dit-on , si révoltée , qu'elle le fit jetter à son insçu. Cè fut donc en vain que je redemandai ce ver. Je l'avouerai , ce petit événement me fut sensible , & je renonçai dès-lors au projet que j'avois d'abord fait de communiquer mon observation. Si j'y reviens aujourd'hui , c'est qu'on l'a ainsi exigé ; mais je pressens que la description la plus exacte ne suppléera jamais à la démonstration complete que m'eût fourni l'aspect du ver même.

Il avoit , ainsi que je l'ai remarqué plus haut , une aune & demie de long ; il étoit d'un gris-blanc , d'une texture tendre & peu solide ; sa figure étoit aplatie & inégalement convexe. J'apperçus d'abord , à la plus mince de ses extrémités , un grand point noir , solide , imitant à-peu près la tête de ces vers que l'on rencontre dans quelques fruits. Sur cette tête , qui paroissoit engagée dans une espece de chaton membraneux , dont le cercle ou les bords étoient assez saillans , j'observai plusieurs impressions superficielles. Je n'oserois assurer , si ce n'est

d'après M. Andri, que ce sont des ouvertures, encore moins que les ouvertures sont les nazeaux ou les yeux de l'insecte, ainsi que M. Méry l'a cru. Les articles des portions les plus voisines de la tête étoient rapprochés au point qu'ils se touchoient presque; & l'on eût pensé volontiers que ce n'étoit que des rides circulaires; mais plus les portions articulées s'éloignoient, plus elles devenoient longues & larges. Les dernières, dans le ver que je décris, avoient au moins dix lignes de long sur cinq de largeur. Je vis encore, sur les côtés des interstices ou des anneaux, comme des petites houppes: c'étoit, sans doute, les mamelons dont parle M. Andri. Je n'ai point aperçu, faite d'un bon verre, la petite ouverture ni le vaisseau bleuâtre qu'il y a remarqué: le mécanisme des articulations m'a paru exactement tel qu'il l'a décrit.

Consacré jusqu'à ce moment à l'étude de la théorie, je n'avois encore bien fixé mes regards sur aucun fait de pratique. Celui que je viens d'exposer, en me faisant éprouver les premiers traits de ce plaisir toujours lié au succès de nos soins, me parut digne d'attention: je le jugeai sur-tout intéressant, d'après quelques Ecrits contentieux sur le sujet que j'avois lu en divers tems: la génération, la vie, la structure du vers solitaire, ces trois objets me fixerent; j'essayai de les

développer : je consultai quelques auteurs ; mais la variété de leurs opinions ne fit que multiplier mes incertitudes.

Le ver *tænia*, au rapport d'Hippocrate, s'engendre dans le fœtus, lorsque le sang & le lait de la mere étant trop abondans, viennent à se corrompre ; & M. Andri ne craint point d'avancer que le germe de ce ver peut avoir été dans celui du fœtus ; enfin le célèbre Baglivi ; en adoptant l'opinion de ces deux auteurs, met cet insecte au nombre des maladies héréditaires. Ces trois autorités sont respectables ; mais seroit-ce un crime que de refuser de s'y soumettre ? Non sans doute, quand sur-tout les opinions, qu'elles étayent, exposées au grand jour de la physique, n'offrent rien de vraiment satisfaisant. Que le sang & le chyle, que la mere distribue au fœtus, puissent se corrompre, ce fait n'est point contesté. Mais la corruption peut-elle donner l'être ? Et ces rapports merveilleux, ce concert, que j'admire dans la structure du plus vil des insectes, furent-ils jamais son ouvrage ? Il faudroit donc supposer que l'œuf ou le germe du *tænia* existe dans le sang dont le fœtus se nourrit, indépendamment de toute condition étrangere ; que des veines ombilicales, il suit les routes tortueuses de la circulation, & vient enfin se filtrer à travers les glandes du ventricule ou des intestins. Quel système ! Ce

pendant j'aimerois encore mieux l'adopter ; que de croire que le germe de cet insecte peut exister dans celui du fœtus ; qu'il est transmis avec la liqueur séminale , & doit être regardé comme une maladie héréditaire.

Si de telles opinions ont eu des partisans , elles ne durent leurs premiers succès qu'à ceux dont le goût fut toujours flatté du merveilleux & de la nouveauté ; mais l'œil éclairé du physicien n'y découvre que les jeux , les faillies d'une imagination féconde en hypothèses ; & la vérité reprenant ses droits , elle les enveloppe dans les ténèbres de l'oubli.

Je reviens , & je demande si quelqu'un pourra se persuader de bonne foi , que l'œuf du ver solitaire , qui se nourrit aujourd'hui dans mon corps , existoit dans le sang de celui qui me donna l'être ; qu'il étoit étroitement lié à cette portion de mucilage informe qui fut le principe de tous mes organes ; qu'il circuloit dans mes vaisseaux , quand je n'étois qu'un embryon ? Disons mieux : la génération du ver solitaire est pour nous un mystère de plus ; & nous devons encore , à cet égard , confesser notre insuffisance. La nature ne se découvrant à nous , que par degrés , il est , sans doute , réservé aux siècles à venir de dissiper des ténèbres que nous ne pouvons percer. Cependant si j'osois établir mon sentiment , au

milieu de tant d'incertitudes, je dirois que si cet insecte a vécu dans le corps de sa nourrice, il a pu arriver que quelqu'un de ses œufs ait été transmis des voies du chyle dans le tissu lâche & spongieux des mamelles; que je l'ai reçu avec le lait; & s'il a trouvé, dans l'estomac ou dans les intestins, les conditions nécessaires à son développement, il a dû éclore; s'il s'y est formé des sucs propres à sa nourriture, il a dû y croître. Cette opinion ne paroîtra peut-être point aussi hasardée; elle est du moins établie sur des principes universellement avoués: tels sont la propagation des insectes par des œufs d'une petitesse infinie, la liberté des voies lactées, dans lesquelles, sur-tout chez les nourrices, s'insinuent aisément des molécules solides, enfin le développement de ces mêmes œufs dans le corps humain, ainsi que l'accroissement des insectes qui en sont le produit. Mais d'ailleurs serois-je donc peu fondé à soutenir que le lait, dont un enfant se nourrit, ainsi que les sucs innocens qui se séparent, chez lui, dans les organes de la digestion, sont le seul aliment convenable au ver solitaire, dans les premiers tems de sa vie? D'où vient qu'il est toujours seul, & ne peut se reproduire dans le corps des adultes qui y sont sujets? Du reste, je pourrois citer un fait directement

favorable à mon opinion ; mais ce n'est point assez : le tems, l'expérience doivent seuls l'affermir ; & c'est sur tout du concert des praticiens éclairés , qu'elle doit recevoir toute sa consistance.

Quoique la génération du ver solitaire ne paroisse, du premier coup d'œil, qu'une pure question de théorie ; cependant , j'ose le dire , elle peut devenir très-importante dans la pratique ; car enfin s'il est une fois constaté que des nourrices sujettes à ce ver peuvent en transmettre le germe aux enfans qu'elles allaitent , les médecins souffriront-ils que de telles femmes jouissent de ce titre précieux ? & n'auront-ils pas l'attention de préserver ces petits infortunés d'une contagion aussi dangereuse ? Je sçais que quelques auteurs se sont efforcés de nous rassurer sur la frayeur qu'inspire d'abord la présence de cet insecte : ils ont attesté qu'ils l'avoient observé plusieurs fois sans que les malades eussent couru le moindre danger ; & la longue carrière qu'a fournie celle qui fait le sujet de ce mémoire , prête quelque appui à leurs écrits : cependant des observations contraires nous ont convaincus que le tænia produit souvent des symptômes redoutables , qu'il altère l'ordre des digestions , qu'il consomme une portion du chyle destiné à la nourriture ou à l'accroissement

des parties ; qu'il s'oppose surtout au parfait rétablissement des malades , & leur procure fréquemment des recidives fâcheuses ; ces observations n'avoient point échappé au génie éclairé des anciens ; & le sçavant Hippocrate , dans son quatrième livre des maladies , s'exprime ainsi. *Si celui dans le corps duquel cet insecte loge vient à tomber malade , il ne se rétablit qu'avec beaucoup de peine.* Mais quand même il ne causeroit point des désordres réels dans l'œconomie animale , n'est-ce point assez que par la variété de ces symptômes , il inspire aux malades un effroi dangereux ; qu'il trompe & déconcerte le génie du médecin illusion souvent funeste dont l'auteur du livre de la *génération des vers* nous fournit un exemple frappant dans l'observation qu'il cite , tome premier , page 309 ? Je ne pense donc point que la cure prophylactique du tænia devienne aux yeux de l'art un objet frivole : aussi n'insisterai je point-là dessus , & je me bornerai à quelques réflexions sur la vie & la structure de cet insecte.

Tous les corps animés tendent à leur destruction , & le mouvement qui est le principe de la vie , est aussi le principe de la mort. Ces organes dont la structure & l'harmonie offrent un tableau si merveilleux,

perdent peu-à-peu leur flexibilité ; & les humeurs destinées à l'entretenir , s'altèrent insensiblement : ainsi dans un âge avancé , le jeu des fonctions s'affoiblit , les membres se roidissent , la lymphe , si j'ose le dire , s'ossifie , & l'animal meurt par le seul défaut de mouvement. Le ver solitaire seroit-il le seul des êtres vivans qui ne subit point la loi commune ? Je pense qu'on ne doute point que celui dont j'ai donné la description n'ait vécu dans le corps de la malade dès les premières années de sa vie ; mais qui expliquera pourquoi il n'a point vieilli avec elle , & comment il a pu se faire que les fibres & les vaisseaux dont son corps est tissu , au lieu de se roidir & de s'oblitérer , aient conservé autant de finesse & de flexibilité que dans l'âge le plus tendre ? Cet insecte se dépouilleroit-il dans des temps marqués des tégumens qui lui sont propres ? Cela peut être. Mais ne seroit-il pas plus naturel de penser qu'il croît jusqu'à sa mort , & que ces rides circulaires dont j'ai parlé plus haut , qu'on peut regarder comme le rudiment des anneaux qui doivent se former dans la suite , s'étendent & se développent constamment , qu'il leur en succede de nouvelles qui croissent peu-à-peu & subissent le même changement ? Cette opinion me semble préférable à celle qui suppose que

l'extrémité rompue du ver croît & repousse comme une plante ; car s'il en étoit ainsi , les portions qui se détachent par intervalles du corps de certains malades , devroient porter l'empreinte de leur nouvelle formation ; & les anneaux devroient avoir des dimensions relatives au temps qu'elle a duré ; cependant on ne voit rien de semblable ; mais au contraire ces portions sont constamment formées d'anneaux très-longes & très-larges , d'où l'on peut juger de l'ancienneté de leur origine.

L'accroissement symétrique & prodigieux du ver solitaire pourroit donc être considéré comme une végétation non-interrompue ; dont l'extrémité supérieure seroit le principe , & par-là on expliquera aisément pourquoi cette portion de l'insecte conserve dans tous les temps la plus grande finesse , & ne participe point au volume qu'acquièrent successivement les portions qui la suivent : on peut encore , à la faveur de cette opinion , expliquer pourquoi le corps de ce ver est d'un tissu plus tendre & plus souple , à mesure qu'il s'approche de cette extrémité ; l'observation semble appuyer ici les raisons tirées de la structure des parties ; car si l'accroissement du ver solitaire ne se faisoit point sans interruption, comment, pendant l'espace de plus de 80 ans,

ma malade en eût-elle rendu de si nombreuses portions ? Soyons de bonne foi ; de quelque étendue qu'eût été cet insecte dans l'état le plus parfait , il auroit été bientôt détruit , si un accroissement constant n'eût suppléé aux diminutions qu'il a éprouvées en divers temps.

On dira peut-être que le *tænia* n'étant qu'une longue chaîne formée par une infinité de petits vers accrochés les uns aux autres dans l'ordre le plus symétrique , & se reproduisant tous les jours , on ne doit être étonné ni de sa prodigieuse longueur , ni de la flexibilité constante de ses parties. Je n'examinerai point ici cette dernière opinion dont l'auteur du livre de la *génération des vers* a démontré victorieusement l'erreur : il me suffira d'observer que ceux qui la défendent encore sont amis du merveilleux ; qu'ils paroissent ignorer que la nature dans ses opérations fait toujours choix des voies les plus simples ; & je finirai en les conjurant d'examiner de plus près la structure du *tænia* : elle seule prévaut aux raisonnemens les mieux concertés , & ruine à fond le système des vers cucurbitains.



LETTRE

De M. PILLORE, de l'académie des sciences de Rouen; & démonstrateur en anatomie & chirurgie, sur les opérations de la taille, faites par la méthode de M. LE CAT.

MONSIEUR,

Depuis que vous avez eu la bonté d'insérer dans votre ouvrage périodique les succès qu'a eue, pendant un grand nombre d'années, & nommément en 1764, la méthode de tailler de M. Le Cat, nous avons appris qu'ils avoient été plus nombreux, même qu'il ne l'avoit cru; car pour l'année seule 1764, il n'avoit compté que quarante-huit pierreux taillés avec son *gorgeret cystitome*, & tous guéris; mais par des lettres qu'il a reçues de quelques autres lithotomistes qui se servent du même instrument, le nombre de cette année 1764, monte à soixante-deux pierreux, tous sauvés, sçavoir, quatorze taillés par M. Le Cat; vingt-huit, par M. Vandergracht à Lille; trois, par un de ses élèves à Berg-op-Zoom; huit, par M. Dumont à Bruxelles; huit, par M. Hoin à Dijon; & un, par M. Hutre à Toulon.

82 LETTRE SUR LES OPÉRATIONS, &c.

On a vu , par la relation que M. Le Cat a donnée de ses opérations , que plusieurs de ces pierreux étoient dans un état déplorable : celle que M. Hoin lui a envoyée , fait aussi mention de quelques sujets presque désespérés parmi les huit qu'il a taillés. Il est donc évident , Monsieur , que la cure de ces soixante-deux pierreux , faite par six chirurgiens différens , ne peut pas être dûe au hazard , sur-tout quand ces soixante-deux cures sont le produit de la dernière de huit années consécutives , parcellément heureuses. Je crois , Monsieur , qu'après de semblables faits dont on ne trouve point d'exemples en lithotomie , ceux même qui ne sont pas du métier , en peuvent conclure que la méthode de M. Le Cat est supérieure à toutes les autres. On a pensé qu'il étoit consolant pour l'humanité , de publier des succès aussi nombreux , aussi constans dans une opération terrible , où l'on croyoit ci-devant tous les pierreux comme *entre la mort & la vie*. Il est très-vraisemblable , Monsieur , que cette découverte de M. Le Cat , & l'introduction de l'inoculation en France , seront deux anecdotes fort honorables à l'art de guérir de notre siècle.

J'ai l'honneur d'être , &c.



OBSERVATION

Sur une Séparation totale des os pubis entr'eux ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

On a long-tems disputé si la symphise des os pubis pouvoit se relâcher dans les accouchemens laborieux. Tout le monde convient aujourd'hui de cette vérité, ainsi que du relâchement de l'articulation des os des iles avec l'os sacrum ; & si mon témoignage pouvoit être de quelque poids, je puis assurer avoir vu l'un & l'autre, en disséquant un bassin d'une femme morte à la suite d'un long travail ; mais personne, si je ne me trompe, n'a parlé de cette séparation à la suite d'une chute : c'est, sans doute, parce qu'on l'a regardée comme impossible, de ce que les exemples ont manqué. En voici cependant un. Elie Tartas, âgé de quarante-cinq ans, manœuvre de son métier, du fauxbourg Saint-Surin de cette ville, tomba, de quarante pieds de hauteur, sur le derriere ; de façon que, dans la chute, la partie postérieure de la crête de l'os iléum gauche porta davantage que les autres par-

Fij

ties, ainsi que l'avant-bras gauche; car le cubitus se trouva fracturé, dans sa partie moyenne & dans la supérieure, avec la luxation du radius, dans son articulation avec l'humérus. Ce malheureux, porté, dans cet état, à l'hôpital, le 20 Septembre dernier, mon premier soin fut d'ordonner, sur le champ, une potion cordiale & vulnéraire, pour relever ses forces qui étoient tellement abbatues, que, demi-heure après, il expira. Une mort aussi prompte ne devoit, selon le jugement que j'en portois, pouvoir être attribuée à la fracture de l'avant-bras, quoique bien compliquée. J'en cherchai donc ailleurs la cause; & je crus que la tête me la montreroit mieux qu'aucune autre partie du corps. Pour cet effet, j'examinai, avec beaucoup d'attention, les tégumens communs; ils ne me parurent pas avoir la moindre marque de contusion, ni le crâne aucune espece de fracture. Les vaisseaux des membranes du cerveau, & les sinus étoient bien un peu engorgés, ainsi que ce viscere même, & sa substance assez solide, mais remplissant exactement sa boîte osseuse, sans y avoir aucun épanchement. Je crus que cet état dépendoit plutôt d'une suite nécessaire de la mort prompte & forcée d'un homme robuste qui jouissoit d'une parfaite santé, que de juger que c'étoit-là la

cause de sa mort ; & je fis l'aveu que je l'ignorois entièrement. Le sujet me paroissoit bon à faire une expérience pour la taille. J'introduisis dans la vessie mon cathéter ; mais en voulant porter sa courbure contre l'arcade , elle s'engagea dans un vuide que je ne connoissois pas , & qui me parut extraordinaire. J'ouvris les tégumens au bas de l'hypogastre , pour découvrir la vessie dans sa partie supérieure ; je passai mes doigts entre son corps & la symphise ; & alors je reconnus que cette union cartilagineuse laissoit un espace à pouvoir y passer le pouce , qui s'étendoit dans toute la longueur des branches des os pubis. Ce fait me parut si rare , que je séparai ces os d'avec l'os ischion. Plusieurs personnes ont vu cette désunion bien distincte , sans qu'il y eût nulle fracture ; & la surprise , qu'ils en ont eue , m'est un garant assuré , que si ce cas est arrivé autrefois , il n'est pas du moins bien commun , & que , par conséquent , cette observation peut être de quelque utilité.

Il y a apparence que la violence de la chute , qui a causé cette espece de luxation , a produit aussi un ébranlement si considérable dans le genre nerveux , qu'il a empêché la séparation du fluide vital , & a fait périr l'homme presque subitement. Mais la mort suivra-t-elle toujours la séparation de

86 OBS. SUR UNE SÉPARATION, &c.

ces os, lorsqu'une chute fera capable de les désunir? Quels sont les signes qui nous la feront connoître, lorsqu'elle arrivera? Et enfin, s'il y a du secours à donner, quels sont ceux que l'on doit employer? Ce sont trois points que je ne me chargerai point de résoudre: je les laisse aux sçavans, *si cela mérite leur attention pour les progrès de notre art.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1765.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. Écluse du mat.	A 2 h. Écluse du jour.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8 $\frac{1}{2}$	15	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
2	8 $\frac{1}{2}$	11	7	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
3	6 $\frac{1}{4}$	10	5	28	28 $\frac{1}{2}$	28 2
4	4	12	6	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
5	4	15	9 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
6	6 $\frac{1}{2}$	18	11 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4	28 4
7	9 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
8	11 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	14	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
9	11 $\frac{1}{2}$	22	15	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{4}$	20	9	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3 $\frac{1}{2}$
11	6 $\frac{1}{2}$	15	8 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{3}$	28 4 $\frac{1}{2}$
12	6	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4
13	8	17	10 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
14	8	17 $\frac{1}{2}$	13	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
15	10 $\frac{1}{2}$	18	13 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
16	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	13	27 10	27 10	27 11
17	11 $\frac{1}{2}$	20	14	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 1
18	11 $\frac{1}{4}$	19	13	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
19	10 $\frac{1}{2}$	22	14	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
20	11 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1
21	12	21	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
22	12	21	15	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
23	12 $\frac{1}{2}$	22	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
24	9 $\frac{1}{4}$	12	5	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
25	4 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	5	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
26	4 $\frac{1}{2}$	12	7 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9
27	6	15	5 $\frac{1}{2}$	28	28	18 1
28	4	12 $\frac{1}{2}$	7	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
29	6 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
30	5 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
31	7 $\frac{1}{2}$	20	13	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. couv. nuages.	S-E. nuages. pet. ondée.	Couvert.
2	S-E. couv. gr. pl. écl. tonn.	N-N-E. cou- vert. vent.	Vent. couv.
3	N-N-E. cou. vent. nuag.	N. b. vent.	Vent. beau.
4	N-N-E. b. vent.	N. vent. b. ferein.	Serein.
5	N-N-E. beau.	N-E. nuages. beau.	Beau.
6	S-O. beau.	S-O. nuag. b.	Beau.
7	O. couv. nua.	N-O. nuag.	Nuages.
8	N-E. beau.	O-N-O. b.	Beau.
9	E-S-E. beau.	E-S-E. beau. ond. écl. ton.	Beau. écl.
10	N. beau.	N-N-O. b. fer.	Serein.
11	N-E. beau.	N-E. beau.	Serein.
12	N-E. ferein.	N-E. ferein.	Serein.
13	N-E. fer. b.	N-E. b. fer.	Serein.
14	E. b. vent.	E. vent. nua.	Nuag. vent.
15	E. gr. vent. nuages.	E-S-E. couv. pluie.	Pluie.
16	S-E. pl. nua. écl. tonnerre.	S-S-E. nua- ges. fort ond.	Nuages.
17	E. cou. nua.	E-N-E. nua- ges. beau.	Beau.
18	N-N-E. fe- rein.	N-E. ferein.	Serein.
19	N-N-E. fer.	N-N-E. b.	Beau.
20	N-N-E. b.	E-N-E. b.	Serein.
21	E-N-E. fer.	N-E. ferein.	Serein.
22	N. ferein.	N. ferein.	Serein.
23	O. beau. nua- ges.	O. nua. cou- vert.	Couvert.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
24	S.-O. couv. nuages.	O. nuages. ondée.	Serein.
25	O. vent. nua- ges. ondées.	O. v. nuages. ondée.	Beau.
26	O.-S.-O. vent. couv. nuag. ondée.	O.-S.-O. vent. nuages. ond.	Couvert. pe- tite pluie.
27	N.-O. nuag. vent.	N. vent. b. serein.	Serein.
28	N.-N.-E. nua- ges. vent. b.	N.-N.-E. vent. beau.	Beau. vent.
29	N.-N.-E. nua- ges. couv. v.	N.-N.-E. vent. beau.	Beau. vent.
30	N.-N.-E. v. pluie. couv.	E.-N.-E. v. beau.	Beau. vent.
31	N.-N.-E. b.	E.-N.-E. b.	Serein.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

11 fois du N.-N.-E.

7 fois du N.-E.

5 fois de l'E.-N.-E.

90 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3-fois de l'E.
 2 fois de l'E-S-E.
 3 fois du S-E.
 1 fois du S-S-E.
 1 fois de l'O-S-O.
 3 fois du S-O.
 4 fois de l'O.
 1 fois de l'O-N-O.
 2 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 20 jours beau.
 13 jours serein.
 10 jours du vent.
 16 jours des nuages.
 11 jours couvert.
 9 jours de la pluie.
 3 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1765.

Les fièvres catarrhales, qui avoient régné jusqu'ici, ont paru se calmer vers la fin du mois; mais, en revanche, les petites véroles se sont beaucoup multipliées, & ont paru prendre, quoique discrètes, un caractère de malignité qu'on ne leur avoit pas observé depuis quelque tems. On a ouï parler d'un assez grand nombre de personnes qui en étoient mortes: on a vu, en même tems, beaucoup de rougeoles qui n'ont présenté rien de particulier.

Les fièvres printanieres, qu'on avoit observées dans le mois précédent, ont régné,

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 91
pendant tout celui-ci ; elles ont affecté principalement le type des tierces , & ont paru céder , avec assez de facilité , au quinquina , lorsqu'on avoit fait précéder les remèdes généraux , s'ils étoient indiqués , & les délayans.

*Observations Météorologiques faites à Lille,
au mois d'Avril 1765 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

L'air a été à un état de température moyenne , tout le mois , excepté , vers son milieu , que le thermomètre s'est approché , quelques nuits , du terme de la congélation. Dans les derniers jours du mois , il s'est porté , pendant le jour , à celui d'environ 16 degrés.

Le tems n'a guères été moins pluvieux ; ce mois , que le précédent ; mais la pluie n'a été forte & suivie , que trois ou quatre jours.

Le baromètre a été observé assez haut , tout le mois : le 12 , il s'est porté à vingt-huit pouces $5 \frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $1 \frac{1}{2}$ au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $14 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans

92 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

le barometre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abbaissement a été de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 - lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

4 fois du N. vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest.

6 fois du Sud vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1765.

Les fluxions érépélateuses & diverses especes d'éruptions cutanées ont continué à régner ce mois, ainsi que les ophtahmies ; les fluxions dans les oreilles, & les affections rhumatismales : cependant il y a eu très-peu de petites véroles. Les éruptions cutanées, en général, & sur-tout les érépèles, étoient critiques ; de façon que, quand elles se trouvoient établies, il étoit dangereux de troubler les mouvemens de la nature, par des saignées déplacées, &

par l'usage des purgatifs & d'autres remèdes peu propres à la seconder. Il y a eu cependant quelquefois, dans des sujets pléthoriques, indication de recourir à une ou deux saignées, & d'employer quelque émétique, dans le cas même de l'éruption avancée.

Nous avons eu encore, ce mois, beaucoup de coliques du genre inflammatoire, & dans lesquelles la saignée a été très-souvent indiquée. La maladie aiguë dominante a été la fièvre double-tierce, dont les accès étoient accompagnés d'un grand accablement, de violens maux de tête, de nausées avec une bouche pâteuse, chargée, amère, &c. Les émétiques, ou émético-cathartiques, employés immédiatement après avoir suffisamment dégorgé les vaisseaux sanguins, arrêtoient souvent le progrès de la maladie, & ont guéri un bon nombre de personnes, sans presque aucun autre secours. Dans ceux en qui la maladie ne cédoit point à ces remèdes généraux, on a mis en usage le quinquina avec succès, & sans inconvénient.

LIVRES NOUVEAUX.

Dissertatio nova de suffusione seu cataractâ, oculi anatome & mechanismo locupletata; autore D. Colombier, medicinæ doctore. C'est à-dire : Dissertation nouvelle sur la cataracte, enrichie de l'anatomie & du

méchanisme de l'œil; par M. *Colombier*, docteur en médecine. A Amsterdam; & se vend, à Paris, chez *Didot le jeune*, 1765, in-12.

Dissertation sur la nature, la manière d'agir, les espèces & les usages des anti-spasmodiques proprement dits, qui a remporté le prix de l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon, en 1764; par M. *Guillaume-Lambert Godar*, docteur en médecine à Vervier. A Dijon; & à Paris, chez les *Desventes*, 1765, in-8°.

Nous avons déjà fait connoître cette Dissertation, en publiant l'Extrait que nous en avoit envoyé M. *Maret*, secrétaire de l'académie de Dijon. Le suffrage de cette compagnie est un préjugé bien favorable en faveur de l'auteur & de l'ouvrage.

Traité complet des accouchemens naturels, non naturels, & contre nature, expliqué dans un grand nombre d'observations & de réflexions sur l'art d'accoucher; par le sieur *De la Motte*, chirurgien-juré & accoucheur à Vallognes: nouvelle édition, augmentée de beaucoup de remarques intéressantes, & mise en meilleur ordre, avec figures en taille-douce. A Paris, chez *D'Houry*, 1765, in-8°, 2 vol.

De Insufione variolarum nonnulla momenta recenset & simul ad sermonem academicum de physiologia errores quosdam ex-

purgante, die xvj Aprilis 1765, recitandum, invitat Henricus-Augustus Wrisberg, D. medicinæ, anatomiæ, atque artis obstetriciæ professor. C'est à-dire : Programme dans lequel M. *Henri-Auguste Wrisberg*, docteur & professeur en médecine, anatomie, & en l'art des accouchemens, rapporte quelques faits relatifs à l'inoculation, & par lequel il invite à un discours qu'il doit prononcer, le 16 Avril 1765, sur la physiologie qui se corrige de quelques erreurs. A Gottingue, chez *Schulz*, 1765, in-4^o de 28 pages.

Le fait, dont il est fait mention dans ce programme, est celui-là même que j'avois indiqué dans mon Mémoire à MM. les Commissaires de la Faculté, d'après la gazette salutaire de Bouillon, de cinq filles inoculées dans l'électorat d'Hanovre, & qui avoient été, disoit-on, attaquées une seconde fois de la petite vérole naturelle, deux ans après avoir eu l'artificielle. Ce fait, sur lequel il ne m'avoit pas été possible d'avoir aucun éclaircissement, a été cité par M. *De l'Epine*, comme constaté, & comme une preuve du retour de la petite vérole, après l'avoir eue par inoculation. Voyez le Rapport de M. *De l'Epine*, pag. 39. M. *Wrisberg* nous apprend ici, que ces cinq filles avoient été inoculées à Clausthal dans l'Electorat d'Hanovre, par feu M. Roëderer; qu'aucune d'elles n'avoit eu la petite vérole artificielle, n'ayant eu ni fièvre ni boutons qui vinssent à suppuration, ni presque de suppuration aux plaies; par conséquent, c'est pour la première fois qu'elles eurent la petite vérole naturelle, deux ans après. Cet exemple ne prouve donc pas le retour de la petite vérole-naturelle après l'artificielle.

T A B L E.

S UITE de l'Extrait de divers Ouvrages sur les naissances tardives.	Page 3
Observations sur l'Usage interne du Bulbe de Colchique d'automne. Par M. Manges, chirurgien.	26
— Sur une Fille sans langue, qui parle, & fait toutes les autres fonctions qui dépendent de cet organe. Par M. Bonamy, médecin.	37
Lettre sur quelques Cas de Coliques guéries par l'application des corps froids. Par M. Mazzigues, chirurgien.	48
Réponse aux Doutes de M. Pouteau fils. Par M. Brun, médecin.	55
Observation sur un Strabisme connivent. Par M. Pamard fils, chirurgien.	61
Observations sur le Ver solitaire. Par M. De Thomas, médecin.	68
Lettre sur les Opérations de la taille, faites par la méthode de M. Le Cat. Par M. Pillote, chirurgien.	81
Observation sur une Séparation totale des os pubis entr'eux. Par M. Martin, chirurgien.	85
Observations météorologiques, Mai 1765.	87
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1765.	90
Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1765. Par M. Bouchet, médecin.	91
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1765. Par le même.	92
Livres nouveaux.	94

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le Journal de Médecine du mois de Juillet 1765. A Paris, ce 23 Juin 1765.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A O U T 1765.

TOME XXIII.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1765.

TROISIEME EXTRAIT
De divers Ouvrages sur les naissances
tardives.

VII. *Nouvelles Observations sur les naissances tardives ; par M. LE BAS, maître en chirurgie , censeur royal , &c. suivies d'une Consultation de célèbres médecins & chirurgiens de Paris. A Paris, chez De Lalain, 1765, in-8°.*

CES nouvelles observations sont destinées à servir de réponse au Supplément de M. Louis ; dont nous avons donné l'Extrait dans le Journal précédent ; elles sont

divisées en quatre parties. Les réponses aux objections de M. Louis sont renfermées dans la première ; la seconde comprend celles que M. Le Bas fait à ses argumens ; la troisième contient les sentimens des auteurs qui ont écrit sur cette matière ; enfin M. Le Bas cite les arrêts des Tribunaux qui confirment l'opinion qu'il a adoptée.

» Mon intention , dit-il , a été de prou-
 » ver , & je crois y avoir réussi , que la
 » forme des êtres vivans s'écartoit des loix
 » générales de la nature , puisqu'il y en naît
 » de monstrueux , & qu'il pouvoit en être
 » de même du terme de la grossesse. Si
 » quelque chose , en effet , pouvoit se cor-
 » cilier avec les loix de la nature , ce seroit
 » plutôt la forme que le tems : or , si la forme
 » n'est pas immuable , comme il est démon-
 » tré par les monstruosités , à plus forte rai-
 » son le tems ne le fera pas , & le terme de
 » la grossesse sera indéterminé ; ce qu'il y a
 » de moins important pour l'humanité ; car
 » il sera indifférent à un homme d'être né à
 » sept , huit , neuf , dix , douze & treize
 » mois , ou plus , de grossesse , pourvu
 » qu'il soit bien conformé ; mais il n'en est
 » pas de même pour celui qui naîtra ayant
 » une partie essentiellement utile , defec-
 » tueuse. » M. Louis prétend cependant ,
 que les loix de la nature sur le terme de la
 gestation , sont constantes & immuables ;

que tous les naturalistes ; depuis Aristote , conviennent de cette vérité à l'égard des animaux. M. Le Bas observe , à ce sujet , qu'on ne peut nier qu'il n'y ait une infinité de causes particulières qui dérangent l'opération de la nature , & s'opposent à ce que les résultats soient les mêmes , & que cette prétendue immuabilité de ses loix à l'égard de la naissance des animaux , est anéantie , de l'aveu de M. Louis , par les propres paroles d'Aristote qui dit que les œufs éclosent plutôt l'été que l'hiver ; que , pour les poulets , c'est l'ouvrage de vingt-deux jours en été , & qu'en hiver , cela va quelquefois à vingt-cinq. M. Louis répond , à la vérité , que la poule , en quittant les œufs qu'elle couve , retarde les progrès de la formation des parties , & que ce retardement n'a point lieu dans l'incubation artificielle ; mais quelle que soit la cause de ce retardement , il s'ensuit bien évidemment , que , dans certaines circonstances , la maturité du poulet peut être retardée. Il a beau prétendre que le fœtus humain trouve dans le sein de sa mère , dans lequel il se forme , croît & se développe , une chaleur douce & constante. Cette chaleur ne sçauroit être toujours égale , dit M. Le Bas , autrement il faudroit supposer que la grossesse met à l'abri de toutes maladies. D'un autre côté , quand il seroit vrai que , dans l'incubation artificielle , le

poulet sortît constamment de l'œuf le vingtième jour, comme l'avance M. Louis, on n'en pourroit rien conclure, parce que la sortie du poulet ne précède jamais ce terme, & que les accouchemens prématurés sont de toute évidence. L'observation d'Aristote, celle de Mathæus qui rapporte, dans ses *Questions médicales*, que des auteurs ont observé que, parmi les éléphans qui portent ordinairement deux ans, il s'en est trouvé qui ont mis bas à seize & dix-huit mois de gestation; celle de M. Wagner, que nous avons citée dans l'Extrait précédent, prouvent bien évidemment, que le terme de la naissance des animaux n'est pas immuable, & qu'il en peut être de même à l'égard de l'homme. M. Le Bas fait ensuite l'énumération des causes qui peuvent avancer ou retarder le développement du fœtus, &, par conséquent, le terme de l'accouchement: ce sont la force ou la foiblesse du germe, les maladies de la mere, celles du fœtus, &c.

L'argument, que M. Louis regarde comme le plus fort en faveur de son opinion, est, comme on a pu le voir dans l'Extrait que nous avons donné de son Supplément, que *le fœtus ne peut vivre, dans la matrice, au-delà du terme de neuf mois*, 1^o parce que les sources de la nourriture se tarissent alors, 2^o parce qu'il deviendrait d'un volume trop

disproportionné à la dilatabilité des parties qui doivent lui livrer passage ; ce qu'il est aisé de conclure de la connoissance des proportions des accroissemens successifs , régulièrement & constamment plus grands vers les derniers tems. Pour répondre à la première partie de cet argument , M. Le Bas observe que le mécanisme de la nutrition & de l'accroissement du fœtus n'est pas encore démontré , & il fait l'énumération des différens systêmes qu'on a imaginés pour l'expliquer : il les réduit à trois. Le premier est celui des physiciens qui prétendent que le sang vient de la mere immédiatement à l'enfant , sans avoir reçu aucune préparation ; le second admet une liqueur chyleuse , émanée du sang , & filtrée dans les glandes ou les vaisseaux lymphatiques du placenta ; le troisieme est celui des physiologistes qui pensent que les eaux servent de nourriture à l'enfant , dans les derniers tems de la grossesse. M. Le Bas démontre que quel de ces systêmes qu'on embrasse , il est évident que le fœtus aura toujours la quantité suffisante de nourriture , pour rester dans la matrice au-delà du terme le plus ordinaire. D'ailleurs il est possible , ajoute-t-il , que le fœtus ait été plus long-tems à se développer par l'inertie qu'il aura en propre du pere , ou par quelqu'autre cause de maladie de la mere , qui aura influé sur tout l'individu.

Ces mêmes obstacles peuvent encore s'opposer à l'accroissement qui se fait suivant l'ordre le plus commun, & retarder sa perfection. Alors l'accouchement sera d'autant plus différé, que le fœtus n'aura eu, jusqu'à ce moment, que ce qui étoit nécessaire à sa nourriture & à son accroissement, sans avoir reçu ce qui étoit nécessaire à sa perfection, & le placenta, ce qui étoit requis à son entretien. Pour confirmer cette vérité, M. Le Bas expose ce qui se passe dans l'accroissement de l'homme, après sa naissance.

Pour répondre à l'objection prise du volume que l'enfant continueroit à prendre dans la matrice, s'il y étoit retenu au-delà du terme de dix mois, volume qui seroit disproportionné à la dilatabilité des parties qui doivent lui livrer passage, il observe qu'il naît quelquefois des enfans qui se présentent par les fesses, & qui viennent au monde, pour ainsi dire, pliés : d'ailleurs il y a des exemples de femmes qui sont accouchées heureusement de deux gémaux adhérens l'un à l'autre, chacun d'un volume égal à celui d'un enfant très-gros. Il examine ensuite les parties où réside le fœtus, & croit trouver, dans leur organisation & leur structure, des preuves suffisantes de la vérité de son opinion; il en conclut que l'accouchement peut être retardé, 1^o par la faiblesse de la matrice d'une femme d'un

tempérament de la plus grande délicatesse, 2^o par les maladies de l'enfant, 3^o par celles du placenta, 4^o par celles de la mere.

Dans sa troisieme Partie, M. Le Bas rapporte, comme nous l'avons dit ci-dessus, les autorités pour & contre son opinion. Il compte, parmi les auteurs qui lui sont favorables, Aristote, Pline, Riolan, Fortunatus Fidelis, Jérôme Mercurialis, Spigel, Gerard Blasius, Kyperus, Etienne Blancard, Caspard De Ries, Jean Mathæus, Horatius-Augenius, Jean-Uldaric Stréit-ter, Jean Langius, Frédéric Nitzschius, & Herman-Frédéric Teichmeyer. Il met, parmi ceux qui lui sont opposés, George-Philippe Nenter, François Sylvius, Jean-Godefroi Berger, Harvée, Bohnius, Paul Amman. Parmi les auteurs qui ont cherché à concilier les deux opinions, c'est-à-dire, qui ont admis des parts légitimes après le terme de neuf mois, mais qui ont prétendu, cependant, que cela ne passoit pas certaines limites, il place Alberti qui étend le terme de l'accouchement jusqu'au commencement du dixieme mois, Jean Langius qui est du même avis, mais qui, cependant, admet ailleurs la possibilité de la gestation au-delà de ce terme. Dolée, Gofey, Vater, Ortlob, Ottomar-Goëlicke veulent qu'il y ait un terme fixe & invariable pour la naissance de

IVERS OUVRAGES

homme comme pour celle des animaux; mais Dolée & Goëlicke se contredisent ensuite. Théodore Craanen ne nie pas que les enfans, nés le douzième mois, ne soient légitimes; mais il ne veut pas les admettre à succéder, de peur des abus. Zachias & Venette donnent de l'étendue au terme de neuf mois, &c. Il pèse ensuite l'autorité des suffrages de part & d'autre, & trouve que ceux qui pensent comme lui, sont d'un bien plus grand poids que ceux qui sont favorables à son adversaire. Nous ne les suivrons pas dans ces discussions.

M. Le Bas, après ces autorités, rapporte les observations les plus propres à démontrer la possibilité & la réalité des accouchemens retardés : il cite tout au long celle de M^{lle} Reffatin, que nous avons insérée dans le Journal de médecine pour le mois de Mai. Il donne l'histoire d'un fait sur lequel la Faculté de Leipzig ayant été consultée, elle crut devoir déclarer légitime un enfant né un an & treize jours depuis la mort du mari. Il ne croit pas devoir s'arrêter à une décision semblable de la Faculté d'Ingolstadt, ni à une observation de Dortman, citée dans la Vie de M. De Peiresc, ni à celle d'Harvée qui, quoique décidé contre la légitimité des naissances tardives, rapporte cependant l'histoire d'une grossesse de seize mois; mais il a cru devoir entrer

dans quelques détails, au sujet d'une fille de Leipfic, qui s'étant plainte d'être grosse des faits d'un jeune homme fort riche, fut détenue, par ordre du magistrat, dans une maison de force. Elle parvint à neuf mois de grossesse, sans accoucher; ce qui ayant persuadé au médecin que la matrice ne renfermoit qu'une mole qui avoit contracté adhérence, il lui fit différentes applications sur le ventre, & les continua jusqu'au seizieme mois, dans lequel elle accoucha d'un enfant qui vécut deux jours. Les autorités de MM. Levret, Maningham, Van-Swieten, que M. Le Bas cite comme lui étant favorables, & l'histoire très-détaillée d'une femme de Wolfenbutel, qui accoucha deux fois au terme de treize mois, rapportée par M. Heister, terminent cette troisieme Partie de son ouvrage.

La quatrième Partie contient, comme nous l'avons dit, les arrêts & jugemens qui confirment son opinion. Il observe très-bien, que les loix, sur cette matière, n'ont dû dériver que des connoissances de la marche de la nature. Il cite un passage de Ferrieres qui, au mot *Accouchement*, dans son *Dictionnaire de Droit & de Pratique*, s'explique ainsi: « Il seroit impossible d'établir » une règle certaine & infaillible pour le » tems & l'accouchement des femmes, que » la nature elle-même n'a pas absolu-

» ment pu fixer , puisque nous voyons
 » tous les jours différens accidens avancer
 » ou retarder l'accouchement des femmes.
 » C'est sur ce principe que plusieurs arrêts
 » ont déclaré légitimes des enfans nés dans
 » l'onzieme mois , & même par-delà , après
 » la mort du pere. » Ce jurisconsulte cite
 ensuite le jugement de Papyrius , celui de
 l'empereur Adrien , celui du célèbre Denys
 Godefroy , en faveur d'une veuve de la
 maison de Chappes. Cujas, considéré comme
 le pere du Droit, reconnoît, selon M. Le Bas,
 que l'accouchement , qui se fait dans le 11^{me}
 mois , est légitime ; enfin M. Le Nain , avo-
 cat général , dans un de ses Plaidoyers sur
 une cause de cette espece , ne craint pas de
 dire « que , dans cette question qui dépend
 » entièrement de la nature & de ses opéra-
 » tions , il étoit bien difficile de se régler
 » par des loix , & sur-tout par des loix étran-
 » geres ; qu'encore que les loix Romaines
 » soient regardées , dans plusieurs provinces
 » du royaume , entr'autres , dans le Lyon-
 » nois , comme la loi municipale du pays ,
 » cependant cette autorité du Droit Romain
 » n'étant fondée que sur un usage , il ne se-
 » roit pas raisonnable de la faire prévaloir
 » aux règles de la nature qui ne reçoit de
 » loix de personne , & qui , au contraire ,
 » soumet tout le monde à son pouvoir. Les
 » loix peuvent bien régler ce qui est arbi-

» traire aux hommes qui , après les avoir
 » créées , se font une loi de s'y assujettir ;
 » mais elles n'ont jamais pu étendre leur au-
 » torité sur les mouvemens & les ressorts
 » de la nature , à qui seule appartient le
 » droit de donner un tems à la naissance de
 » l'homme. En effet , comment seroit-il pos-
 » sible d'établir une règle certaine & uni-
 » forme pour un tems que la nature elle-
 » même n'a pas pu fixer , & auquel tout son
 » pouvoir n'a pu encore donner de justes
 » bornes , puisque nous voyons tous les
 » jours différens accidens avancer ou retar-
 » der l'accouchement des femmes ? Cepen-
 » dant , comme le terme de dix mois est le
 » plus long terme de la grossesse des femmes
 » qui n'ont point d'accidens extraordinaires ,
 » on ne peut , dans ces matieres qui sont
 » toujours conjecturales , établir de règle
 » plus sûre que celle-ci , c'est-à-dire , de
 » déclarer illégitimes tous les enfans nés
 » dans le onzieme mois après la mort de
 » leur pere , à moins que des circonstances
 » particulieres ne formassent des présomp-
 » tions très-violentes en faveur de la veuve ,
 » & ne donnassent lieu de croire que sa
 » grossesse a été plus longue que les gros-
 » sesses ordinaires. C'est sur ces principes
 » que plusieurs arrêts ont déclaré légitimes
 » des enfans nés dans le onzieme. & même
 » dans le douzieme mois. Nous en avons

» un célèbre pour le onzième mois , dont les
 » circonstances sont dignes d'être rappor-
 » tées, afin de donner une idée de ce qui
 » peut porter les juges à passer sur les règles
 » ordinaires, dans des occasions aussi im-
 » portantes que celles où il s'agit de l'état &
 » de la fortune des hommes. Une veuve,
 » qui avoit vécu d'une manière exemplaire
 » pendant la vie de son mari, déclara,
 » aussi-tôt après sa mort, qu'elle croyoit
 » être grosse, & se retira dans un couvent.
 » Neuf mois après, elle sentit toutes les dou-
 » leurs de l'accouchement; mais ces dou-
 » leurs se passerent, sans qu'elle pût accou-
 » cher, & ses couches furent retardées de
 » deux mois. Comme la conduite de cette
 » veuve n'étoit point soupçonnée, qu'elle
 » avoit déclaré sa grossesse aussi-tôt après la
 » mort de son mari, qu'elle s'étoit même
 » retirée dans un lieu non suspect, presque
 » toute la famille reconnut pour légitime
 » l'enfant dont elle accoucha. Un seul pa-
 » rent de mauvaise humeur, lui contesta
 » son état, qui fut confirmé par arrêt.

Nous terminerons ici l'Extrait des obser-
 vations de M. Le Bas : ce que nous en avons
 dit ; suffira pour mettre nos lecteurs à por-
 tée de juger de la nature de ses preuves ;
 & de la marche qu'il a suivie dans la dé-
 fense de la cause dont il s'est déclaré le
 protecteur. M. Petit, docteur-régent de la

Faculté de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences, &c. a joint à ces observations une Consultation sur le même sujet qu'il paroît avoir envisagé sous une face nouvelle. Nous allons tâcher de la faire connoître à nos lecteurs.

Le terme de l'accouchement, dans l'espèce humaine, peut-il s'étendre & se prolonger jusqu'au onzième & douzième mois inclusivement, & même par-delà ? Nous répondons, sans détour, dit M. Petit, que nous croyons la chose possible ; & nous sommes convaincus que très réellement elle a eu lieu plusieurs fois.

Il pense que, pour déterminer si, dans l'espèce humaine, l'accouchement a toujours un terme précis & invariable, sans qu'il soit possible que ce terme prenne une plus grande extension, il est nécessaire de fixer les idées sur les principaux points de cette action. C'est une vérité assez généralement admise par les physiologistes, que l'enfant ne sort de la matrice, que parce qu'il en est chassé, qu'il est purement passif dans cette action. C'est une autre vérité également avouée & également incontestable, que c'est la contraction de la matrice, aidée de celle du diaphragme & des muscles du bas-ventre, qui opère la pression que souffre le corps de l'enfant, & le force à se faire jour par l'endroit qui lui oppose la moindre

résistance ; enfin tout le monde convient que ce qui détermine les fibres de la matrice à se contracter ainsi , c'est qu'étant arrivées au dernier point de distraction ou de développement auquel elles puissent parvenir sans être irritées , si elles passent ce point , elles souffrent une irritation qui les sollicite à se resserrer ou à faire effort pour chasser loin d'elles ce qui occasionne le sentiment qu'elles éprouvent. Cette qualité , remarque M. Petit , n'appartient point aux seules fibres de la matrice : toutes celles qui jouissent de la faculté de sentir dans le corps des animaux , jouissent aussi de celle de se mettre en action , & de revenir sur elles-mêmes , en se contractant , dès qu'elles y sont excitées par l'impression d'un corps irritant. A l'égard de la matrice , ce corps irritant est évidemment l'enfant vivant ou mort , le placenta , la mole , le caillot , ou tel autre corps étranger qui pourra se rencontrer dans sa cavité : cette irritation peut même se communiquer à la matrice du dehors.

Suivant l'ordre le plus commun de la nature , l'enfant & ses annexes acquierent à-peu près , en neuf mois de tems , le volume propre à porter les fibres de la matrice au point de distension ou de développement , par-delà lequel l'irritation & toutes ses suites surviennent ; ce terme est , en conséquence , celui où le plus ordinairement
les

les enfans viennent au monde ; & M. Petit ne fait aucune difficulté de convenir que c'est le terme le plus naturel, le terme par excellence ; mais il s'agit de sçavoir s'il est le seul qui mérite d'être regardé comme légitime. Nous avons déjà annoncé que M. Petit pensoit le contraire. Voici les raisons sur lesquelles il fonde son opinion.

» A quelque terme que l'enfant vienne
 » au monde, dit-il, pourvu qu'il puisse vivre
 » après être né, ce terme doit être regardé
 » comme un terme naturel. . . . D'après
 » les principes certains que nous venons de
 » poser, il est évident que l'irritation, qui
 » termine l'accouchement, est, en raison
 » composée de la sensibilité & de l'exten-
 » sibilité de la matrice, d'une part, & du vo-
 » lume de l'enfant & de ses annexes, de
 » l'autre ; de manière que, dans une matrice
 » fort sensible & peu susceptible d'exten-
 » sion, il ne sera pas nécessaire, pour pro-
 » duire l'irritation susdite, que l'enfant ac-
 » quierre autant de volume qu'il faudroit
 » qu'il le fît dans un organe moins sensi-
 » ble, & plus disposé à prêter & à s'éten-
 » dre ; en sorte que toute la question se ré-
 » duit à sçavoir s'il n'est pas possible que,
 » dans une matrice d'une sensibilité & d'une
 » dilatabilité ordinaire, un enfant prenne plu-
 » tôt ou plus tard le degré de volume pro-
 » pre à amener les fibres au dernier degré de

» développement dont elles font fuceptibles ?
 » S'il n'est pas également poffible, fans que fa
 » cruë foit accélérée ou retardée, qu'il fe
 » trouve placé dans un organe plus ou moins
 » capable de s'amplifier, & doué d'une fen-
 » fibilité plus vive ou plus obtufe, foit que
 » naturellement cet organe foit ainfi confti-
 » tué, foit qu'il ait été conduit à cet état par
 » quelque vice particulier. Nous avouons
 » de bonne foi, ajoute M. Petit, que nous
 » ne concevons pas comment la poffibilité
 » de l'une ou de l'autre de ces chofes pourroit
 » être révoquées en doute par des perfonnes
 » inftruites & exemptes de tout efprit de parti.

C'est une chofe démontrée qu'il y a des enfans qui viennent au monde à fept mois, & qui non feulement vivent & fe portent bien, mais encore font quelquefois plus forts & plus volumineux que d'autres enfans nés à neuf mois accomplis. Il y a même des femmes qui ne portent jamais leurs enfans plus de fept mois, & qui accouchent toujours à ce terme. Ces femmes font, en général, felon la remarque de notre auteur, celles qui ont reçu de la nature un corps délicat & fenfible, & qui font fluettes, mignonnes ou trop jeunes, & chez qui la matrice eft, ainfi que le refte du corps, facile à agacer, & d'ailleurs médiocrement fufceptible d'extenfion : or fi, par le concours des circonftances ci-deffus exprimées, c'est-

à-dire, par l'excès de sensibilité de la matrice, par son défaut d'extensibilité relative, par la cruë prompte & rapide de l'enfant; soit que chacune de ces causes agisse en particulier, ou que plusieurs exercent en même tems leur action; si, dis-je, il est arrivé que l'accouchement ait été accéléré & avancé de deux ou même trois mois, pourquoi, par l'effet des choses contraires, ne pourroit il pas être retardé d'autant de tems, & même de plus? On ne peut nier; quand on parle de bonne foi, qu'il y ait des matrices naturellement disposées de manière à prêter & à s'étendre, &, par conséquent, à contenir des corps d'un plus gros volume que d'autres ne le pourroient faire. On ne peut raisonnablement nier qu'il y en ait dont la sensibilité soit exquise & très-vive, tandis que d'autres en ont une bien moindre. Si l'on suppose maintenant, qu'un enfant soit renfermé dans une matrice, dont les deux facultés, celle de s'étendre & celle de sentir, soit dans l'ordre le plus naturel, ne peut-il pas arriver que son accroissement se retarde; ou parce qu'il est attaqué de maladie; ou par quelque autre cause? Dans tous ces cas, l'accouchement sera nécessairement d'autant plus retardé, que la matrice se prêtera plus aisément, ou sera moins sensible, ou que le fœtus se développera plus lentement.

Après avoir ainsi démontré la possibilité

des naissances tardives ; après avoir fait observer qu'en accordant dix jours après les neuf mois, terme qu'on regarde comme le plus ordinaire pour l'accouchement des femmes, les adversaires des naissances tardives sont forcés de reconnoître une cause de ce retardement, qui, si elle augmente d'intensité, peut se prolonger beaucoup au-delà ; après avoir dissipé le ridicule qu'on avoit voulu répandre sur l'induction qu'on avoit tirée des monstres, en faveur de la légitimité des naissances tardives, M. Petit entreprend de faire voir que, suivant les auteurs les plus graves, ces sortes de naissances ont réellement eu lieu quelquefois. Il se fonde sur le témoignage de Galien, de Pline, des philosophes & médecins auxquels l'empereur Adrien s'adressa, lorsqu'il porta un jugement contraire au décret des Décenvirs, sur celui du préteur Papyrius, d'Avicenne, d'Henningius, de Cardan, de Fortunatus Fidelis, de Jérôme Mercurial, de Spigel, de Schenckius, de Sennert, de Dodonée, d'Augenius, d'Hartungius, de Speronius, d'Amatus-Lusitanus, de Fontanus, d'Harvée, de Dulaurens, d'Hoffmann, de Zitzman, Nebel, Blasius, Kyperus, Blancard, &c. Riolan, Maningham, Heister, Berger, Teichmeyer, Lamotte, Lieutaud, Senac, Buffon, &c. Il fait remarquer ensuite, que, parmi les auteurs sans nom-

bre , qui se font occupés de la question dont il traite , il y en a plusieurs dont l'avis est mitigé , & qui , sentant bien qu'il est contraire à toute expérience de fixer rigoureusement le terme de la grossesse des femmes à neuf mois précis , ont donné les uns plus , les autres moins d'extension à ce terme ; mais si ces auteurs , dit M. Petit , conviennent qu'il y a des causes qui peuvent retarder d'un mois ou cinq semaines la naissance d'un enfant , comment est il possible qu'ils ne sentent pas qu'en donnant le double d'activité à ces causes , on la retardera de deux mois & demi ?

Ce n'est pas seulement par de simples particuliers que cette doctrine a été avouée & défendue : des compagnies entières de médecins se sont faits un devoir de l'admettre , & de la professer publiquement , quand l'occasion s'en est présentée. M. Petit rapporte des décisions de cette espece des facultés de Halle , d'Heidelberg , d'Helmstad , de Gieffen , d'Ingolstat , de Leipfic. Il cite ensuite les faits particuliers d'accouchemens retardés qui se trouvent dans les auteurs ; mais , comme nous les avons déjà tous rapportés , nous ne les répéterons pas ici : nous ferons seulement observer qu'il nous a paru détruire , avec beaucoup de solidité , les nuages qu'on avoit voulu répandre dessus. Il s'attache ensuite à réfuter les objections

des partisans de l'opinion contraire à celle qu'il soutient, Mais cet Extrait n'est déjà que trop long : c'est à regret que nous supprimons une infinité de choses bien vues & bien présentées, qu'on trouve dans cette Consultation. Le peu que nous en avons dit, suffira, sans doute, pour engager le lecteur à recourir à l'original : il y admirera sur-tout la maniere honnête & polie, avec laquelle M. Petit défend son opinion, & combat celle de ses adversaires.



DESCRIPTION

D'un Fœtus monstrueux ; par M. RENARD, médecin à la Fere en Picardie.

Aliud ex alio clarescet.

La femme de Lambert, tonnelier de cette ville, accoucha, dans le mois d'Août dernier, d'un enfant mort. C'est l'usage, dans ce pays-ci, de les enterrer aussi-tôt dans le cimetière des Chrétiens, sans cortège sacré. Celui-ci y fut placé avec encore beaucoup moins de bruit que les autres. On vouloit dérober au public, que c'étoit un monstre. C'est ainsi qu'on cèle tous les jours aux curieux des phénomènes dont ils pourroient tirer de grands avantages pour le salut & la conservation de l'espèce humaine.

Cependant, malgré tant de précautions, il transpira qu'une femme étoit accouchée d'un monstre. Je ne l'appris qu'après neuf jours de sépulture. On lui donnoit alors une tête de carpe. C'est la coutume ; on grossit toujours les objets : *Crescit eundo*. Je fus curieux de m'en assurer, malgré la pourriture ; ainsi je priai M. le lieutenant général de police d'ordonner l'exhumation de ce petit cadavre monstrueux. Ce magistrat aimant mieux l'autoriser par sa présence ; & nous constatâmes ensemble un fait si curieux.

Après avoir enlevé le linceul, voici ce que nous découvrîmes extérieurement. Au premier aspect, on reconnut aisément que le fœtus n'étoit pas à terme : je fixai son âge à sept mois environ. Le tronc & les extrémités n'offrirent rien de particulier : seulement le nombril parut placé un peu plus bas que dans les fœtus ordinaires. Tout le prodigieux se trouva réuni dans la tête & dans le col. Le derrière de ces deux parties étoit hideux, & sans le moindre tégument. Je crus d'abord, que c'étoit l'effet d'un accouchement laborieux, & contre nature ; mais on m'assura que l'accouchement avoit été facile & naturel : d'ailleurs je reconnus bientôt que c'étoit défaut de conformation.

Un lacis de vaisseaux sanguins, de fibres membraneuses, & le péricrâne, recouroient tous les os de la tête & de l'épine du col.

Tout cela paroissoit fanguinolent ; & au tact, je trouvai toutes les vertebres du col bifurquées, & formant une cavité dans laquelle je pouvois loger mon doigt index. L'atlas étoit uni au *sinciput* par des membranes ; de sorte que la face se trouvoit placée parallèlement aux vertebres, & enfoncée jusqu'aux côtes. Le visage n'avoit rien de remarquable : seulement les yeux étoient saillans, &, pour ainsi dire, situés hors de l'orbite ; le front manquoit entièrement.

Après ce premier examen, je fis faire, par un chirurgien habile, l'ouverture du bas-ventre & de la poitrine. Tous les viscères me parurent bien conformés, & dans l'état naturel. Il fut aussi prouvé clairement que ce fœtus n'avoit pas respiré ; car le diaphragme étoit extraordinairement voûté, & les lobes du poumon réduits à un très-petit volume, & cantonnés à côté de l'épine. J'en fis jeter un morceau dans l'eau, & il se précipita au fond du vase sur le champ. Ils n'avoient pas non plus la couleur que leur donne l'air, quand il y est entré. Les capsules atrabilaires, qui, dans les fœtus, égalemment ordinairement, ou surpassent même les reins, n'étoient pas de la grosseur d'une petite noix vomique : le thymus étoit aussi déprimé, & moins gros que de coutume.

Le canal de l'épine ayant été ouvert dans

toute sa longueur, m'a paru ne renfermer que des vaisseaux sanguins : celui des vertèbres du col ne contenoit évidemment ni moëlle allongée ni moëlle épinière ; il étoit totalement ouvert : ses apophyses épineuses manquoient ; les transverses étoient fort écartées. La première vertèbre, nommée *atlas*, étoit articulée au sommet de la tête, par le moyen de deux petits os plats, minces, & un peu courbes, unis ensemble, & à tout le reste de la tête, par des membranes ou des fibres. La seconde vertèbre, appelée *epistrophæus*, n'avoit point d'apophyse odontoïde ; elle n'étoit articulée à la première, que par ses apophyses obliques.

A l'égard des os du crâne, presque tous manquoient : je n'ai trouvé ni os frontal, ni pariétaux, ni occipital. Les temporaux étoient d'une forme singulière ; ils manquoient presque entièrement de la partie supérieure qu'on nomme *écailleuse*. Je n'ai remarqué, sur la surface externe, que l'apophyse zygomatique, tout-à-fait rapprochée de l'apophyse mastoïde ; de sorte qu'il n'y avoit nul vestige de la fosse glénoïde pour l'articulation de la mâchoire inférieure ; & le méat auditif, qui se trouve toujours entre ces deux apophyses, étoit situé au milieu de l'apophyse pierreuse. Le canal n'étoit qu'un petit cercle osseux, comme dans les autres fœtus ; l'enclume, le marteau &

l'étrier se trouverent conformés , & situés comme de coutume. Je n'ai pas pu distinguer le labyrinthe , les canaux demi-circulaires , la coquille , &c. L'oreille externe étoit un peu renversée par une tubérosité de l'apophyse pierreuse qui terminoit le crâne. On trouva , à la place des os pariétaux , frontal & occipital , des petits os informes , sans future , & unis entr'eux par des membranes , des fibres & des vaisseaux sanguins : il y avoit même plusieurs grands intervalles membraneux.

L'os sphénoïde , dont la figure , dans les sujets ordinaires , approche de celle d'une chauve-souris qui vole , avoit ses grandes aîles fort courtes , & sans apophyses temporales. Je n'ai pas pu trouver non plus les apophyses ptérigoïdes : les sinus sphénoïdaux manquoient aussi. Dans la face interne , les petites aîles & les apophyses clinoides étoient unies ensemble & arrondies : la selle du Turc représentoit une fosse oblongue : en général , cet os étoit fort compact. L'apophyse cunéiforme lui étoit unie par un cartilage ; & son extrémité , derrière laquelle se trouve le trou occipital , étoit seulement creusée comme pour recevoir la moëlle allongée qui n'existoit pas. L'os ethmoïde m'a échappé ; peut-être manquoit-il. Les cornets du nez étoient placés naturellement , ainsi que les os du palais & le vomer.

Tout cela n'étoit guères propre à former un ovale, ou boëte osseuse, capable de renfermer le cerveau ; aussi ce viscere manquoit-il absolument. Je cherchai en vain le corps calleux , les nerfs , le cervelet & la moëlle allongée. Quand celle-ci auroit existé , le trou occipital, par où elle passe, manquoit , ainsi que le canal de l'épine , comme nous l'avons déjà dit. Le globe de l'œil étoit bien conformé : j'y ai reconnu la rétine ; mais je n'ai pas pu suivre le nerf optique. La situation des yeux rendoit toute la figure hideuse. Comme ils manquoient d'orbite supérieurement , & n'étoient recouverts que par la paupiere qui terminoit la tête de ce côté-là , ils étoient tout-à-fait saillans.

Le nez , la bouche , le menton paroissent assez bien conformés ; mais en examinant chaque os en particulier , on leur trouvoit encore bien des défauts & des irrégularités.

On trouve , dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris , la relation d'un enfant venu au monde sans tête , année 1667 ; une observation sur un fœtus sans cerveau , 1674 ; une autre , sur un enfant qui est venu au monde sans cerveau , & qui a vécu , 1697 , &c. Les fœtus sans cerveau ne sont donc pas sans exemple ; mais peut-être n'en a-t-on jamais vu un pareil à celui que je viens de décrire. Dans les au-

tres, si le cerveau manquoit, la moëlle épiniere ne manquoit pas; ainsi l'un pouvoit, en quelque sorte, suppléer à l'autre.

On dispute, ou plutôt on ignore encore d'où viennent les vices de conformation. Si on écoute le préjugé, on les attribuera à l'imagination des meres; mais si on consulte la mécanique & la physique, on les expliquera d'une manière plus claire & plus satisfaisante. Nous ne connoissons, dans le corps humain, que matiere & mouvement :

Tangere enim & tangi, nisi corpus, nulla potest res.

LUCRETIVS, lib. 1.

Si le Créateur, dit M. De Senac, avoit établi qu'à l'occasion des mouvemens & des imaginations de la mere, il agiroit sur l'embryon conformément à ces mouvemens & à l'imagination, on trouveroit là une cause; mais elle ne seroit pas générale. Des femmes ont été extrêmement frappées de plusieurs objets, dont les impressions n'ont point paru dans le fœtus; ou plutôt toutes les femmes, pendant l'espace de neuf mois, sont plus ou moins frappées, & les monstres sont très-rares; donc l'imagination de la mere ne peut pas agir sur l'enfant qu'elle renferme dans son sein. Il est prouvé, au contraire, par les argumens les plus forts & les plus convaincans, que le fœtus, dans tous ses différens états & différentes

D'UN FŒTUS MONSTRUEUX. 125
configurations, étant un individu distinct
& séparé de la mere, ne peut recevoir au-
cun dommage par la simple imagination,
puisqu'il subsiste hors de la sphère de cette
opération de l'entendement (a).

Il est certain, (au moins c'est le senti-
ment le plus suivi) que la nature forme le
fœtus du mélange des semences de l'homme
& de la femme (b). C'étoit le sentiment du
pere de la médecine. M. De Buffon ne s'en
éloigne pas trop : on en peut juger par ce
qu'il dit sur la formation des monstres : « Si
» quelques-unes des parties communes aux
» deux individus, (pere & mere) dit-il, se
» trouvant également à portée du premier
» centre de réunion, elles y arrivent au
» même tems, elles produiront alors des
» monstres par excès, & qui auront plus de
» parties qu'il ne faut ; ou bien si quelques-
» unes de ces parties communes se trouvant
» trop éloignées de ce premier centre, sont
» entraînées par la force du second autour
» duquel se forme le placenta, elles feront
» alors un monstre par défaut, auquel il
» manquera quelques parties. » Voilà une

(a) Voyez M. BLONDEL, dans sa *Dissertation
physique sur l'imagination des femmes enceintes.*

(b) *Usque aded magni refert, ut semina possint
Seminihus commisceri generaliter apta....
Semper enim partus duplici de semine constat.*

LUCRETIVS, lib. 4.

explication bien raisonnée, bien physique & vraisemblable.

Il seroit à souhaiter que le système ingénieux de ce célèbre auteur sur *la génération*, fût aussi lumineux & aussi conséquent. Mais les molécules organiques ne paroissent pas encore bien démontrées ; & l'on peut faire contre elles des objections assez solides. Vous voudrez bien, sans doute, m'en permettre une. Ordinairement, dit M. De Buffon, la matiere nutritive ne devient surabondante dans l'homme, que quand le corps a pris la plus grande partie de son accroissement ; & c'est par cette raison que les animaux ne sont en état d'engendrer que dans ce tems... Cela est vrai ; mais comment la matiere de la génération, la semence, ou les corps organiques qui ne se forment qu'en s'affimilant à chaque partie du corps de l'animal ou du végétal, & en pénétrant intimement la forme de ces parties, qu'il appelle *le moule intérieur*, comment, dis-je, ces corps organiques peuvent-ils s'affimiler, se mouler, puisque l'accroissement est fait, & que tous les moules sont supposés être remplis ? Est-ce en chassant les premiers corps organiques qui remplissoient ces moules ? mais par quelle force cela se fera-t-il, &c ?

Il est encore bien difficile d'expliquer comment, dans les acéphales, s'operent le mouvement & le sentiment, puisque tout

ou presque tout le monde convient que le cerveau est le principe de toutes les parties du corps, & que c'est lui qui leur donne la faculté de se mouvoir & de sentir. On dira, sans doute, que tout cela s'opere par les nerfs qui sortent du cerveau & de l'épine : cela seroit bon dans les sujets ordinaires ; mais cela ne se peut pas de même dans les monstres sans cerveau : de plus tous les mouvemens, qui agitent la machine animale, se réunissent à la tête, & établissent une espece de commerce réciproque entre l'ame & le corps. Le cerveau & le cer-velet sont les réservoirs où se filtre la matiere qui entretient cette correspondance dans tous les membres, par le concours des nerfs qui sont les seuls corps sensibles, tandis que le cerveau, d'où ils sortent, ne l'est point ou ne l'est que très-peu.

Comme tout cela dépend des loix de l'union de l'ame avec le corps, de l'esprit avec la matiere, & qu'il y a par-tout du mystere, nous ne dirons pas, si notre petit monstre avoit une ame, s'il devoit être baptisé, s'il convenoit de l'inhumer en terre sainte, &c. Nous répéterons seulement, qu'il n'avoit pas de crâne, pas de cerveau, &, par conséquent, qu'il ne devoit pas avoir non plus de *sensorium commune*, puisque tout le cerveau paroît l'être : peut-être aussi chaque partie y a-t-elle le sien propre & particulier,

& chaque nerf son canton où il exerce toutes ses fonctions.

Quoi qu'il en soit, toutes ces questions métaphysiques, & autres semblables, ne sont pas du ressort d'un médecin ni d'un physicien : il n'appartient qu'aux théologiens de les discuter, de les entendre & de les expliquer : pour nous, *Non omnia possumus omnes.*

L E T T R E

*De M. DE LIGNAC, élève en chirurgie,
contenant trois observations sur les
accouchemens retardés.*

M O N S I E U R ,

Les écrits, qui paroissent pour ou contre la légitimité des naissances tardives, doivent intéresser tous les citoyens. Il n'est permis qu'aux grands hommes, qu'aux hommes célèbres & éclairés de discuter, avec profondeur & sagacité, des faits qui peuvent faire admettre ou réfuter les naissances dont la légitimité paroît équivoque; mais les observations relatives à cet objet, ne parviennent pas toujours à ceux qui pourroient les faire valoir. L'observation singulière, que j'ai l'honneur de vous adresser; seroit peut-être restée ensevelie dans la ville de Pont Sainte-Maxence, dont je suis habitant, si la contestation, qui s'élève aujourd'hui,

SUR LES ACCOUCHEMENS RETARD. 129
jourd'hui , ne m'obligeoit à la rendre publique. Si on nie la possibilité d'une naissance légitime après dix mois de grossesse , voudra-t-on admettre trois accouchemens consécutifs dans un même sujet ; deux , à treize mois & demi ; & un , à onze mois ?

Les personnes accoutumées à ne rien croire ; celles qui ont contracté l'habitude de nier tout ce qu'elles ne peuvent concevoir ou expliquer , ne manqueront pas de crier à l'*imposteur* ; mais avant d'en venir à cette épithète, j'ose les prier de m'entendre.

Claire Trézel , mon aïeule , qui fait le sujet de cette observation , est morte , il y a environ dix-huit ans. Elle avoit épousé Mathurin De Lignac , chirurgien en cette ville , qui avoit été long-tems chirurgien-major du régiment d'Asfeld, Dragons. Il est mort , en 1735 , généralement regretté de ses concitoyens , dont il avoit sçu mériter l'estime & la confiance par sa capacité dans son art , & par sa probité. Il a rédigé , pendant le cours de sa vie , plusieurs Manuscrits relatifs à son état , pour son usage & l'instruction de ses enfans. C'est d'après un de ces Manuscrits , que je vais rapporter fidèlement l'histoire de trois grossesses extraordinaires. Voici ses expressions , au mot *Accouchement contre nature* (a).

(a) Ce Manuscrit est une espece de compilation en forme de Dictionnaire de médecine,
Tome XXIII. I

» L'histoire suivante est assez remarquable
» pour en faire le récit. Claire Trézel, mon
» épouse, après douze ou treize couches,
» ou fausses couches, se trouva grosse de
» quatre mois & demi, pendant lequel tems,
» elle avoit eu plusieurs pertes de sang, qui
» furent suivies d'une autre très-considé-
» rable, avec des douleurs & tranchées sem-
» blables à celles de l'accouchement, qui fu-
» rent apaisées par l'expulsion d'une mole;
» & l'évacuation du sang cessa peu-à-peu.
» Je crus ma femme entièrement débarrassée
» de sa grossesse; mais, le lendemain, elle
» me dit qu'elle sentoit du mouvement dans
» son ventre. Je lui dis que ce ne pouvoit
» être que des vents, & que s'il y avoit eu
» un enfant, indubitablement il seroit sorti
» après la mole. Comme elle continua à me
» dire qu'elle sentoit le mouvement d'un en-
» fant, je tins ma main, (l'ayant bien
» chauffée) sur son ventre, & je fus assuré
» de la vérité. Elle resta encore neuf mois
» entiers, après la sortie de ladite mole,
» sentit toujours les mêmes mouvemens; &
» pendant cet espace de tems, elle n'avoit
» pas plus de huit ou dix jours d'intervalle,
» sans avoir des pertes de sang très-considé-
» rables: il est même surprenant qu'elle ait pu
» fournir à de si grandes évacuations, sans
» chirurgie, pharmacie, &c. Il est composé de
neuf volumes, ou cahiers, petit *in-folio*.

» y perdre la vie. Au bout des neuf mois,
 » du jour de la sortie de la mole, elle sentit
 » les tranchées ou douleurs de l'enfantement
 » qui fut très-laborieux & long. Elle accou-
 » cha d'un garçon mort, qu'elle avoit porté
 » treize mois & demi, & qui fut suivi de
 » deux moles aussi grosses que la première
 » qui étoit sortie neuf mois avant l'enfante-
 » ment. Cet enfant étoit de la grosseur ordi-
 » naire.

» Quelques mois après, ma femme de-
 » vint encore enceinte, & porta son fruit
 » encore treize mois & demi, ayant, de
 » tems en tems, quelques pertes de sang,
 » & accoucha heureusement d'un garçon, de
 » la grandeur & grosseur du précédent, &
 » qui a vécu six semaines. Sa dernière gros-
 » sesse, qui suivit celle-ci, dura onze mois,
 » avec plusieurs pertes de sang, & se ter-
 » mina par l'accouchement d'une fille qui
 » n'avoit pas le tiers de la grosseur & gran-
 » deur d'un enfant nouveau-né. Elle fut on-
 » doyée, & mourut un quart d'heure après.

Il faut laisser aux maîtres de l'art le soin
 d'expliquer, (s'il est possible,) des phéno-
 menes aussi singuliers ; mais je desirerois que
 l'on ne niât point le fait, si l'on ne peut en
 donner d'explication. Ce n'est point ici une
 femme & des collatéraux qui font leurs
 efforts pour embrouiller la naissance d'un
 enfant posthume, dans les détours de la chi-

cane ; c'est un homme de bonne foi , c'est un chirurgien , & j'ose dire un chirurgien en réputation , que rien n'oblige à en imposer au public ; c'est un homme de l'art , qui reconnoît une grossesse à quatre mois & demi , par le signe le plus sensible , le plus certain , le plus évident , par le mouvement d'un enfant , dont la naissance n'arrive que neuf mois après. Des personnes respectables se souviennent encore de cet événement extraordinaire.

Ceux qui ont lu les Mémoires de Trévoux , (Janvier 1714 , & Avril 1718 ,) ont trouvé deux Dissertations de Mathurin De Lignac , l'une , sur l'*usage des eaux minérales* , & l'autre , sur la *génération des insectes dans le corps humain*. On pourroit demander pourquoi mon aïeul ne s'est pas servi de la même voie pour faire part au public des grossesses extraordinaires de sa femme ? Je réponds à cette question , que mon pere m'a dit souvent , que Mathurin De Lignac avoit dessein de donner au public ses observations sur différentes parties de la médecine & de la chirurgie ; qu'il avoit commencé ce travail , lorsque la mort l'empêcha de le terminer , & que c'étoit dans ce Recueil où il devoit placer l'histoire détaillée de ces trois grossesses singulieres.

Si vous jugez , Monsieur , que , dans les

SUR LES ACCOUCHEMENS RETARD. 133
circonstances actuelles, l'observation, que je
prends la liberté de vous adresser, puisse
être de quelque utilité, je vous prie de l'in-
sérer dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LE T T R E

*De M. MERCADIER, chirurgien de
Paris, à M. ROUX, docteur-régent
de la Faculté de médecine de Paris, &c.
sur une jeune Demoiselle qui a été envi-
ron six mois sans prendre presque aucune
nourriture.*

Le sujet de l'observation suivante, que
j'ai l'honneur de vous communiquer, Mon-
sieur, est une jeune demoiselle qui a passé
environ six mois sans presque prendre au-
cune nourriture, ni prononcer la moindre
parole. Comme le fait a paru singulier à
plusieurs personnes de l'art, qui ont vu la
malade, je prends la liberté de vous l'en-
voyer, pour vous prier de vouloir bien
l'insérer dans votre Journal, supposé que
vous le jugiez capable d'exciter la curiosité
de quelques uns de vos lecteurs. J'avoue
que ce phénomène, quoiqu'extraordinaire
d'abord, n'est pas nouveau, puisque dans
un des Journaux des Sçavans de l'an-

née 1688 , on y lit l'observation d'une fille qui fut trente-cinq semaines sans boire ni manger ; & qui a vécu long-tems après. Michelloti , dans ses ouvrages , en rapporte encore une semblable ; le Journal de Verdun , Mars 1760 , cite une femme qui ne vouloit ni voir , ni parler , ni manger devant personne , & qui a resté dix-sept ans dans cet état ; votre Journal en fournit même plusieurs exemples. Mais comme ces maladies sont rares , & que d'ailleurs celle que je présente au public , a été accompagnée de bien des circonstances qui semblent la distinguer des précédentes , tout cela me persuade qu'elle peut devenir intéressante , eu égard aux effets & aux moyens dont on s'est servi pour détruire une maladie qu'on a toujours regardée comme incurable.

Mademoiselle L..... âgée d'environ vingt-trois ans, jouissant d'une parfaite santé, n'ayant eu, en sa vie, d'autre maladie que la petite vérole, dont elle fut attaquée en nourrice, d'un caractère sombre & mélancolique, mangeant naturellement beaucoup, & très-sédentaire, tomba, vers le milieu de Décembre 1759, dans une espèce d'imbécillité; elle tenoit des propos contraires au bon sens & à la raison; elle versoit continuellement des larmes comme une personne affectée d'un grand chagrin; de sorte qu'elle

passa plusieurs jours sans presque prendre aucun aliment solide ou liquide. Ses parens, inquiets sur son état, firent tous leurs efforts pour découvrir la cause de son chagrin; mais leurs instances furent inutiles. Elle s'obstina à garder le silence : il est vraisemblable qu'elle en ignoroit elle-même la cause : la triste suite de sa maladie en est une forte preuve. Dans ces circonstances, on me pria de la voir. J'examinai d'abord son poulx que je trouvai très-régulier : son embonpoint étoit toujours le même; son sommeil assez tranquille la nuit : il est vrai qu'à son réveil, la tristesse & les pleurs recommençoient avec autant de force que la veille. Après bien des questions, auxquelles elle ne répondit que très-imparfaitement, je m'informai de ses évacuations périodiques. On me dit que le tems ordinaire devoit être passé, & qu'on ne s'étoit encore aperçu de rien. Ne trouvant autre chose qui pût exiger aucun secours de l'art plus pressé, je conseillai, puisqu'elle avoit moins d'horreur pour la boisson que pour tout autre aliment, de lui donner une legere infusion de safran, afin d'aider le nature à opérer cette évacuation qui n'avoit jamais été retardée ni avancée d'un seul jour. En effet, après peu de jours d'usage de ce remede, les règles parurent avec plus d'abondance qu'à l'ordinaire. Sans doute que ce retard n'e

provenoit que du prétendu chagrin dont son esprit étoit affecté, puisqu'à la seule apparition des règles, les larmes, qui avoient coulé pendant près de quinze jours, cessèrent en même tems ; & la malade reprit ses occupations, vers le commencement de Janvier 1760.

Cette tranquillité apparente ne dura pas long-tems. Vers la fin du même mois de Janvier, les règles reparurent, & avec elles les larmes & les gémissemens. On lui fit toujours des questions inutiles : elle ne parloit que par monosyllabes. Après l'évacuation du sang menstruel qui ne fut pas d'une si longue durée, ni en si grande quantité que le mois précédent, les larmes parurent se calmer ; elles n'étoient plus continuelles, mais elles revenoient par intervalles. Dans le peu de paroles qu'elle prononçoit, on s'appercevoit aisément qu'elle déraisonnoit un peu. Elle resta huit ou dix jours dans ce second période de sa maladie, pendant lesquels il arriva plusieurs foiblesses qui faisoient craindre pour sa vie. Cela ne paroîtra pas si étonnant, quand on fera attention que la malade ne prenoit, pour toute nourriture, qu'un peu de tisane ou de bouillon ; encore cela n'arrivoit-il que deux ou trois fois par jour. Elle n'a eu d'autres évacuations, durant ce tems-là, que celles des urines.

Enfin , vers le milieu du mois de Février , dix jours après la cessation des symptomes du second période de sa maladie , la malade tomba entièrement dans une espece d'affoipissement ; elle ne verfoit plus aucune larme , ne prenoit aucun genre de nourriture , ne prononçoit aucune parole ; les excrétiions furent totalement supprimées ; les règles disparurent ; les yeux étoient fermés , sa tête penchée sur sa poitrine , sans qu'on pût la lui faire relever , son pouls dans le même état qu'auparavant. A l'inspection de son visage , on soupçonnoit qu'elle devoit souffrir intérieurement : il étoit ridé comme celui d'une personne qui souffriroit sans se plaindre.

Les parens , plus touchés de ce triste état , qu'ils ne l'avoient encore été , consulterent un médecin qui , après s'être informé de ce qui avoit précédé , convint de la singularité de la maladie ; & faisant consister sa principale cause dans l'embarras du cerveau , il proposa la saignée du pied & du bras , qui ne furent pas entièrement exécutées , attendu les foibleffes qui survenoient après l'issuë d'une demi palette de sang. On employa alors les boissons & les potions aiguës de plusieurs especes , qui furent inutiles , à cause de la difficulté insurmontable qu'on avoit à lui faire avaler un liquide quelconque. Trois ou quatre jours après ces tentatives , on parvint à lui faire prendre , non

sans peine , un lavement purgatif qu'elle garda six heures ; après lequel tems , elle eut une évacuation considérable de matieres noires & liquides. Trois heures après l'effet de ce remede , la malade ouvrit les yeux , & demanda du pain & de la viande ; chose qu'elle n'avoit pas fait depuis long-tems. On voulut voir alors à lui donner un peu de soupe , de crainte que la viande ne l'incommodât , n'ayant rien voulu manger de solide, depuis un mois au moins ; mais elle refusa la soupe. On lui donna donc ce qu'elle avoit demandé ; elle le mangea avec une avidité surprenante. Deux heures après , elle retomba dans son premier état. Le lendemain , on tenta un second lavement , dans l'espérance qu'il procureroit le même effet que celui de la veille ; mais , malgré tous les moyens dont on se servit pour le lui faire prendre , on ne put jamais en venir à bout : elle se roidissoit contre tous ceux qui la forçoient. On lui présenta à manger ; elle le refusa. Dans ces circonstances , le médecin prescrivit les demi-bains , pour passer ensuite aux bains entiers : le tout fut exécuté ponctuellement. La malade restoit dans l'eau deux ou trois heures : on l'y tenoit , à la vérité , malgré elle. Après quinze jours d'usage des bains , il ne parut pas que la malade fût mieux : il sembloit , au contraire , qu'elle alloit plus mal , puisque la maigreur

du visage & du corps se faisoit appercevoir de plus en plus. Le médecin ayant mis en usage tout ce qui lui parut le plus propre dans un état semblable, sans aucun effet, ne voulut pas continuer de la voir, & se retira.

Depuis l'époque du troisieme période de sa maladie, qui est arrivé vers le milieu du mois de Février, jusqu'au départ du médecin, six semaines se sont écoulées, durant lequel tems, la malade n'a pas prononcé la moindre parole, ou du moins, elle parloit si bas, qu'on avoit toutes les peines du monde à l'entendre, si proche que l'on fût de sa bouche. Sa nourriture étoit un peu de pain trempé dans du lait; ce qui n'arrivoit que deux ou trois fois par semaine; sa boisson, une eau rougie, très-legere: il n'y eut d'autres évacuations que celle des urines qui étoient un peu crûes, aux environs de chopine tous les huit jours. On la promenoit quelquefois dans sa chambre: il ne falloit que la soutenir; elle marchoit assez bien, mais lentement, sa tête toujours penchée sur sa poitrine. On a essayé à lui mettre plusieurs fois des alimens autrefois agréables à son goût, à côté d'elle; alors on la laissoit seule un peu de tems; mais on les retrouvoit à la même place, quand on revenoit auprès d'elle. A l'égard du sommeil, on ignore si elle en prenoit, ayant toujours les yeux fermés: il n'étoit plus possible de sçavoir l'état

de son poulx, puisqu'elle retiroit le bras toutes les fois qu'on vouloit le lui prendre.

Comme la famille désespéra de la voir revenir, plusieurs personnes leur conseillèrent de la transporter à l'Hôtel Dieu, asyle où se trouvent plus communément tous les secours qui, dans le particulier, constituent dans d'énormes dépenses, sur-tout dans les longues maladies. On l'y transporta, en effet, au commencement d'Avril de la même année 1760.

Les circonstances d'une si singuliere maladie ne parurent pas moins surprenantes aux habiles medecins qui conduisent cette maison. Ils employèrent donc tout ce qu'ils crurent capable de la détruire; &, malgré les saignées réitérées du bras & du pied, & de la jugulaire, malgré l'application continue des vésicatoires pendant près de deux mois, & les remedes internes qu'on a employés sous différentes formes, elle est restée toujours dans le même état. Les évacuations ont été, à la vérité, un peu plus fortes, attendu la quantité des purgatifs & des émétiques qu'on lui faisoit avaler malgré elle.

Dans le courant de Mai, on s'apperçut qu'elle craignoit beaucoup l'eau froide: on la baigna donc dans l'eau froide. Ce moyen la fit un peu revenir; mais celui-là ne suffisant pas, on la coucha à nud sur le carreau,

& on l'arrosait d'eau sortant du robinet. On a répété plusieurs fois cette espèce de douche ; & l'on est enfin parvenu à la remettre dans son premier état , au commencement de Juin de la même année. Quelques jours après , elle est revenue dans sa famille , attaquée d'une maladie cutanée , qui fut très-considérable , qui a même , suivant les apparences , contribué à sa parfaite guérison.

Depuis ce tems-là , elle s'est très-bien portée , s'est mariée depuis deux ans , n'a pas encore eu d'enfans , & jouit d'ailleurs d'une parfaite santé , sans se ressouvenir de la moindre circonstance de sa maladie.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies épidémiques qui régnerent à Cusset , & dans ses environs , sur la fin de l'année 1762 , pendant le courant de 1763 , & dans le commencement de 1764 ; par M. DESBREST , médecin de l'université de Montpellier , ancien médecin des camps & armées du roi , & médecin à Cusset en Bourbonnois.

» Si verò æstas sicca & aquilonia fiat , autumnus
 » autem pluviosus & australis , capitis dolores ad
 » hyemen fiunt , & tusses , & raucedines & gravedi-
 » nes ; quibusdam verò etiam tabes. HIPPOCR. Apho-
 » rism. 13 , sect. 3.

Après les chaleurs brûlantes des mois de

Mai, Juin & Juillet 1762, qui desséchèrent nos ruisseaux (a), brûlerent nos prairies & nos pâturages; il étoit naturel de nous attendre, dans l'automne, à différentes espèces de maladies, le mois d'Août ayant sur-tout été fort pluvieux; aussi éprouvâmes-nous, dans les mois de Septembre & d'Octobre suivans, une espèce de catarrhe épidémique, connu sous le nom de *grippe*, qui n'épargna presque personne.

Cette maladie, qui semble avoir été généralement répandue dans le royaume, ne fut dangereuse dans ce pays; que pour ceux, ou qui ne se ménagerent pas, ou qui ne s'en rapportèrent point assez à la nature. Tout le traitement consistoit dans l'usage d'une tisane mucilagineuse & pectorale: rarement les saignées trouvoient-elles place; encore moins les purgatifs: ils ne faisoient qu'irriter le mal; & ils devoient le faire: les

(a) La sécheresse étoit si grande, que l'on fut obligé de moudre le bled à force de bras, tous nos moulins se trouvant à sec. Les plus anciens habitans du pays ne se rappelloient pas d'avoir vu une semblable sécheresse: l'eau manquoit pour abreuver les bestiaux: on étoit obligé, dans certains endroits, de faire plusieurs lieues, pour en trouver:

L'Espion Turc, tom. 2, Lettre 114, parle d'une sécheresse, qui, en 1646, causa bien des maladies à Paris, & qui fit périr les hommes & les animaux.

humeurs se trouvant privées de leurs parties les plus fluides ; que la sécheresse & la chaleur avoient dissipées , les solides devoient manquer de souplesse ; & les médecins n'ignorent pas que , lorsque les fibres sont roides & tendues , les purgatifs doivent être exclus du traitement de la maladie , jusqu'à ce qu'on ait rendu aux fibres le degré de souplesse nécessaire pour céder à l'action irritante du purgatif.

Il y eut , dans le même tems , des fièvres quartes , & des fièvres rémittentes , de la nature des hémittitées. Ces dernières s'annonçoient par l'horreur fébrile , suivie d'une chaleur brûlante qui étoit toujours terminée par une sueur abondante. Le jour de rémission , les malades étoient assez tranquilles ; aussi les chirurgiens prenoient-ils ces maladies pour des fièvres tierces. On doit assez sentir que les remèdes , qu'ils employoient en conséquence , devoient irriter le mal. Les délayans , les potions salines neutres , & les lavemens simples étoient les seuls remèdes qu'il étoit à propos de faire entrer dans le traitement de cette fièvre , dont je fus moi-même attaqué dans les derniers jours du mois d'Août. Après avoir essuyé deux redoublemens fort violens , qui se dissipèrent à l'aide d'une ample boisson délayante & adoucissante , j'eus deux jours consécutifs de rémission , qui me firent con-

clure que ma maladie tiroit à sa fin ; qu'un purgatif emporteroit les restes de l'humeur qui l'avoit produite. Un minoratif assez doux , que je pris le fixieme jour de ma maladie , & qui n'occasionna qu'une très-legere évacuation , renouvela tous les symptomes de la fièvre , avec encore plus de force qu'ils n'avoient paru. Je reconnus , mais un peu tard , les mauvais effets du purgatif : je me remis , pour tout remede , à l'usage des délayans & des tempérans. La fièvre diminua insensiblement : je terminai la curation avec quelques verres d'apozèmes faits avec les plantes ameres , & le quinquina infusé dans le vin. Un minoratif encore plus doux que le premier , me procura une évacuation très-abondante , le treizieme ou le quatorzieme jour de ma maladie , & la termina. *Concocta purgare & movere oportet , non cruda , neque in principiis , nisi turgeant , plurima vero non turgent.* HIPP. Aphr. 22 , sect. 1.

Les femmes enceintes , celles sur-tout , qui ne se ménagerent pas assez , eurent des couches funestes , pendant les mois de Septembre , Octobre & Novembre ; ce que l'on doit attribuer à la rigidité des fibres vasculaires qui , par leur tension , s'opposoient à l'écoulement des lochies qui se supprimoient peu de jours après les couches.

Les chaleurs , qui avoient tout desséché pendant

pendant les mois de Mai, Juin & Juillet, comme je l'ai déjà dit, avoient encore altéré le fruit des arbres : les poires, les pommes & les pêches manquoient de consistance. Le fruit, en général, étoit petit, sans goût & sans saveur : les plantes légumineuses furent brûlées : on ne recueillit point de ce fruit, aliment si nécessaire au petit peuple : le vin fut bon, mais en petite quantité. Les maladies vermineuses devoient, en conséquence, être bien fréquentes, comme cela arrive toujours, lorsqu'il y a peu de fruit, ou qu'il est d'une mauvaise nature, contre le sentiment général du peuple & de bien des médecins qui regardent le fruit comme la cause des maladies putrides & vermineuses, tandis que l'observation & la raison disent tout le contraire. Rien ne s'oppose si puissamment à la putridité des humeurs, que les fruits qui contiennent toujours un peu d'acide : les fruits d'été, *fructus horæi*, en contiennent plus que ceux d'hiver, & ils se réduisent presque tous en eau. La nature bienfaisante, qui veille, avec une attention toute particulière, à notre conservation, nous les prodigue dans cette saison, pour lubrifier nos vaisseaux, réprimer l'effervescence des humeurs qui cherchent à s'étendre & à se dilater, & pour favoriser la transpiration. Ce sont aussi, de tous les alimens, ceux qui conviennent le mieux à

l'homme , pendant la brûlante canicule ; tems auquel nos humeurs ont besoin d'être continuellement renouvelées , pour remplacer ce que nous perdons par la transpiration qui est si abondante pendant l'été ; des alimens d'une nature plus solide , qui fourniroient des parties nutritives en plus grande quantité , ne nous conviennent pas aussi-bien dans cette saison où l'assimilation n'est pas parfaite.

Les fruits d'hyver , au contraire , sont plus mucilagineux , d'une texture plus serrée ; ils fournissent plus de parties nutritives ; ils sont moins aqueux : c'est que , pendant l'hyver , le corps transpire moins ; les parties nutritives sont mieux assimilées , la nutrition est plus parfaite ; aussi l'urine est-elle plus abondante en hyver qu'en été ; du moins elle est plus chargée de sédiment , plus colorée ; on crache davantage ; la mucosité du nez est en plus grande quantité ; enfin les excrétiions sensibles augmentent en raison de la diminution de l'insensible transpiration ; les humeurs ont moins de tendance à la dissolution ; les substances , qui se corrompent le plus aisément , peuvent être prises en plus grande quantité que pendant l'été : la nature d'ailleurs , ne se méprend guères sur ce qui nous est avantageux ou nuisible. Pendant les chaleurs de l'été , on sent un dégoût pour la viande , tandis

qu'on desire ardemment les substances végétales & aqueuses. Le corps, pendant l'hiver, est plus dense, plus serré; il se nourrit davantage; il a plus de force: pendant l'été, il est mou, lâche, foible; il doit être moins pesant sous un plus grand volume.

Avant d'entrer dans le détail des maladies qui régnèrent pendant cette année, je dois dire un mot sur les variétés que nous observâmes dans l'atmosphère.

Les mois de Mai, Juin & Juillet 1762, furent très-chauds; Août fut pluvieux par un vent de sud. Le même vent souffla pendant les mois de Septembre & d'Octobre: il y eut quelques jours de beaux en Septembre; mais le reste, ainsi que presque tout le mois d'Octobre; & le commencement de Novembre furent pluvieux. Il y eut aussi quelques jours de gelée, pendant ce dernier mois; le reste en fut assez doux: le sud & le sud-est soufflerent pendant tout le mois. Décembre fut fort froid par un vent d'est ou d'ouest, de nord-est ou nord-ouest, & Janvier 1763 fut encore plus froid par un vent de sud.

Depuis le 28 Janvier jusqu'au 12 Mars, le tems fut très-doux par un vent de sud. Presque tout le mois de Février fut pluvieux: il y eut cependant quelques jours qui furent très-chauds; & ce qui paroîtra

assez singulier, c'est que le sud souffla constamment, depuis le 4 Janvier jusqu'au 5 de Mars, que le nord lui succéda pour quelques jours : l'est, le nord-est, l'ouest & le nord-ouest régnerent pendant le reste du mois. Le 11 de Mars, la liqueur du thermometre étoit au douzieme degré au-dessus du terme de la glace ; & il y eut, pendant la nuit du 11 au 12, une pluie fort orageuse, & une gelée très-vive. Le nord-est, qui souffloit le 12, étoit si vif, que les voyageurs ne pouvoient pas tenir dans la campagne : les oiseaux, qui se posoient par terre, avoient de la peine à s'envoler, leurs ailes mouillées se glaçant aussi-tôt. Tous les arbres étoient couverts de glaçons ; les herbes potageres se brisoient comme du verre, tant elles étoient glacées. A trois heures après midi, la liqueur du thermometre étoit à deux degrés & demi au-dessous du terme de la congelation ; & il tomba encore, ce jour-là, beaucoup de neige qui fondit le jour suivant. Le 14, il y eut, par un vent de nord, de la pluie & de la neige qui fondit presque aussi-tôt. Depuis le 14 jusqu'au 24 qu'il tomba de la pluie & de la neige, par un vent de sud-ouest, le tems fut assez doux : le 26, il plut & il neigea par un fort vent de nord-ouest.

Depuis le 26 Mars jusqu'au 11 Avril, le tems fut très-beau, quoique jusqu'au

10 Avril, il y eût, toutes les nuits, des gelées assez fortes ; le nord souffla presque toujours. Il tonna, le 15 du même mois, par un vent de nord ; & , le 16, par un vent de sud, il y eut beaucoup de tonnerre, de pluie & de grêle. La liqueur du thermometre étoit alors au dix-septieme degré au-dessus du terme de la glace : le 27, elle monta jusqu'au dix-huitieme ; d'ailleurs la dernière moitié du mois fut pluvieuse.

La mauvaise qualité des fruits, leur rareté, les chaleurs brûlantes de l'été 1762, les pluies abondantes qui leur succéderent, les variations continuelles de l'atmosphère, pendant l'hyver 1763, tout nous annonçoit les maladies dangereuses que nous éprouvâmes, & qui régnerent depuis le mois de Décembre 1762, jusqu'au commencement de 1764.

Décembre 1762, & Janvier 1763.

Indépendamment des froids vifs & piquans de ces mois, je dois observer qu'un brouillard infect & fort épais se fit sentir pendant plusieurs jours.

Les maladies de Décembre & de Janvier étoient des fièvres putrides-vermineuses qui s'annonçoient toutes par une grande douleur de tête, des nausées ou des vomissemens. Les premiers jours de la maladie une fois passés, les malades étoient dans

un état d'indifférence & d'abattement qui les rendoit insensibles à tout : la tête paroissoit cependant toujours occupée. Quelques malades avoient des délires furieux & opiniâtres : les saignées ne devoient pas être souvent répétées ; le tartre stibié en lavage , faisoit des merveilles dans le commencement de la maladie ; mais les vésicatoires étoient indispensables pour ranimer les forces & débarrasser la tête : les potions tempérantes , salines , neutres (a) réussissoient à merveille , pour entretenir la souplesse des fibres & la langue humide. La fièvre se soutenoit au moins jusqu'au vingtième jour de la maladie , & la convalescence étoit fort longue. Quelquefois aussi ces maladies commençoient par des points de côté & des crachats teints de sang : il n'y avoit cependant point de vraies pleurésies. La coëne du sang , que l'on tiroit aux malades , étoit mollasse , & d'une couleur tirant sur le violet ; ce qui indiquoit la putridité des humeurs , & combien il falloit être ré-

(a) Elles étoient ordinairement composées avec un gros de sel végétal , ou de tartre vitriolé , autant de nitre , un demi-gros ou un gros d'yeux d'écrevisses & de corail , de suc de citron , & d'un syrop ou le vinaigre scillitique , & le miel , de l'eau simple , ou une infusion aromatique : j'y ajoûtois quelquefois la confecton hyacinthe , ou le diascordium , suivant les indications : la dose ordinaire étoit d'une cuillerée toutes les heures.

DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES. 151
fervé sur les saignées. La mort moissonna beaucoup de misérables qui périrent, sur-tout faute de secours.

Février & Mars.

Les maladies, qui avoient régné en Janvier, continuerent pendant ces deux mois, c'est-à-dire que les fièvres putrides-vermineuses furent sur-tout très-répandues parmi le petit peuple ; elles étoient très-souvent compliquées avec des points de côté & une diarrhée colliquative ; elles s'annonçoient comme celles des mois précédens. La saignée, dans les commencemens, & l'émétique, lorsque les vaisseaux avoient été suffisamment désemplis, les potions tempérantes & nitreuses servoient à calmer la chaleur, & à diminuer la sécheresse de la bouche ; elles tenoient le ventre libre, & faisoient couler les vers. Jean Pouzerat, âgé d'environ trente-six ans, en rendit une quantité très-considérable de fort gros & de très-longs, tant par la bouche que par les selles. Une fille, âgée de vingt-deux ou vingt-trois ans, ayant tout-à-coup été attaquée, dans les premiers jours de Mars, d'une violente douleur de tête, & d'une grosse fièvre, vomit, à l'aide du tartre émétique, douze gros vers vivans : elle fut ensuite attaquée d'une apoplexie séreuse, ou plutôt vermineuse, qui lui laissa la langue & le bras

droit paralytiques. Le bras, par la suite, recouvra un peu de mouvement; mais la langue demeura paralysée jusqu'à la mort de la malade qui périt, un an après, d'une autre maladie. Les premières voies étant une fois évacuées, il falloit s'en tenir aux boissons délayantes & rafraîchissantes.

Il régna, pendant ces deux mois, une maladie épidémique qui se répandoit de proche en proche, & qui attaquoit les bœufs, vaches & taureaux, sans en épargner presque aucun. C'étoit un petit bouton qui se formoit dessus ou dessous la langue, mais plus ordinairement dessus, environ vers son milieu. Ce bouton faisoit des progrès très-rapides; il excavoit la langue, & il s'y formoit un abcès qui étoit rempli d'un pus verdâtre qui corrodoit la langue, & la faisoit tomber, si on n'avoit pas le soin de visiter ces animaux qui ne cessoient cependant pas de manger. Tout le traitement consistoit à leur racler la langue avec une cuillère d'argent, ou quelque pièce du même métal: on touchoit ensuite la plaie avec une pierre de vitriol bleu, & on leur lavoit la bouche & la langue avec un mélange de sel, de poivre, d'ail, de cannelle & de girofle infusés dans le vinaigre. En les lavant, soir & matin, avec cette infusion, le mal n'avoit pas de suites dangereuses, & il ne périssoit aucune de ces bêtes.

Avril,

Un villageois , âgé d'environ trente ans , en travaillant , vers la mi-Avril , dans son jardin , fut piqué d'une abeille un peu au-dessus du sourcil , en tirant vers la tempe ; il tomba aussi-tôt par terre , & mourut quelques instans après. Son visage s'enflamma ; & , après sa mort , il eut une hémorragie fort abondante par le nez. Deux fois , & en différens tems , il avoit été piqué par des abeilles , & , à chaque fois , il étoit tombé en syncope : il redoutoit beaucoup ces insectes ; & ce n'étoit pas sans raison.

Les maladies , qui avoient régné en Mars , continuèrent en Avril. Les saignées étoient plus nécessaires que pendant les mois précédens , à cause des chaleurs de Février , d'une partie de Mars , & du commencement d'Avril , qui avoient laissé des dispositions inflammatoires au sang : la diarrhée étoit la compagne assidue des points de côté ; d'ailleurs le traitement étoit le même.

Mai,

Le mois de Mai fut généralement chaud & pluvieux. Le 2 , il y eut , sur les deux heures après midi , du tonnerre , de la pluie & du grésil , & , sur les dix heures du soir , de la neige & beaucoup de pluie : il y eut encore quelques jours de tonnerre. Le sud

souffla jusqu'au treize ; le nord & l'est dominèrent pendant le reste du mois. La liqueur du thermometre alla jusqu'au dix-huitieme degré & demi au-dessus du terme de la glace ; & le 2, qui fut le jour de son plus grand abaissement, elle monta au troisieme degré au-dessus du même terme. La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, fut de vingt-sept pouces quatre lignes ; & son plus grand abaissement, de vingt-six pouces neuf lignes.

Des fièvres putrides-vermineuses, quelques fièvres malignes & des fièvres tierces régnerent pendant tout ce mois. Je traitois les premieres par la saignée plus ou moins répétée : le tartre stibié étoit aussi indiqué ; mais les cathartiques, même les plus doux, causoient toujours des ravages étonnans : la machine tomboit dans un affaiblissement prodigieux, & la tête s'embarassoit. Le délire phrénétique étoit ordinairement la suite d'un cathartique appliqué mal-à-propos : lors même que le tartre émétique faisoit son effet par en-bas, les suites en étoient à craindre. Les potions acidules & tempérantes étoient des remedes très-appropriés : les vélicatoires convenoient pour ranimer les forces, rendre le ton aux fibres, & faciliter les sécrétions que l'on aidait encore avec des apozèmes faits avec la chicorée sauvage, la bourrache & le sel de Glauber.

Toutes ces fièvres avoient un symptôme presque général : c'étoit une diarrhée qui suivoit ordinairement la première évacuation que l'on faisoit éprouver au malade. Le ventre se tendoit, & devenoit douloureux : les fomentations & les cordiaux étoient, conséquemment, indiqués, pour remédier à ces accidens.

Juin & Juillet.

Tout le mois de Juin fut pluvieux & orageux ; les tonnerres furent très-fréquens : il y eut plusieurs paroisses qui furent entièrement grêlées. Il y eut des arbres qui furent déracinés, des maisons renversées, des chauffées, d'étangs crevés par les ouragans. Il y en eut un, le 29, qui dura plus de trois heures, & qui causa beaucoup de dompage dans les environs de Cusset. Le sud souffla tout le mois, à l'exception du 5 au 11, où le nord donna quelques jours de froid. La liqueur du thermometre monta à vingt-quatre degrés au dessus du terme de la congelation ; & son plus grand abaissement fut de cinq degrés au-dessus du même terme : les variations du mercure, dans le barometre, furent continuelles ; on ne le voyoit pas, deux jours de suite, à la même hauteur.

Juillet fut assez beau & chaud : il y eut

cependant quelques jours de pluie, de tonnerres & d'orages. L'ouest souffla au commencement du mois, & le sud, pendant le reste. La liqueur du thermometre monta au vingt-huitieme degre au-dessus de la glace, & elle ne descendit pas au-dessous du douzieme degre au-dessus du même terme. La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, fut de vingt-sept ~~pouces~~ ^{lignes} cinq lignes; & son plus grand abaissement, de vingt-sept pouces & demi-ligne.

Les maladies, qui avoient régné pendant le mois de Mai, continuerent pendant ces deux mois, mais avec un degre de malignité plus marquée. Ces maladies s'annonçoient comme des fièvres intermittentes, quotidiennes ou tierces, & laissoient les malades dans une dangereuse sécurité. On négligeoit le mal, parce qu'il ne paroissoit pas à craindre. Les frissons se faisoient sentir les premiers jours de la maladie: la chaleur succédoit aux frissons; la tête devenoit douloureuse, le ventre serré, la bouche sèche. Quelques malades avoient des maux de cœur & des envies de vomir; d'autres ne s'en plaignoient pas: cependant la chaleur & l'altération augmentoient insensiblement; la peau étoit brûlante; la langue, de blanche & humide qu'elle étoit dans les commencemens, devenoit sèche, aride, & en-

fin noire & gercée. La diarrhée se mettoit de la partie : les déjections , d'abord bilieuses , devenoient séreuses ; le ventre se tendoit , & étoit douloureux , fort élevé & boursoufflé. Les urines couloient avec peine : quelquefois il y avoit une toux sèche ; la respiration n'étoit cependant pas ordinairement gênée ; la tête , qui d'abord avoit été douloureuse , cessoit de l'être , du moins les malades ne s'en plaignoient plus , non plus que d'aucune autre espece de douleur. Si on leur pressoit le ventre , on s'appercevoit bien que cette partie souffroit. La tête paroissoit fort occupée ; les yeux étoient vifs & étincellans. Les malades étoient assez généralement assoupis , non pas dans les premiers jours de la maladie , mais dans son état : souvent ils s'agitoient , demandoient à se lever , parloient seuls : le délire étoit sourd , mais presque continuel dans l'état de la maladie. Presque tous les malades , dans le commencement de la maladie , avoient la langue fort rouge , symptôme qui démontre toujours la présence des vers dans l'estomac ou les intestins ; aussi en rendoient-ils , dans les différens tems de la maladie , soit par le haut , soit par le bas. Le pouls étoit petit & serré , quelquefois très-fréquent : d'autres fois , il différoit peu de son état naturel ; mais il changeoit fort souvent. Les malades

étoient insensibles à tout ; ils ne refusoient rien de ce qu'on leur présentoit , ne se plaignoient jamais : on sentoit quelques soubresauts dans les tendons des muscles ; bientôt ils devenoient fréquens ; tout le genre nerveux paroissoit attaqué ; le spasme étoit universel , le délire augmentoit , devenoit phrénétique ; & le malade périssoit plutôt ou plus tard , selon que la maladie avoit été plus ou moins négligée ou mal traitée. J'oubliois de dire que , dans l'état & sur le déclin de la maladie , les malades étoient ordinairement fort durs d'oreille ; mais ce symptome ; qui , dans les fièvres malignes ordinaires ; est d'un bon augure , ne présageoit ici rien d'avantageux.

Le traitement étoit à-peu-près le même que dans les mois précédens : quelques saignées plus ou moins répétées , l'émétique , des potions nîtreuses , acidules & tempérantes ; des béchiques ; lorsque la poitrine étoit affectée ; les anti-septiques verminifuges , mariés avec les béchiques ou les acides , suivant les indications ; les apozèmes avec la bourrache & la chicorée ; les vésicatoires , pour relever le pouls. J'observai cependant , que , dans ces deux mois , ils ne firent pas des effets marqués en bien , comme dans les mois précédens ; mais sur-tout ; point de purgatifs : ces maladies ne les admet-

SUR DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES. 159
toient que dans la convalescence. Il mourut
peu de personnes de celles qui furent bien
traitées.

Août & Septembre.

Le mois d'Août fut fort chaud & très-sec : il y eut cependant quelques jours de pluie & de tonnerre. L'ouest souffla dans les premiers jours, & le sud, tout le reste du mois. La liqueur du thermometre alla du dixieme au vingt-septieme degré & demi au-dessus du terme de la glace : le mercure ne descendit point au-dessous de vingt-sept pouces, & ne monta pas au-dessus de vingt-sept pouces cinq lignes.

L'ouest ou le sud soufflerent pendant tout le mois de Septembre : la plus grande partie du mois fut pluvieuse; il y eut quelques jours de tonnerres & de brouillards. La liqueur du thermometre alla du deuxième degré & demi au vingtieme degré au-dessus du terme de la glace; & le mercure ne monta pas plus haut, ni ne descendit pas plus bas que le mois précédent.

Les maladies; qui régnoient depuis si long-tems, furent encore plus généralement répandues, pendant ces deux mois, que dans les précédens. C'étoient des fièvres putrides, vermineuses & miliaires, presque toujours accompagnées d'insomnie, dans le

commencement , & d'affoupissement à la fin , avec un dévoiement involontaire. La fièvre s'annonçoit ordinairement par des frissons qui revenoient quelquefois les deux ou trois premiers jours de la maladie ; d'autres fois ils laissoient un jour d'intermission : le pouls étoit constamment assez serré & peu développé. Quelques malades délirent fort long-tems : la surdité terminoit toujours ces maladies ; rarement étoit-il nécessaire de répéter la saignée ; un vomitif dans le commencement , des potions antiseptiques & vermifuges , des purgatifs à la fin de la maladie , étoient les seuls remèdes qui convenoient : j'observai seulement , que les purgatifs pouvoient être répétés avec plus de sûreté que dans le commencement de la constitution.

Il y eut aussi quelques dyssenteries qui céderent à l'usage répété des cathartiques.

On trouvera , dans le Journal prochain , la suite de ces Observations.



OBSERVATION
DE CHIRURGIE

Sur une Plaie avec fracas à la main & au poignet ; par M. GOIRRAND, chirurgien à Berre en Provence.

La nature, aidée des secours de l'art, opere tous les jours de nouvelles merveilles ; le sieur Paul Ponsard, âgé de vingt-trois ans, étant à la chasse, le 10 Février 1765, nous en fournit un exemple bien marqué, en nous présentant une blessure d'une nature singulière.

Son fusil éclata malheureusement à l'endroit où il étoit saisi par les trois premiers doigts de la main gauche : le pouce & le doigt index ne m'offrirent d'autres dérangemens, que la contusion & la stupeur qui sont des suites assez ordinaires des plaies des armes à feu ; le médius me présenta la dernière phalange à découvert ; les enveloppes communes ne tenant plus au doigt que par une portion de la peau ; l'annulaire & l'auriculaire n'avoient été que contus & meurtris, tandis que des parties bien plus éloignées me présenterent les plus grands désordres. La luxation du poignet, le déplacement du trapeze, du trapésoïde, du

pyramidal; en un mot, la désunion entière de tous les os du carpe furent ceux qui se manifestèrent d'abord à ma vue, mais qui ne me surprirent point tant que la fracture avec fracas, que je trouvai aux premier & troisième os du métacarpe, sans solution de continuité à la peau. Il semble que le poignet & le carpe ayant cédé à la violence du coup, certains os du métacarpe n'auroient pas dû être brisés, & pour ainsi dire moulus. Je laisse aux sçavans à donner une explication plausible de ce phénomène; je me borne dans cette observation à l'histoire de la maladie, & à faire connoître le succès des moyens chirurgicaux, que j'employai pour la conservation d'une main qui me présenta d'abord si peu d'espoir. Mon appareil prêt; je procédai aux opérations. Je commençai par l'amputation de cette phalange, que j'ai dit être restée au bout du doigt. Dénudé de tout, le bandage qui y convient, appliqué, M. Roustant, chirurgien fort estimé, & qui jouit ici d'une très-bonne réputation, tenant la partie inférieure de l'avant-bras, faisoit la contre-extension, tandis que prenant la partie blessée avec mes deux mains, je faisoit des extensions convenables pour la réduction du poignet; m'étant assuré de la rentrée de la tête du carpe, dans la cavité du rayon, par le mouvement d'élévation & de flexion.

que je fis exécuter à la partie ; je glissai mes deux mains vers la partie inférieure , & je fis , chein n faisant , avec mes deux pouces , qui répondoient sur le dos de la main ; la réduction des os du carpe luxés , & des os du métacarpe qui étoient fracassés en tant de morceaux , qu'il me sembloit tenir , dans ce moment , un fâchet que l'on auroit rempli de verre rompu , tant la crépitation se faisoit sentir sous mes doigts.

Après avoir remédié à tous ces désordres , avec toute l'attention dont je fus capable , je remis la partie à un aide chirurgien entendu ; & je commençai par appliquer quelques tours de bande à la partie inférieure de l'avant-bras , pour modérer l'action des muscles , qui , par la grande irritation que leurs tendons avoient souffert dans le métacarpe , de la part des squilles , portoient la main à une flexion si forcée , qu'elle avoit pour lors plutôt la figure d'une boule que d'un quarré long ; je continuai mes tours de bande jusque sur le poignet. J'enveloppai ensuite la main de quelques compresses trempées dans le défensif ordinaire ; & je mis en dessous une plaqué d'un bois mince , bien matelassée , pour m'opposer à la rétraction où tendoient toutes les parties ; j'en mis une autre par-dessus , pour empêcher que les os du carpe ne sortissent de leurs places naturelles ; & ne fissent une

forte fallie en dehors : cet inconvénient n'a pas manqué d'arriver à ceux qui , dans un pareil cas , n'ont point pris cette précaution ; le tout fut assujetti assez lâchement , pour ne pas intercepter le libre cours des liqueurs ; je plaçai ensuite toute l'extrémité supérieure bien mollement , & dans une situation com-
mode au pansement. Je passai la première nuit auprès du blessé qui étoit mon ami intime ; toutes mes vues tendant à son soulagement , je visitois sans cesse cette partie si cruellement maltraitée , toujours prêt à lâcher le bandage , si la souplesse de l'avant-bras ne m'eût fait connoître que la circulation se faisoit avec assez d'aisance ; mais la froideur s'emparant de la partie , je la trouvai , sur le minuit , froide comme glace ; l'insensibilité des doigts , qui répondoient aux os du métacarpe les plus fracassés , m'inquiéta. Ma plus grande attention fut , pour lors , de ranimer promptement cette partie ; j'y parvins , en l'arrosant avec de l'eau-de-vie que je fis chauffer au bain-marie , & en mettant sur le bandage une serviette bien chaude : sur les six heures du matin , la main fut moins froide , & la chaleur revint insensiblement ; mais les doigts restèrent pendant plusieurs jours dans une grande stupeur ; les douleurs étoient alors assez vives ; & comme elles se faisoient encore assez sentir sur le midi , je levai le premier

appareil, de l'avis de tous mes confreres qui m'honoroient de leur présence, & qui m'ont prêté bien volontiers leurs assistances pendant tout le cours du traitement. Nous trouvâmes la partie couverte de quelques phlicènes, & d'un fond rouge-brun, qui ne nous auroit rien laissé espérer de bon, si la peau qui nous restoit à découvert aux endroits où nous avions détruit des cloches, ne nous eût paru naturelle. M. Buiffon, maître en chirurgie à Aix, qui avoit été mandé, proposa de substituer à l'eau-de-vie un mélange d'huile d'hypéricum & de vin blanc; ce remede remplit efficacement nos vues, en relâchant & en procurant une douce résolution dans la partie. Comme nous n'avions pour lors plus rien à craindre de l'irritation des muscles qui, comme j'ai déjà fait remarquer, portoit la main à une flexion forcée, nous mîmes à la place du premier appareil un bandage à dix-huit chefs, qui, en permettant de mettre la partie à découvert, n'entraîne point avec lui l'inconvénient de la remuer.

La diète qui fut réglée par M. Maïsse, docteur en médecine, de beaucoup de mérite, & qui pratique ici avec succès, fût sévère, & les saignées aussi abondantes que le pouls, & les forces le permirent. Avec l'aide de la secourable nature & de nos soins, nous eûmes la satisfaction de

voir paroître le quatrieme jour une suppuration fort louable, au bout du doigt amputé, aux endroits de la peau qui avoient soufferts quelques déchirures, & par-tout où nous avions détruit des phlictènes. Cette abondante transudation qui se faisoit à travers la partie, la bonté du sujet, l'absence des douleurs pulsatives, & de tous les signes qui annoncent la suppuration, me firent espérer qu'elle se borneroit au-dehors. Le cinquieme & le sixieme, le blessé fut également bien; & le tems que nous gagnions le huitieme, me confirma dans l'idée que j'avois déjà conçue que la main ne suppureroit point intérieurement: le quinzieme, la supuration étoit encore très-abondante, mais elle diminua sensiblement vers le vingt. La tête de la seconde phalange du médius, qui n'a point souffert d'exfoliation, commença à rougir, & se couvrit insensiblement d'une chair bien grainuë; le quarantieme de la blessure, le bout du doigt a été cicatrisé; il ne nous reste plus dans le carpe, & le métacarpe, qu'un léger gonflement, quelques difformités aux endroits du calus, & dans les doigts une espece d'engourdissement qui se dissipera vraisemblablement, quand la main pourra se livrer aux exercices ordinaires.

Devoit-on s'attendre à un si heureux succès, après tant de fracas dans les os, la

déchirure inévitable des parties qui les couvrent, la stupeur qui étoit grande, & l'engorgement qui fut d'abord assez considérable ? N'avoit-on pas lieu de craindre les dépôts, les fusées, la gangrene, & tant d'autres accidens qui auroient mis la vie du blessé en grand danger, ou qui nous auroient forcés à une opération très-cruelle ? C'est de-là que je conclus que cette observation pourra servir de leçon à ceux qui manquent de circonspection, & qui hazardent trop légèrement leurs pronostics ; d'exemple, à ceux qui se déterminent trop tôt à l'amputation ; & elle pourra encore apprendre aux chirurgiens trop timides à ne point perdre courage dans les cas même les plus désespérés.

O B S E R V A T I O N

*Sur la Sortie totale de la matrice ; par
M. MARTINAY, maître en chirurgie,
& chirurgien-accoucheur de la ville
de Grenoble en Dauphiné.*

Rien de plus utile que les observations, & on ne sçauroit assez les multiplier pour le bien & l'utilité de l'humanité ; ce qui m'a engagé à donner celle qui suit. Le 16 Mai 1763, je fus prié par M. Dupilou Dan-

gel, aide de camp de M. le marquis Du-ménil, lieutenant général de la province de Dauphiné, de me rendre à Luc, village près de Die, où je trouvai madame son épouse dans une situation des plus dangereuses, à la suite d'un accouchement qui n'avoit point été absolument laborieux. Après la sortie de l'enfant, la matrice se contracta & se resserra extraordinairement; ce n'est qu'à la sortie du placenta qui fut tiré avec beaucoup de force, sans les précautions nécessaires en pareil cas, & par de violentes secousses qui entraînèrent la matrice hors du vagin, à laquelle on peut attribuer les accidens dont je vas faire le détail. Elle n'eut d'autre secours que ceux d'une sage-femme; cependant M. Roux, médecin de Die fut appelé, & par l'examen de la situation de la malade, envoya promptement chercher un chirurgien de sa ville, qui tenta tous les moyens possibles pour faire rentrer la matrice qui étoit entièrement sortie; & je ne puis dire par quelle fatalité il ne put la réduire, puisqu'il fut au secours de la malade, deux heures après cet accident. Les efforts violens que la nature faisoit, & les tentatives de la sage-femme furent inutiles. L'étrangement augmentoit toujours, le chirurgien revint à la charge par quatre à cinq fois, mais sans succès. Les différentes contusions faites à cette

partie , & les violentes douleurs qui , toutes les fois , jettoient la malade dans une syncope qui effrayoit , obligerent d'abandonner toutes ces manœuvres qui déterminèrent plutôt la gangrene ; & pour y remédier , on se servit simplement , pour topique , d'un mélange d'eau de roses , & d'un blanc d'œufs qui formoit un vernis sur la surface de la partie : enfin une situation aussi dangereuse où tous les secours , jusqu'à administrés , n'avoient apporté aucun soulagement ; & le danger étant aussi éminent , déterminèrent M. Dupilou de m'appeller ; ce fut le dix-huit du mois de Mai 1763 ; j'y arrivai le lendemain à onze heures du matin. M. Roux eut la bonté de me détailler tous les accidens & les moyens qu'avoit employés le chirurgien , pour les combattre. Nous trouvâmes la malade avec une fièvre des plus ardentes , une soif inextinguible , un éréthisme sur toute la peau , le ventre tendu & enflammé. Comme la vessie me parut pleine d'urine , par l'élévation marquée dans sa région , je demandai depuis quel tems elle avoit uriné. Il ne s'étoit échappé que quelques gouttes par intervalles , & qui ne passaient qu'en augmentant les douleurs de la malade , par rapport au volume extraordinaire de la matrice , qui touchoit absolument l'orifice de l'urethre. Je cherchai à pouvoir introduire

ma sonde, & je lui tirai onze écuellées d'urine; ce qui parut la soulager. On lui donna des lavemens émolliens : tous ces moyens concoururent à donner du calme, & les agitations diminuerent ; le pouls parut meilleur. Je trouvai un commencement de suppuration à la circonférence de l'orifice de la matrice qui, par sa sortie, s'étendoit entièrement sur les os pubis, se propageoit du côté de l'anüs & des fesses, & couvroit toutes ces parties. Cette tumeur fournissoit, sur toute sa surface, une suppuration ichoreuse dont l'odeur étoit insoutenable. Après l'examen, j'apperçus que, du côté de l'étranglement, il s'y disposoit une exfoliation de tout ce qui étoit gangrené ; & comme je me trouvois dépourvu de remèdes anti-septiques, je me servis de ceux du règne végétal, qui se trouvent dans les campagnes, comme de l'absinthe : j'en fis tirer le suc mêlé avec de l'eau-de-vie ; je chargeai ce mélange d'alkali volatil ; je bafinai la partie de ce mélange, & l'enveloppai avec des compresses qui en étoient imbues : le tout fut soutenu d'un bandage convenable, & , de deux heures en deux heures, on humectoit l'appareil ; ce qui ne fut pas sans succès, & je m'apperçus que la gangrene s'étoit bornée. Je mis la malade à l'usage du quinquina ; je continuai toujours les mêmes fomentations. Le 20, il

survint un épanchement de lait, une diarrhée considérable, une fièvre ardente, une sécheresse & une altération excessive, des inquiétudes continuelles qui ne lui permettoient point de reposer. J'employai alors tout ce qui est capable de tempérer & de modérer l'effervescence du sang; je la mis à l'usage d'une tisane de poulet avec les plantes rafraîchissantes, telles que le cresson, la chicorée, le cerfeuil, &c. Je n'oubliai point les lavemens émolliens : ces moyens remplirent mes vues. La fièvre diminua; le calme succéda à l'orage; le sommeil reparut; & je trouvai le moment de la purger avec un doux minoratif; enfin je m'apperçus que la gangrene s'étoit arrêtée, & qu'elle avoit fait tout son progrès. Alors, après avoir bien lavé & nettoyé la tumeur, je pansai le tout avec des plumaceaux couverts d'un digestif animé. Comme la malade se trouvoit extrêmement affoiblie, je lui fis prendre une potion cordiale, pour ranimer ses forces abbatues par la violence du mal; je ne discontinuai point l'usage du quinquina, à qui je dois, en partie, la guérison de cette cruelle maladie; je purgeai de nouveau, avec la médecine ci-dessus; j'emportai ensuite tout ce qui commençoit à se détacher de la tumeur; & continuai à suivre le même pansement. Toutes les fois qu'elle alloit à la selle, soit

par les lavemens, soit par les médecines; elle rendoit des matieres fétides, bilieuses, & de très-mauvaise qualité, & quantité de flocons de matiere laiteuse. Le lendemain de la dernière purgation, il lui survint une douce transpiration. Depuis cette heureuse époque, les accidens diminuerent; la fièvre & la diarrhée disparurent absolument; & la malade, qui jusques là, malgré tous les narcotiques, n'avoit pas joui d'une heure de sommeil, dormit une bonne partie de la nuit. Le 27, la transpiration se soutint, & l'exfoliation totale de l'escarre gangrenée tomba. Je me bornai ensuite à un seul pansement, dans les 24 heures: je purgeai la malade pour la dernière fois; & dans l'opération de cette dernière médecine, la matrice, dont le volume n'excédoit point celui de la grosseur d'un œuf de poule, entra d'elle-même. Je me contentai alors d'injecter les parties affectées, avec une simple décoction d'absinte & de quinquina, introduisant un suppositoire chargé d'un digestif simple. Le 30, la malade, qui jusques-là n'avoit pu uriner qu'avec le secours de la sonde, urina aisément, & sans douleur; & depuis ce jour, elle reprit ses forces, se leva quelques heures dans le jour. Le troisième du mois suivant, le pus étoit d'une très-bonne qualité. J'avois soin de la faire promener dans ses appartemens. Je ne

SUR LA SORTIE DE LA MATRICE. 173

me suis point apperçu que les ligamens ayent souffert de ce relâchement considérable, cette dame ne souffrant point de l'exercice qu'on lui faisoit prendre. Pour bien assurer & affermir sa guérison, je lui fis deux ou trois pessaires de différente grandeur; j'abandonnai ensuite le pansement à sa femme de chambre. Je me retirai; &, le premier Juillet, j'appris, avec beaucoup de satisfaction, qu'elle étoit parfaitement guérie.

OBSERVATION

Sur la Vertu anti-septique du Camphre & de la Sanicle contre les chutes violentes, & le sang épanché dans l'intérieur & à l'extérieur du corps; par M. S A L E R N E, maître en chirurgie à Moyaux, près Lizieux.

L'année dernière, dans une des Terres de M. De Bois-Simon, maître des comptes de Rouen, un couvreur en tuiles, ayant eu le malheur de prendre mal ses précautions pour attacher une échelle à la lanterne d'un colombier sur lequel il étoit monté, tomba perpendiculairement, comme une masse, de soixante pieds de haut, bien mesurés. L'avant-bras droit se trouva cassé à

trois doigts près de l'articulation du poignet qui avoit pénétré dans la terre, d'un demi-pied de profondeur. La cuisse du même côté, meurtrie, & presque tout le corps devint livide. M. De Bois-Simon eut la générosité de faire administrer tous les secours que la commisération exigeoit pour ce malheureux. Je fus mandé dans le moment. On l'avoit déjà transféré, sans connaissance ni sentiment, dans un lit où l'on essayoit, avec l'eau vulnéraire, de le faire revenir de la foiblesse & de la syncope où il étoit encore à mon arrivée. L'ayant trouvé comme un cadavre livide & bouffi, froid, sans pouls & presque sans sentiment, je ne voulus pas le saigner sur le champ, ni réduire ses fractures, malgré la sollicitation pressante; je dis ses fractures; car on le croyoit brisé, à raison de la hauteur du colombier le plus élevé qu'il y ait dans le pays. Je tournai d'abord mes vues du côté de la foiblesse où il paroissoit être; je le réchauffai, & rappelai ses esprits, par le moyen d'un demi-verre d'eau-de-vie camphrée, faisant, en outre, appliquer des bouteilles d'eau chaude autour du malade. La connoissance revint un peu, mais sans le sentiment de la cuisse froissée. A peine put-il articuler quelques mots, que je crus devoir le faire confesser. Il parut; quelques momens après, être revenu à lui-même. Je m'assurai alors

de l'état de la cuisse du malade, & des autres membres que je trouvai seulement contus & livides; le visage sur-tout étoit tuméfié, ainsi que les parties de la génération; je réduisis la fracture de l'avant-bras, si manifeste aux yeux des assistans, qu'elle faisoit comme une troisième articulation. Je saignai le malade jusqu'à quatre fois, de six heures en six heures. Indépendamment de cette évacuation, le malade cracha le sang à pleine bouche, pendant trois jours; & ses crachats avoient plutôt la ressemblance de la poix navale, que celle d'un véritable sang; ce qui m'avoit engagé à lui faire prendre une boisson théiforme de sanicle, soir & matin, dans laquelle je dissolvois trois grains de camphre, au moyen de quelques gouttes d'huile d'amandes-douces, pour chaque globet; ce qui l'entretenoit dans une transpiration & des sueurs si abondantes, pendant cinq à six nuits, qu'on étoit obligé de le changer de linge fort souvent. Nonobstant ceci, la cuisse étoit encore échymosée, & sans mouvement; le scrotum & le testicule du même côté avoient acquis un volume considérable, par une tumeur emphysemateuse qui m'obligèrent à renouveler les cataplasmes de camomilles, de roses & de mélilot, aiguillés d'eau-de-vie camphrée, qui leverent, en peu de jours, cet embarras, secondés de lavemens qui furent d'une grande utilité, vu la consti-

pation & le météorisme du bas-ventre. Le malade ensuite fut de mieux en mieux, & voulut, vers le quinzième jour, se mettre en devoir de marcher; mais ne pouvant se soutenir sur sa cuisse, qu'à l'aide d'un bâton, rien ne pouvoit le dissuader. qu'elle ne fût cassée, même trente jours après sa chute. J'eus beau lui faire entendre que ce n'étoit que la violence de sa chute qui lui avoit causé une vive compression du genre nerveux de cette partie; que des bains aromatiques suffiroient pour réveiller le ton systaltique des vaisseaux, & le guérir enfin radicalement. Il voulut voir un prétendu médecin bannal du pays, qui, par un reste de bonne foi, lui persuada que le défaut de mouvement parfait de sa cuisse n'étoit pas capable de l'inquiéter; qu'en se faisant suer dans une peau de bœuf nouvellement écorché, il recevrait son rétablissement. Il le fit cependant sans succès. La belle saison du printemps eut plus de part à compléter la cure, que le topique indiqué. Le malade reprit ses fonctions dans la ville de Lizieux, comme s'il ne lui fût jamais rien arrivé, deux mois & demi après son accident.

Nota. Depuis long-tems, j'ai été à portée de confirmer l'heureux succès du spécifique énoncé. Je l'ai donné, notamment à un nommé *Neuville*, de Moyaux, qui étoit tombé, du haut d'un bâtiment, chez
M.

M. De Corneville , à Saint-Paulbert , s'étoit froissé le corps dans la chute. Deux poignées de sanicle, bouillies dans une demi-bouteille de vin blanc, iéduite à moitié, prise dans l'espace de six heures, le rétablirent, en poussant une sueur si vive, qu'il trempa trois chemises en quatre heures de tems.

O B S E R V A T I O N S

Qui prouvent l'inutilité & le danger des sondes après l'amputation de la verge ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

La théorie de M. Celliez, pour démontrer l'inutilité & le danger des sondes après l'amputation (a) de la verge, est si juste & si conforme à la structure des parties, que je ne ferai qu'exposer simplement deux faits, pour prouver davantage son solide raisonnement, & rassurer les esprits, comme il le dit lui-même, sur la crainte du froncement de l'urethre.

1^{re} OBSERVATION. Un homme, âgé d'environ soixante-cinq ans, entra, dans le mois de Décembre 1763, à l'hôpital, avec une tumeur de la grosseur du poing,

(a) Voyez le Journal de médecine du mois de Février 1764. page 169.

toute bosselée , qui comprenoit le gland & les deux tiers du restant de la verge. Il y avoit environ trois ans qu'elle avoit commencé par une espèce de veruë qui , étant irritée par des caustiques , parvint jusqu'au volume que je dis , & au poids de quatorze onces. M. Gouteyron fit cette opération. Il eut beaucoup de peine à introduire dans l'urethre une petite cannule de trocart qu'il préféra à l'algalie. L'urine y passa très peu, pendant les trois premiers jours que la plaie resta sans être pansée , & le malade se plaignoit que tout l'appareil en étoit mouillé. Au premier pansement, on trouva la cannule dehors ; & ce ne fut qu'après plusieurs tentatives , & beaucoup de douleurs , qu'on parvint à la placer. Dès ce moment , j'aperçus les grands inconvéniens de cette méthode ; & volontiers je l'aurois supprimée , sçachant que la vessie se décharge assez souvent de l'urine qu'elle contient , pour empêcher l'oblitération d'un canal aussi considérable que celui de l'urethre. Le second pansement ne fut point exempt de l'accident du premier , c'est-à-dire , de la sortie de la cannule qui ne put jamais être remplacée. Alors elle me fut déférée ; mais comme je voyois que je ne serois pas plus heureux dans ce tems, avec ce même moyen, je crus devoir différer , changer l'instrument , & attendre que le malade eût envie d'uriner. Quand

il fut dans ce cas, en suivant la direction du jet, j'entrois, avec facilité, & sans douleur, dans le canal & la vessie, parce que je m'étois servi d'un algalie en maniere d'S, afin de n'être pas obligé de le placer si souvent. Il sembloit que la réussite de cette petite manœuvre, sur laquelle je n'espérois cependant pas beaucoup, devoit rassurer sur la liberté du cours des urines, & l'épargne de beaucoup de douleurs : l'une ni l'autre ne fut pourtant pas. Les premières sortoient en plus grande quantité, entre le canal & la sonde, que par elle-même; &, malgré les précautions que je pris de la bien contenir, sans rien blesser, il fallut néanmoins la tirer, par l'incommodité & les douleurs qu'elle causoit. Cet accident alarma : on se servit de bougies. Un élève fut chargé de la remettre, quand le malade auroit uriné : plusieurs fois j'en ai moi-même placée. Il est parfaitement bien guéri; & les urines ont leur cours aussi libre qu'auparavant sa maladie & sa mutilation. Mais depuis sa guérison, il m'a avoué que quand nous lui avions mis la bougie, il la retiroit un instant après, par le mal-aise qu'elle lui faisoit souffrir; &, pour ne pas être soupçonné, il avoit soin de nous faire avertir, quand il avoit uriné.

II. OBS. Blaise Dubourg, âgé de vingt-un ans, natif de cette ville, entra à l'hôpital,
Mij

le 28 Juillet dernier, ayant la verge, jusqu'à trois travers de doigt du pénil, noire, sans sentiment ni douleurs aux incisions qui pénétraient jusqu'au corps caverneux, exhalant une odeur fétide & cadavéreuse. Après l'administration des remèdes ordinaires contre la pourriture, la partie mortifiée se détacha du reste, le douzième jour, environ un pouce & demi du ligament suspenseur. Je ne mis point d'algalie dans le canal, appuyé sur ma première expérience, & sur l'observation de M. Celliez, que j'avois lue alors. Le malade a toujours très-bien uriné, comme il fait encore aujourd'hui, quoiqu'à la fin de sa guérison.

OBSERVATION

*Sur une Paralysie à la suite d'une chute ;
par le même.*

Le nommé *Jean Tiffet*, appointé dans la compagnie de M. Lacoste, régiment de l'Île de France, fit une chute, je ne sçais sur quelle partie, (l'homme n'a point eu de souvenir d'être tombé) qui lui causa une perte de connoissance, avec le délire, le saignement de l'oreille gauche, & un vomissement de matières bilieuses, qui a duré quatre jours, ainsi que les autres accidens.

Malgré tous les examens scrupuleux que j'ai faits plusieurs fois de sa tête, après avoir été bien rasée, & des autres parties du corps, jamais je n'ai trouvé le moindre vestige de la plus légère contusion; & des personnes de l'art, très-éclairées, qui ont fait les mêmes recherches, n'ont pas été plus heureuses que moi. Les secours, qu'on met en usage dans pareils symptômes, comme les saignées du bras, du pied, du col, les doux minoratifs & les lavemens, ont été employés, à mesure que les indications le requéroient; & le malade est sorti de l'hôpital le 24 Septembre. Quand il rit, la bouche s'aggrandit du côté droit; le menton se porte plus de ce même côté; les dents de la mâchoire inférieure ne se rencontrent pas vis-à-vis celles de la mâchoire d'en-haut, & la prononciation n'est pas aussi libre qu'elle étoit auparavant. Ce côté de face n'est point plus sensible que l'autre, ni jamais il ne l'a été; de façon qu'on ne peut point y soupçonner la chute qui auroit pu causer le déplacement d'un condyle de la mâchoire; de plus, en l'embrassant, on peut lui donner ses différens mouvemens avec facilité, & sans nulle douleur. Je crois donc que cette difformité dépend plutôt de la paralysie des muscles qui la meuvent latéralement du côté gauche, & de ceux du même côté des lèvres, que de toute espèce de dé-

placement. Mais quelle est la cause de cette paralysie ? Peut-on l'attribuer à l'accident ? Il y a tout lieu de le croire ainsi, & que, dans ce moment, l'ébranlement, qu'a reçu le cerveau, a été si considérable, qu'il a produit une obstruction dans la portion dure de la septieme paire des nerfs, & dans la troisieme branche de la cinquieme, qui empêche que le fluide nerval ne se porte dans les parties paralysées; ou peut-être que, par l'affaiblissement d'une partie du cerveau, le sang s'est considérablement dévié vers le sinus caverneux : la dernière branche de cette cinquieme s'y est comme noyée; le ressort de ses fibres médullaires en a été perdu; ce qui peut bien produire une paralysie de ces parties, de même qu'en supposant une obstruction, sur-tout si on se rappelle la communication avec le petit sympathique.

Quoique cette observation ne présente rien d'intéressant pour la pratique, j'ai cru néanmoins, qu'elle pourroit être de quelque utilité, autant pour le prognostic qu'on nous oblige de porter dans les maladies, que pour le cas assez extraordinaire.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1765.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de devie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11	22	15	28 2	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1
2	13	21	12	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
3	12 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
4	15 $\frac{1}{4}$	24	15 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
5	14 $\frac{1}{2}$	25	16	27 11	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
6	15	20 $\frac{1}{2}$	15	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
7	13	23	16	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$
8	11 $\frac{1}{2}$	20	10 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
9	9 $\frac{1}{2}$	20	11 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
10	12	22	18	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2
11	14 $\frac{1}{2}$	25	18	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
12	15	22	13	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
13	12	18	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
14	12 $\frac{1}{2}$	20	15 $\frac{1}{4}$	28 1	28	28
15	13	23	17	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
16	14 $\frac{3}{4}$	17 $\frac{3}{4}$	12	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
17	12	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
18	12	19	13	28	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
19	10 $\frac{1}{2}$	20	14	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	12 $\frac{1}{4}$	22	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
21	12 $\frac{1}{2}$	21	13 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
22	12 $\frac{1}{2}$	20	11 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
23	10 $\frac{1}{4}$	20	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
24	13	20	16 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
25	12 $\frac{1}{2}$	23	14 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
26	13	20	13	28	28 $\frac{1}{4}$	28
27	10 $\frac{1}{4}$	16	12	28 1 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
28	10	16	9 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
29	9	14 $\frac{1}{2}$	10	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
30	8 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N - N E. se- rein. beau.	N E. beau.	Couvert.
2	E. couvert. nuages.	S - S E. écl. tonn. gr. pl.	Beau.
3	E. beau.	N E. beau. nuages.	Beau.
4	N. beau.	N. beau.	Beau.
5	E. beau.	E. beau.	Beau.
6	S - S - O. fer. nuages. écl. tonn. ond.	S O. nua- ges.	Beau.
7	N O beau. nuages. écl. tonnerre.	N - E. écl. tonn. pet. pl.	Nuages.
8	N. nuag. b.	N - E. b. fer.	Serein.
9	N. couv. b.	N. beau.	Serein.
10	N. beau.	N. beau.	Serein.
11	N. beau.	N - O. beau.	Serein.
12	N O. beau.	O - N - O. b.	Beau.
13	O couvert. p-tite pluie.	O. couvert.	Couvert.
14	O. couvert. pet. pluie.	O. couvert. nuages.	Beau.
15	O S O. nua- ges.	O. nuages. beau.	Beau.
16	O S - O. pl.	S. pet. pluie. couv. nuag.	Beau.
17	S. couvert. pluie. couv.	S. pl. couv.	Couvert.
18	N. nuages.	N. beau.	Beau.
19	N. couvert. nuages.	N. beau.	Beau.
20	N. beau.	N. beau. nua- ges. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
21	N - N - O. b. gr. vent.	N O. beau.	Beau.
22	O - N - O. cou. nuages.	O N O. nuag. ges. beau.	Nuages.
23	N - O. beau.	N O. beau.	Nuages.
24	O. beau.	O. beau.	B au.
25	N O. beau.	N - O beau.	Serein.
26	N - O. couv. nuag. s.	O. n. c. pl.	Pluie.
27	O - N O. nuag. ges. ondées.	N - O. nuag. forte ondée.	Couvert.
28	N - O. nuag.	O. couv. pl.	Couvert.
29	S - S E. pluie contin.	S - E. pluie.	Gr. pluie.
30	N - N - E. v. beau.	N N E. vent. beau. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 16 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 5 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.

2 fois du N - N - E.

4 fois du N E.

3 fois de l'Est.

186 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du S-E.
 2 fois du S-S-E.
 2 fois du S.
 1 fois du S-S-O.
 1 fois du S-O.
 2 fois de l'O-S-O.
 6 fois de l'O.
 3 fois de l'O-N-O.
 9 fois du N-O.
 1 fois du N-N-O.

Il a fait 23 jours beau.
 7 jours serein.
 16 jours des nuages.
 11 jours couvert.
 11 jours de la pluie.
 2 jours du vent.
 3 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1765.

Les petites véroles ont continué à faire du ravage pendant tout ce mois ; elles ont emporté beaucoup de monde , sur-tout dans les hôpitaux. L'éruption étoit ordinairement fort difficile : les boutons étoient petits , & s'applatissoient facilement. Il y a eu aussi beaucoup de rougeoles ; mais elles n'ont pas été dangereuses : elles ont laissé cependant , dans quelques sujets , des toux opiniâtres qu'on a eu beaucoup de peine à calmer.

On a observé , dans le commencement du mois , des fièvres putrides , accompa-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 187
gnées d'un abbatement considérable de forces, & qui laissoient les malades dans un état d'épuisement. La tête se prenoit dès les premiers jours; & les malades ne revenoient à eux, que lorsque la fièvre avoit cessé. Ce genre de maladie n'a pas paru durer, passé le 15 du mois.

*Observations Météorologiques faites à Lille,
au mois de Mai 1765; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les vents de nord-est, qui ont régné ce mois, ont produit une sécheresse préjudiciable à nos campagnes, la pluie, qui a tombé vers la fin du mois, ayant été peu de chose.

Il n'y a pas eu de chaleurs vives, ce mois: il a même fait froid, les premiers & les derniers jours du mois, au point qu'il a gelé plusieurs nuits à la campagne, le thermomètre ne s'étant pas porté plus haut, certains jours, qu'à 8 ou 10 degrés: cependant, le 20, 21 & 22, il a monté à environ 22 degrés.

Le mercure, dans le baromètre; n'a été observé, au-dessus du terme de 28 pouces, que du 3 au 14, & les cinq derniers jours du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 degrés.

188 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 4 au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.

15 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

1 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

3 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois , & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois de Mai 1765.

La fièvre double-tierce a continué à régner ce mois , conservant , dans les uns , le type de l'intermittente , & se trouvant continuë dans les autres. Le traitement , dans l'un & l'autre cas , a dû être presque le

même, & tel que nous l'avons annoncé ci-dessus, avec cette différence que la saignée devoit être moins ménagée dans la fièvre continuë, sur-tout lorsque la poitrine étoit attaquée; ce qui s'observoit souvent.

Les vents du nord ont amené des fièvres continuës-inflammatoires, portant à la tête & à la poitrine, & qui étoient fâcheuses & opiniâtres, sur-tout lorsqu'elles n'avoient pas été bien traitées dans leur principe. J'ai vu, dans les hôpitaux, nombre de vraies pleuropneumonies, avec grande oppression, crachemens de sang, &c. où d'amples & de brusques saignées étoient nécessaires, dans les premiers jours du traitement: on s'est trouvé même parfois obligé d'y revenir dans le progrès de la maladie, lorsqu'on n'avoit pas assez tiré de sang, dans l'invasion; & il n'étoit pas bien sûr alors de se fier à un commencement d'expectoration louable, lorsque les symptômes violens persistoient, l'oppression considérable, la forte toux, le point de côté, le pouls encore embarrassé, &c.

La fièvre putride-maligne s'est réveillée, ce mois, dans certains quartiers, & notamment au nord de la ville. Il y a eu, en plusieurs sujets, une éruption miliaire-rouge, qui, dans aucun, n'a paru critique. La convalescence, dans la plupart des ma-

lades , a été longue ; mais peu de ceux qui ont été traités dans les règles , ont succombé.

LIVRES NOUVEAUX.

Mélanges d'histoire naturelle ; par M. *Alleon Dulac* , avocat en Parlement & aux Cours de Lyon , avec cette épigraphe :

*Quam magnificata sunt opera tua , Domine !
Omnia in sapientiâ fecisti , impleta est terra possessione tuâ.*

Pf. 103.

A Lyon , chez *Duplain* , 1765 , petit in-8° , 6 vol. Prix relié , 24 liv. On en trouve quelques exemplaires , à Paris , chez *Durand* le neveu.

Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Évêchés , contenant leur description , leur figure , leur nom , l'endroit où elles croissent , leur culture , leur analyse , & leurs propriétés , tant pour la médecine que pour les arts & métiers. Par M. *P. J. Buchoz* , docteur en médecine , &c. Tome IV. A Nancy , chez *Lamort* ; & se trouve , à Paris , chez *Durand* le neveu , 1765 , in-8°.

Consultation sur une naissance tardive ,

pour servir de réponse, 1^o à deux *Ecrits de M. Le Bas, chirurgien de Paris*; l'un intitulé : *Question importante*; l'autre : *Nouvelles Observations*; 2^o à une Consultation de *M. Bertin*; 3^o à une autre de *M. Petit*, tous deux de l'académie royale des sciences, & docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris. A Paris, chez *J. Th. Hérissant*, 1765, in-8^o.

Lettre à *M. Bouvart*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, au sujet de sa dernière Consultation *sur une naissance prétendue tardive*, pour servir de réponse, 1^o aux deux *Ecrits de M. Le Bas, chirurgien de Paris*; l'un intitulé : *Question importante*; l'autre : *Nouvelles Observations*; 2^o à une Consultation de *M. Bertin*, 3^o à une autre de *M. Petit*, tous deux de l'académie royale des sciences, & docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris. Par *M. Le Bas*, maître en chirurgie, censeur royal, &c. A Amsterdam, chez *Chatelain*, 1765, in-8^o.





T A B L E.

T ROISIEME Extrait de divers Ouvrages sur les naissances tardives.	Page 99
Description d'un Fetus monstrueux. Par M. Renard, médecin.	118
Lettre de M. De Lignac, chirurgien, contenant trois obser- vations sur les accouchemens retardés.	128
— Sur une Abstinence de près de six mois. Par M. Mer- cadiet, chirurgien.	133
Observations sur les Maladies épidémiques de Cusset. Par M. Desbrest, médecin.	141
Observation de chirurgie sur une Plaie avec fracas à la main. Par M. Goussard, chirurgien.	161
— Sur la Sortie totale de la matrice. Par M. Mas- tinay, chirurgien.	167
— Sur les Vertus du Camphre & de la Sanicle con- tre les chutes & les épanchemens de sang. Par M. Sa- lerno, chirurgien.	173
— Sur l'Inutilité & le Danger des sondes après l'amputation de la verge. Par M. Martin, chirurgien.	177
— Sur une Paralysie à la suite d'une chute. Par le même.	180
Observations météorologiques, Juin 1765.	183
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1765.	186
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mai 1765. Par M. Roucher, médecin.	187
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai 1765. Par le même.	188
Livres nouveaux.	190

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Août 1765. A Paris,
ce 23 Juillet 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1765.

TOME XXIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION: ET PRIVILEGE DU ROY



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1765.

EXTRAIT.

Morbi deterioris notæ Gallorum castra trans Rhenum sita, ab anno 1757 ad 1762 infestantes; autore Josepho-Adamo LORENTZ, philos. ac medic. in augustissimo Ludovico, Monspelienſi doctore, olim exercituum, nunc nosodochii militaris Scheſtadienſis in Alſatiâ medico regio. C'eſt-à-dire : Traité des maladies les plus dangereuſes qui ont régné, dans les armées de France au-delà du Rhin, depuis 1757 juſqu'en 1762; par M. Joſeph-Adam LORENTZ, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, ci-devant médecin des armées, & maintenant de l'hôpital militaire de Scheſtad, avec cette épigraphe :

Interdum minus nova novitas, quàm veritas eſt.....

A Scheſtad, chez Gaſſer, 1765, petit in-8° de 220 pages.

LES maladies, dont M. Lorentz traite dans ce volume, ſont la *dyſſenterie*, les *différentes eſpeces de diarrhées*, la *périp-*

neumonie & la pleurésie ; la fièvre maligne ; l'anasarque, le scorbut & la fièvre quarte. Il avoue lui-même, qu'il ne s'est déterminé à prendre la plume, que pour défendre une méthode de traiter la dyssenterie, proscrite par M. Strack, dans son Essai sur cette maladie. Ce célèbre praticien, qui a enrichi le Journal de médecine de plusieurs morceaux très-intéressans, avoit prétendu, dans cet ouvrage, que la dyssenterie étoit toujours une maladie contagieuse ; qu'elle ne pouvoit naître que lorsqu'un grand nombre d'hommes se trouvoient rassemblés dans un trop petit espace, comme dans les camps ou les villes assiégées ; ce qu'il confirmoit par l'histoire d'un très-grand nombre de dyssenteries épidémiques, observées en différens tems & en différens lieux : il pensoit qu'on avoit souvent confondu la véritable dyssenterie contagieuse avec des diarrhées plus ou moins accompagnées de douleurs & de déjections sanguinolentes. Il croyoit pouvoir regarder les évacuations qui accompagnent cette maladie, comme la crise par laquelle la nature cherche à se débarrasser du venin qui l'accable ; mais crise qui devenoit quelquefois funeste au malade, lorsque l'acrimonie de l'humeur étoit telle, qu'elle produisoit la gangrene & le sphacele dans les organes où elle se portoit trop abondamment. En conséquence de cette

doctrine, M. Strack croit qu'on ne doit se proposer, dans le traitement de cette maladie, que de favoriser les efforts de la nature par des purgatifs, & sur-tout par des émétiques qui, en détournant une partie de l'humeur, empêchent qu'elle ne se porte en trop grande quantité sur un seul organe.

M. Lorentz a cru devoir envisager la chose sous une autre face. Il regarde la dyffenterie comme une maladie inflammatoire, quelquefois compliquée de putridité, & l'attribue à la dissipation de la partie du sang la plus fluide, pendant les chaleurs de l'été, à la disposition que les humeurs acquièrent à l'alcalescence & au reflux de la matiere de la transpiration, toutes les fois qu'elle est supprimée par un air froid & humide. Il joint à ces différentes causes les mauvaises nourritures & les excès de toute espece, auxquels les soldats ont coutume de se livrer. Il ne veut pas admettre de virus particulier, capable de produire cette maladie, parce qu'il croit pouvoir expliquer, sans son secours, & d'une façon plus satisfaisante, les phénomènes qui la précèdent & l'accompagnent. « Si la chaleur de l'été, dit-il, après » avoir dissipé le véhicule aqueux, concen- » tre les principes salins, & produit, dans les » humeurs, des dispositions telles qu'elles » irritent & crispent les vaisseaux qu'elles » attroisent; si la même chaleur, en augmen-

» tant l'insensible transpiration , relâche le
» tissu de la peau , dessèche le ventre , &
» rend le canal intestinal plus tendu & plus
» irritable qu'il ne doit l'être naturellement ;
» si l'insensible transpiration , ainsi augmen-
» tée , vient à être obligée de refluer par
» quelque changement survenu dans la tem-
» pérature de l'atmosphère , qu'elle se porte
» sur les intestins , & que venant à s'y accu-
» muler , elle en irrite les filamens nerveux ;
» si en même tems les premières voies se trou-
» vent surchargées de crudités qui viennent à
» s'y corrompre , & à y acquérir une acrimo-
» nie d'autant plus grande , qu'elles y séjour-
» nent davantage ; si , dis-je , toutes ces
» causes agissent en même tems , ne doit-il
» pas nécessairement arriver que les tuni-
» ques sensibles des intestins , obligées à se
» contracter , éprouvent un sentiment dou-
» loureux ; que les humeurs , étant portées
» en plus grande abondance vers ces par-
» ties , en distendent les vaisseaux ; que
» celles qui sont d'un tissu plus tendre , se
» déchirent ; qu'il se mêle du sang à l'hu-
» meur intestinale ; que la force expultrice
» augmente , & que , par conséquent , le
» malade ait des déjections fréquentes ,
» accompagnées de sang , de tranchées &
» de tenesme. Rien n'empêche , ajoute
M. Lórentz , » que cette maladie , s'étant
» une fois engendrée , ne s'étende au loin ,

» à la manière des maladies contagieuses ;
 » car la semence morbifique, qui a pu naître
 » dans les uns, peut se communiquer aux
 » autres. Il suffit, pour cela, que les éma-
 » nations putrides, qui s'échappent des ma-
 » lades, soient reçues par des gens sains,
 » dont les humeurs, déjà disposées, ten-
 » dent à l'acrimonie, & que les viscères,
 » devenus plus irritables, soient plus dis-
 » posés aux stases inflammatoires.

Quelque spécieuse que puisse paroître cette théorie, elle présente cependant une difficulté qu'il n'est pas aisé de résoudre. C'est d'expliquer comment il se peut faire, si les émanations putrides, qui s'exhalent des personnes infectées de la dyssenterie contagieuse, n'ont point de caractère particulier & spécifique, comment il peut se faire, dis-je, qu'elles produisent constamment, dans les gens sains qui les reçoivent, une maladie de même espèce, & non pas toute autre maladie de putréfaction ; pourquoi elles produisent plutôt la dyssenterie, que la fièvre des hôpitaux, par exemple ; car si elles n'ont pas de caractère particulier, on voit bien pourquoi elles produisent une maladie de putréfaction, mais non pas pourquoi elles produisent telle maladie de putréfaction en particulier.

Quoi qu'il en soit, après avoir établi cette æthiologie, M. Lorentz passe aux indica-

tions qu'il prétend en découler ; indications qui lui paroissent si claires , qu'il ne craint pas d'assurer, si on y satisfait fidèlement, que cette maladie cède promptement & facilement. Ces indications sont, selon lui, d'évacuer l'âcre qui produit la maladie, & d'adoucir ce qu'on ne peut évacuer. On évacue, sans danger, les humeurs âcres, si l'on a soin auparavant de relâcher ce qui est tendu, de détruire l'inflammation, de calmer l'éréthisme, afin de pouvoir placer les émétiques & les cathartiques, sans courir le risque d'augmenter l'irritation, & d'ajouter à celle de la maladie celle de l'art qui entretiendrait & augmenterait même les spasmes, l'inflammation, la putridité & la gangrene. On adoucit l'âcre par l'usage des remèdes aqueux qui dissolvent les parties salines, & les entraînent, par celui des huileux & des mucilagineux qui les enveloppent & les engluent, enfin par celui des acides qui les détruisent par leur nature opposée.

Il conseille donc, le premier jour, de faire une saignée du bras, de donner un lavement émollient, avec la décoction de graine de lin, & de bouillon blanc ; il prescrit ensuite une dose d'huile d'amandes douces. La boisson ordinaire de ses malades est une décoction d'orge ou de riz, ou de mie de pain, & de corne de cerf brûlée.

Le lendemain, il lui fait prendre vingt ou trente grains d'ipécacuanha ; le soir, il réitere le lavement & la dose d'huile d'amandes douces.

Le troisieme jour, il prescrit une potion purgative, composée d'un gros de rhubarbe, deux onces de manne, & demi-once de *catholicum* : le soir, il fait prendre la potion suivante, en deux doses, à une heure d'intervalle.

℞. *Decoct. Hord.* uncias iij.

Syrupi de Altheâ Fernel.

Olei amigd. dulci. recent. express. ʒā
unciam j.

Laud. liquid. Sydenham, scrupulum
semiff.

Le quatrieme jour, il donne l'infusion d'un demi gros de rhubarbe, & le soir, la potion parégorique, comme la veille, ou un gros de *diascordium*, avec quelques grains de camphre.

Si la maladie résiste, soit parce que l'humeur est d'une nature plus âcre, ou qu'elle soit plus abondante, il conseille d'insister sur les adoucissans & les narcotiques, ou sur les évacuans. Si la douleur, la fièvre & l'inflammation subsistent, il multiplie les lavemens, & y ajoûte même de la thériaque, du *philonium Romanum* ; il fait faire sur le ventre des embrocations, avec de l'huile impregnée de cam-

phre , augmente la dose du *laudanum* , & répète les saignées , selon que les symptômes paroissent le demander. Si , malgré que la fièvre & la douleur soient calmées , le flux dysentérique subsiste cependant , il conseille de recourir de nouveau à l'ipécacuanha & à la rhubarbe , de leur faire succéder les toniques mêlés aux narcotiques ; enfin si la fièvre , si les tranchées , si l'orgasme , si les déjections , en un mot , si tous les accidens se calment , il faut avoir recours aux doux astringens , pour rétablir le ton des parties , affoibli par la maladie. Il conseille , pour cet effet , les décoctions de *simarouba* , de cascarille , de bois de santal rouge. Il assure que , par cette méthode , une semaine suffit ordinairement pour conduire le malade à une heureuse convalescence. Quelquefois cependant il arrive que la convalescence n'est pas si heureuse : les forces ont peine à se rétablir ; l'appétit languit ; le malade reste pâle , & est menacé de récidence. Dans ce cas , il est nécessaire de recourir aux légers évacuans , pour emporter ce qui reste de la matière morbifique. *Je n'ai point vu de maladie qui résistât à ce traitement* , dit M. Lorentz , *s'il étoit bien ménagé ; & si on a vu périr quelques malades , ce n'est que lorsque la maladie avoit été négligée dans son commencement*. Il reconnoît cependant , qu'il y a

des dyffenteries si malignes de leur nature , que tout ce que l'art peut faire , c'est de prolonger la vie des malades de quelques heures.

Il prétend qu'il n'a pas été obligé de recourir , plusieurs jours de suite , à l'usage de l'ipécacuanha , comme le conseille Pison. Il n'approuve pas non plus la préparation de Sydobre qui dépouilloit l'ipécacuanha de sa résine. Il ne croit cependant pas que cette racine ait une vertu spécifique ; & si elle a quelque avantage , ce n'est , selon lui , que parce qu'elle fait vomir avec moins d'effort que les autres émétiques. Il fait peu de cas du verre d'antimoine ciré ; il paroît craindre que la chaleur de l'estomac & des intestins ne vienne à fondre la cire , & ne laisse à nud le verre d'antimoine qui agiroit pour lors , comme un des plus puissans émétiques. Enfin il justifie le grand usage qu'il fait de l'*opium* dans cette maladie , & expose le danger qu'il croit que peut faire courir aux malades un émétique donné sans précaution , & avant d'avoir fait précéder la saignée , pour calmer l'érétisme , & prévenir la disposition inflammatoire ; & , à cette occasion , il s'élève contre M. Strack qui paroît suivre une méthode entièrement opposée. Pour mieux faire sentir la supériorité de la sienne , il rapporte qu'en 1757 , dans l'hôpital de Wesel , à

peine, sur fix cens soldats attaqués de dyssenterie, il en mourut sept, tandis que, dans la ville, il ne se passoit guères de jour qu'on n'enterrât au moins dix hommes morts de cette maladie. Ce n'est pas seulement dans la ville que la maladie fit du ravage; elle s'étendit dans tous les villages des environs; & l'on vit des familles entieres, éteintes par ce fléau, au lieu que, parmi les troupes Françoises, il n'en mourroit presque personne.

Le traitement des diarrhées ne paroît pas à notre auteur, à beaucoup près, aussi facile que celui de la dyssenterie. Il est vrai qu'il ne traite pas de la diarrhée proprement dite, considérée comme maladie essentielle, mais de la diarrhée symptomatique, & qui accompagne certaines maladies graves, telle que celle qui reconnoît pour cause l'engorgement des glandes mésentériques & intestinales; engorgement toujours très-difficile à détruire, si on ne l'attaque pas dans son principe, d'où notre auteur prend occasion d'exhorter les médecins de porter toute leur attention sur l'état des viscères du bas-ventre, dans le commencement des diarrhées.

Pour peu qu'ils soient assurés qu'il y a des obstructions, il conseille de recourir aux apéritifs qu'on fera précéder d'un doux laxatif. Si, comme il arrive quelquefois,

ces obstructions sont accompagnées d'un relâchement universel, ce qu'on reconnoît à la pâleur & à la bouffissure de tout le corps, à la foiblesse du pouls, &c. il conseille de joindre les toniques aux apéritifs ; mais il arrive quelquefois que ces obstructions ayant été irritées, presque tout le système de l'économie animale, bien loin de pécher par le relâchement, est, au contraire, trop tendu : pour lors il convient d'ajouter aux remèdes ci-dessus quelques grains d'*opium*. Quelquefois on est obligé d'interrompre entièrement les apéritifs, & même de recourir à une petite saignée, pour revenir à ces remèdes, après que les accidens sont calmés. Quelquefois on voit la diarrhée continuer après même que les obstructions sont levées, & que le ventre a repris son volume : pour lors il conseille de faire usage des corroborans & des styptiques les plus puissans. Mais encore un coup, dans ces sortes de cas, l'obstruction est la maladie essentielle ; c'est elle seule qui doit attirer l'attention du médecin : la diarrhée n'est qu'un symptôme qui cède presque toujours, lorsque la maladie ne subsiste plus. Il en est de même de celle qui accompagne la fièvre lente dont M. Lorentz traite ensuite, & pour laquelle il conseille le petit-lait bien clarifié, dans lequel on a fait bouillir des roses rouges, parce que, dit-il, c'est le

seul remède qui fortifie, sans échauffer; qui adoucit, sans détruire le ton des solides; qui délaie les humeurs âcres, sans affaiblir les forces digestives, &c. Il en est de même encore de ces diarrhées qui accompagnent l'éthisie; par conséquent, c'est moins de la diarrhée qu'il est traité dans ce Chapitre, que des maladies que nous venons de nommer. Mais, comme l'auteur n'a eu en vue que de traiter le symptôme, il n'a, sans doute, pas cru devoir s'étendre sur la nature de ces maladies, ni, par conséquent, devoir entrer dans le détail de la méthode qui convient, pour les traiter avec succès. On trouve, à la fin de ce Chapitre, l'histoire de l'ouverture de quelques cadavres qui confirment l'idée que nous en donnons à nos lecteurs: la plupart paroissent être morts de suppurations dans les poumons, d'engorgemens, d'abcès, de gangrene dans quelque viscere.

En traitant de la péripneumonie & de la pleurésie, M. Lorentz veut que le médecin fasse attention à trois choses; 1^o si la maladie n'est pas accompagnée de fièvre putride, si l'inflammation est l'effet de la putridité ou non, &, par conséquent, s'il faut insister sur les purgatifs & les anti-septiques, ou sur la saignée; 2^o si la péripneumonie est fausse & catarrhale, ou véritablement inflammatoire & sanguine, &, par conséquent,

s'il faut tirer peu ou beaucoup de sang ; & si , après une ou deux saignées , il convient de recourir aux béchiques incisifs ; de tenter la révulsion par quelque cathartique , ou d'atténuer par un émétique la lymphe arrêtée. 3^o Si , dans le cas où la maladie est inflammatoire , elle est d'un caractère érépipélateux ou phlegmoneux , & , par conséquent , s'il faut faire usage des rafraîchissans , des condensans , des incrassans & des anti-phlogistiques , ou des remèdes capables d'atténuer la matiere épaisse du phlegmon.

Sa règle sur la saignée , a été de la répéter aussi souvent que les forces du malade le lui ont permis , tant que l'orgasme inflammatoire a paru l'exiger ; & il ne s'en laissoit point imposer par les diarrhées symptomatiques qui paroissent quelquefois au commencement de la maladie , ni par la petitesse du pouls qui est plutôt l'effet de la résistance , que de la foiblesse , ni par des crachats cruds , quelque abondans qu'ils fussent. Cependant il n'a pas cru devoir la porter à l'excès où l'ont portée quelques médecins ; & il paroît croire que , lorsque cinq ou six saignées , sur-tout lorsqu'on fait la dernière du pied , ne suffisent pas , une septieme ne seroit pas plus efficace.

Si la maladie ne cède pas aux saignées , aux délayans , aux évacuans , & que la nature ne paroisse pas faire quelque effort en

faveur du malade , M. Lorentz conseille de recourir aux vésicatoires : il n'attend pas même si long-tems dans les fausses péri-pneumonies bien caractérisées ; il les emploie dès les commencemens. Si c'est une pleurésie , il les fait appliquer sur la partie douloureuse ; mais , dans la péri-pneumonie , il préfère de les mettre aux jambes , se fondant sur cet aphorisme d'Hippocrate : *In vehementi & periculosa inflammatione pulmonum , abscessus qui in crura decumbunt , omnes ad salutem faciunt*. Il soutenoit leur action par l'usage du kermès minéral , donné comme altérant , & par quelque infusion diapnoïque ; ou , si les forces du malade le permettoient , & qu'il n'eût pas une trop grande disposition aux sueurs , par quelques grains de camphre.

Il n'est pas rare , dit M. Lorentz , de voir les camps infestés de fièvres qu'on appelle mal à propos *malignes* , parce qu'elles sont compliquées de symptômes très graves , & souvent funestes ; mais il est plus rare encore , que ces maladies soient telles de leur nature , & par elles-mêmes , n'étant le plus souvent que l'effet d'un mauvais traitement : il le prouve , en rapportant l'histoire de plusieurs maladies qui , quoique simples dans leur principe , se sont compliquées , & ont pris le caractère le plus malin , par l'effet des remèdes qu'on a employés

ployés pour les combattre. Mais les véritables fièvres malignes ne sont pas communes ; elles sont rarement épidémiques ; elles n'affectent aucune saison de l'année. Elles attaquent sourdement le malade , marchent , pour ainsi dire , à couvert , & manifestent tout-à-coup leur caractère malin ; de sorte qu'il n'est pas rare de voir périr des gens , dont le pouls , le sang , la langue ne paroissent la veille même annoncer rien de funeste. Dans le commencement , la violence des symptômes l'emporte sur la vivacité de la fièvre ; la chaleur s'éloigne à peine de l'état naturel : cependant le malade paroît affaibli , & comme dans un état de délire sourd ; sa respiration est profonde ; ses yeux sont fixes ; sa bouche est humide : il n'éprouve pas de soif ; il ne sent aucune douleur ; mais tout-à-coup , & lorsqu'on s'y attend le moins , le pouls s'affaiblit , devient vîte , fréquent , petit , tremblant , intermittent ; la bouche devient sèche & noire ; les muscles crotaphites , masseters & zygomatiques entrent en convulsion ; le malade a peine à avaler ; on sent des soubresauts dans ses tendons ; les dents lui grincent ; enfin la mort vient finir la tragédie.

Il est rare que le malade échappe , à moins qu'on n'attaque la maladie dans son principe , qu'on ne s'oppose puissamment à l'épaississement gangreneux , qu'on ne ré-

veille le genre nerveux, & qu'on ne rappelle les forces accablées sous le poids de la maladie. Pour cet effet, il faut faire d'abord une saignée du bras, & une autre du pied, ou deux saignées du bras, donner un vomitif; mettre le malade à l'usage d'une tisane aiguisée avec un grain ou deux de tartre stibié; appliquer les vésicatoires aux jambes ou la nuque. M. Lorentz conseille, en outre, de donner, toutes les trois heures, le bol suivant :

R \acute{c} . *Serpentar. Virg.* scrupul. semiss.
Nitri grana vj.
Camphoræ grana iij.
Kermes mineral. grana ij.

On peut encore, dit-il, donner les mêmes remèdes, en forme de poudre, dans un julep qu'on fera prendre par cuillerées, & auquel on ajoutera l'esprit de Mindererus, le *lilium* de Paracelse, ou la liqueur de corne de cerf succinée, sans omettre les lavemens, & sans interrompre l'usage de la tisane aiguisée. Cette méthode, ajoute-t-il, nous a conservé un grand nombre de malades, la maladie se terminant le plus souvent par les selles & par les urines, rarement par les sueurs, & quelquefois sans évacuation sensible; aussi les parotides font-elles toujours favorables, soit qu'elles suppurent ou ne suppurent pas. Si la maladie

ne se termine pas le douzième jour, elle va jusqu'au vingt, & paroît garder la même teneur, sans augmenter ni diminuer. On apperçoit pour lors plutôt des signes de dissolution que d'épaississement. Le délire augmente; le malade devient phrénétique: il s'agit, ne peut garder aucune position; il éprouve une soif dévorante: ses urines sont enflammées; son ventre coule; son corps se couvre de taches, &c. Dans cette circonstance, les acides employés à grande dose, sont les seuls remèdes dont on doit attendre quelque succès; tels que l'eau de tamarins, l'oxycrat, la décoction de quinquina, de feuilles d'oseille, de laitue, d'endive, de pourpier, l'esprit de vitriol, employé jusqu'à une agréable acidité.

L'automne & l'hiver amènent la leucophlegmatie que M. Lorentz distingue en chaude & en froide, selon la fièvre qui l'accompagne. On observe, dit-il, dans les hommes nerveux & quarrés, dont les forces ne sont pas épuisées, que la fièvre se joint à la leucophlegmatie, & la rend chaude ou œlématoïde-érésipélateuse, la tumeur ne retenant point l'impression du doigt. Il arrive aussi que la leucophlegmatie se joint à la fièvre, dans les tempéramens fluets & infirmes, dont les fibres lâches se laissent facilement distendre par les humeurs ratéfiées & muës avec une nouvelle vitesse;

& comme elles ne peuvent pas réagir, elles demeurent distendues & engorgées. Dans l'un' & dans l'autre cas, si, tandis que la fièvre sub siste, on voit que l'anasarque s'affaïsse, on s'en tiendra à une boisson légèrement diapnoïque, faite avec la racine de chiendent, la scorfonere, le bois de saffras, &c. Mais si la fièvre est accompagnée d'une très-grande soif, & qu'elle fasse craindre quelque danger, il faut recourir aux délayans, aux tempérans, aux nîtreux, aux laxatifs, &c. M. Lorentz prétend avoir fait usage, avec le plus grand succès, du tartre stibié, à la dose de trois grains, dans une livre de petit-lait, qu'il faisoit prendre, en trois verres, dans l'espace d'une demi-heure : il prétend que cela évacuoit les eaux par haut & par bas.

Rien n'est moins rare que l'anasarque froide; ou elle est la suite d'une fièvre quarte, de quelque squirrhe, de quelque grande hémorragie, &c. elle se termine en ascite & se guérit très-difficilement; ou elle se manifeste tout-à-coup, sans avoir été précédée d'aucune autre maladie, par la suppression de l'insensible transpiration, l'épaississement de la lymphe, l'atonie des vaisseaux, l'appauvrissement du sang, &c. Mais de quelque source qu'elle vienne, il n'y a de ressource que dans l'usage des hydragogues, dont notre auteur donne quelques formules

que nous ne rapporterons pas ici , parce que les livres en sont remplis. Enfin il admet une troisieme espece d'anasarque , qui tient le milieu entre l'anasarque chaude & la froide , dans laquelle le malade éprouve une legere fièvre qui ne l'oblige pas de garder le lit , & qui augmente aux approches de la nuit. Dans ce cas, M. Lorentz dit qu'il n'y a rien de plus efficace que les legers laxatifs soutenus de l'usage des apozèmes légèrement apéritifs.

Notre auteur n'a pas cru devoir passer sous silence le scorbut qui fait quelquefois tant de ravages dans les troupes , soit qu'il doive son origine au froid & à l'humidité des lieux qu'elles habitent , aux alimens grossiers dont elles se nourrissent , &c. soit qu'il survienne à la suite de quelqu'autre maladie. Il se manifeste communément par une pâleur cachectique , des lassitudes spontanées & constantes , des douleurs vagues , le gonflement , la demangeaison , le saignement & la puanteur des gencives , l'ébranlement des dents , des taches de diverses couleurs , qui se laissent appercevoir le plus souvent aux jambes , & jamais à la face. Il ne conseille pour tout remede , après une purgation , que des bouillons au veau , altérés avec des plantes anti-scorbutiques , & les préfere aux décoctions , aux vins , &c. de même espece. Il assure qu'il est très-rare ,

lorsqu'on s'y prend de bonne heure, que la maladie fasse des progrès; mais, quand cela arrive, & que les humeurs paroissent avoir acquis le dernier degré de putridité, on est obligé de changer de batterie, & de substituer à ces remèdes les plantes fraîches, les rafraîchissans & les anti-putrides. Mais, dans les camps, on observe moins le scorbut que des symptômes scorbutiques, parmi lesquels un des plus fréquens est la douleur des genoux. M. Lorenz propose, pour le combattre, de donner, chaque jour, au malade, une livre de petit-lait, à laquelle on ajoutera trois onces de suc de cresson, & vingt cloportes écrasés, & un liniment d'onguent *althæa*, avec le camphre.

Enfin, pour guérir la fièvre quarte qui régné sur-tout en automne, & plus dans les garnisons que dans les camps bien aérés & bien secs, notre auteur recommande, entre le premier & le second accès, une tisane avec la racine de patience, & le sel de Glauber: au troisieme accès, il donne un émétique; ensuite il met son malade à l'usage d'apozèmes apéritifs & purgatifs, pour recourir au quinquina, entre le sixieme & le septieme accès. Si la fièvre persiste avec la même force, il redonne encore sa tisane de racine de Patience, & fait prendre une dose d'ipécacuanha avant l'accès, pour revenir au quinquina. Si cette méthode ne lui réus-

fit pas, il a recours au camphre qu'il donne, à la dose de trois grains, avec six grains de nître, toutes les trois heures; ou bien il l'associe au quinquina. Il ne craint pas d'employer le quinquina, même lorsque la fièvre quarte est compliquée avec des obstructions, prétendant que ces obstructions sont l'ouvrage de la fièvre, & qu'on ne peut les détruire que lorsqu'elle est calmée; ce qui s'accorde peu avec les observations des plus grands praticiens. L'exercice lui paroît si indispensablement nécessaire, qu'il recommande de faire promener les malades jusqu'à ce que l'accès les prenne; & il assure avoir observé que, toutes les fois qu'on étoit obligé de changer d'hôpital, il y avoit des malades que la route déliroit de leur fièvre quarte.

Voilà un précis exact de l'ouvrage de M. Lorentz : il nous a paru qu'on devoit moins le considérer comme un *Traité des maladies des armées*, que comme des observations d'un praticien éclairé sur quelques-unes de ces maladies.





S U I T E

Des Observations sur les Maladies épidémiques qui régnerent à Cusset, & dans ses environs, sur la fin de l'année 1762, pendant le courant de 1763, & dans le commencement de 1764; par M. DES-BREST, médecin de l'université de Montpellier, ancien médecin des camps & armées du roi, & médecin à Cusset en Bourbonnois.

OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

Le sud & le sud-ouest soufflerent pendant presque tout le mois d'Octobre qui fut assez doux; mais il y eut, le 13 & le 14, une petite gelée qui fit beaucoup de mal aux vignes. Le vin, que nous cueillîmes, fut verd, & en petite quantité: les raisins n'avoient pas eu le tems de mûrir avant la gelée, à cause des pluies presque continues de Septembre. Le tems fut ensuite assez chaud par un vent de sud qui souffla jusqu'au 15 Novembre: le 4, il y eut du tonnerre & des éclairs. Depuis le 15 jusqu'à la fin du mois, il gela par un vent d'est, de nord, de sud & de sud-est: le 19 & le 20, il tomba beaucoup de neige,

Il y eut huit lignes de différence dans les variations que l'on observa dans le barometre.

La température de l'air fut assez douce en Décembre : il tomba un peu de neige qui fondit bientôt ; il succéda quelques jours de gelée , & beaucoup de pluie. Un vent de sud fort & orageux se fit sentir pendant tout le mois, si on en excepte quelques jours, pendant lesquels l'est domina. La liqueur du thermometre monta à douze degrés au-dessus du terme de la congelation ; & son plus grand abaissement fut de trois degrés au-dessous du même terme. La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , fut de 27 pouces sept lignes ; & son plus grand abaissement , de vingt-six pouces une ligne. On voit que la différence entre ces deux termes est d'un pouce & demi : les variations , pendant ce mois , furent très-sensibles , promptes & fréquentes (a).

Cette année , qui promettoit une récolte abondante de toutes sortes de fruits , trompa

(a) Le barometre , dont je me sers , & que j'ai construit moi même , suivant les principes de Toricelli , est très-bon : rarement voyons nous ici le mercure monter à vingt-huit pouces au-dessus de son niveau. A vingt-sept pouces & demi , le tems est serein ; il est ordinairement couvert , venteux ou pluvieux à vingt-sept pouces : lorsqu'il descend plus bas , le tems est encore plus mauvais.

l'attente des cultivateurs. La gelée du mois de Mars emporta les fruits, les arbres étant déjà fort avancés, à cause de la douce température de l'hyver. Les pluies abondantes & orageuses de Juin & Juillet renversèrent les bleds, & les gâterent : on cueillit beaucoup de paille, & peu de grains ; & encore étoient-ils d'une mauvaise nature. L'humidité du mois de Septembre retarda les vignes, & les gelées d'Octobre empêchèrent le raisin de mûrir : la seule récolte des fourrages fut belle & abondante.

Les maladies, dont nous avons parlé, suivirent successivement différentes paroisses. Le Vernet, village distant d'une demi-lieue de Cusset, en fut sur-tout beaucoup affligé : il y eut très-peu de maisons exemptes de l'épidémie. Tous les malades rendirent des vers par haut & par bas : il mourut cependant peu de ceux qui se firent traiter, eu égard aux grand nombre de malades qu'il y avoit.

La petite vérole, qui fut très-répandue, ne fit pas de grands ravages sur la fin de l'été, & pendant l'automne ; elle étoit alors du genre discret, & ne demandoit pour tout traitement, qu'un vomitif dans son commencement, & de l'eau froide ou chaude dans son cours : je remarquai même, que les enfans, qui furent bien soignés, éprouverent des accidens dont ceux que l'on aban-

SUR DES MALADIES ÉPIDÉMIQUES. 219
donna aux soins de la nature, furent préservés.

J'observerai ici, que cette maladie, qui régnoit, depuis près d'un an, à Cuffet, & dans ses environs, emporta beaucoup d'enfans dans le commencement de la constitution ; de façon que je présume qu'il en périt au moins une cinquième partie, si la perte ne fut pas même du tiers de ceux qui en furent attaqués ; ce que l'on peut attribuer à la malignité de la maladie, & peut-être à l'abus des cordiaux qui sont presque les seuls remèdes dont on se sert ici, dans cette maladie, l'usage n'étant pas encore bien établi de consulter des médecins qui, pour le dire en passant, font eux-mêmes presque autant de mal que les cordiaux, en accablant les malades d'autres remèdes de différentes espèces : cette maladie n'a presque besoin que des seules forces de la nature.

J'avois un enfant que je fus obligé de retirer, dans son douzième mois, du village où il étoit, à cause de la maladie de sa nourrice : je le mis, à Cuffet, chez une sevreuse qui avoit elle-même deux enfans, dont le plus jeune venoit d'éprouver une petite vérole très-discrete ; & l'aîné étoit menacé, depuis quelques jours, de la même maladie. La sevreuse, avant de se charger de mon enfant, & afin de prévenir les reproches que j'aurois été en droit de lui

faire , me fit part de ce qui se passoit dans sa maison.

Je sentoîs tous les avantages de l'inoculation : je desirois que cette méthode fût plus généralement adoptée ; & j'aurois peut-être donné moi-même, dans ma patrie, l'exemple d'une première inoculation sur mon fils alors unique : cependant , pour éviter les reproches & les clameurs auxquelles je n'aurois pu me soustraire , jusqu'à ce que le danger eût entièrement cessé, je profitai de la circonstance pour faire inoculer mon enfant par la nature même. Je dis à la sevreuse, que je ne craignois pas la petite vérole ; que celle dont ses enfans étoient attaqués, n'étant pas d'une mauvaise nature , le mien courroit peu de risques , s'il la gagnoit ; & elle s'en chargea.

Le fils de la sevreuse eut une petite vérole discrète , ainsi que son frere ; il ne courut aucun danger. A peine étoit-il convalescent , qu'on vint me dire que le mien étoit malade. J'y volai , & je le trouvai fort accablé , avec une grosse fièvre , le visage rouge & enflammé. Nous étions alors dans le mois de Novembre : il commençoit à geler. J'aperçus un petit bouton qui commençoit à pointer au visage. Je dois l'avouer , cette éruption si prompte me fit craindre une petite vérole d'un mauvais caractère ; & je me reprochois déjà mon imprudence. J'ordon-

nai à la fevreufe de tenir mon enfant au lit le moins qu'il feroit poffible, de ne le point envelopper dans fa coëte de plume, comme c'eft l'ufage, & de l'expofer, plufieurs fois par jour, au grand air, en le promenant dans fon jardin. Comme elle avoit peine à adhérer à mes confeils, j'étois fouvent chez elle, & je lui donnois l'exemple de ce que je voulois qu'on fit.

Le troifieme jour de la maladie, l'éruption étoit déjà avancée; bienôt elle devint confluyente. Le corps entier étoit couvert de boutons plats qui fe touchoient; les yeux fe fermoient; toutes les parties du corps étoient rouges, enflammées & brûlantes; point de fituation commode pour ce petit malheureux. La chaleur du lit ne faifoit qu'augmenter fon mal; & fa garde ne fçavoit dans quelle fituation le tenir, pour diminuer fes douleurs; car tout fon corps n'étant qu'une plaie, il étoit difficile de le toucher, fans le faire fouffrir.

On lui faifoit boire une infufion de racine de guimauve édulcorée avec le fyrop de capillaire: la foif étoit extrême, ainfi que la chaleur; auffi buvoit-il encore, avec plaifir, d'une émulfion faite avec l'infufion de guimauve, les amandes-douces, le fyrop de capillaire, & le fel de nître, à petite dose: voilà les feuls remedes que je jugeai à-propos de mettre en ufage. J'enten-

dois crier, de tous côtés, à la thériaque, à la confection & au vin vieux. Je défendis expressement qu'on fit aucun usage de ces poisons. Je vis l'éruption aller en augmentant jusqu'au dixieme jour : la suppuration fut abondante ; déjà les boutons commençoient à sécher, & mon espoir commençoit à renaître. J'avois fait le sacrifice de sa beauté ; car je n'imaginois pas qu'il fût possible qu'il s'en tirât, sans porter des marques ineffaçables du mal dont il étoit tourmenté ; & il est d'une assez jolie figure, pour que je fusse fondé à avoir des regrets à cet égard. Enfin la dessiccation se fit ; & je vis tomber peu à peu toutes ces croûtes noires, dont tout son corps étoit couvert, sans qu'il restât la moindre trace du mal, si on en excepte une cicatrice auprès de l'anus, qui fut la suite d'un gros furoncle qui se forma pendant la dessiccation des boutons, & dont je hâtai la suppuration, avec des cataplasmes émolliens, & l'onguent *basilicum*.

L'on dira peut être, que, puisque j'étois décidé à laisser gagner la petite vérole à mon enfant, j'aurois dû l'y préparer ; mais de quelles préparations falloit-il user ? Je crois m'être convaincu du danger des remèdes trop compliqués & trop multipliés dans les maladies en général : d'ailleurs mon enfant étoit sain, bien constitué, robuste & vigoureux. J'avois eu le courage de le ga-

rantir du funeste maillot, de la bouillie de farine, & des corps de baleine, aussi funestes que le maillot : jusqu'alors, il n'avoit été nourri que de lait, de pain, d'eau, & du peu de fruit que la foiblesse de ses gencives lui avoient permis d'écraser.

Ses habits étoient simples, légers, larges & commodes : son humeur étoit douce, ni chagrine ni criarde ; ses pleurs annonçoient ses besoins, mais jamais autre chose : je n'imaginois pas pouvoir l'exposer à la petite vérole avec des armes plus avantageuses. Il a couru, je l'avoue, de grands dangers ; mais la nature vigoureuse les a surmontés. Il est actuellement à l'abri de cette maladie, dont je craignois qu'il ne fût attaqué, lorsqu'il ne feroit plus sous mes yeux. J'écris en Mars 1765 : mon fils n'a pas encore vingt-neuf mois.

Il a autant de conception qu'on peut en desirer à cet âge ; il n'est ni perroquet ni automate, comme le sont ordinairement les enfans *bien élevés* ; il ne dit & ne fait que ce qu'il veut dire & faire ; mais s'il fait mal, il le conçoit, dès qu'on l'en fait appercevoir. Il a la voix forte, pleine, sonore ; il articule beaucoup mieux que les enfans de son âge ; il est remuant, vif, pétulant, toujours en mouvement : il faudroit être bien habile, pour le faire rester deux minutes de suite à la même place, & fran-

quille ; il veut tout voir , tout toucher , & tout faire par lui même ; il se croit déjà assez fort pour se passer du secours d'autrui.

Il n'est ni mutin ni boudeux : s'il crie, lorsqu'on lui refuse ce dont il a envie, il s'appaise bientôt, parce qu'il sçait que ses pleurs deviennent inutiles pour l'obtenir : la gaieté renaît sur son visage ; & il ne se souvient plus de l'objet désiré. Il est vrai qu'on ne lui refuse que ce qu'il demande par humeur, ou qui pourroit lui nuire. Personne n'est étranger pour lui ; il accorde ses caresses à tous ceux qui les lui demandent ; aussi espérai-je bien, qu'il sera doux, humain, compatissant.

Il se leve ordinairement à sept heures du matin, court, saute, parle, rit, boit, mange indifféremment de tout, si on en excepte la viande dont je ne permets pas qu'il abuse ; & cela pendant douze heures : au bout de ce tems, on le porte au lit. Alors c'est une masse qui a perdu le sentiment : il dort pendant douze heures, & ne s'éveille que pour s'agiter encore autant de tems.

Ses dents ont percé tard ; il lui en manque même encore plusieurs : une fièvre de quelques jours a toujours été le précurseur de la sortie de la dent de l'alvéole ; & à chaque fois, l'eau froide ou chaude, quand il a eu soif, ont été le seul remède dont il ait fait usage, si on excepte quelques prises
de

de *semen-contrà*, de coralline & de rhubarbe en poudre, que je lui ai fait prendre, lorsque j'ai soupçonné des vers ou que je lui en ai vu rendre.

Je dois dire ici, que la méthode, que j'ai suivie, & que je suivrai constamment pour l'éducation de mes autres enfans, a trouvé quelques approbateurs qui en ont reconnu la bonté & la solidité; mais qu'elle n'a pas eu d'imitateurs, parce qu'il a fallu changer des usages, & sacrifier des préjugés à la vérité. La paresse, suite nécessaire de la foiblesse de notre ame, qui vient elle-même de notre mauvaise éducation, est encore un obstacle presque insurmontable. On aime bien ses enfans; mais on ne les aime pas assez pour leur sacrifier des momens qu'il faudroit dérober aux plaisirs ou à l'indolence: on préfère de se décharger de ce soin sur des domestiques. Il est pourtant quelquefois des meres assez généreuses pour prendre quelque part à l'éducation de leurs enfans; mais, dans ce cas, tous leurs soins se bornent à les parer, à leur faire des habits justes, & qui fassent paroître une taille délicate & avantageuse; & lorsqu'elles veulent joindre les agrémens de l'esprit à ceux du corps, elles font faire à ces petites marionnettes, à l'aide des coups & des menaces, toutes les singeries qu'elles imaginent propres à faire admi-

rer leur gentillesse : elles leur apprennent de petits contes qu'elles leur font répéter à tout propos , & ne leur laissent ignorer aucune des miseres dont cet âge est susceptible. Je vis, il y a peu de tems , une troupe de petits chiens qui faisoient des tours assez surprenans , pour que , dans l'éducation ordinaire , on fût flatté d'en voir faire autant à ses enfans ; aussi disoit-on de tous côtés : Voyez ces petits chiens. Qu'ils sont jolis ! On les prendroit pour des enfans : la comparaison n'étoit pas étrange. Je connois une mere qui a deux petits garçons qui sont obligés , tous les matins , de venir en tremblant de crainte , pencher la moitié du corps en avant , ayant les deux bras pendus aux côtés , comme deux bâtons , & souhaiter , dans cette attitude aussi gênée que ridicule , le bon jour à la maman qui , lorsqu'elle n'est pas dans sa belle humeur , les renvoie avec mépris & dédain. Il ne faut pas être grand forcier pour prédire que ces enfans , lorsqu'ils seront grands , seront des lâches & des fots : le mépris , la crainte & la gêne avilissent l'ame , la dégradent , & lui ôtent le sentiment ; la bassesse & le crime sont le partage des esclaves. C'est chez les peuples libres que l'on trouve des exemples de vertu , que l'on croyoit au-dessus de l'humanité ; & je ne craindrois pas de blasphémer,

en disant qu'en enchaînant la liberté dans un état, on en chasse les vertus.

Je connois une autre mere, & que je révérai toujours, qui a un si grand fond de tendresse pour ses enfans, qu'elle n'a jamais sçu s'opposer à leurs volontés : on peut dire qu'ils ont été de vrais enfans gâtés. Cependant, comme cette tendre mere, dont la sincere piété est toujours exemplaire, ne leur a jamais donné que des leçons de sagesse, & des marques de la bonté de son cœur compatissant & vertueux; qu'elle a toujours été renfermée dans le sein de sa famille, uniquement occupée de ses enfans & de son ménage, on n'en a vu aucun donner dans les excès trop ordinaires aux jeunes gens livrés à eux-mêmes. Si la vertu est innée dans le cœur de l'homme, comment peut-on s'en écarter, en ayant un modele continuellement sous les yeux ? Je n'ai plus qu'un mot à dire.

Chacun a sa foiblesse ici bas : le noble, sotement boursoufflé de l'ancienneté de ses titres, s'enorgueillit du mérite de ses ancêtres ; l'homme de lettres se félicite de ne devoir qu'à lui-même la considération qu'il s'est acquise ; le riche parvenu, sans regarder à côté ni derriere lui, jouit, par anticipation, de la noblesse future de ses descendans, dont il se regarde comme la mere-souche.

Moi, j'ai la vanité de laisser des enfans qui puissent me bénir un jour, en sentant toute leur supériorité sur leurs semblables. Avec un corps sain, robuste & vigoureux, ils auront une ame forte : ils seront doux, humains, affables ; ils ignoreront l'art de remper : c'est l'apanage des ames foibles ; ils soulageront les malheureux, s'ils le peuvent ; ils les aideront au moins de leurs conseils ; ils plaindront les riches, en appréciant les richesses à leur juste valeur ; ils n'encenseront pas la fortune ; ils auront assez de ressources dans leur propre constitution, pour n'être à charge à personne ; & ils auront peut-être la vanité de laisser des enfans qui leur ressemblent, & de voir renaître une nouvelle race d'hommes, qui remette l'humanité dans ses droits dont elle est déchue, depuis que le luxe, la vanité, l'orgueil, la mollesse & l'intérêt personnel ont fait fuir l'attachement à la patrie, & l'amour du bien public.

Les maladies, qui avoient été si prodigieusement répandues pendant toute l'année, diminuèrent sensiblement, pendant ces derniers mois, sur-tout pendant les deux derniers : il y eut seulement quelques fluxions de poitrine, toujours compliquées avec des fièvres putrides ou bilieuses ; les saignées, conséquemment, ne pouvoient ni ne de-

voient être répétées : il y eut aussi des fièvres putrides simples qui exigeoient le même traitement que celles dont nous avons parlé pour les mois précédens.

Je ferai observer ici , qu'un malade , âgé d'environ trente-cinq ans , attaqué d'une fièvre putride , que je traitai par la saignée & l'émétique dans les premiers jours de la maladie , que je mis ensuite à l'usage des antiseptiques & des calmans , pour diminuer la chaleur , modérer la soif , relâcher les solides , & auquel je fis encore appliquer deux emplâtres vésicatoires aux jambes , pour favoriser la transpiration , & débarrasser la tête du délire & de la phrénésie : je ferai observer , dis-je , qu'ayant fait purger ce malade le dix-septieme ou le dix huitieme jour de la maladie , la coction paroissant bien faite , la tête étant fort libre , le pouls doux , & presque point fiévreux , la purgation jetta de nouveau le trouble dans la machine , ralluma la fièvre , & me fit craindre une seconde fois pour sa vie ; enfin , après deux ou trois jours de sueurs fétides , & presque continuelles , il se fit une éruption miliaire qui termina la maladie : vraisemblablement la nature auroit fait elle-même toute la besogne , sans le secours de cette purgation qui la troubla dans ses fonctions.

Hippocrate a dit qu'il falloit purger , lors-

que la matiere étoit cuite ; mais qu'il ne falloit pas le faire , lorsqu'elle étoit crüe , à moins qu'elle n'abondât , c'est-à-dire qu'il a pensé que la purgation convenoit dans le commencement des maladies , lorsque le corps étoit plein : *Concocta purgare & movere oportet , non cruda , neque in principiis , nisi turgeant ; plurima verò non turgent.* J'admets , avec lui , cette maxime ; mais je ne crois pas qu'il soit essentiel de purger à la fin de la maladie , lorsque la coction est faite , quoiqu'on le fasse presque toujours sans danger ; & je ne m'apperçois pas que les paysans , qui n'admettent plus aucune espece de remede , lorsqu'ils commencent à se sentir un peu mieux , soient plus mal guéris que les autres : au contraire , leur convalescence est beaucoup moins longue ; & ils ne rechutent pas comme plusieurs de ceux que l'on purge souvent dans la convalescence , c'est-à-dire lorsque la matiere est cuite. Ceci est digne de l'attention des praticiens véritablement medecins ; car , quant à ceux qui craindroient de passer pour ignorans , s'ils quittoient leurs malades , sans leur avoir prescrit quelque nouveau médicament , ce n'est pas pour eux que j'écris : ils attribuent tous les accidens à la maladie & à la nature ; & toutes les crises heureuses sont l'effet de leurs remedes : je pense pré-

cifément tout le contraire. Tout événement heureux doit être mis sur le compte de la puissante nature, & tout changement en mal est ordinairement le produit des remèdes mal appliqués. *Si in methodo error fiat, multorum symptomatum auctor erit medicus, non morbus.* BAGL.

Je pense qu'il vaut beaucoup mieux ne pas passer, aux yeux du vulgaire, pour fort habile, en prescrivant beaucoup de remèdes, & en tuant les malades, que de paroître un médecin ordinaire, en les guérissant sans remèdes : d'ailleurs les succès constans du médecin qui gagne du tems, en temporisant, lui feront, à la longue, une réputation sûre & brillante, tandis qu'on se lassera de mettre sur le compte de la maladie les mauvais succès du médecin qui accable ses malades de drogues. *Res corporeæ admirabili quâdam, eâque æternâ & constanti regulâ gubernantur : naturæ itaque leges sibi hominibus non verba dare, sed reapse eos juvare volumus, notare, meditari, observare, eisque adamussim obsequi ac servire opus est.* BAGLIVI.



RECHERCHES

Sur la Colique des Potiers & autres ouvriers , pour servir à l'histoire de la maladie vulgairement connue sous le nom de Colique de Poitou ; par M. DE BORDEU , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.

Suite du Journal du mois d'Août de l'année 1763.

L'histoire profane n'est pas moins favorable à l'usage du cuivre , que ce qu'on trouve dans la *Bible* , au sujet de ce précieux & utile métal. Quelques traits suffiront pour montrer la manière de penser des divers peuples : ils ont fait des épreuves courageuses qui doivent nous servir de règle sur cet objet comme sur tant d'autres. Voyons d'abord ce qu'apprennent les philosophes & les historiens ; nous consulterons ensuite les médecins.

Aristote demande pourquoi l'on applique sur les meurtrissures des morceaux de cuivre , notamment des tasses ou des coupes de ce métal (a) , & pourquoi ces incommodités guérissent par cette application ? Il répond que le cuivre est froid , & qu'il a quelque chose de médicamenteux. Nous aurons

(a) *Cyathus ænei* , Problem. sect. x.

lieu de revenir sur cette décision d'*Aristote* ; mais il résulte des expressions de ce philosophe , que les coupes ou tasses de cuivre étoient d'un usage très-commun de son tems. On a coutume , parmi nous , d'appliquer sur les meurtrissures une pièce de cuivre , par exemple, un *liard* ; cette pratique vient , sans doute , des anciens : nous avons substitué la monnoie de cuivre aux tasses de ce métal. Chez les *Grecs* , une mere de famille , dont l'enfant faisoit une chute , trouvoit sous sa main une tasse de cuivre , avec autant d'aisance que nos meres y trouvent un *liard*. M. *De Cailus* conserve des vases de bronze , dont les *Grecs* se servoient comme des saucieres , ou pour boire (a) : il y a donc toute apparence que les *Grecs* buvoient dans des vaisseaux de cuivre : ils auroient , par conséquent , bien ri de nos craintes excessives , ou de la peur qu'on se plaît à nous faire de ce métal.

Les *Etrusques* , qui avoient une grande quantité de vases de terre , & dont on conserve encore des plats , faisoient aussi des bouteilles de bronze , dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous (b). Les *Romains* avoient des urnes en bronze , des armes de cuivre , des mors de bronze pour leurs chevaux ; ils employoient des vais-

(a) Recueil d'Antiquités , tom. iij.

(b) *Ibid.* tom. j.

seaux de cuivre pour le service des autels, de même que pour leurs besoins domestiques; ils faisoient enfin un usage extraordinaire de ce métal plus connu parmi eux que parmi les autres peuples (a). Leur santé n'étoit assurément pas plus mauvaise que la nôtre; au contraire, s'il est possible de trouver dans l'histoire, quelques traces des maladies & des incommodités qu'on voudroit attribuer au cuivre, ce n'est précisément que dans le tems où Rome fut devenue la maîtresse du monde. Renonçant alors au régime & aux pratiques anciennes, elle se laissa vaincre par le luxe; elle tomba dans un excès de petits soins, vers lequel les mœurs nous entraînent, dans ce siècle foible & sensible, timide & raisonneur, instruit & incertain.

Cependant *Petrone* nous instruit, dans son fameux repas de *Trimalcion*, de l'usage que les *Romains* faisoient du cuivre jusques sur leurs tables. Il parle d'une espece de *furtout*, ou de grand bassin, à la maniere des *Grecs*. Ce bassin portoit un petit âne de cuivre de *Corinthe*, chargé de deux besaces de ce métal, & qui contenoient, l'une, des olives noires, & l'autre, des olives blanches (a). Il parle des jeunes veaux qu'on

(a) *Ibid.* & Histoire de l'Académie des inscriptions, tom. xxv. *PLINE*, lib. 34.

(b) *Asellus Corinthius cum bisfaccio*. *PETRON-SATYRIC*.

faisoit bouillir dans des vaisseaux de cuivre (a), & enfin d'une sous-coupe de cuivre, faite pour supporter ou présenter une coupe (b). Ce festin étoit celui d'un empereur débauché : le cuivre y tenoit un rang auquel nos bourgeois ne le mettroient pas. La coupe, dont il est question, pouvoit, si l'on veut, être d'or, d'argent ou d'autre matière ; mais dès que la sous-coupe d'un pareil personnage que *Néron* étoit de cuivre, il n'y a pas lieu de douter que les sujets de cet empereur n'eussent des tasses faites de la matière dont étoient les sous-coupes qu'on servoit à sa table. Il se faisoit servir du veau cuit dans le cuivre ; il mangeoit des olives contenues dans un vaisseau de ce métal : que devoit-ce être chez le peuple ? Enfin *Trimalcion*, ou *Néron*, s'écrioit : Je suis le seul qui ai du vrai cuivre de *Corinthe* (c) ! On sçait que cette espèce de cuivre étoit fort recherchée, & qu'elle se vendoit au poids de l'or. : le cuivre ordinaire étoit réservé pour les gens du commun. Un empereur Romain se vançoit d'avoir des ustensiles de cuivre ; & aujourd'hui un simple particulier, qui a sçu se procurer de grandes richesses, affiche, avec enthousiasme, l'horreur du cuivre ! Il oublie que

(a) *Vitulos ahenos costos*. Ibid.

(b) *Poculum in lance Corinthiâ*. Ibid.

(c) *Solus sum qui vera Corinthia habeam*. Ibid.

sa mere lui faisoit autrefois la bouillie dans des vases de ce métal : entouré de masses d'or & d'argent , dans lesquelles la fortune l'enfvelit , il ne connoît plus même la monnoie de cuivre dont son pere achetoit du pain bis , lorsqu'il pouvoit s'en procurer à la sueur de son front !

Les *Franks* n'ignoroient pas l'usage du cuivre ; ils l'employoient aux ustensiles auxquels il est propre : les chaudières , qui servoient à l'épreuve de l'eau bouillante , étoient de cuivre (a). L'histoire de l'église fait mention de *S. Colomban* qui vivoit environ quatre cens ans après *Néron* , & qui fonda plusieurs monasteres dans les *Gaules* : il ne se servoit que de vaisseaux de cuivre pour célébrer le saint sacrifice , apparemment , dit *M. Fleury* , par esprit de pauvreté (b) ; d'où l'on peut conclure que le peuple , chez les *Gaulois* , buvoit souvent dans des vases de cuivre , tout comme chez les *Grecs* & chez les *Romains*. L'histoire de *S. Colomban* prouve encore , que les Catholiques ont adopté quelquefois les vaisseaux de cuivre pour le service des autels , à l'exemple de *Moïse*. Ce fait ne devoit-il pas , une fois pour toutes , fermer la bouche aux détracteurs d'un métal aussi généralement répandu ? On trouve encore , que *Ferdi-*

(a) Mém des Inscript. *ubi sup.*

(b) Hist. ecclesiast. liv. 35.

nand, premier roi de *Castille*, fit tenir, en 1050, un concile. « Ce concile ordonne la résidence aux évêques & aux clercs; il leur défend de porter des armes ou des habits indécens, & de loger avec des femmes; de sacrifier dans des calices de bois ou de terre; ce qui montre la pauvreté du pays, dit M. *Fleury* (a). Suivant le même auteur, « les prêtres, (s'écrioit Pierre *Damien* en 1072,) » vivent comme le peuple; ils plaident & se querellent comme les autres, & vont offrir le saint sacrifice, pleins de leurs passions: leur négligence pour le service du saint autel est si grande, que leurs calices sont d'étain ou d'autre vil métal crasseux & enrouillé (b). » Le concile ne détendoit pas les calices de cuivre: Pierre *Damien* ne paroît se plaindre que de la négligence des prêtres; ils laissoient enrouiller leurs calices; ils avoient oublié le précepte de *Moïse*, qui leur ordonnoit de tenir leurs vaisseaux de cuivre bien propres.

Ce qui se passe à *Nanterre*, bourg à deux lieues de *Paris*, est trop favorable à l'emploi des tasses de cuivre, pour être oublié. *Nanterre* est le lieu de la naissance de sainte *Genevieve*. Il y a dans ce bourg une église dédiée à cette sainte, &, dans l'inté-

(a) *Ubi sup.* liv. 59.

(b) Liv. 61.

rieur de l'église , près du portail , un puits dont l'eau est très-célèbre pour la boisson & pour des lotions aux yeux. Un grand nombre de personnes viennent user de cette eau ; & on se sert , pour la puiser & la boire , de deux tasses de cuivre attachées au mur du puits , au moyen d'une chaîne de fer qui y est scellée. Ces tasses ont été plusieurs fois usées par les buveurs : on les a toujours renouvelées ; & elles sont encore aujourd'hui de même métal. « Les terreurs » paniques du verd-de-gris , qui inquiètent si » fort nos *Sybarites* , (disoit une dame de *Paris* ,) » n'ont point encore troublé l'in- » nocente sécurité de ceux qui viennent en » foule boire de l'eau du puits de *Nanterre* , » & s'en baigner les yeux. On trouveroit » aisément beaucoup de pareils exemples. » J'ai souvent passé les fêtes de la Pentecôte , » dans une terre à deux lieues de l'*Isle-Adam* : on a peine à croire quel est le » nombre de pèlerins qui s'y rendent pendant les trois fêtes ; & à la Nativité de la » Vierge , pour implorer l'assistance de *Notre-Dame de Frouville*. J'y ai vu , de » même qu'à *Nanterre* , des tasses de cuivre attachées à une fontaine où l'on boit , » sans qu'il en ait jamais résulté aucun in- » convenient , sans que la crainte se soit » emparée des pèlerins qui ne connoissent » peut-être pas encore les élégies des enne-

» mis du cuivre. Enfin, (disoit la même
 » dame née & élevée à Paris,) » j'ai bu moi-
 » même, dans ma jeunesse, dans des tasses
 » de cuivre, qui me rappellent les mœurs
 » simples de nos ancêtres ; j'ai appris à pren-
 » dre garde à ma batterie de cuisine ; je
 » n'ai pas été épouvantée par l'exemple &
 » les pratiques timides & superstitieuses de
 » quelques-unes de mes compagnes, dont le
 » grand sçavoir & les soins minutieux qui
 » en résultent ; ont rempli la tête de phan-
 » tômes, au sujet du cuivre.

Interrogez les *quinze-vingts* que vous trouvez dans les rues de *Paris*, ayant en main une tasse de cuivre rouge, avec une petite anse de même matière : quelques-uns de ceux qui sont les mieux instruits des anciens usages de leur hôpital, vous diront que cette tasse fut originairement un des ustensiles qu'on leur fournissoit, & qu'elle servoit principalement à boire, chaque matin, une ration de vin ou d'eau-de-vie que la maison leur faisoit servir : donnez-leur à boire dans ces tasses ; vous verrez s'ils le refuseront.

Edouïn, roi d'une partie de l'*Angleterre*, au septième siècle de l'église, fit attacher, auprès des fontaines qui se trouvoient sur les grands chemins ; des coupes de cuivre, pour la commodité des pas-

sans (a). Personne n'enlevoit ces coupes, tant on respectoit les ordres du roi; mais chacun en usoit suivant ses besoins. Le roi avoit, sans doute, en vue de concourir au bien de ses sujets; il choisit des coupes de cuivre, pour faire boire les voyageurs: on connoissoit donc l'usage de pareilles coupes, sans quoi la bienveillance du prince eût entièrement porté à faux. Un acte aussi généreux n'auroit pas aujourd'hui l'approbation des ennemis du cuivre; ils aimeroient mieux vraisemblablement, qu'à l'exemple de *Gédéon*, général & juge du peuple *Juif*, un roi laissât boire ses sujets, ou en se courbant sur les fontaines, ou en puisant l'eau dans le creux de leurs mains, & la léchant comme les chiens (b). Mais *Edoüin* prit un parti plus réfléchi que celui de *Gédéon*. Celui-ci se comportoit en militaire, & comme il convient dans une expédition pressée; au lieu que la paix étoit si assurée dans les États d'*Edoüin*, qu'elle passa en proverbe. Cette paix profonde inspiroit aux sujets d'*Edoüin* des mœurs douces & tranquilles; ils jouissoient du sang froid nécessaire pour l'usage des vaisseaux de cuivre.

On voit encore, dans les provinces méridionales

(a) Hist. ecclésiast. liv. 35.

(b) Qui linguâ lambuerint aquas, sicut canes lambere. Lib. Judicum, cap. vij.

dionales du royaume, de très-honnêtes gens boire dans des vaisseaux de cuivre, qu'ils nomment *coupets* ou *petites coupes*. Le peuple de *Paris* boit dans des vases d'argent que les marchands de tisane attachent à leur ceinture, comme *Edouin* faisoit attacher ses coupes de cuivre aux fontaines des grands chemins : une chaîne legere mettoit en sûreté les coupes d'*Edouin* au milieu des grands chemins. Ne vaudroit-il pas mieux qu'on pût renoncer, dans les rues de *Paris*, à ces chaînes qui annoncent une méfiance peut-être utile & nécessaire, que d'avoir substitué aux coupes de cuivre des tasses d'argent qui annoncent une timidité certainement inutile, & peut-être nuisible à la santé ?

J'ai dit que d'honnêtes gens de nos provinces méridionales boivent quelquefois dans des vaisseaux de cuivre : ce fait n'est pas surprenant dans un pays où le luxe n'a pas encore fait oublier *Jean D'Albret*, roi de *Navarre*. Ce roi, si on s'en rapporte à une tradition qu'il est prudent de pas ébranler, promit à sa fille *Jeanne*, femme d'*Antoine De Bourbon*, qu'il lui donneroit sa coupe d'or, si elle chantoit une jolie chanson en accouchant : il lui recommanda, avec la tendre sévérité d'un pere, de ne pas lui faire un enfant *pleureur & rechigné*. *Henri IV* vint au monde : le roi lui frotta les lèvres

avec de l'ail, & lui fit avaler du vin. Sa mere gagna courageusement la coupe d'or ; elle avoit souvent bu dans un *coupet* de cuivre. C'est une espece de tasse portée par un manche cylindrique & creux : la tasse reste toujours dans l'eau qu'on garde dans une cruche ou une sorte de baril de bois, qui n'a qu'un fond, & qui est contenu par des cercles de fer ou de cuivre, comme on en voit chez les épiciers de *Paris*, pour contenir l'huile. J'ai vu boire, dans ces vases, des jeunes demoiselles qui auroient été de la cour de *Jeanne*, & qui jouissoient de la plus brillante santé. Comment, après cela, n'aurois-je pas été étonné d'entendre de longues dissertations contre le cuivre, de la part même de quelques petites sçavantes qui auroient pu être les chambrières de celles que je voyois boire dans nos *coupets* ; & comment aussi n'aurois-je pas été étonné que ces sçavantes fassent, avec leur vaisselle d'or & d'argent, tant d'ensans *pleureurs* & *rechignés*, & que les meres s'épuisant à calculer les effets des poisons & des âcretés, telles que celles de l'ail, & tant d'autres, ces enfans ne soient souvent que des especes de morts-nés !

Les *coupets* de cuivre, connus, dans la *Champagne*, & dans d'autres provinces, sous le nom de *tasses*, sont plus rares que ceux de bois. Rien de plus commun que les

tasses de bois, de terre & de corne dont les anciens se servoient aussi, avant de connoître les coupes de métal, de verre, d'ambre, de pierre, d'os & de cuir. On fit, dans tous les siècles, des coupes de ces différentes matières. Les premiers habitans de la campagne, dit *Martial* (a), se firent des coupes de terre. Dans ces siècles heureux & modestes, les statues même des dieux étoient de cette matière, suivant la remarque de *Juvenal* (b). *Ovide* célèbre les tems héroïques où les hommes buvoient dans des vases de hêtre (c). *Bacchus* buvoit, dit-on, dans une corne de bœuf; & cette tasse étoit moins remarquable que celle d'*Hercule* qui avoit un gobelet d'une grandeur si prodigieuse, que deux hommes le portoient à peine. Me prouvera-t-on qu'il n'étoit pas de cuivre? Quoi qu'il en soit, on voit, par ce qui vient d'être rapporté sur les différentes especes de tasses, pourquoi la quantité de celles de cuivre a dû être moindre. Ce métal devint trop précieux pour beaucoup de pauvres, & trop commun pour beaucoup de riches; mais il conserva toujours ses droits. Il fut employé pour des meubles aussi utiles que les coupes: on en fit des cuillers & des fourchettes; & cette pratique

(a) *Pocula, de facili composuit quæ luto.*

(b) *Fistilis & nullo violatus Jupiter, auro.*

(c) *Terra rubens crater, pocula sagus erat.*

deux encore dans bien des endroits du royaume. Il y en a dans lesquels chaque habitant porte dans sa poche sa cuiller & sa fourchette, comme les convives, chez les Romains, emportoient leurs serviettes.

On a porté le scrupule jusqu'à se plaindre de ce que les boulangers se servent d'un instrument de cuivre, nommé *coupe-pâte*, avec lequel ils partagent la pâte, & racent leurs *pétrissoirs*. Ces plaintes auroient eu plus de fondement; elles auroient paru d'une conséquence plus grande, si elles avoient porté sur les cuillers & les fourchettes. Et que ne se plaingnoit-on aussi de ce que les vendeuses de *cerneaux* les ouvrent & les préparent pour tout le monde, & au milieu de *Paris*, avec des petits couteaux de cuivre? Pourquoi ne réveillait-on pas l'attention de la police sur ce fait important? On auroit au moins pu lui faire remarquer que les tuyaux des fontaines publiques dans *Paris*, comme dans tant d'autres lieux, sont de cuivre, & que l'eau les use, en emportant des parcelles du métal. Ces remarques auroient donné lieu à des phrases vives & pathétiques, &, en cas de besoin, à des calculs sur la quantité de cuivre que peut contenir chaque sceau d'eau: ces phrases & ces calculs auroient trouvé des partisans parmi cette portion timide de citoyens, toujours prête à prendre l'alarme sur le plus

petit objet. Ne faudroit-il pas auffi interdire la monnoie de cuivre ? Quel est l'homme qui, dans fa jeunesse, n'ait joué au *palet* avec des *liards*, & qui n'ait souvent rempli fa bouche de ces pièces ? Ne seroit-ce pas l'origine de tant de maladies d'entrailles, qui se développent dans l'âge viril ? Il faudroit au moins, qu'on fît une ordonnance contre l'usage des épingles de cuivre : indépendamment de ce qu'on en avale quelqueune, elles gâtent, fans doute, les dents : cette remarque tient toujours son coin dans les plus minces Traités sur les dents, dont on ne cesse d'enrichir la médecine. Combien de femmes qui ne manquent jamais de donner cette cause aux défaits arrivés à leurs bouches ! Et la moitié des femmes du royaume, qui se parent avec des anneaux de cuivre, quels effets terribles n'éprouvent elles point de la crasse venimeuse qui noircit leurs doigts ! Ah ! quelle différence de leur santé à celle des dames de la ville ! J'en ai connu une de cette dernière espece, qui me disoit s'être enrhumée, parce qu'elle avoit oublié de mettre ses bagues ; elle n'auroit pas eu un amour si tendre pour ses bijoux, s'ils eussent été de cuivre, comme les bagues des femmes de la campagne. Tout le monde peut voir encore des boîtes à tabac de cuivre, comme des pommes de canne, & tant d'au-

tres meubles & ustensiles, On devroit, dira courageusement quelqu'un, bannir toutes ces pratiques. Je le croirai, lorsqu'il sera bien prouvé que ceux qui se servent de tous ces ustensiles de cuivre, sont plus sujets aux maladies que ces gens riches qui achètent tout au poids de l'or, hors la santé qui ne s'achète point, non plus que le courage, la paix & la fermeté de l'ame, ni le bon sens.

Quant à la batterie de cuisine, elle a presque toujours été faite de cuivre chez tous les peuples, les Chinois comme tous les autres. « Les cuisines du *Grand-Seigneur* sont meublées de la plus belle batterie qu'on puisse voir : la plupart des grandes pièces sont de bronze, tenues avec une telle netteté, que la vue d'icelles donne & du plaisir & de l'étonnement ; les autres ustensiles, qui sont de cuivre étamé, sont en si grande quantité, qu'on ne les peut compter (a). » Ainsi les cuisines des maisons religieuses, des hôpitaux, & des plus riches particuliers sont plus ou moins bien montées en cuivre ; ainsi les ustensiles nécessaires des habitans de la campagne sont la plupart de cuivre. Cependant c'est contre la batterie de cuisine que les plaintes ont

(a) Histoire du ferrail ; par BAUDIER.

été souvent multipliées : on lui a déclaré une guerre ouverte , & on a projeté de la bannir entièrement ; ce qui n'est pas assurément une petite entreprise.

Mais cette batterie a trouvé des défenseurs capables de rassurer le public. MM. *Formey* , *Matty* & *Eller* se sont formellement expliqués sur ce point , dans le *Journal Britannique* (a) ; ou plutôt MM. *Formey* & *Matty* y ont donné leur approbation aux réflexions & aux expériences de M. *Eller*. Après avoir fait quelques remarques sur l'usage des vaisseaux de cuivre , dont les *Juifs* se servoient par l'ordre de *Moïse* , M. *Eller*

» a fait bouillir des liqueurs dans des vais-
 » seaux de cuivre ; elles n'ont donné aucun
 » signe d'avoir pris du cuivre : il a fait bouil-
 » lir des solides ; ils n'y ont rien pris. La
 » biere & le lait bouillis n'ont rien produit ,
 » non plus que le vin ; le bœuf & les légu-
 » mes bouillis , rien ; le lard , les poires ,
 » les pommes bouillis , rien ; des viandes
 » cuites avec des plantes piquantes , telles
 » que l'ail , l'oignon & des épiceries , rien ;
 » la marmelade de jus de baies de sureau
 » & de pruneaux (qu'on mange , en *Alle-*
 » *magne* , avec du pain ,) cuite dans du
 » cuivre , rien ; les poissons , rien ; le café ,
 » rien. Le sel & l'eau ont pris quelque chose

(a) Année 1755 , Mars & Avril.

» de cuivreux , lorsqu'ils ont bouillis seuls ;
» mais étant mêlés avec la viande , ils n'ont
» rien pris. Tout cela doit anéantir , sans
» retour , le préjugé conçu contre le cui-
» vre : on a donné , à cet égard , dans les
» plus grandes exagérations. Il y a , en effet ,
» des auteurs qui soutiennent que l'eau gar-
» dée seulement une nuit dans du cuivre ,
» en montre la marque ; mais l'eau bouillie
» & refroidie n'a rien produit. Il n'en est
» pas de même , lorsqu'il y a du jus de ci-
» tron , du vin ou du vinaigre , où lorsqu'on
» expose le vaisseau de cuivre à l'humidité
» de l'air qui peut détacher du verd-de-gris.
» Ces mets causeroient des angoisses ; mais
» ce ne sont point des poisons : ce ne seroit
» qu'un émétique plus ou moins violent.
» Ces expériences peuvent servir de leçon à
» tant de gens qui débitent , avec confiance ,
» des choses qu'ils seroient le moins en état
» de prouver , ou qui adoptent , avec pré-
» cipitation , toutes les chimères qui se ré-
» pandent. Elles rassurent contre ce qu'ont
» avancé *Lanzoni* , *Valliesnieri* , *Mauchart* ,
» & les *Ephémérides d'Allemagne* sur les
» effets dangereux du cuivre. » Nous pou-
vons donc être tranquilles en *France* , mal-
gré les plaintes réitérées & soigneusement
affichées de ceux qui ont copié *Lanzoni* ,
Valliesnieri & *Mauchart* : nous avons à leur
opposer *Eller* , *Formey* , *Matty* , & l'ex-

périence de tous les siècles & de tous les états. Au reste, il sera nécessaire de faire, dans la suite, quelques réflexions sur les épreuves & les raisonnemens de M. *Eller*.

Passons à l'examen d'un fait sur lequel les Commentaires ne tarissent point, & qui regarde la batterie de cuisine. « Pourroit-on, (s'écrioit *Combalusier*,) » n'être pas frappé » du généreux exemple de la *Suède* qui a » pros crit l'usage du cuivre de la cuisine, » quoique la vente de ce métal soit pour » elle, une branche de commerce très-confi- » dérable (a) ? . . . Qu'on se conforme, dit le même auteur, » à l'exemple glorieux & » mémorable d'une grande nation qui, sur » cette matière, a oublié son intérêt, pour » ne consulter que l'humanité (b). » Les mêmes idées se trouvoient déjà dans l'*Encyclopédie*. « Le cuivre fait une partie considéra- » ble du commerce *Suédois*. Cette considé- » ration, quelque importante qu'elle paroisse » au premier coup d'œil, n'a point empêché » le gouvernement de proscrire l'usage du » cuivre dans tous les hôpitaux & établisse- » mens qui sont de son ressort. Un exem- » ple aussi généreux doit-il n'être point suivi » par des nations moins intéressées que la

(a) *Observ. & Réflex. sur la Colique de Poitou*, pag. 104.

(b) *Ibid.* pag. 288.

» *Suède* au commerce du cuivre (a) ?

Remontons à la source. Voici la déclaration de sa *majesté le roi de Suède*, & des chambres royales du commerce & des mines, donnée à *Sthockholm*, le 5^e Septembre 1754..... « De par le Roi. Nous, » vu l'effet mal-sain & dangereux qu'a produit l'usage général de la batterie de cuivre fine de cuivre rouge & jaune, & la grande » sûreté pour la santé, de celle de fer étamé, » déclarons & ordonnons que de cette dernière l'usage soit introduit non-seulement » dans les armées & flottes du roi, mais » recommandons à tous nos fideles sujets cette » espece de batterie de fer étamé, déjà » adoptée dans plusieurs pays étrangers ; & » afin qu'il s'en trouve, à un prix raisonnable, une quantité suffisante, tant pour les » besoins du royaume, que pour faire quelques exportations dans les pays étrangers, avons accordé pleine liberté (b)... » Sa *majesté*, occupée de tout ce qui peut » favoriser le succès du commerce de son royaume, promet non-seulement sa très-gracieuse protection à tous ceux qui prouveront avoir fait des exportations, pour les pays étrangers, de cette batterie

(a) Encyclop. au mot *Cuivre*.

(b) Suivent les conditions imposées aux manufactures de fer.

» de fer étamé , mais même accorde 10
 » pour 100 de bénéfice , à prendre sur le
 » fonds du comptoir des manufactures...
 » Donné , &c. (a).

Est-il donc vrai que la *Suède* proscrive l'usage du cuivre de la cuisine , & qu'elle ait oublié son intérêt , pour ne consulter que l'humanité ? Il semble que cette déclaration soit moins une défense d'employer le cuivre , qu'un encouragement pour l'emploi & pour la fabrication du fer étamé : c'est une permission à laquelle les manufactures de cuivre s'opposeroient vraisemblablement. Ceux qui étoient à la tête du projet de la manufacture de fer , n'auront pas manqué de faire sonner fort haut les forfaits du cuivre. Eh ! quelle autre raison auroient-ils pu mettre en avant , pour obtenir quelque faveur pour leur nouvel établissement ! Ils auront fourni des essais de leur vaisselle ; ce qui aura suffi pour en introduire l'usage dans les armées & les flottes , & pour recommander cet usage à tous les Suédois ; mais il n'y a là-dedans rien de coactif , rien d'exclusif pour le cuivre. Les partisans de ce dernier auroient peut-être voulu exclure le fer ; en quoi ils avoient tort. Le roi l'introduit dans ses ar-

(a) Cette déclaration a été traduite par un des membres de l'ambassade de Suède. Nous avons l'original qui a été confronté avec la traduction , par des connoisseurs.

mées, sans défendre le cuivre : il recommande le fer, sans qu'il ordonne de renoncer au cuivre. D'ailleurs *sa majesté le roi de Suède*, occupée de tout ce qui peut favoriser le succès du commerce de son royaume, accorde 10 pour 100 à ceux qui feront des exportations de cette batterie de fer dans les pays étrangers. Voilà le nœud de la chose : on vient de faire valoir les manufactures de fer étamé ; mais encore une fois, on ne proscriit pas l'usage du cuivre ; on ne renonce pas à la branche de commerce qui provient de ce métal ; on continuera de le vendre à ceux qui en demanderont. Tout cela est fort sage, & ne gêne la liberté de personne. Cette ordonnance ne heurte pas directement celle de Moïse sur l'usage du cuivre ; elle ne fait pas la critique de celle d'Edouin, roi d'Angleterre : elle a été défigurée dans l'*Encyclopédie*, & par Combustus.

Voilà ce que c'est que des ouïs-dire ! Mais pardonnons à Combustus cette légère faute, en faveur des éclaircissmens qu'il paroît fournir sur un article essentiel de la même déclaration. Voici cet article : *Nous recommandons à tous nos fidèles sujets cette espece de batterie de fer étamé, déjà adoptée dans plusieurs pays étrangers.* La difficulté roule sur ces dernières paroles, *la batterie de fer étamé, déjà adoptée dans plusieurs*

pays étrangers. S'il ne s'agit que de la liberté, dont tout le monde jouit, d'avoir des ustensiles de cuisine en fer, certainement la batterie faite de ce métal, est dès long-tems adoptée en France : le peuple même y a toujours connu des marmites de fer, & bien des ustensiles de *fer-blanc*, depuis que celui-ci est en usage ; ce qui n'a pas empêché la nécessité du cuivre dans beaucoup de circonstances ; mais si le mot *adopté* s'entend d'un usage du fer reçu, de manière à exclure le cuivre, il n'y a point de pays où cela ait passé en loi ni en coutume. Où est donc le mot de l'énigme ? Je le trouve dans l'ouvrage de *Combalusier*. « Les soins également pressés & éclairés, que Mad. *** » a pris, pour remplir ce double objet d'utilité publique, (*découvrir le danger du cuivre, & en trouver le remède,*) méritent bien que j'en fasse ici une mention honorable. M. le baron *Scheffer*, l'aîné, qui en a été le témoin assidu, pendant son ministère auprès de notre cour, a porté en *Suède* les premières lumières qui ont déterminé le parti courageux du gouvernement sur ce sujet (a). » Ainsi l'on dit aux Français : Le roi de *Suède* a pros crit le cuivre ; & il se trouve qu'il a seulement donné

(a) *Ubi sup.* pag. 233.

la permission d'établir une manufacture de batterie de fer : d'autre part, on dit aux *Suédois* : La batterie de fer étamé est adoptée dans plusieurs pays étrangers ; & il se trouve , (pour ce qui concerne la *France* ,) que M. le baron *Scheffer* , ayant été témoin des soins éclairés & empressés de Madame *** a ensuite apporté en *Suède* les premières lumières à cet égard. Cette étincelle suffit pour allumer nos têtes ! On s'échauffe ; on s'électrise les uns les autres. Eh bien ! vous répète , sans cesse , un vieux nouvelliste , moitié philosophe , moitié médecin , les *Suédois* viennent de faire le sacrifice de tout leur cuivre. Les *François* , dit un autre , renoncent journellement à la batterie de cuisine de cuivre. Ces vieilles nouvelles volent de bouche en bouche ; chacun les orne à sa guise , & suivant ses passions : qu'arrive-t-il ? C'est que ce ne sont que des propos vagues , légers , inconsiderés ; des faits grossis au centuple , & très-mal rendus ; des objets de conversation , qui finissent par ennuyer ceux qui ont le goût & le tact du vrai.

Me permettra-t-on d'opposer à l'exemple de Madame *** celui d'une dame de *Paris* , dont j'ai parlé ci-dessus , & qui m'a défendu de la nommer ? Les *soins* de celle-ci s'étendent sur son ménage ; elle en bannit l'inattention & la mal-propreté qui peuvent

tendre l'usage du cuivre sujet à quelques inconvéniens ; elle craint très-sincèrement de voir ses concitoyens tomber , à force de raffiner , dans une suite d'idées phantastiques que la peur fera naître dans leurs imaginations agitées , & qui seroient cent fois pires que les mauvais effets du cuivre. Ses *soins éclairés* pour ce qui regarde l'intérieur de son domestique , ont mérité l'attention de plus d'un étranger , qui ont ensuite apporté dans leur pays une fort bonne idée de la maniere de vivre des dames *Françoises* : toutes les bonnes ménageres du royaume la prendroient volontiers pour modele ; & ces ménageres , avec leurs enfans , font le gros de la nation , qu'il ne faut pas concentrer dans quelques maisons de *Paris*.

Je trouve , parmi les ennemis du cuivre , une espece de vœu pour celui qui réussiroit à bannir tous les ustensiles de ce métal. On devroit , dit-on , assembler tout ce cuivre , & lui en ériger une statue (a) : elle seroit , il faut en convenir , non moins énorme que le fameux colosse de *Rhodes* ! C'est ainsi que *Spurius Carvillius* , ayant défait les *Samnites* , fit fondre toutes les armes de cuivre qu'il avoit prises sur eux , & en fit faire une statue de *Jupiter* , au pied de laquelle il plaça la sienne. Croyez-vous

(a) Encyclop, au mot *Cuivre*.

qu'il ne se glisât pas quelques tasses de cuivre parmi toutes les armes des *Samnites*, qu'on fit fondre ? Ou bien, aimeriez-vous mieux penser que les *Samnites* buvoient dans leurs casques (a) ? Quoi qu'il en soit, la statue de notre héros, destructeur du cuivre, seroit, sans doute, plus considérable que celle de *Carvillius*.

Je trouve aussi qu'un des plus déterminés *cuivro-phobes*, (s'il est permis de parler ainsi) s'est mêlé de faire une prédiction, pour favoriser l'usage des nouvelles fontaines filtrantes par lui imaginées... « Voici, dit-il, » ma prédiction géométrique... In- » sensiblement, & avec le tems, le cuivre, » ennemi du genre humain, sera banni des » cuisines & des pharmacies de *Paris*, tant » pour l'eau que pour la préparation des reme- » des (b). » Il ne faut donc pas se flatter que quelqu'un parvienne au point d'être le réformateur général, & de mériter, par un seul acte de vigueur, la statue qu'on nommeroit, à bon droit, de *la vieille vaisselle*. J'en suis fâché ; car j'avois à proposer un projet sur cette statue : je la voudrois mo-

(a) Les Romains disoient, en maniere de proverbe : Le casque est la tasse d'un soldat, (*galea poculum militis.*) *Alexandre* se trouvant pressé par la soif, on lui offrit de l'eau dans un casque.

(b) M. AMY ; *Nouvelles Fontaines filtrantes*, &c.

delée sur ces monumens où sont représentés les *Bramines*, appliqués aux divers travaux qu'ils s'imposent. Il y en a qui ont le cœur si tendre, qu'ils vivent le nez & la bouche enveloppés d'un linge, de peur de faire mourir quelque mouche, en l'avalant avec l'air de la respiration; ils ont toujours un balet à la main, avec lequel ils balaient devant eux, pour écarter les vers & les autres insectes: ils passent ainsi leurs jours, courbés vers la terre, marchant sur la pointe des pieds, & le balet en main, pour se faire une route. Cette attitude me paroîtroit assez convenable pour la statue de celui qui banniroit toute la batterie de cuivre.

Mais cessons de nous alarmer les uns les autres; rassurons-nous au contraire; ne donnons point dans des excès inutiles; portons l'attention nécessaire dans l'usage du cuivre, & continuons à l'employer, comme on l'emploie depuis le commencement du monde; craignons les suites d'une fausse logique qui nous feroit chercher la certitude & la précision géométrique sur des matieres qui ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse; évitons les écarts des imaginations échauffées, qui, de proche en proche, nous dégoûteroient des choses les plus nécessaires à la vie. Si nous voulons ériger des statues, que ce soit à ceux qui feront

régner dans tous les ménages la paix, l'aisance, les lumières & la gaieté nécessaires : voilà les moyens de mettre les hommes à l'abri de la négligence, suite ordinaire de la foiblesse, de l'ignorance & de la langueur qui s'emparent d'eux, lorsqu'on les opprime, ou qu'on leur fait peur.

La suite dans les Journaux suivans.

R É F L E X I O N S

*Sur l'usage des humectans ; par M. PARIS,
docteur en médecine de l'université
de Montpellier.*

MONSIEUR,

J'ai lu dans votre Journal du mois dernier une observation de M. Pamard fils, chirurgien, sur un strabisme connivent, *accompagné de l'affaïssement de la paupière supérieure de l'œil droit ; maladie secondaire traitée sans succès, guérie ensuite par l'usage continu des humectans.*

Ce chirurgien, aussi ingénieux qu'habile dans son art, prétend que c'est le seul remède qui convienne aux maladies spasmodiques ou convulsives, & que les succès qui en résultent, prouveront toujours plus la nécessité où nous sommes de nous ranger,

sous les loix du generetix auteur (a), à qui nous en sommes redevables.

Presque tous les médecins anciens & modernes ont conseillé & mis en usage les humectans dans les maladies spasmodiques ; Hoffman, autorisé par Hippocrate & Galien, & plusieurs auteurs anciens, ont conseillé cette pratique, de même que Stahl, Riviere, Zacutus Lusitanus, &c. Mais quoique M. P. ne soit point le premier auteur de cette pratique, il n'est pas moins louable de l'avoir renouvelée ; il est vrai que cette maladie, de même que toutes les autres, reconnoissant plusieurs causes différentes, on ne s'en est pas tenu au seul usage des humectans pour les combattre toutes. M. Pomme ne diffère donc de tous les autres médecins, qu'en ce que n'admettant qu'une seule & même cause pour cette maladie, il n'admet aussi qu'un seul moyen curatif : trois réflexions se présentent naturellement à la vue de ce système.

1^o La cause des affections vaporeuses est-elle toujours l'éretisme des nerfs ?

2^o L'usage continu des humectans est-il le seul moyen curatif ?

3^o Peut-on employer ces remèdes sans danger ?

(a) M. Pomme le fils.

1^o Il est démontré que plusieurs causes très-oppoſées les unes aux autres , peuvent produire la même maladie ; celle qui fait le ſujet de mes réflexions eſt peut-être celle qui en reconnoît un plus grand nombre : on ne peut donc affurer que l'éreſiſme des nerfs ſoit toujours la cauſe des affections vaporeuſes.

La connoiſſance parfaite de la véritable cauſe qui procure une maladie parmi pluſieurs autres compliquées , étant la pierre d'achoppement de la plûpart des médecins , il n'y a qu'une profonde théorie , ſoutenue par l'obſervation , qui puiſſe nous en faire diſtinguer la vraie cauſe *auprès de chaque malade*. Car, dit M. Raulin (a), *on ne ſçauroit jamais guérir une maladie vaporeuſe, compliquée, ſans avoir une connoiſſance parfaite de la cauſe des vices d'où elle dépend, des parties ou des viſceres qui ſont affectés, il faut encore ſçavoir diſtinguer la cauſe vaporeuſe de celle de la maladie compliquée ; car ſi les vapeurs dépendent de celle-ci, on pourroit l'irriter, en donnant des remèdes pour l'autre.*

Le même auteur ajoûte en un autre endroit , que la délicateſſe qui rend les nerfs ſuſceptibles d'irritation , ne doit point être

(a) Traité des Vapeurs.

confondue avec la débilité diatonique, celle-ci est occasionnée par le relâchement : il faut, pour la guérir, des remèdes toniques, actifs, qui donnent de l'action aux solides.

Les médecins reconnoissent plusieurs différentes especes de vapeurs produites par des causes également différentes. Les affections de l'ame, par l'étroite connexion de celle-ci avec l'économie animale, suffisent quelquefois pour produire cette maladie ; quelquefois aussi elle doit son existence à une trop grande rigidité, ou à un relâchement excessif des solides. Les bornes que je me suis prescrites ne me permettant pas d'entrer dans le détail des différentes causes qui peuvent produire cette maladie, il me suffit de prouver qu'elle n'est pas toujours la même : un praticien de bonne foi qui emploieroit toujours les mêmes remèdes (soit toniques ou humectans) en seroit bientôt convaincu par leur peu de succès.

2^o Le médecin ne sçauroit trop s'arrêter à la variété des causes qui exigent des remèdes proportionnés à leur nature. L'usage continuel des humectans ne peut donc être le seul moyen curatif, puisque la cause de la maladie n'est pas toujours la même.

On doit distinguer les remèdes qui conviennent dans le paroxysme, d'avec ceux que la sagacité du médecin doit prescrire

après le paroxysme. Presque tous les auteurs conviennent que dans le paroxysme il faut donner des remèdes propres à faciliter la circulation du sang qui se trouve rallentie ou interceptée en différens endroits par les convulsions ou les éretismes.

M. Imbert, chancelier de l'université de Montpellier, dit dans une de ses theses : *In paroxysmo hysterico ad castorea tanquam ad sacram anchoram confugimus, variaque fetida admovemus naribus, spasmos sedamus narcoticis quæ optimè cardiacis permiscuntur, dum constricta à spasmovasa humores coercent, fluxumque eorum prohibent, quod ex pulsu, dejectis omnino ægri viribus, membrorum frigiditate novimus (a).*

Etmuller, Riviere, Haller, Sydenham, & une infinité d'autres recommandent le *casteorum* & le *laudanum* pour calmer les douleurs, s'il en est de considérables : ils ont obtenu de bons effets dans de pareils cas, des potions calmantes anti-vaporeuses. Quand le paroxysme est fini, dit M. Astruc, on ne doit plus s'occuper que d'en prévenir les retours ; & pour cet effet il faut tâcher de reconnoître quelle en est la cause

(a) Quæst. 11 : *An hysteria sal sedativum.*
Hombergic.

antécédente pour la combattre le plus efficacement qu'on pourra par les remèdes convenables. Si le mal vient de la rétention ou de la suppression des règles, des vuidanges ou des fleurs blanches, il faudra employer des emmenagogues, & les autres remèdes destinés pour ces maladies (a).

Si l'âcreté seule des fleurs blanches y donne lieu, on aura recours aux délayans, aux tempérans & aux adoucissans; si c'est à l'âcreté ou à l'abondance de la semence qu'on doit attribuer le mal, on profitera des secours ordinaires pour y remédier, dont le plus sûr, & peut-être l'unique, est l'usage du mariage; en tout cas on emploiera les anti-aphrodisiaques qui conviennent dans la fureur utérine; enfin s'il y a quelque tumeur ou quelque obstruction dans la matrice, dans les ovaires, dans les trompes ou dans les environs, on travaillera à les résoudre par l'usage des apéritifs. Les remèdes qu'il conseille, sont les apéritifs martiaux, les apéritifs mercuriaux, les résines anti-hystériques, telles que le *casteorum*, le *galbanum*, &c.

La troisième réflexion consiste à sçavoir si l'usage continuel des humectans est sans danger.

(a) Maladies des femmes, tom. iij, pag. 270.

Il n'est point de remède dont l'usage trop continué, soit exempt de danger : les humectans sont moins à l'abri de ce reproche que bien d'autres ; car les fibres de l'estomac & du canal intestinal, étant débilitées, on doit craindre les effets des mauvaises digestions, & du chyle mal conditionné, si l'on relâchoit trop les solides. On prépareroit les voies à des coagulations, à des concrétions des liquides qui seroient enfin une nouvelle maladie. Les observations exactes, très-répétées, & les sentimens des auteurs sur ces mêmes observations, en donnant plus de poids à ce que j'avance, confirment mon avis (a).

M. Raulin dit : Quand on a exercé la médecine avec assez de lumière pour faire des observations utiles, on connoît, par l'expérience, que la compression que l'eau d'un bain fait sur le corps, cause, si elle est de trop de durée, sur-tout à des personnes délicates, des douleurs de tête, des vertiges & d'autres incommodités qui proviennent de ce que l'eau forme une atmosphère beaucoup plus pesante que celle de l'air dont elle tient la place. Comme la tête n'est pas submergée, les vaisseaux en sont moins comprimés que dans les autres par-

(a) Eclaircissement sur la seconde édition; pag. lxxiv, & sect. 3, chap. iij, pag. 355.

ties. Le sang y trouve moins de résistance qu'ailleurs ; s'y porte en plus grande abondance , & sa circulation y est gênée à cause de la compression des autres parties qui s'opposent au retour de ce liquide par les veines qui doivent le reconduire au cœur ; ce sont des faits qu'un médecin ne peut pas ignorer.

L'usage trop répété des bains & des humectans ne peut donc être que pernicieux ; & dès qu'on voit qu'ils affoiblissent & ne conviennent point aux malades , les amers sont fort utiles. Il faut les choisir & les varier selon les indications ; les amers céphaliques sont à préférer , parce qu'étant toniques , ils font leurs effets sans irriter , rapprochent sans violence les fibres relâchées de l'ordre de la nature , & les rendent plus propres à faire leurs fonctions : je pouvois citer bien des observations de différens auteurs pour prouver combien l'usage continuel des humectans peut être dangereux , mais il n'est personne (pas même l'auteur des Affections vaporeuses) qui , dans le cours de sa pratique , n'ait été à même de se convaincre de cette vérité ; quoique l'ingénieux *Teliamed* dise que l'eau étant un élément si favorable pour nous , il doit nous être naturel , & que si le tempérament s'altère par les maladies , ou s'il s'affoiblit , nous n'avons point de moyen

plus sûr & plus prompt pour rappeler la nature à ses devoirs , & pour bannir ses foiblesses , que de la réunir à son principe (a).

On ne sçauroit cependant se refuser aux éloges que mérite (b) l'auteur des Affections vaporeuses ; son attention continuelle à observer sur l'usage des humectans , en éclairant certains médecins systématiques qui ne veulent ordonner , après la paroxysme , que des remèdes toniques , actifs , propres à augmenter l'incendie , peut contribuer dans certains cas à soulager l'humanité ; & quoique son sentiment soit trop étendu , il n'en est pas moins louable.

O B S E R V A T I O N

Sur une Pierre urinaire , engagée dans l'orifice de la vessie ; par M. MARTIN , principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

François Armand , âgé de vingt-trois ans , de l'Umeau en Bazadois , entra dans l'hôpital , le 23 Mai 1764 , pour se faire guérir d'une hernie inguinale du côté gauche , qui rentroit avec facilité , & dont le volume étoit monstrueux , quand elle sor-

(a) De l'Origine de l'homme & des animaux.

(b) M. Pomme le fils.

toit. Depuis son bas âge, il se plaignoit d'une difficulté d'uriner, dont il attribuoit la cause à l'hernie dont il étoit affligé, parce que, disoit-il, il n'avoit jamais rendu de graviers. J'avois de la peine à concevoir qu'une descente, à moins qu'elle ne fût formée par la vessie, eût pu causer une ischurie aussi constante; car, dans le cas d'une hernie intestinale, après la rentrée de l'intestin, l'ischurie devoit cesser. Pour m'assurer si la cause ne se trouvoit point dans la vessie, j'y portai mon algali; & j'eus de la peine à vaincre une pierre que je rencontraï à son orifice. Dès ce moment, je pensai à l'opération qu'il convenoit de lui faire; & s'il m'avoit été permis de l'entreprendre, je l'aurois exécutée, huit jours après, de la manière que je le dirai plus bas. Mais le chirurgien lithotomiste de la ville de Bordeaux, qui a seul le droit exclusif pour la taille dans l'hôpital, ne fut pas de mon avis. Il jugea la pierre entièrement renfermée dans la vessie, & d'un très-gros volume, par rapport à son ancienneté, & à l'impossibilité qu'il avoit éprouvée de sonder le malade: il ajoûta même, qu'il seroit très-difficile d'en faire l'extraction, à moins qu'elle ne fût friable, ou qu'il s'en trouvât plusieurs. Il est certain que, dans l'idée où étoit ce grand lithotomiste sur la grosseur de la pierre,

il devoit naturellement s'effrayer & reculer ; puisqu'au mois d'Octobre de l'année 1763, il avoit jugé à propos, par un excès de prudence, sans doute, d'abandonner une pierre du poids de deux onces, au nommé *Bachelier*, soldat dans le régiment de Vermandois, après lui avoir fait subir l'opération de la lithotomie. Je rendrai compte, une autre fois, de ce qui s'est passé dans cette opération ; & je reviens à François Armand. Ce grand lithotomiste en question, lui conseilla d'attendre jusqu'à l'automne prochain, pour l'opération, & de se retirer jusques-là. Mais, à la veille de son départ, la fièvre le prit ; quelque tems après, il lui survint la petite vérole, & enfin il mourut, le 12 Septembre suivant. L'ouverture du cadavre fut faite, le lendemain, en présence de plusieurs personnes. Nous ne trouvâmes qu'une seule pierre, étroitement engagée dans l'orifice de la vessie, d'une figure & maniere de doigt recourbé, ayant deux extrémités, celle qui répondoit au corps de la vessie, beaucoup plus grosse & arrondie que celle qui répondoit au dehors, filonnée dans une partie de sa longueur, semblant embrasser, par sa partie concave, l'arcade, pesant une once, & composée de parties tartareuses de l'urine, qui s'attachent ordinairement au vaisseau qui la reçoit.

Cette observation toute simple qu'elle paroisse, nous offre cependant trois choses essentielles à considérer. 1^o Pourquoi une pierre qui a resté si long-tems engagée dans l'orifice de la vessie, d'une nature molle & friable, n'est-elle parvenue qu'au poids d'une once. 2^o Quels sont les signes qui pouvoient la faire reconnoître. 3^o Enfin quelle est la méthode d'opérer qui lui convient. Je ne me flate point de satisfaire les maîtres de l'art dans l'explication que je donnerai de la cause du petit volume de la pierre, ainsi que des signes que je lui crois propres, & du choix de l'opération que j'aurois fait ; mais j'espère qu'ils me sçauront bon gré de mes efforts, & qu'on les recevra comme une preuve de mon zèle & de mon émulation. Dans cette confiance je dirai donc que la vie dure & laborieuse, que cet homme étoit obligé de mener pour gagner sa vie, (il étoit laboureur) est une des principales causes qui a empêché le grand accroissement de la pierre. En effet tout le monde sçait que la pierre & la goutte ont beaucoup de rapport ensemble ; & qu'outre les dispositions constitutives du tempérament pour engendrer ces deux maladies ; ceux qui font le moins d'exercice, qui se nourrissent d'alimens mucilagineux, & de jeunes animaux, &c. sont les plus sujets à cette maladie ; & cer-

tainement la misère de François Armand ; qui l'a obligé de réclamer notre secours , ne lui permettoit pas ce repos ni cette nourriture qui , dans tout autre , auroit pu augmenter la première disposition qu'il a eue au calcul. Quant aux signes qui pouvoient la faire distinguer d'avec une autre , c'étoit d'abord une douleur que le malade ressentait , lorsqu'on portait le doigt aussi près qu'il étoit possible de l'arcade ; la difficulté constante d'uriner , soit que le malade fût debout ou sur son séant ; le défaut de pesanteur que cause ordinairement une pierre , quand elle est d'un gros volume , & sur-tout quand on se tient droit ; l'introduction des doigts dans l'anus qui la faisoit toujours reconnoître sans qu'elle changeât jamais de place ; quelquefois une faillie qu'elle pourroit faire au périnée ; enfin l'impossibilité de pouvoir introduire un algali qui ne feroit pas bien délié ; & le choc qu'on ressentiroit à son extrémité. Je sçais que quelques-uns de ces signes peuvent se rencontrer dans les pierres contenues dans la vessie ; cependant ils ne s'y trouvent pas constamment ; mais s'ils ne sont pas pathognomoniques , il peuvent toujours donner des soupçons pour un fait semblable , & alors faire changer son pronostic , & se mettre à même de faire le choix de la méthode pour l'opération ;

car quelque bonne & générale qu'en soit une, elle ne peut convenir dans tous les cas. Depuis que la taille a cessé d'être un secret dans la famille des Collots, & qu'on l'a pratiquée en public dans l'hôpital de la Charité à Paris, & dans d'autres villes du royaume; tous les grands hommes de l'art se sont attachés à la perfectionner; & si tous les chirurgiens aujourd'hui ne sont pas en état de la faire, c'est vraisemblablement à cause de la charge de lithotomiste, établie encore dans quelques villes, par un ancien usage des siècles reculés. Hippocrate avoit fait le serment de ne jamais la pratiquer, & regarda en conséquence les plaies de la vessie comme mortelles. Celse l'a cependant pratiquée & décrite; mais sa méthode ne convient guère qu'aux enfans, parce qu'ayant leur vessie plus haute à proportion que les adultes, la pierre s'engage avec facilité dans l'espace membraneux du canal de l'urethre qui se trouve entre le bulbe & la glande prostate, qui est le seul cas pour le dire en passant où cette manière d'opérer convient, qui peut néanmoins se rencontrer quelquefois dans les adultes. Le grand appareil inventé par Jean de Romanis, médecin de Crémone, ne sçauroit non seulement convenir pour la situation de notre pierre; mais même encore cette méthode ne devoit jamais se

pratiquer ; & un régleme^{nt} de la magistrature qui la proscriroit entierement épargneroit bien des victimes , sur-tout dans cette ville. Le plus grand nombre des méthodes latérales du col de la vessie ne sçau^{roit} non plus y convenir , puisque le catheter , introduit dans cet organe , est le guide de l'opération , ou sert à y conduire le lithotome ; & dans ce cas-ci il n'est pas possible de bien l'introduire jusque dans la vessie. Le haut appareil mis en usage par Pierre Franco , ne sçau^{roit} non plus avoir lieu , puisque la pierre n'est qu'en partie dans la poche urinaire même. La méthode de M. Foubert , pratiquée avec ses instrumens , ou avec ceux de M. Thomas , seroit également aussi peu sûre que cette dernière , par l'impossibilité qu'il y auroit à faire des injections dans la vessie , & par la difficulté de faire garder les urines à un malade qui souffre , par la présence de sa pierre , de cruelles douleurs. Quelle méthode convient donc pour un cas semblable ? C'est précisément celle que le célèbre M. Ledran nous a décrite dans son Traité d'opérations. En effet la sonde droite qu'il nous recommande après avoir fait une incision avec son rondache aux tégumens & à l'urethre , par le moyen du cathéter ; la sonde droite , dis-je , auroit été introduite entre la pierre & l'orifice ; alors , par le
moyen

moyen du fillon de la sonde, on auroit aggrandi la première incision, en coupant une partie de la prostate gauche; & si la sonde à bec, dont cet auteur se sert, se fût trouvée trop grosse, comme il y a tout lieu de le penser, on auroit pu lui substituer un stylet d'argent, plus délié, & fillonné, qui, en remplissant la même indication, n'auroit rien changé à l'invention éclairée de M. Ledran.

On s'appercevra, sans doute, que je n'ai d'autre intention, en publiant cette observation, que d'indiquer une méthode pour un cas particulier, plutôt que de porter mon jugement sur toutes les manières de tailler. Ce travail demanderoit beaucoup plus d'érudition & de pratique que je n'en ai; & peut-être que le choix d'une méthode sur l'autre, dépend plutôt des différentes circonstances qui peuvent se rencontrer dans les différens cas, que d'une véritable supériorité.

L E T T R E

*De M. DE MORTIERE, contenant une
Observation sur l'Effet des Douches
dans les douleurs.*

MONSIEUR,

Après une maladie de sept mois, il m'étoit resté une douleur des plus vives sur la
Tome XXIII. S

partie droite, & sur-tout sur le pied que j'avois beaucoup enflé. J'en parlai à un lieutenant de M. le premier chirurgien d'une ville de ma province, que j'ai trouvé ici, qui me conseilla de prendre des douches. En effet, je fus, sur le champ, au bain de la rivière, où j'en ai pris deux qui m'ont totalement guéri, & mis en état de marcher; ce que je ne faisois qu'avec beaucoup de peine, auparavant. Il est beaucoup de personnes qui se trouvent dans ce cas, & qui seroient peut-être bien-aïses de sçavoir ce remède, pour en faire usage; c'est ce qui m'a décidé à vous en faire part, pour que vous puissiez en instruire le public dans votre Journal. Je suis charmé de trouver cette occasion, pour vous dire que personne n'est avec plus de considération, &c.

L E T T R E

De M. FINANT neveu, chirurgien-major en survivance, de l'hôpital-militaire de Briançon, sur une Hernie avec gangrene.

M O N S I E U R ,

Dans l'art que nous exerçons, & qui, par la sagesse de ses principes, la certitude de ses opérations, paroît le moins donner

lieu à des causes inconnues, il se trouve encore souvent des occasions où la difficulté, l'impossibilité même de porter le remède à la source du mal, nous force à laisser entre les mains de la nature un succès que nous ne pouvons plus attendre des ressources de l'art, & à seconder seulement les efforts cachés qu'elle emploie, en écartant ce qui pourroit y former obstacle. Telle est la situation où je me suis trouvé, en traitant la maladie dont je vous envoie une légère, mais exacte description.

Le 17 Juin 1764, M. Telmond, jeune chirurgien, vint, de grand matin, me trouver, pour me dire que, depuis douze jours, il traitoit d'une colique la nommée *Catherine*, femme de Jean Joseph Fine, du Grand-Villard, près Briançon, âgée de cinquante ans, d'un tempérament vif & sanguin; que voyant que cette femme se plaignoit toujours des mêmes douleurs, & qu'elle ne remuoit point de son lit, il venoit de lui conseiller d'en sortir, afin qu'elle se dissipât, à quoi elle répondit qu'il lui étoit impossible de pouvoir seulement se retourner; que cette réponse le porta à dire à la malade qu'elle lui cachoit, sans doute, les vraies causes de sa maladie. Le mari présent lui répondit que c'étoit des maladies qui attaquoient des endroits qu'on n'ose pas trop dire. Le sieur Telmond les engagea à ne lui rien cacher. Ayant fait décou-

vir la malade , il trouva , au pli de l'aîne gauche de cette femme , une grosse tumeur qui occupoit toute la partie antérieure & supérieure de la cuisse , le milieu de la tumeur gangrené , où il y avoit un sinus par lequel il sortoit une matiere liquide , noirâtre , & très-puante , qu'il jugea être des matieres fécales ; qu'ayant interrogé la malade , elle lui dit que ses couches avoient toujours été laborieuses ; qu'à chacune , elle avoit ressenti de vives douleurs au pli de l'aîne ; qu'à sa dernière couche , il y avoit seize ans , elle avoit beaucoup plus souffert de ces douleurs , que dans les précédentes ; que depuis , elle les ressentoit par intervalles plus ou moins éloignés , & qu'elle les regardoit comme des suites de couche ; que son dernier accident , auquel elle ne pouvoit dire avoir donné lieu , & dont elle prenoit date de seize jours , étoit beaucoup plus fort ; qu'elle vomissoit , depuis , le peu qu'elle prenoit , sans jamais aller à la garde-robe .

A ce récit , je renvoyai , sur le champ , ce chirurgien me préparer l'appareil pour l'opération. J'y menai M. Ervet , chirurgien-major du régiment de Soissonnois. Nous trouvâmes , à l'aspect des parties , que M. Telmond m'avoit très-bien fait le rapport de la maladie. Je commençai l'opération par une longue incision peu profonde ; j'emportai , avec les ciseaux , tous les bords mortifiés ;

la cavité étoit pleine de matieres fécales qui ne finissoient point de couler. Après les avoir bien absorbées, je découvris des membranes en peloton, toutes sphacélées, & dont le fond avoit un peu plus de consistance : avant que de les amputer, je portai mes doigts dans l'anneau; je trouvai que ce peloton formoit un col dans sa partie supérieure, de sorte qu'ayant voulu essayer de le tirer fort doucement à moi, il ne prêta point; j'y fis une ligature le plus haut que je pus, & emportai le dessous avec les ciseaux; après avoir nettoyé autant qu'il me fut possible, toutes les ordures de la plaie, & l'avoir baignée avec du vin chaud, je la remplis avec de la charpie sèche, fis une embrocation d'huile-rosat tout autour, & assurai mon appareil par un spica; mais les matieres fécales, qui ne sortoient point, depuis long-tems, par les voies naturelles, m'obligèrent à faire un pansement le même soir. Je trouvai la plaie remplie des mêmes matieres, & qui couloient avec la même abondance que le matin, lors de l'opération: le rectum ne faisant point ses fonctions, je fus obligé de faire trois pansemens par jour, & de donner à ma malade deux demi-lavemens chaque jour.

Au dixieme pansement, quatre jours après l'opération, la ligature étoit descendue d'une douzaine de lignes, & avoit entraîné, avec

elle, la portion qu'elle tenoit liée; ce qui me détermina à faire une seconde ligature que je portai beaucoup plus haut que la première, &, selon les apparences encore, dans les parties gangrenées, puisqu'elle tomba, avec tout ce qu'elle enveloppoit, le sur-lendemain. Alors je craignis la chute des excréments dans le bassin; & perdant toute espérance, j'abandonnai les parties internes aux ressources inconnues de la nature. Je me réduisis à des pansemens plats, à la réserve d'un tampon très-mollet que je mettois à l'embouchure de l'anneau; je trempois mes plumaceaux dans un digestif animé, & mes compresses, dans une liqueur spiritueuse, pour m'opposer, autant que je le pourrois, tant par ces remèdes que par les internes, à la mortification.

Pendant plus de huit jours, à chaque pansement, j'appercevois des parties membraneuses pourries & mêlées avec les excréments & le pus de la plaie, qui alloit en se détergeant & en se vivifiant.

Le douzième jour, à la faveur des demi-lavemens & d'une boisson peu laxative, la malade fit plusieurs crotins noirs & durs par le fondement: le rectum, depuis lors, commença à reprendre ses fonctions. J'eus soin de l'y entretenir par les mêmes secours, & j'eus la satisfaction, chaque jour, de voir une diminution sensible des excréments, pa-

la plaie qui, du 4 Juillet jusqu'au 17, ne fut pansée que deux fois par jour, & depuis le 17 Juillet jusqu'au 14 Août, qui a été le dernier pansement, elle ne le fut qu'une fois toutes les vingt-quatre heures. La malade alloit pour lors, régulièrement tous les jours, à la garde-robe, & , à peu de chose près, à la même heure. Sa maladie a duré cinquante-cinq jours, du jour de l'opération à celui de son dernier pansement.

Cette femme, qui est rentrée dans toutes les occupations de son ménage, dont elle étoit chargée ci-devant, se trouve plus forte, plus engraisée & plus fraîche qu'elle ne l'a été depuis six ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: J U I L L E T 1765.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	8 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	14	28	3 $\frac{1}{4}$	28
2	12	18	12	28	4	28
3	10 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28	4 $\frac{1}{4}$	28
4	12	23 $\frac{1}{2}$	16	28	4	28
5	13 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	18	28	3 $\frac{1}{4}$	28
6	14	19	13 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{4}$	28
7	11 $\frac{1}{2}$	21	14	28	1 $\frac{1}{4}$	28
8	12 $\frac{1}{2}$	22	17	28	1	28
9	14	20	12 $\frac{1}{4}$	28	1	28
10	10 $\frac{1}{4}$	19	12	28	1	28
11	10	20	13	28	1	28
12	12	21	16 $\frac{1}{2}$	28	2 $\frac{1}{4}$	28
13	14	17 $\frac{1}{2}$	13	28	2 $\frac{1}{2}$	28
14	11	20	13	28	1 $\frac{1}{4}$	28
15	11	20 $\frac{1}{2}$	15	28	1 $\frac{1}{2}$	28
16	13	22 $\frac{1}{2}$	15	28	1	28
17	13	24	15 $\frac{1}{4}$	28	28	27
18	13 $\frac{1}{4}$	24	13	27	11 $\frac{1}{4}$	27
19	11 $\frac{1}{2}$	22	16 $\frac{1}{4}$	27	11 $\frac{1}{2}$	27
20	13 $\frac{1}{4}$	20	14	27	11 $\frac{1}{4}$	28
21	11 $\frac{1}{2}$	20	13	28	1	28
22	10	19	15	28	2	28
23	12	23 $\frac{1}{2}$	16	28	4	28
24	15	21 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28	4	28
25	17	24	17 $\frac{1}{2}$	28	3 $\frac{1}{2}$	28
26	15 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	1 $\frac{1}{2}$	28
27	12 $\frac{1}{4}$	23 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	2	28
28	13 $\frac{1}{2}$	23 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	3	28
29	15 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28	4	28
30	13 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28	3	28
31	14 $\frac{1}{2}$	26	20 $\frac{1}{4}$	28	2 $\frac{1}{2}$	28

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 281

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N.-N.-E. nuages.	N.-N.-E. nuages.	Couvert.
2	N. nuag. v.	N. b. vent.	Beau.
3	N. couv. b.	N. serein.	Serein.
4	O. ser. beau.	O. beau.	Beau.
5	O. nuages. beau.	O. beau. nuages.	Nuages.
6	O. couvert. nuages.	O. N.-O. n. beau. ond.	Couvert.
7	O. S.-O. vent. nuages.	O. S.-O. gr. v. beau.	Vent. nuag.
8	O. S.-O. vent. beau.	S.-O. vent. beau. nuag.	Nuages.
9	O. nuages. ondée.	O. beau. ser.	Serein.
10	N. ser. nuages. ond.	O. beau.	Serein.
11	O. beau. nuages.	O.-N.-O. nuages.	Nuages.
12	N. beau.	N. n. pet. pl.	Beau.
13	N.-N.-E. couvert. écl. tonnerre. pluie.	N.-O. couv.	Couvert.
14	N.-N.-O. couv. vent.	N. couv. b.	Beau.
15	N. couvert. beau.	N.-N.-E. b.	Serein.
16	N. beau.	N. beau.	Beau.
17	N. beau.	O. beau.	Serein.
18	N. ser. beau.	N. beau. ser.	Serein.
19	N.-O. beau. serein.	N. serein. b.	Beau.
20	N.-E. serein. beau.	N.-E. b. couv. pet. pluie.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
21	S - O. vent. beau. nuag.	O. b. vent. serein.	Serein.
22	O - N - O. v. beau.	N - N - O. pet. pluie. nuag.	Nuages.
23	N. ser. beau.	N N - E. beau. nuag. vent.	Beau.
24	N - N - E. b. nuages.	N. beau. nuag. ges.	Nuages.
25	N - O. couv.	N - O. couv. pet. pluie.	Beau.
26	O. couvert.	O. couvert. pet. pl. beau.	Nuages.
27	O. couvert.	N. couvert.	Couvert.
28	N. b. nuag.	N - N - O. n. vent.	Beau.
29	N. beau.	N - N - E. b. nuages.	Beau.
30	N. beau.	N - N - E. b.	Beau.
31	N. beau.	E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $26\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 18 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de $5\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 16 fois du N.

MALADIES REGN. A PARIS. 283

Le vent a soufflé 7 fois du N-N-E.

1 fois du N E.

1 fois de l'Est.

2 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

10 fois de l'O.

3 fois de l'O-N-O.

3 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 27 jours beau.

10 jours serein.

18 jours des nuages.

10 jours couvert.

8 jours du vent.

9 jours de la pluie.

1 jour des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1765.

Il y a eu peu de maladies pendant ce mois ; & celles qu'on a observées, ont été peu dangereuses. Il faut cependant en excepter la petite vérole qui a continué à faire du ravage : on a vu aussi des rougeoles, mais qui n'ont eu aucunes suites fâcheuses. Les autres maladies, qui ont paru régner, ont été des diarrhées bilieuses, & quelques fièvres continuës-simples qui n'ont paru accompagnées d'aucuns symptômes graves, & qui se sont terminées la plupart, le septieme jour, par des évacuations bilieuses.

*Observations Météorologiques faites à Lille,
au mois de Juin 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La sécheresse a persisté jusques vers le milieu de Juin : les pluies , qui ont tombé dans ce tems , & à la fin du mois , n'ont pas été abondantes. Le barometre a été observé, le plus souvent , au - dessous du terme de 28 pouces , sans cependant s'éloigner beaucoup de ce terme.

Il y a eu plusieurs jours de chaleur, au commencement du mois. Du 3 au 7 , la liqueur du thermometre s'est portée au terme de 24 degrés : le 5 , il s'étoit élevé à $25\frac{1}{2}$ degrés. Les derniers jours du mois ont été froids : il a gelé en pleine campagne , la nuit du 28 au 29.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre, a été de $25\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 6 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $19\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes : la différence entre ces deux termes est de $6\frac{1}{2}$ lignes.

MALADIES REGN. A LILLE. 285

Le vent a soufflé 12 fois du Nord.

11 fois du N. vers l'Est.

1 fois du Sud-Est.

4 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ou.

2 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1765.

Les fièvres inflammatoires ont persisté ; sur-tout celles qui intéressent la poitrine. Il y a eu aussi des fièvres continuës-régulières, avec des embarras inflammatoires dans le bas-ventre, & d'autres, qui portoient à la tête, de la nature de la fièvre ardente. On a remarqué que nombre de femmes enceintes ont été attaquées de ces sortes de fièvres, & ont été sujettes à divers accidens ; de façon que plusieurs ont avorté ; les nouvelles accouchées ont aussi couru plusieurs risques.

Il y a eu beaucoup de diarrhées bilieuses, la plupart avec des douleurs fixes dans di-

vers endroits du bas-ventre, & souvent avec de la fièvre. Nombre de gens ont été sujets à des vomissemens de matieres verdâtres, avec plus ou moins de sensibilité dans les régions épigastrique & ombilicale. La cure de ces maladies consistoit dans l'emploi des remedes tempérans, délayans & anodins, ensuite de quelques saignées au bras.

Nous avons vu aussi diverses especes d'éruptions cutanées, sans fièvre; mais il n'y a pas eu, en ville, de petite vérole.

Il y a eu encore, ce mois, parmi le peuple, des fièvres putrides-malignes qui n'ont rien présenté de particulier : l'éruption miliaire a été moins commune dans ce genre de fièvre, que le mois précédent.

LIVRES NOUVEAUX.

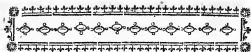
Observations on the nature, causes and cure of the disorders which have been commonly called nervous, hypocondriac or hysteric, to which are prefixed some remarks on the sympathy of the nerves; by Robert Whytt, M. D. F. R. S. physician of his majesty, president of the royal college of pleyicians, and professor of medicine in the university of Edinburgh. C'est-à-dire : Observations sur la nature, les causes & le traitement des maladies qu'on appelle communément *maladies nerveuses, hypocondria-*

iques ou *hystériques*, précédées de quelques remarques sur la sympathie des nerfs; par M. *Robert Whytt*, docteur en médecine, de la société royale de Londres, médecin du roi d'Angleterre, président du collège royal des médecins, & professeur de médecine en l'université d'Edimbourg. A Edimbourg, chez *Balfour*; & se trouve, à Londres, chez *Becket & Du Hondt*, 1765, in-8°.

On nous a prié d'annoncer qu'on imprimoit, à Paris, une traduction de cet ouvrage.

An Account of the inoculation of small-pox in Scotland; by Alexander Monro senior, M. D. and F. R. S. fellow of the royal college of physicians, and professor of medicine and of anatomy in the university of Edinburgh. C'est-à-dire : Histoire de l'inoculation de la petite vérole en Ecosse; par M. *Alexandre Monro* le pere, docteur en médecine, & membre de la société royale de Londres, membre du collège royal des médecins, & professeur de médecine & d'anatomie en l'université d'Edimbourg. A Edimbourg, chez *Drummond & Balfour*; & se trouve, à Londres, chez *Longman, Millar & Wilson*, 1765, in-8°.





T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité des maladies les plus dangereuses qui ont régné dans les armées de France au-delà du Rhin. Par M. Lorenz, médecin.</i>	Page 195
<i>Suite des Observations sur les Maladies épidémiques de Cusset. Par M. Desbrest, médecin.</i>	216
<i>Recherches sur la Colique des Potiers. Par M. De Borden, médecin.</i>	232
<i>Réflexions sur l'Usage des Humeftans. Par M. Paris, médecin.</i>	258
<i>Observation sur une Pierre urinaire, engagée dans l'orifice de la vessie. Par M. Martin, chirurgien.</i>	266
<i>Lettre de M. De Montiere, sur les Effets des Douches dans les douleurs.</i>	273
<i>Lettre de M. Finant neveu, chirurgien, sur une Hernie avec gangrene.</i>	274
<i>Observations météorologiques, Juillet 1765.</i>	280
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1765.</i>	283
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juin 1765. Par M. Boucher, médecin.</i>	284
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1765. Par le même.</i>	285
<i>Livres nouveaux.</i>	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1765. A Paris, ce 23 Août 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

OCTOBRE 1765.

TOME XXIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1765.

EXTRAIT.

An Account of the inoculation of small-pox in Scotland; by *Alexander Monro* senior, M. D. and F. R. S. fellow of the royal college of physicians, and professor of medicine and of anatomy in the university of Edinburgh. *C'est-à-dire : Histoire de l'inoculation de la petite vérole en Écosse ; par M. Alexandre Monro le pere, docteur en médecine, de la société royale, membre du collège royal des médecins, & professeur de médecine & d'anatomie en l'université d'Edimbourg. A Edimbourg, chez Drummond & Balfour, 1765, in-8°. On en trouve quelques exemplaires, à Paris, chez Didot le jeune.*

LORSQUE la Faculté de médecine de Paris chargea douze de ses membres d'examiner & de discuter les avantages

ou les inconvéniens de l'inoculation de la petite vérole , afin de se mettre en état , par leur travail , de porter un jugement plus assuré sur les questions relatives à cette pratique , qui lui avoient été proposées par le Parlement , elle leur enjoignit expressément d'écrire aux plus célèbres médecins , tant François qu'étrangers , soit pour constater la vérité des faits , soit pour leur demander des éclaircissemens sur les succès ou les inconvéniens de l'inoculation dans le lieu de leur pratique. M. Monro le pere fut un de ceux auquel ces commissaires crurent devoir adresser leurs questions. Ce sçavant médecin voulant y répondre d'une maniere digne de lui , ne se contenta pas de recueillir les faits qui s'étoient passés à Edimbourg : il crut devoir prendre les informations les plus exactes sur les inoculations qui avoient été faites dans le reste de l'Ecosse ; ce qui l'empêcha de répondre à tems , aux commissaires de la Faculté de Paris. Mais ses amis , persuadés que ses recherches pouvoient être utiles au public , l'ont engagé à les publier.

Dans une préface , où il rend compte de ces motifs , il exhorte les médecins & les chirurgiens , qui auroient de nouveaux faits à ajoûter à ceux qu'il publie , de répondre aux six questions suivantes qu'il a cru devoir joindre à celles des commissaires de la Fa-

culté. 1^o Quel est le premier âge, après la naissance, auquel les enfans sont sujets à la petite vérole ? 2^o Les enfans sont-ils plus exposés aux convulsions & à la miliaire pendant le cours de la petite vérole, soit naturelle, soit artificielle, avant l'âge de six mois, ou depuis six mois jusqu'à deux ans, ou depuis deux ans jusqu'à six, ou depuis six jusqu'à l'âge de puberté ? La pratique d'un seul médecin ne suffisant pas pour décider cette question, il faudroit qu'on spécifiât le nombre des enfans sujets à ces accidens à chacun de ces âges. 3^o Est il d'usage de baigner dans de l'eau tiède les extrémités des enfans, lorsqu'on attend l'éruption de la petite vérole ? & cette pratique réussit-elle ? 4^o Quels sont les effets des bains entiers, lorsque les boutons de la petite vérole viennent à s'affaïsser tout-à-coup, ou lorsque les malades sont pris de convulsions ? 5^o Quel est le nombre de personnes qui ont la petite vérole, passé l'âge de vingt-deux ans ? 6^o Quelle est la proportion de ceux qui meurent de la petite vérole ? combien en échappe-t-il ? C'est sur-tout aux ministres des paroisses, qu'il adresse cette dernière question : ce sont eux, en effet, qui sont le plus à portée d'y répondre d'une manière satisfaisante. Mais passons aux questions des commissaires de la Faculté.

I. Depuis combien de tems l'inoculation

est-elle pratiquée chez vous ? & quel en a été le succès ? M. Monro , avant de répondre à cette question qu'il divise en deux membres , remarque que les habitans de l'Ecosse , en général , ont la petite vérole dans leur enfance , & qu'il est rare de voir des adultes attaqués de cette maladie. Il ne croit pas devoir rechercher si c'est l'effet du climat , de la constitution des habitans , ou de ce qu'on n'y craint pas assez cette maladie , pour éviter les lieux où elle régné. Au contraire , lorsque , dans quelque famille , un enfant est attaqué d'une petite vérole bénigne , on laisse assez généralement les autres enfans avec lui : *on m'a même assuré* , ajoûte M. Monro , *que , dans le pays des montagnes , c'est un ancien usage que les parens , dont les enfans n'ont pas eu la petite vérole , épient l'occasion où quelqu'un du voisinage est attaqué d'une petite vérole de bonne espece , pour la leur communiquer , en les faisant coucher avec le malade , & en liant autour de leur poignet un fil trempé dans le pus de la petite vérole.*

Cependant la méthode d'inoculer , comme on le pratique aujourd'hui , ne fut connue dans ce pays , que lorsque M. Maitland , après en avoir fait l'expérience sur des criminels , avoir inoculé avec succès la famille royale , & , par ce moyen , intro-

duit l'inoculation en Angleterre , revint dans sa patrie en 1726. Il inocula d'abord, dans le comté d'Aberdeen où étoit sa famille, six enfans, dont il en mourut un qui étoit attaqué d'hydrocéphale ; ce qu'on lui avoit caché. Cet accident donna une telle prévention contre la pratique de l'inoculation, qu'on a été plus de vingt ans sans vouloir en entendre parler dans ce canton ; & ce n'est qu'avec beaucoup de peine, que le D. Rose, médecin d'Aberdeen, l'y a introduite de nouveau.

La même année, M. Maitland inocula, dans la partie occidentale de l'Ecosse, quatre enfans d'une famille noble, qui s'en tirèrent parfaitement bien, tandis que cinq autres, qu'on avoit cru trop jeunes pour les soumettre à cette opération, ayant été envoyés au loin, avant que les quatre premiers fussent inoculés, prirent la petite vérole naturelle, & en moururent. La ville de Dumfries, dans laquelle la petite vérole est presque toujours d'un mauvais caractère, fut cependant le lieu où l'on inocula le plus : on commença en 1733 ; & on n'a pas discontinué, depuis, d'y exercer cette pratique. Elle s'introduisit peu-à-peu dans le reste de l'Ecosse, mais si lentement, que la plupart des inoculations, dont M. Monro parle, dans la suite, n'ont été faites, que depuis dix ou douze ans.

Le préjugé, qui s'est le plus opposé à l'introduction de l'inoculation dans certains endroits de l'Ecosse c'est l'idée où l'on étoit que c'étoit tenter Dieu, &, par conséquent, que cette opération étoit criminelle. Ceux qui l'ont adoptée, ont cru pouvoir penser, au contraire, que c'étoit un crime de négliger un secours aussi salutaire. Les adversaires de l'inoculation objectoient, outre cela, que, par son moyen, on pouvoit introduire, & on introduisoit, en effet, la petite vérole dans des lieux où elle n'auroit peut-être pas pénétré. Ses partisans répondoient que, puisque chaque homme doit avoir, une fois en sa vie, la petite vérole, elle doit s'introduire, tôt ou tard, dans chaque lieu, & que si, comme il est démontré, il meurt beaucoup plus de monde de la petite vérole naturelle, que de l'artificielle, il est plus avantageux de se procurer une petite vérole bénigne dans une saison favorable, que de lui permettre d'enlever un grand nombre d'hommes, en l'attendant patiemment. Ceux qui s'opposent à l'introduction de cette méthode, insistent, en disant qu'il vaudroit mieux travailler à bannir cette cruelle maladie, qu'à la multiplier; à quoi ceux qui la défendent, répondent qu'il seroit à souhaiter qu'on pût mettre ce projet à exécution; mais, malheureusement; cela est impossible, ou bien il

faudroit interrompre absolument tout commerce entre les hommes. Mais, quand même on pourroit en venir à bout, on verroit toujours arriver ce qu'on observe dans les pays où l'on est peu exposé à recevoir l'infection du dehors, & où cependant la petite vérole fait souvent des ravages affreux. M. Monro cite pour exemple l'isle de Shetland où on n'aborde que par mer, & où il ne passe, par conséquent, que des adultes qui ont déjà éprouvé cette maladie : malgré cela, il n'arrive que trop souvent, que la petite vérole y régne avec la plus grande violence.

Il seroit à desirer, sans doute, qu'on pût trouver quelque remède capable de détruire le germe de la petite vérole, sans déranger la constitution de la machine ; mais tout ce qu'on a proposé jusqu'ici pour cela, n'a pas produit cet effet si désiré. M. Monro voudroit cependant, qu'on essayât le genièvre, dont les deux faits suivans lui ont paru indiquer l'efficacité. Une dame, pendant que la petite vérole faisoit du ravage dans son voisinage, fit baigner, chaque jour, ses enfans dans des bains préparés avec du genièvre, & fit brûler du bois de genévrier dans leurs chambres. Aucun des huit ou neuf enfans, qu'elle traita ainsi, n'a eu la petite vérole, quoique, depuis qu'ils sont adultes, ils ayent eu soin de leurs propres enfans,

pendant qu'ils avoient cette maladie. *Ayant raconté ce fait à une personne, dit M. Monro, elle me demanda si ce ne seroit pas la raison pour laquelle aucune des paroisses où le genévrier croît en abondance, ne furent attaquées de la peste qui fit tant de ravages en Ecosse, du tems de la restauration, tandis que toutes celles des environs en furent dévastées; ce dont il m'assura avoir été bien informé.*

Plusieurs personnes ont pensé que, puisque les bills de mortalité contiennent un aussi grand nombre de morts, qu'avant l'introduction de l'inoculation, il en résulte qu'elle ne conserve pas autant de citoyens qu'on l'a prétendu. On répond à cela, que les observations & les faits les plus évidens démontrent que la proportion de ceux qui meurent de la petite vérole artificielle, est infiniment moindre que celle de ceux qui meurent de la naturelle; & plusieurs des correspondans de M. Monro l'ont assuré qu'après les informations les plus exactes, ils se sont convaincus qu'il y avoit un plus grand nombre de ceux qui avoient eu la petite vérole par inoculation, vivans & bien portans, que de ceux qui avoient eu la petite vérole naturelle : d'ailleurs l'inoculation n'a été pratiquée encore nulle part assez généralement, pour avoir occasionné une différence sensible dans les bills de mortalité.

Enfin , lorsqu'on veut raisonner d'après ces bills , on doit avoir égard à plusieurs autres circonstances , sçavoir s'il n'est pas venu s'établir un grand nombre de nouveaux habitans , s'il n'y en a pas qui ayent abandonné le pays , s'il n'y a pas eu des maladies épidémiques , plus ou moins dangereuses , si les provisions ont été également bonnes dans les années , dont on veut faire la comparaison , &c. M. Monro donne ensuite un extrait des bills de mortalité d'Edimbourg , depuis l'année 1744 jusques & compris 1763 , c'est-à-dire dix ans avant qu'on ne pratiquât l'inoculation , & dix ans , depuis qu'on l'y pratique plus communément. Il résulte de cet extrait qu'année commune , un dixieme de ceux qui meurent à Edimbourg , périssent de la petite vérole : on trouve ensuite la méthode qu'on suit en Ecosse , pour inoculer. Il paroît qu'en général , on a banni des préparations tout ce qui tendoit à affoiblir le sujet , & qu'on fait les incisions le moins profondes qu'il est possible. M. Monro pense même , qu'on pourroit peut-être rendre la méthode encore plus douce ; & il cite l'exemple d'un homme qui a communiqué la petite vérole à plusieurs personnes , en leur appliquant aux poignets des fils trempés dans le pus des pustules de personnes qui avoient cette maladie. Quelques-uns de ses correspondans

lui ont appris qu'on étoit moins sujet à voir manquer l'infection, depuis qu'on appliquoit, pendant plusieurs jours, des fils trempés dans le pus de la petite vérole, que lorsqu'on se contentoit d'une seule application.

Dans sa réponse, au second membre de la première question : *Quel a été le succès de l'inoculation ?* M. Monro nous apprend que les lettres de plusieurs de ses correspondans font mention de quelques personnes inoculées qui n'ont pas pris la petite vérole : le plus grand nombre n'éprouva d'autre incommodité que celle de la petite opération. Dans quelques-uns, la plaie s'enflamma & suppura pendant quelques jours : la fièvre survint, au tems marqué, dans trois inoculés ; mais elle se dissipa, sans qu'il se fît aucune éruption. Un autre n'eut point d'éruption varioleuse ; mais il souffrit beaucoup d'un abcès qui lui survint à l'aisselle : un autre eut, le sixième jour de son inoculation, un érysipèle au visage, qui disparut, sans qu'il se fît d'éruption varioleuse. De douze enfans inoculés quinze jours après leur naissance, aucun n'eut la petite vérole : quelques-uns seulement eurent des ébullitions, au tems où la petite vérole a coutume de paroître. Des enfans de cinq mois, inoculés en même tems, & avec de la matière prise du même sujet,

eurent la petite vérole à l'ordinaire. Plusieurs personnes, qui n'avoient pu prendre la petite vérole par une première inoculation, l'ont eue, en se faisant inoculer une seconde ou une troisième fois. Quelques autres, chez qui l'inoculation n'avoit pas réussi, ont eu, quelque tems après, la petite vérole naturelle. Un petit nombre, auxquels on avoit répété l'inoculation sans succès, ont, depuis quelques années, fréquenté des gens atteints de la petite vérole, sans avoir pris cette maladie.

II. Question : *Est-il mort quelqu'un de l'inoculation ?* Pour répondre à cette question, M. Monro a dressé une table de toutes les inoculations faites en Ecosse, qui sont venues à sa connoissance : il y indique le nom des inoculateurs, le lieu où ils exercent leur pratique, le nombre de ceux qui ont été inoculés dans les différens lieux respectifs, par chaque inoculateur, enfin le nombre de ceux qui sont morts dans cette opération. Il en résulte que, sur cinq mille six cent vingt-six personnes qui ont été inoculées en Ecosse, il en est mort soixante-douze, c'est-à-dire un sur soixante-dix-huit. En convenant qu'une partie de ces morts est due à l'inoculation, M. Monro fait observer qu'il y a eu plusieurs autres causes qui ont concouru avec cette pratique, & auxquelles on peut attribuer la mort

de plusieurs de ces victimes infortunées. Il distribue ces causes en quatre classes. La première renferme ceux qu'on a inoculés, malgré leur mauvaise constitution, & dans des circonstances défavorables : on en trouve neuf ; 1^o un enfant d'une constitution très-foible, inoculé contre l'avis du médecin ; 2^o un autre qui étoit actuellement dans la dentition, & qui fut pris de convulsions deux jours avant le tems où l'éruption a coutume de se faire ; 3^o & 4^o deux enfans, dont la santé étoit très-mauvaise, & qui ne furent inoculés que sur les pressantes sollicitations de leurs parens qui se flattoient que leur tempérament pourroit se raffermir par cette opération ; 5^o un autre qui étoit presque toujours malade, & sujet à différentes éruptions cutanées ; ce qu'on avoit caché à l'inoculateur : il fut, en outre, inoculé dans un tems où il régnoit, dans tout le voisinage, une petite vérole de la plus mauvaise espèce ; 6^o un enfant actuellement dans les accidens de la dentition, & qui, en outre, avoit la gale, ce dont l'inoculateur ne fut pas averti ; 7^o & 8^o deux enfans, dont l'un fut inoculé dans le plus grand froid, & pendant la pousse des dents ; & l'autre ayant la fièvre ; 9^o enfin un enfant, dont la tête étoit d'une grosseur extraordinaire, & dans la famille duquel, sur quatorze enfans, onze étoient morts de maladies de la tête.

La seconde classe comprend ceux dont la mort a été attribuée au mauvais régime qu'on leur avoit fait observer pendant le tems de l'inoculation : ils sont au nombre de six. La troisieme renferme ceux qu'on soupçonne avoir pris la petite vérole naturelle, pendant le tems de leur inoculation. M. Monro en rapporte douze exemples, sur le témoignage de ses correspondans. Pendant qu'il régnoit une épidémie de petite vérole confluente, de très-mauvaise espece, trois filles de mêmes parens furent inoculées, après avoir été préparées par l'æthiops minéral, & quelques purgatifs. Les plaies des deux aînées ne s'enflammèrent ni ne suppurerent point; elles tombèrent malades le huitieme jour de l'inoculation : l'éruption parut presque aussi-tôt, & se montra d'un très-mauvais caractère. Elles moururent le neuvieme jour de cette éruption. La même semaine, il mourut, dans la petite rue où cet événement s'étoit passé, douze enfans de la petite vérole naturelle. Les plaies de la troisieme suppurerent pendant huit jours, après lesquels elles se fermerent : le vingt-quatrieme ou le vingt-cinquieme jour, la fièvre la prit; elle eut un grand nombre de boutons distincts, pleins d'une matiere lymphatique, & elle pensa en périr.

Quatre enfans ayant été inoculés, pen-

dant qu'il régnoit une petite vérole épidémique, compliquée avec une fièvre pétéchiale, il y en eut deux qui tombèrent malades le fixieme jour, avec tous les symptomes de l'épidémie régnante, & en moururent : les deux autres, qui commencerent à être malades deux jours plus tard, eurent une petite vérole très-bénigne. Un enfant parut malade immédiatement après son inoculation ; & il se fit, le troisieme jour, une éruption de petite vérole. Le quarrieme, on apperçut de la mortification à la plaie qui avoit été faite à la jambe ; elle étoit accompagnée d'enflure & d'inflammation dans toute la cuisse & la jambe. Ces symptomes reparurent à deux différentes reprises : il survint des éréfipeles en différentes parties du corps, & la malade mourut. Un autre enfant, qu'on avoit inoculé avec la même matiere que le précédent, eut la fièvre au tems ordinaire ; & sa petite vérole se passa sans accidens. Nous ne rapporterons pas les autres exemples ; ils sont, à peu de chose près, semblables aux précédens : ce sont des enfans chez lesquels l'éruption s'est faite le troisieme ou le quatrieme jour ; & l'on soupçonnoit, avec d'autant plus de raison, que leur petite vérole étoit dûe à la contagion qu'ils avoient reçue avant leur inoculation, que cette maladie régnoit dans les lieux où ils avoient été inoculés.

Enfin

Enfin la quatrième classe comprend ceux dont la mort peut être attribuée aux maladies qui sont survenues pendant le tems de l'inoculation : ils sont au nombre de dix. Les maladies , qui se sont compliquées avec la petite vérole , sont des éréfipeles , la fièvre scarlatine , des toux convulsives , la rougeole , &c. On trouve , entr'autres , cette observation singulière qui nous a paru mériter l'attention des praticiens. Un enfant , inoculé pendant qu'il régnoit des éréfipeles avec une espece de mal de gorge gangreneux , eut une éruption scarlatine , & mourut. *Sa sœur , qui avoit déjà eu la petite vérole , ayant eu les oreilles percées dans ce tems , eut aussi cette fièvre scarlatine.* Si l'on retranchoit ces trente-six morts des soixante-douze portés dans la liste de M. Monro , il est certain que cela réduiroit la proportion de ceux qui seroient morts de l'inoculation , à un sur cent cinquante-six , au lieu d'un sur soixante-dix-huit.

III. Question : *Quelqu'un de ceux qui ont été inoculés , a-t-il eu la petite vérole depuis , & dans quel tems ?* « Tous mes correspondans s'accordent , dit M. Monro , à assurer qu'ils n'ont jamais vu personne attaqué , une seconde fois , d'une véritable petite vérole , soit que la première lui eût été communiquée par l'art ou par la nature ; & je sçais très-certainement ,

» qu'une matiere varioleuse fraîche , ayant
» été appliquée , après le defféchement de
» la petite vérole , aux plaies qui cou-
» loient encore , il n'en étoit résulté aucune
» nouvelle éruption , ni aucun phénomène
» sensible. » Cet illustre médecin ajoûte
qu'il a souvent ouï dire aux parens des en-
fans qu'il traitoit de la petite vérole , qu'ils
avoient déjà eu cette maladie ; mais , par
la description qu'ils en faisoient , il étoit
évident que ce n'avoit été qu'une petite vé-
role bâtarde. Enfin on lui a adressé l'his-
toire d'un enfant qu'on disoit être mort de
la petite vérole naturelle , un an ou deux
après avoir eu cette maladie par l'inocula-
tion. Ayant remonté à la source de cette
histoire , il s'est trouvé qu'à la vérité , cet
enfant avoit été inoculé au mois d'Octo-
bre , mais que l'inoculation avoit manqué
son effet ; ce qui avoit déterminé les parens
à vouloir le faire inoculer une seconde fois ;
& ils n'attendoient , pour cela , que le re-
tour de la belle saison. Malheureusement
ils n'en eurent pas le tems : cet enfant fut
attaqué , au mois de Mars , de la petite vé-
role naturelle , & en mourut. Les autres
ensans des mêmes parens ont été inocu-
lés depuis , avec succès ; & ils se sont ex-
posés à l'infection de la petite vérole natu-
relle , sans en avoir éprouvé aucun acci-
dent.

IV. Question : *Avez-vous connoissance qu'on ait communiqué, par l'inoculation, quelque autre maladie avec la petite vérole ?*

» Je n'ai jamais observé, répond M. Monro,
 » qu'on ait communiqué d'autres maladies
 » que la petite vérole par l'inoculation ; &
 » mes correspondans s'accordent avec moi
 » sur ce point. L'un d'eux m'apprend même,
 » qu'il a employé de la matière varioleuse,
 » prise d'un sujet qui avoit une toux con-
 » vulsive, pour inoculer un enfant qui prit
 » la petite vérole, mais point de toux. » Il
 rapporte cependant ensuite une histoire qui
 sembleroit indiquer qu'on peut communi-
 quer, par l'inoculation, d'autres maladies
 avec la petite vérole. Un médecin, qui
 voyoit un grand nombre de personnes atta-
 quées d'une miliaire épidémique, fit ino-
 culer son propre fils. Le huitieme jour, il
 lui survint une miliaire qui se dissipa bientôt ;
 la petite vérole parut, & fut d'une très-
 bonne espece. On se servit du pus de cet
 enfant, pour en inoculer d'autres ; ils eu-
 rent tous la petite vérole & la miliaire
 comme lui. Du pus, pris de ceux ci, avec
 lequel on inocula d'autres personnes, leur
 communiqua de même la petite vérole &
 la miliaire. Mais, puisque le premier enfant
 avoit gagné cette éruption par la contagion
 que son pere lui avoit apportée, ou de la
 constitution épidémique de l'air ; ne peut-il

pas se faire aussi, que celle qu'eurent les autres enfans, leur avoit été communiquée de la même manière ?

V. Question : *Plusieurs inoculés ne se sont-ils pas plaints ensuite de différentes incommodités qui paroissent produites par l'inoculation ? & a-t-on observé que ces accidens fussent plus fréquens ou plus rares après l'inoculation, qu'après la petite vérole naturelle ?* M. Monro répond que les bords des petites incisions, qu'on fait pour introduire le venin, se gonflent, s'enflamment, & suppurent, jusqu'à ce que la petite vérole soit guérie. On a observé quelquefois, que ces petits ulcères continuoient à donner du pus pendant quelques semaines, & même des mois entiers, après que la petite vérole est disparue. Dans quelques-uns, l'enflure du bras a été considérable, & les glandes de l'aisselle se sont tuméfiées & durcies ; mais ces accidens se sont ordinairement dissipés, lorsque la petite vérole s'est séchée. Il y en a cependant quelques-uns dans lesquels ces glandes sont venues à suppuration, mais sans suite fâcheuse. Il rapporte, à ce sujet, l'histoire d'un enfant qui eut une tumeur de cette espèce, qui vint à suppuration, sans avoir eu aucune éruption de petite vérole, & qui, depuis ce tems, s'est exposé à l'infection de la petite vérole naturelle, sans la prendre ; mais il

a eu la petite vérole bâtarde qui fut précédée d'une fièvre assez vive.

Deux enfans inoculés éprouverent, pendant le tems de la fièvre d'éruption, un froid aux pieds & aux jambes, qu'on eut toutes les peines du monde à dissiper; il cessa, dès que les boutons parurent. Les convulsions & les pustules sont l'accident le plus commun qui accompagne cette espèce de petite vérole, & celui qui a fait périr la plus grande partie de ceux qui en sont morts. On a observé que ceux qui survivoient aux convulsions, avoient beaucoup moins de boutons, & que leur petite vérole étoit très-bénigne. Cependant M. Monro rapporte l'histoire d'une jeune demoiselle qui, après des convulsions, eut une petite vérole confluente; elle en fut reprise, lorsque la petite vérole vint à sécher, & elle en mourut. Ces convulsions, qui précéderent la petite vérole, ôterent à une autre jeune demoiselle l'usage de la parole & de ses jambes; de sorte qu'elle ne pouvoit plus marcher. On a observé aussi, qu'il survenoit assez souvent, après que la petite vérole artificielle étoit séchée, des échauboulures & des cloux; & quelques-uns des correspondans de M. Monro croient que ces accidens sont plus fréquens chez les inoculés qui ont eu peu de boutons; mais tous ces symptômes ont cédé

aisément aux remèdes les plus simples.

Voici des accidens que quelques personnes ont attribués à l'inoculation , & que d'autres croient devoir attribuer à des causes très-différentes. Six enfans d'une même famille , furent inoculés ; ils eurent une petite vérole de la meilleure espèce , & ils parurent se rétablir parfaitement. Trois semaines après la chute des croûtes , ils furent pris , ainsi que plusieurs autres personnes de la maison , d'une fièvre éruptive qui étoit épidémique dans le voisinage. Cette maladie fut si légère , qu'à peine furent ils obligés de garder le lit. Une petite fille , qui étoit la plus âgée des enfans qui avoient été inoculés , fut la seule qu'elle maltraita. L'éruption , qui avoit l'apparence de rougeole , ayant disparu tout-à-coup , elle fut saisie de spasmes dans les entrailles , & d'un tremblement universel dans tout le corps , qui revenoient par accès , étoient accompagnés de douleurs aiguës dans les orteils du pied gauche , & se terminèrent en une paralysie de cette jambe qui tomba à la fin en mortification : elle mourut , après trois mois de souffrances.

Une petite fille , née de parens manifestement scorbutiques , ayant été portée , en plein air , à la porte de la maison , le cinquième jour de l'éruption d'une petite vérole artificielle qui n'avoit produit que soi-

xante boutons , fut faïte tout-à-coup d'une fièvre très-violente qui continua trois semaines. Dans le cours de cette fièvre, il se forma divers abscess qui ne contenoient qu'une matiere sanieuse, & dont deux paroïssient avoir carié les clavicules : elle mourut épuisée par cette abondante suppuration.

Enfin une petite fille de quatre ans , née de parens sains , ayant été inoculée , eut trois jours de fièvre , pendant lesquels les bords de la plaie se tuméfierent , s'enflammerent & donnerent une matiere ichoreuse , très-puante : la fièvre étant tombée , il survint une abondante suppuration ; il se détacha des bords de la plaie différens escarres ; ce qui l'aggrandit considérablement ; & il parut quelques pustules autour de ses bords ; ce qui continua pendant deux mois , au bout desquels elle guérit peu-à-peu. Cet enfant jouit , pendant cinq mois , d'une très-bonne santé : il lui survint alors des tumeurs scrophuleuses ; elle devint hydrocéphale , & mourut.

Ces faits sont les seuls que M. Monro ait pu recueillir sur les différentes maladies qu'on a soupçonné être survenues à la suite de l'inoculation : c'est la réponse qu'il a cru devoir faire à la premiere partie de la question. Quant à la seconde partie : *Si ces accidens sont plus fréquens ou plus rares , après l'inoculation qu'après la petite*

vérole naturelle, ses correspondans se sont tous accordés à dire qu'ils sont infiniment moins fréquens & moins multipliés après la petite vérole artificielle, qu'après la naturelle. Quant à lui, M. Monro assure qu'il a été assez heureux pour qu'aucun de ceux qu'il a inoculés, n'ayent éprouvé aucun accident, pendant leur petite vérole, ni rien de fâcheux à la suite.



M É M O I R E

Sur un Ictère particulier, occasionné par la suppression du flux hémorrhoidal ; par M. H O U S S E T, de la société royale des sciences de Montpellier, médecin des hôpitaux, bibliothécaire ; & ancien directeur de la société des sciences & belles-lettres d'Auxerre.

Le Fontenelle de notre société (a), fit imprimer, en 1761, dans une des Feuilles périodiques du Censeur hebdomadaire, un Mémoire qui traitoit des différens travaux dont cette compagnie s'étoit occupée, lu précédemment dans une de ses séances publiques. Parmi les Ecrits, dont il rend compte sommairement, mais avec cet esprit

(a) M. Le Pere, secrétaire.

de justesse & de précision qui lui étoit si familier, il en est un qui m'appartient, dont le sujet demande à être connu plus particulièrement. C'est une observation sur un ictère singulier, produit par la suppression du flux hémorrhoidal, dont le traitement devint l'époque de la guérison d'une douleur fixe, rapportée à la région de l'estomac, qui tourmentoit, depuis plusieurs années, la dame dont je vais parler. J'ai cru faire plaisir à mes lecteurs, en la leur communiquant.

Madame De Fleuri, pensionnaire dans le couvent de l'abbaye royale des Isles, âgée de cinquante-cinq ans, d'un tempérament sanguin, approchant du mélancolique, d'une constitution de corps assez replette, grande & bienfaite, fut attaquée, en 1758, de cette maladie appelée *morbus regius*, ictère ou jaunisse : sa peau étoit ternie par la bile qui s'étoit répandue depuis la région de l'estomac jusqu'au sommet de la tête ; ses yeux en étoient teints, mais plus que les bras qui n'avoient pas encore perdu leur blancheur naturelle : le reste du corps paroissoit en bon état. Appelé pour lui procurer du soulagement, je lui trouvai un peu de fièvre ; son poulx étoit dur & élevé : elle ressentait de vives douleurs qu'elle rapportoit à la région de l'estomac, à l'hypocondre gauche, en tournant vers

les vertebres dorsales , où étoit le siège de la plus grande sensation ; elle étoit inquiétée par une oppression assez grande , augmentée par des vents qui gonfloient le ventricule , pressoient le diaphragme , & gênoient , en conséquence , la respiration ; elle touffoit de tems à autre ; & sa toux n'étoit pas moins l'effet d'un rhume qui lui rendoit la voix enrouée : elle appercevoit à la région ombilicale une grosseur douloureuse ; n'étoit pas libre du ventre , en sorte qu'elle passoit quelquefois trois jours sans se présenter sur la chaise. Les matieres fécales , qu'elle rendoit , étoient de couleur de bile , ainsi que ses urines : sa langue étoit fort chargée , &c. Tous ces symptomes me firent juger que le foie étoit engorgé dans sa partie postérieure , & que les passages de la bile , sur-tout de celle de la vésicule du fiel , étoient obstrués ; qu'en conséquence , les vaisseaux de l'estomac , des intestins grêles , de la rate , recevoient une plus grande quantité de sang qu'il n'étoit besoin pour l'exercice de leurs fonctions ; que ce sang étoit chargé de beaucoup de bile qui se répandoit plus volontiers dans les endroits les plus délicats , où elle trouvoit moins de résistance , c'est-à-dire , vers la peau , les yeux , &c. mais plutôt à la partie supérieure qu'inférieure du corps , parce que cette liqueur étant épaisse & âcre , elle ne laissoit échap-

per que les particules les plus subtiles dans la route de la circulation la plus voisine de son foyer. Mais, comme l'artere carotide porte, presque sans se détourner, le sang dans les différentes parties, tant intérieures qu'extérieures de la tête; que, d'un autre côté, l'artere pulmonaire reçoit, immédiatement du cœur, ce fluide chargé des mêmes principes, il n'est pas étonnant si la couleur jaune ne s'étendoit que depuis l'estomac jusqu'au sommet de la tête. Les extrémités supérieures avoient perdu un peu de leur blancheur, tandis que les inférieures la conservoient : la raison est que celles-là sont plus voisines du cœur que celles-ci. La douleur, que notre malade ressentoit à l'estomac, en tournant vers le dos, se tire de l'engorgement ci-dessus établi. Dans cette disposition, trouvera-t on extraordinaire que l'estomac ne fasse pas bien ses fonctions; qu'il soit farci de matieres glaireuses; qu'il devienne si sensible, lorsqu'on lui donne des alimens à digérer; qu'en un mot, il soit gêné par des vents. La tension considérable, où il se trouve, empêche son action sur les matieres alimenteuses; il est hors d'état de se défendre contre l'élasticité de l'air qui agit pour lors dans toute sa force: les nerfs du ventricule distendus occasionnent de la douleur: d'ailleurs les levains digestifs ne sont plus corrigés par une bile

douce ; ils deviennent aigres , & aiguillonnent la membrane nerveuse ; ils sont , en même tems , épais , n'étant pas divisés par aucun agent. La fièvre , la dureté & l'élévation du pouls ne reconnoissent point d'autre cause que l'engorgement des petits vaisseaux & leur tension. L'oppression , la difficulté de respirer & la toux sont produites , en partie par les vents , en partie par les humeurs glaireuses , épaisses & âcres , répandues dans l'estomac & dans le canal de l'œsophage , qui , pressant les poumons , s'opposent au libre passage de l'air dans les vésicules de ce viscere : je pensai enfin , que la dureté douloureuse , rapportée à la région ombilicale , étoit seulement causée par des vents. Conduit par ce raisonnement , je cherchai les causes éloignées de ces accidens. Je crus les appercevoir dans les mauvaises digestions que bien des sujets de chagrin , qu'avoit la malade depuis long-tems , avoient fait naître ; & il est d'expérience que le chagrin déränge beaucoup les fonctions de l'estomac & des intestins , en les rendant d'une rigidité surprenante , paresseux , & détruisant presque leur action : d'ailleurs , depuis plusieurs années , elle souffroit journellement de grandes douleurs , dont le siège étoit à l'orifice du ventricule.

Lorsque l'estomac ne digere pas bien , il

s'ensuit un chyle dépravé, épais, aigre, qui ne passe qu'en petite quantité dans les vaisseaux lactés & ses réservoirs, vicie le sang avec lequel il se mêle, en le chargeant de ses principes, ainsi que l'on voit un mauvais levain corrompre toute la pâte. Le sang devient plus lent dans son cours, par la grossièreté qu'il contracte, passe avec moins de facilité dans les vaisseaux capillaires, encore plus difficilement dans les veines, sur-tout dans celles qui le voient, dans l'état naturel, avec lenteur, comme les mésentériques, les épiploïques, spléniques, &c. C'est pourquoi les obstructions ne tardent pas à se former; embarras qui dérangent les opérations du foie, &, dans ce cas-ci, interrompent le cours de la bile de la vésicule du fiel, du canal cholédoque dans les intestins; occasionnent son reflux dans la masse du sang, dont elle infecte les tubes, les tendent & les irritent.

Appuyé sur cette théorie, je fis mes efforts pour procurer du soulagement à ma malade. Mon premier soin fut de prendre le mal dans sa source; je songeai d'abord à débarrasser le ventricule des matières glaireuses & épaisses qui en troubloient les fonctions, en même tems, de dégager la poitrine: c'est pourquoi je lui prescrivis une potion à prendre, par cuillerée, d'heure en

heure , composée avec trois onces d'huile d'amandes douces , & trois gains de kermès minéral , autrement dit *poudre des Chartreux* : je lui fis observer une diète rigide ; elle ne devoit prendre que du bouillon de deux en deux heures & demie , & , dans l'intervalle , user d'une tisane faite avec égales parties de racines de chicorée & d'oseille , un paquet de chiendent à bouillir dans deux pintes d'eau de fontaine , réduite à trois chopines. Le lendemain , les douleurs parurent un peu apaisées : je suspendis pour lors l'usage de la tisane ci-dessus mentionnée , pour lui en faire boire une autre légèrement purgative. Ce n'étoit qu'une légère décoction de tamarin dans du petit-lait : les selles furent assez fréquentes. Le troisième jour , les douleurs se déclarèrent avec plus de violence , & les symptômes furent plus considérables : le pouls étoit plein & dur ; la douleur de tête étoit des plus fortes. Je conseillai , dans ce cas , une saignée du bras , puis , pour entretenir la liberté du ventre , je lui fis administrer , deux heures après , un lavement pour lequel elle concevoit de la répugnance. J'en sondai la cause , & scus d'elle , qu'elle étoit sujette à un flux hémorrhoidal qui , depuis bien des années , étoit disparu : je me déterminai , vu le peu de succès des remèdes antérieurs , à la faire saigner du pied. Le

même jour , le flux d'hémorrhoides se manifesta ; ce qui m'encouragea à répéter la saignée du pied. L'événement fut des plus heureux : toute douleur cessa presque à l'instant qu'elle eut rendu , dans une ou deux selles , du sang noir par flocons. Le cinquième jour fut assez tranquille , & se passa à finir la tisane de tamarin ; le sixième , comme elle n'avoit plus de fièvre , je la purgeai avec la dissolution de deux onces & demie de manne , & un gros de sel de nître , dans une décoction d'une once & demie de tamarin dans du petit-lait ; je fis partager le tout en trois verres. Cette potion fit merveille : les déjections furent fréquentes , sans fatiguer la malade ; la couleur du visage étoit moins jaune , & les yeux moins chargés. Je réitérai la même médecine plusieurs fois ; dans la dernière , je fis ajouter trois gros de follicules de séné ; le tout pour deux verres au lieu de trois.

Aux potions purgatives succéderent les bouillons suivans , à prendre , pendant douze jours , matin & soir :

Prenez feuilles de chicorée , de bourrache , de scolopendre , de cresson , de chaque une poignée ; du cerfeuil , un paquet , à faire bouillir dans une pinte d'eau de fontaine , avec un quarteron de rouelle de veau , jusqu'à la réduction de chopine :

le reste partagé en deux bouillons : on en boira un, le matin, à jeun, dans lequel on ajoutera un gros de sel de Glauber; &, le soir, un autre fera pris, sur les cinq heures, sans sel.

Le second jour de ces bouillons, il survint une colique occasionnée par la nourriture solide dont on devoit se priver : cette indisposition se passa par le moyen de l'infusion de thé. Le quatrième jour, je prescrivis la poudre suivante, à mêler dans un bouillon au veau & à la chicorée :

Prenez safran de Mars apéritif, vingt grains ;
rhubarbe choisie, un scrupule ; diagrede,
huit grains, à mêler pour une poudre.

La malade continua ses bouillons l'espace de douze jours, & se porta, depuis, de mieux en mieux : son teint s'éclaircit ; les douleurs d'estomac, auxquelles elle étoit sujette depuis nombre d'années, se dissipèrent ; de sorte que, pour terminer sa guérison, & déraciner la cause du mal, je lui conseillai l'usage de l'opiat, dont voici la formule :

Prenez extrait de genievre, trois gros ;
extrait d'aloës, vingt grains ; rhubarbe choisie & pulvérisée, un gros ; kermès minéral, six grains ; sel d'absinthe, deux scrupules ; yeux d'écrevisses préparés & réduits

SUR UN ICTERE PARTICULIER. 321
duits en poudre, un gros. Mêlez le tout
avec les extraits, & suffisante quantité de
syrop d'absinthe, pour un opiat, dont
on prendra, tous les matins, un gros en
bol, & à jeun.

Après l'usage des bols, on prit le vin
d'absinthe pendant quinze jours, puis deux
fois la semaine, jusqu'à parfaite guérison.
Depuis le traitement, la malade a joui d'une
bonne santé, à l'exception d'un rhumatisme
appelé vulgairement *sciatique*, dont elle
vient d'être attaquée.

COROLLAIRES.

1^o On voit, par cette observation, qu'une
des causes évidentes m'étoit inconnue, lors-
que je commençai à traiter cette maladie,
je veux dire la suppression du flux hémor-
rhoïdal : c'est précisément ce défaut d'éva-
cuation qui avoit produit, d'une manière
éloignée, les symptômes dont nous avons
fait mention. Un médecin intelligent ne
doit donc pas négliger de demander à ses
malades, sur-tout aux personnes du sexe,
si elles ne sont point assujetties à quelques
évacuations, dont la suppression a pu leur
être préjudiciable, comme fleurs blanches,
menstrues, flux hémorrhoidal, &c. ou à
des dépôts d'humeurs dans les glandes de la
peau, dont la rentrée produit les effets les

plus funestes, comme dartres, loupes, boutons, érésipeles, &c.

2^o Qu'ayant découvert cette cause, je m'appliquai spécialement à rappeler le flux hémorrhoidal ; & , dans mon dessein, je pénétrai l'intention de la nature qui, ci-devant, avoit choisi cette voie particuliere, pour se décharger des humeurs qui pouvoient nuire à l'exercice des fonctions corporelles. Le médecin, dit BAGLIVI (*de Praxi medicâ, lib. 1,*) est le ministre de la nature, & son interprete ; *medicus naturæ, minister & interpres* ; par conséquent, sa fonction, pour la faire agir selon ses vues, est d'examiner la route qu'elle a suivie, & celle qu'il convient qu'elle prenne, sans quoi, la nature est rebelle à ses ordres : *Naturæ non imperat, si naturæ non obtemperat* : il lui fait souvent changer de ton, au détriment du malade. Il est donc du devoir du médecin, s'il ne veut pas l'être seulement de nom, de la suivre pas à pas, de ne la pas contrarier, de saisir les voies qu'elle a démontrées être les plus faciles pour chasser ses ennemis ; ainsi, dans l'espece dont il s'agit, la saignée du pied étoit l'agent le plus propre pour débarrasser le foie d'un fardeau qui l'accabloit, parce qu'elle rappelloit vers son principe ce sang surabondant qui devoit s'écouler au dehors, par la médiation des vaisseaux hé-

morrhœdaux : tout autre moyen rendoit le traitement, ou plus long, ou dangereux ;

3^o Que cet ictere étant particulier, il annonçoit aussi plus spécialement une obstruction considérable dans la partie postérieure ou concave du foie, formée par le séjour du sang hémorrhœdal ; vice d'autant plus considérable & plus difficile à détruire, qu'il avoit jetté dans ce viscere des racines plus profondes ; qu'en conséquence, il ne suffisoit pas d'avoir suivi l'intention de la nature, en faisant rouvrir les vaisseaux hémorrhœdaux par la saignée du pied ; qu'il étoit, outre cela, nécessaire de réparer le mal que ce trop grand séjour avoit occasionné ; ce qui ne pouvoit se faire qu'en divisant par les martiaux & les apéritifs le sang épaissi & engagé dans les extrémités des arteres, & dans les veines qui leur sont continuës, contre le sentiment de certains auteurs ;

4^o Que la guérison ne pouvoit pas être radicale & assurée, sans cette sage précaution de fortifier les solides affoiblis par les remèdes, de donner une fluidité convenable aux liquides, enfin de rétablir, entre les uns & les autres, cet équilibre si essentiel pour le soutien de la vie, & si admirablement établi par l'Auteur de la nature, en faveur des différentes fonctions dont

324 OBSERVATION SUR LES EFFETS
nos ressorts doivent s'acquitter pendant notre séjour sur la terre ;

5^o Que cette maladie étoit du nombre de celles qu'on appelle *salutaires*, puisque, si elle ne s'étoit pas déclarée, madame de Fleuri auroit continué à être tourmentée par des douleurs d'estomac habituelles qui rendent la vie ennuyeuse & désagréable ; ce qu'elle n'éprouve plus, depuis que nous en avons enlevé les causes cachées que la nature nous a manifestées, par le moyen de l'ictère singulier que nous avons décrit.

OBSERVATION

Sur les Effets de l'Oxymel colchique ; par
M. PLANCHON, médecin à Péruwels
en Hainaut.

Non timide nec temerè.

Melchior. FRICII Med.
Ulmenf. Tract. Med. de
Virtute Venenorum medicã;
Epigraph.

Nous vivons dans un siècle où l'art de guérir est porté à un degré de perfection, auquel il n'a jamais atteint ; dans un siècle où les poisons, que la plupart de nos aïeux abhorroient, sont trouvés propres à guérir des maux que la sage antiquité relé-

guoit souvent aux incurables, & contre lesquels les remedes les mieux prescrits & les plus accrédités blanchissoient fréquemment. Le sublimé corrosif, la belladonna, la ciguë, la pomme épineuse, la jusquiame & l'aconit sont ces sortes de poisons que l'art a apprivoisés, avec lesquels on a rendu la vie à tant d'hommes, & avec lesquels jadis on ne pouvoit, le plus souvent, que leur donner la mort. Parmi nos aïeux les plus célèbres dans l'art de guérir, il en est bien peu qui ayent regardé les poisons végétaux d'un œil moins timide, qui en ayent reconnu les vertus spécifiques, & osé les prescrire intérieurement. *Fricius* est un de ces anciens qui a reconnu & publié que les poisons végétaux avoient des qualités propres à combattre des maux violens, opiniâtres, & qui résistoient aux remedes ordinaires : il les appelle, pour cela, *remedes extrêmes*, & nous apprend qu'on n'en doit point craindre l'usage intérieur, si, sans trop de témérité, & sans être timide, on les prescrit avec prudence. *Voyez le Journal de Médecine de Juillet 1763, pag. 31 & suiv.*

Parmi ces médecins illustres qui ont fait les premiers essais de ces sortes de poisons, M. Storck a mérité, à juste titre, le premier rang ; & l'usage heureux, qu'il en a fait, l'a encouragé d'enrichir la médecine de ses

nouvelles découvertes. L'oignon du colchique, dont on s'est servi à peine extérieurement jusqu'aujourd'hui, [si nous en exceptons quelques médecins anciens, assez téméraires pour le prescrire dans les circonstances où les hermodactes sont indiqués, & où ils pensoient devoir donner les plus violens purgatifs,] est devenu, entre les mains de ce sçavant & ingénieux médecin, un puissant diurétique, un béchique incisif, &c. (a).

Fondé sur les heureuses expériences de ce grand praticien, & le succès avec lequel il a employé l'oxymel colchique, sans qu'il eût jamais nui à aucun de ses malades (b), je le regardai comme un nouveau bienfait de la Providence, accordé aux recherches & à la hardiesse d'un médecin assez ami de l'humanité, pour oser chercher à rétablir le désordre de l'œconomie animale, par l'usage prudent des plantes vénéneuses, dont il avoit prudemment hazardé le premier essai sur lui-même.

(a) *Il résulte des observations de M. Storck, que le colchique est atténuant, incisif, apéritif, diurétique à un haut degré; qu'il favorise l'expectoration, & qu'il est très-utile dans les hydropisies.* L. B. D. P. Mémoire sur le Colchique, pag. xxxix.

(b) *Je n'ai pas remarqué que ce remède ait produit de mauvais effets dans aucun de mes malades auxquels je l'ai fait prendre.* STORCK, Observ. sur l'Usage interne du Colchique d'automne, pag. 67.

Si cet habile médecin eut la satisfaction de guérir des hydropisies qui avoient résisté aux remèdes les plus accrédités dans ces sortes de maladies (a), combien ne devons-nous pas nous féliciter d'une aussi heureuse découverte ! On trouve donc dans l'oignon colchique, corrigé par l'acide du vinaigre (b), [antidote, à cet égard, de presque tous les poisons végétaux] adouci par le miel, prescrit à petite dose, un diurétique puissant, d'une nature analogue à la scille (c), propre, conséquemment, à être prescrit dans l'asthme humide, & dans ces hydropisies où les diurétiques sont principalement indiqués : aussi M. Storck, enhardi par sa propre expérience, n'a point craint de le prescrire dans ces circonstances critiques où l'art semble devoir échouer. Son

(a) *Je conclus des observations précédentes, [Vid. Obs. 1-4-5-7-8, &c.] que l'oxymel colchique est quelquefois utile dans les maladies du genre des hydropisies, dans lesquelles les autres remèdes usités en pareils cas, & d'ailleurs très-actifs, n'ont aucuns heureux effets. Idem; ibid. pag. 66-67.*

(b) *Idem, ibid. pag. 7-17-18.*

(c) *Car, quand on remarque, par la comparaison des effets journaliers de la scille, & de ceux du colchique, que leurs vertus sont analogues, on est porté à penser que la scille étant bonne dans l'asthme, le colchique, qui lui ressemble par tant d'autres effets, doit aussi produire le même effet. Mémoire sur le Colchique, ibid.*

328 OBSERVATION SUR LES EFFETS

essai fut suivi d'un succès heureux ; & le rétablissement de la plupart de ceux qui en usèrent , & le soulagement des autres qui étoient déjà désespérés (a), l'ont engagé à le rendre public pour le bien-être de l'humanité.

Falloit-il d'autres garans que la probité ; la candeur & le désintéressement avec lesquels il a publié ses heureuses expériences , pour se décider en faveur de ce nouveau remède ? Aussi , dès que j'en eus connoissance , je ne tardai point de prier M. Michaux , professeur en botanique de l'université de Louvain , de vouloir m'envoyer des oignons colchiques. J'en reçus bientôt , & j'en fis dispenser l'oxymel , suivant la méthode de son auteur : j'eus bientôt occasion de le mettre en usage. Il se présenta , dans le mois de Janvier de cette année (1765 ,) la femme du nommé *Joseph Delcampe* , de Roucourt , village situé à une demi-lieue de ce bourg , âgée d'environ cinquante ans , d'un tempérament pituiteux , hystérique , & sujette , depuis long-tems , à un asthme humide , à qui , depuis le commencement de l'hiver , il étoit survenu une hydropisie universelle. Cette infortunée , agacée des paroxysmes fréquemment répétés de cet asthme , tomba enfin dans une anasarque , suite assez commune de ces sortes de ma-

(a) STORCK, Observ. 2-3.

ladies, spécialement, si, par état, ces malades ne peuvent recourir à ceux qui pourroient peut-être les garantir de suites aussi funestes. Cette enflure universelle augmentoit tous les jours : le ventre étoit ascitique ; & l'on sent assez, que la respiration, à cet égard, en étoit plus gênée : il y avoit même des signes équivoques d'une hydropisie de poitrine. Cet épanchement universel de sérosités avoit bouleversé l'œconomie animale, au point que cette femme étoit réduite à traîner des jours languissans qui la guidoient lentement vers les portes de la mort ; d'autant plus que l'étroite condition de ses affaires domestiques, [*res angusta domi*] le dégoût, l'horreur qu'elle avoit pour toute sorte de drogues, l'avoient déterminée, du commencement, à laisser sa triste & fâcheuse situation aux foibles soins d'une nature détraquée, dont l'affaïssement étoit presque à son comble : chacun la regardoit comme une femme qui mouroit en détail.

J'eus compassion de cette infortunée victime d'un mauvais tempérament ; & l'oxymel colchique me parut le seul remède qui pût l'arracher des bras d'une mort qui la talonnoit. Je lui en prescrivis quatre onces, dont elle en prit deux gros ; le premier jour, en deux fois ; & j'augmentai la dose d'un gros tous les jours. A peine eut-elle

330 OBSERVATION SUR LES EFFETS

commencé à en faire usage , qu'elle urina abondamment ; elle expectora mieux , chose qu'elle faisoit à peine avant. [*Vide* STORCK, *Obs.* iv, pag. 38 ; *Observ.* vj, pag. 45 ; *Observ.* xj, pag. 57 ; *Obs.* xij, pag. 60.] D'abord l'enflure diminua ; & elle n'eut pas fini les quatre onces , qu'il y avoit un mieux très-sensible. Je répétois la même dose qui acheva de faire écouler presque tout le reste des eaux épanchées. Le visage , les bras , la poitrine & le ventre reprirent insensiblement leur état antérieur & relâché : il n'y eut que les jambes & les cuisses qui demeurèrent encore enflées. Cette enflure des extrémités inférieures , qui n'est plus telle qu'elle fut jadis , reparoit encore pendant le jour , & se dissipe la nuit.

Cette femme , soulagée à ce point , cessa de prendre ce remède bienfaisant , par lequel elle revint dans son état valétudinaire. Comme je ne la voyois pas régulièrement , je ne pus l'engager à en continuer l'usage ; & les fonctions naturelles n'étant plus troublées par l'effet de cette enflure , elle se contenta de vivre toujours asthmatique & vaporeuse , s'embarrassant fort peu si elle couroit risque de faire une rechute. Je la vis pourtant , quatre mois après l'usage de cet oxymel. *Je n'ai pu* , m'a-t-elle dit , *continuer votre remède , sans lequel il falloit que je mourusse ; je ne pus en faire la dé-*

penſe ultérieure : ſans cette circonſtance , il eût achevé ma guérifon , puisſque , tandis que je le prenois , je crachois beaucoup mieux. J'ai été fâché de ne point avoir été informé de cela ; je le lui euſſe fourni volontiers gratis , vu l'effet merveilleux qu'il avoit produit.

Il eſt vrai que l'oxymel colchique n'a pas eu le même ſuccès chez tous les malades ; mais je n'ai point vu ni entendu qu'il eût nui. Au contraire , une femme octogénaire , catarrheuſe , que la nature abandonnoit , chez qui il y avoit une toux fâcheuſe , une expectoration preſque éteinte , & enflure des extrémités , avec aſcite , a uriné davantage , & expectoré avec moins de difficulté , après l'avoir pris : une défaillance cependant l'a miſe au tombeau. Mais pût-on jamais guérir la vieilleſſe ?

M. Coulonvaux , médecin à Condé en Hainaut , preſcrivit quatre onces d'oxymel colchique , venant du même apothicaire : il le donna , comme M. Storck , à un malade hydropique , à la ſuite d'un aſthme. Ce remède ne changea point ſon état : il obſerve ſeulement , que ſes urines , qui étoient fort aqueuſes , devinrent bourbeuſes , ſans être plus abondantes : il refuſa de continuer cet oxymel qui ne lui fit pourtant aucun mauvais effet. Qu'eût-il arrivé , ſ'il l'eût continué ? Ne ſemble-t-il point que le change-

332 OBSERVATION SUR LES EFFETS

ment des urines promettoit un bon effet ? D'autres médecins de ma connoissance employèrent l'oxymel colchique, avec une espèce de succès : ils en observerent, comme moi, la vertu diurétique. M. Jouret, médecin à Leuze, petite ville entre Ath & Tournai, l'a donné à un nommé *Des Elèves*, de *Chapelle-à-Wattmes*, village à trois quarts de lieue de cette ville. Ce remède fit beaucoup uriner cet homme dans une hydropisie ascite, & emporta une hydrocele des plus considérables. Ce médecin observa le même effet chez la nommée *Dorothée Enquinez*, du même village, dans une hydropisie ascite. Il ne leur arriva aucun mauvais symptôme, pendant l'usage de ce remède ; mais ils moururent long-tems après, la cause de leur maladie étant insurmontable.

Je viens d'apprendre de M. Du Monceau, médecin-pensionnaire de la ville de Tournai, qu'il donna cet oxymel à une femme grosse de six mois, devenue hydro-pique, à la suite d'une fluxion de poitrine avec douleur de côté ; elle étoit d'un tempérament foible & délicat. Ce remède a soulagé, pour un tems, en favorisant une excrétion abondante d'urine ; mais ensuite il ne produisit plus le même effet : elle ne s'est cependant plainte d'aucuns mauvais symptômes, pendant l'usage de ce remède.

Elle accoucha à sept mois ; elle eut des selles abondantes, après son accouchement, & périt quinze jours après. Pendant le cours de sa maladie, elle rendit toujours des urines épaisses & boueuses : ses déjections étoient toujours grises, plâtreuses, & glai-reuses comme de la colle fondue.

Une demoiselle de la même ville, d'un âge assez avancé, en prit plus de vingt onces, pour une anasarque à la suite d'un asthme, sans aucun effet ; elle ne s'est cependant plainte d'aucun mauvais symptôme, pendant l'usage de cet oxymel : elle a employé également tous les autres remèdes indiqués en pareils cas ; & le tout, sans succès : elle succomba enfin. Trois jours avant sa mort, on apperçut aux jambes & aux cuisses des taches gangreneuses : ses jambes coulerent à grands flots, & verserent une eau sanguinolente ; preuve manifeste de la décomposition des fluides, & de la solution de continuité des solides. Depuis long-tems, la poitrine de cette demoiselle étoit affectée : il y avoit même des signes d'hydropisie de cette cavité ; & l'anasarque étoit épouvantable.

Ce médecin donna l'oxymel colchique, avec plus de succès, à une religieuse du couvent des sœurs grises de la même ville. Cette sœur, âgée de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, cacochyme & valétudi-

334 OBSERVATION SUR LES EFFETS

naire , après avoir fait usage d'une quantité considérable de remèdes , fut attaquée d'anasarque ; elle prit cet oxymel qui lui fit rendre une quantité prodigieuse d'urine : cette sœur est enfin guérie.

Ces exemples confirment les observations que M. Storck a faites sur ce nouveau remède , & m'engagent à croire , avec lui , qu'il est fort indiqué dans les hydropisies qu'on sçait se guérir la plupart par un flux copieux d'urines : *Per urinas evacuati hydropis quum citentur plurima exempla , & hanc viam tentabimus , præcunte naturâ , &c.* BOERH. *de Hydropse* , aph. 1243. In VAN-SWIETEN , tom. iv , pag. 256.

Ce nouveau diurétique , que nous devons à M. Storck , a pourtant quelquefois le sort de bien d'autres remèdes très-accrédités ; & il est , comme eux , quelquefois sans effet. On sçait trop , qu'il est des maux qui sont rebelles aux plus grands spécifiques.

Non est in medico, semper relevetur ut æger ;

Interdum doctâ plus valet arte malum.

OVID. *de Ponto* , lib. 1 , Eleg. iv.

N'observe-t-on point fréquemment , que des viscères squirrheux , d'où l'on voit naître des collections d'eaux dans différentes cavités , & des épanchemens universels ; que l'affaïssement extrême des solides , d'où l'atonie & l'inertie des vaisseaux inhalans , dépend en partie , étant continuellement

abbreuvés d'une quantité prodigieuse de férofités croupiffantes dans ces mêmes cavités ou dans tout le celluleux, ce qui énerve de plus en plus les folides; que l'hydropifie enkyftée, qui cede même rarement à la ponction, font des caufes qui rendent prefque toujours les plus puiffans diurétiques fans effet? Ce font ces fortes d'hydropiques que l'art doit, malgré lui, abandonner à leur malheureux fort, & qui n'ont d'autre confolation à attendre, que de voir leurs maux s'aggrandir, qu'une mort trop tardive, après un délabrement prefqu'univerfel de l'œconomie animale, vient enfin terminer.

C'est dans ces circonftances que l'oxymel colchique n'aura d'autres fuccès que d'augmenter peut-être l'excrétion des urines, fans diminuer fouvent le volume des eaux épanchées, ou, confondu dans toute la maffe des liquides qui circulent, perd fa vertu diurétique, fans nuire aux malades, étant dépouillé, en partie, de fa virulence par l'acide du vinaigre.

Ne peut-on point ici dire de cet oxymel ce que M. le baron *Van-Swieten* dit de la fcille dans fon *quatrième tome, chapitre de l'Hydropifie*, §. 1243, pag. 260? *Facile autem patet tunc tantum poffe expectari auxilium ab hoc remedio, fi cavum, in quo hæret aqua collecta, adhuc aptum fit ut raforbeat; fecus enim exire non poffet.*

HISTOIRE

Des Fièvres pétéchiales & miliaires qui ont régné, pendant huit ans, dans le canton de Montaigu-lez-Combrailles dans la basse Auvergne; par M. DE PLAIGNE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier.

La miliaire est une maladie nouvelle qui ne paroît pas de nature à se perdre. On devroit encourager les médecins, dans toutes les provinces où se montre cette production du dix-septieme siècle, à fournir leurs observations, afin d'ajouter les derniers traits aux différentes especes qu'en a données le sçavant Sauvages. Je crois vous devoir faire part de ce que j'ai pu observer sur sept à huit cent malades qui m'ont passé par les mains. Ce fut le premier Janvier 1757, que parut sous mes yeux le premier exemple de cette épidémie sur un curé travaillé d'une fluxion de poitrine qui me parut singuliere : elle se termina par une éruption considérable de miliaire; même époque des miliaires qui ont régné à Vienne en Autriche. La longueur du sujet ne me permet pas de rapporter ici les différentes especes bien caractérisées que j'ai pu observer

observer dans l'espace de huit ans. Je m'en tiendrai à celle qui a été la plus générale.

I. PÉRIODE. *Miliaris vulgaris* à *Monte-acuto*. On est soudainement saisi d'un certain engourdissement du cerveau, & d'une douleur gravative & permanente dans le front, qui va frapper le derrière de la tête, avec une roideur considérable dans les muscles du col. Cette douleur gravative semble se propager tout le long de l'épine du dos, & s'éparpiller vers les reins. Les malades éprouvent en même tems une lassitude spontanée dans toutes les parties du corps : il semble, disent-ils, qu'on leur ait rompu les membres à coups de bâton : quelquefois ce sont des picotemens, des engourdissemens, des mal-aises ou des frissonnemens entre chair & cuir, & alternativement de petites chaleurs passagères avec des angoisses & des défaillances fréquentes. La fièvre, au toucher, est peu considérable ; c'est le plus souvent une nuance ou deux au-dessus de l'é-motion : on y observe quelques bourrasques, mais qui n'ont rien de réglé. Le pouls, fréquent d'abord, devient ensuite plus lent que dans l'état naturel ; il est concentré, embarrassé, & comme rebondissant par la gêne de la circulation. Les carotides battent fortement. Il paroît une sueur dont l'odeur a quelque chose de si particulier, qu'elle est devenue pour moi un des

signes les moins équivoques de cette épidémie. Quelquefois cette maladie est préparée de longue main , par un affaïssement du corps , un air triste , un teint plombé , des yeux nébuleux qui nous font prédire la maladie future. Quelquefois elle se déclare sans aucun prélude.

Voilà ce qui se passe , les quatre premiers jours , souvent avec des nuances plus enveloppées ; ce qui en imposoit dans les commencemens. Ce n'étoit qu'une migraine ; pléthore chez les sanguins ; plénitude chez les pituiteux ; chez d'autres , douleurs de rhumatisme ; & même vapeurs , chez les personnes hystériques. Il falloit voir & attendre : l'on perdoit un tems précieux ; le médecin restoit dans la crainte alternative , ou de trop faire , ou de ne pas faire assez.

II. PÉRIODE. Du 4 au 5 , il se déclare une légère hémorragie par le nez ; elle a été quelquefois fort considérable : le mal de tête diminue. Me voilà guéri , dit le malade , mais espérance de 24 heures. Le lendemain , il renaît ; les sens s'engourdissent davantage ; survient un délire sourd ; les yeux sont nébuleux , larmoyans ; le visage est plombé , avec un air stupide. Quelquefois , au contraire , le malade est impatient ; il a plus de vivacité ; il s'annonce des soubresauts dans les tendons. Tous ces symptômes prennent de la force , vers le sep-

tième jour : les sueurs sont plus copieuses, plus gluantes, plus fétides. Quelquefois il paroît de petites rougeurs entre chair & cuir ; voilà des délires, des angoisses, des éréthismes ; des ébranlemens dans toute la machine, des stupeurs : le malade est babillard, inquietant ; il prétend se bien porter. Des douleurs violentes & spasmodiques parcourent rapidement les jambes, l'estomac, les épaules, les hypocondres : le pouls en paroît agité. Cependant l'inactivité, qu'il affecte, prouve qu'il n'entre pour rien dans la vivacité des douleurs. J'ai remarqué que ces douleurs sont plus vives, à proportion que le cerveau se trouve moins entrepris. S'il l'est singulièrement, le malade est comme assommé, dans une stupeur universelle, avec spasmes : tout cela change souvent de place, & vient fondre sur la poitrine bientôt affectée d'une oppression violente, & poignardée de mille points irréguliers qui semblent devoir fondre le poumon. En effet, il en résulte des crachats prodigieusement épais, & que l'on a souvent pris pour du pus. Quelquefois c'est une toux sèche, fort irritante, qui cesse tout-à-coup, pour reprendre ; d'autres fois, il a paru des crachemens de sang prompts & copieux : ce symptôme vous occupe ; il disparoît, pour faire place à un autre aussi effrayant.

III. PÉRIODE. Du 9 au 10, le plus grand nombre a payé le tribut : c'est le moment où la nature fait le dernier effort pour l'éruption. Si elle prend le dessus, la poitrine se dégage, le poulx perd de sa concentration, les autres symptômes diminuent ; le corps se trouve couvert, en peu de jours, de boutons crySTALLINS, semblables aux vésicules qui brillent sur les feuilles de la glaciale : les malades périssent souvent dans l'oppression, si l'éruption ne se fait pas, ou si elle est imparfaite. J'en ai vu guérir tout-à-coup, par une éruption pleine & copieuse ; mais ordinairement, & dans le fort de l'épidémie, tous les symptômes ci-dessus prenoient de la consistance, & duroient encore huit à neuf jours. Là, vous voyez un délire sourd, avec un engourdissement universel de toutes les fonctions vitales & animales, marcher d'un pas égal jusqu'à la fin de la maladie : tout est suspendu ; les yeux sont troubles ; le malade est sourd, les crachats toujours rouillés, le poulx concentré, plus lent que dans l'état naturel, quelquefois de quinze pulsations par minute ; sueurs toujours laborieuses ; constipation opiniâtre : chez un autre, le cerveau sera moins embourbé ; les symptômes seront plus douloureux ; ils varieront sans cesse, disparaîtront, reviendront par fougues, sueurs, concentration du poulx, soubresauts, an-

goïsses, oppressions, hémorragies ; tout revient à la charge, redouble, & amène de nouvelles crises d'éruption, tandis que la première se dessèche : ainsi l'éruption se fait en détail : la nature partage heureusement ses efforts ; mais suspendez votre jugement ; elle peut échouer au port : tout cela nous amène jusqu'au dix-huitième jour.

IV. PÉRIODE. A cette époque, le ventre, qui a été resserré pendant l'éruption, s'ouvre de lui-même : les malades rendent des matières bilieuses, prodigieusement fétides, où l'on trouve souvent des paquets de vers, sur-tout si on n'a pas purgé dans les commencemens ; & dans ce cas-là, quelquefois au contraire, la maladie est accompagnée de cours de ventre ; il paroît presque toujours se ralentir dans le fort de l'éruption : les sueurs cessent ; les fonctions se rétablissent, les sens reprennent leur jeu. L'ame, absorbée par l'embarras des nerfs, instrumens de ses fonctions, se répand au-dehors : le trouble intérieur n'enfante plus d'idées phantastiques ; les sensations sont nettes ; le pouls devient libre, dégagé : s'il conserve un peu de concentration, craignez la récidive. Les malades éprouvent une grande démangeaison à la peau : l'épiderme se renouvelle ; les cheveux tombent : il reste quelquefois, dans la convalescence, une stupeur dans tous les mem-

bres, un engourdissement du cerveau, & une espece d'imbécillité, nouvel indice d'une dépuration imparfaite. J'en ai vu plusieurs garder long-tems des cæcités, des surdités, des tremblemens; d'autres ont eu ensuite des pustules, des furoncles: elle a été suivie de gonflemens aux hypocondres, de bouffissures, cachexie, hydropisie, fièvres intermittentes, &c.

Cette espece a été singlièrement combinée avec les fièvres putrides-vermineuses: les évacuations, dès les premiers jours, étoient prodigieusement fétides. Dans les étés de 1760, 1761, il falloit commencer par évacuer quarante à soixante vers: les nerfs se trouvant à la fois ébranlés par les vers & par le levain miliaire, il en résultoit des tragédies surprenantes.

Cette maladie a pris toutes sortes de formes. Nous avons vu plusieurs personnes, sur-tout les enfans, promener la miliaire dans les rues; elle s'est présentée sous les apparences de *rhumatisme*, de *vapeurs*, de *spasmes*, de *fièvres inflammatoires*. Cette dernière espece eut lieu dans le commencement de l'épidémie; elle suivoit la marche des fluxions de poitrine, se terminoit, le 7, le 9, par une crise prompte. Nous l'avons vue traîner en longueur, tenir le malade toujours absorbé pendant des cinq ou six semaines, poussant toujours de nou-

velles efflorescences : rien de plus ennuyeux pour le malade & pour le médecin. Phénomene bien singulier ! elle a été entre-coupée ; elle s'est suspendue au moment le plus terrible , a laissé le malade sans fièvre , & convalescent pendant des cinq à six jours , & a repris tout-à-coup son même période , pour finir tous ses tems. Une autre espece a été *secondaire* ; est arrivée à la suite d'autres maladies , après des fièvres putrides , dont les malades étoient parfaitement guéris : elle s'est montrée là , sans complication , avec tous les caracteres qui lui sont propres. L'été de 1762 fut sec & chaud. Il parut une espece gangreneuse ; elle fut mêlée de pourpre , escarres , charbons , dépôts lymphatiques & gangreneux ; encore une nuance , c'étoit la peste. L'espece la plus terrible attaquoit le cerveau , du 3 au 5 , sans éruption : elle exigeoit d'autant plus de sagacité , que , dans le même tems , il régnoit des maux de tête , qui se terminoient par une legere hémorragie du nez , sans autre suite. Dans un autre tems , elle affecta le poulmon par préférence : une fièvre gangreneuse , peu inflammatoire , détruisoit le poulmon ; dès le premier accès , l'humeur étoit fixée : les malades périssoient en 5 jours.

Cette maladie attaque particulièrement les adultes , les tempéramens délicats & cacochymes ; peu dangereuse chez les enfans ,

rare chez les vieillards; & chez eux, elle finit
 le plus souvent par la gangrene; elle avance
 ou détermine les règles chez les femmes,
 les attaque sur-tout dans ce tems-là, & après
 les couches. Il y a beaucoup de vers; les
 évacuations prodigieusement fétides: les en-
 vies de vomir ne sont pas fréquentes; la
 soif n'est pas considérable; la langue blan-
 che & humectée, quelquefois noire, mais
 souvent par l'abus du vin: la détrempe y
 remédioit. Les urines doivent déposer beau-
 coup, pendant & après l'éruption: si elles
 sont long tems troubles & laiteuses, la ma-
 ladie sera opiniâtre. C'est un mal, si l'érup-
 tion s'annonce les premiers jours: le levain
 est forcé par l'art ou par la nature; il se pré-
 cipite sur différentes parties: dans notre es-
 pece, elle commence plus sûrement vers
 le 9. Après l'éruption, si le pouls reste con-
 centré avec stupeur, attendez de nouvelles
 éruptions: s'il se concentre davantage, &
 que les urines deviennent limpides, crai-
 gnez la mort. Les saignées, les purgations
 & le régime anti-phlogistique, dans les com-
 mencemens, retardent heureusement les
 sueurs & l'éruption. L'éruption tardive
 est plus légitime: plus les boutons sont
 crystillins, moins compliqués de rougeurs;
 & plus j'en ai été satisfait. Rien n'est pré-
 maturé: le levain miliaire, suffisamment
 travaillé, s'exhale seul: si les boutons s'an-

noncent d'abord rouges & phlegmoneux, au moins à un certain degré, ils sont moins sûrs : les taches pourprées sont d'une autre espèce, & pernicieuses. De même, si les sueurs copieuses paroissent dès le premier jour, & qu'elles continuent, c'est un mal : la nature épuise ses ressources ; reste le levain qui gangrene. Cette espèce a voulu paroître au commencement de cette année 1765. *Miliaris sudatoria*. Cette maladie est contagieuse ; elle suit volontiers le sang. En 1763, on la voyoit suivre une rue, & de-là passer dans une autre. Introduite dans une maison, elle passe tout en revue : j'en ai traité jusqu'à huit sous le même toit. Je suis très-persuadé qu'elle pourroit s'inoculer comme la petite vérole ; mais il est décidé qu'on peut l'avoir plusieurs fois. Je l'ai vue jusqu'à trois fois sur le même sujet : quelques-uns ont succombé enfin. Après la mort, il paroît des hémorragies, des dépôts, des gangrenes dans les différens viscères : les cadavres deviennent livides, & se corrompent promptement.

T H É O R I E.

Engourdissement du cerveau ; lassitudes dans tous les membres ; abattement universel ; lenteur dans toutes les fonctions ; concentration du pouls ; agitations qui ne sont point co-incidentes avec la fièvre ; soubresauts,

stupeurs dans tous les sens, &c. tout nous indique que cette maladie n'intéresse le sang, que par contre-coup, & qu'elle siège essentiellement dans le genre nerveux; elle est moins sanguine & inflammatoire que lymphatique & nerveuse : aussi voyons-nous que la nature, qui, dans les maladies inflammatoires, allume la circulation, pour fondre & résoudre les obstacles, suspend ce ressort dans cette espèce de maladie, & ne met en jeu que les nerfs qui sont ébranlés d'une façon qui me surprend toujours, & que tous les auteurs regardent comme mortelle, lorsque les ébranlemens se trouvent symptômes des autres maladies. En effet, les soubresauts & les autres commotions du genre nerveux sont portés à un plus haut degré dans la miliaire la plus bénigne, que dans les fièvres malignes ordinaires, les plus compliquées. Ici, c'est un effort de la nature, pour débarrasser les nerfs d'une humeur visqueuse & âcre qui les abreuve, les obstrue, les engourdit & engluie les esprits vitaux, étouffe les fonctions du sentiment, & porte à la fois dans les humeurs un caractère putride & gangreneux.

Le levain miliaire ayant une affinité particulière avec la lymphe nerveuse, il n'est pas surprenant qu'il affecte, par préférence, le cerveau qui en est l'origine; & de-là, tous les rayons qui portent la vie & le senti-

ment dans les différentes parties du corps. Il faut donc considérer cette maladie comme un état de stupeur & d'engourdissement, & un commencement de paralysie, occasionné par un levain étranger qui englue les esprits vitaux, & obstrue les nerfs. La nature venant, par ses efforts, à remuer ce prélude paralytique, offre à nos yeux ce spectacle aussi singulier qu'il est effrayant. Il paroît que le levain miliaire, quel qu'il puisse être, est de la classe des stupéfiants. On conçoit aisément, que l'engorgement de la lymphe nerveale dans la substance du cerveau, doit opposer une résistance au cours naturel du sang ; de-là l'hémorragie du nez, qui arrive, le quatrième jour, par le reflux du sang à l'extérieur, & le battement des carotides que l'on voit sensiblement se contracter avec force ; le sang y paroît comme rebondir & revenir sur ses pas. C'est aussi à l'engourdissement & aux spasmes du genre nerveux, qu'il faut rapporter la contraction lente & laborieuse des artères, qui fait la concentration du pouls, ainsi que l'oppression de poitrine, les différentes hémorragies par l'expectoration, les règles, &c. Elles n'ont rien de critique que par contre-coup ; elles sont la mesure de l'embarras de la circulation, & celui-ci, de l'engourdissement des nerfs : aussi avons-nous remarqué, dans les cas où la nature sembloit partager ses efforts

par différentes reprises d'éruption , que le saignement de nez , la concentration du pouls & les spasmes marchaient de front , & en devenoient l'annonce.

Si le levain miliaire est moins abondant , & s'il n'a pas contracté une analogie parfaite avec les esprits vitaux , le cerveau & le genre nerveux seront moins intéressés , la maladie moins longue , & la moindre crise pourra le porter dehors ; c'est ce que nous avons observé au commencement de l'épidémie. Elle se terminoit le 7 , le 9 ; alloit à peine jusqu'au 14. Elle parut , en hiver , sous le masque des *fièvres inflammatoires* , cédoit à leurs crises par l'expectoration ou par une sueur : une éruption pleine & complète jugeoit la maladie. Les choses changerent par la suite : elle ne céda pas même aux crises des fièvres putrides , auxquelles elle s'affocia ; elle s'étendit au-delà , & joua un rôle distinct.

Dans le fort de l'épidémie , le levain miliaire ayant intimement pénétré la lymphe nerveale , il ne portoit pas ses coups plus loin ; il frappoit à la source des esprits , y occasionnoit des fontes gangreneuses & subites. Alternativement les esprits vitaux n'étant pas mortellement entachés par cette première secousse du levain miliaire , ils pouvoient le porter outre , & le déposer dans les différentes parties du corps : d'a-

bord à la poitrine , peut-être par une nouvelle affinité du levain avec l'humeur bronchiale ; de - là , des oppressions considérables , suivies d'expectoration d'une humeur prodigieusement épaisse & comme purulente , ou bien des dépôts gangreneux. La nature peut-elle porter plus loin ses efforts encore imparfaits ? Le levain miliaire vient échouer à la peau ; de - là les suppurations , les dépôts , les escarres , les éréthypes ; & enfin arrive l'éruption miliaire , pure & légitime , si la nature est pleinement victorieuse , & le levain moins putride & moins corrosif.

Le levain miliaire s'est-il emparé de tout le genre nerveux ? Il n'en fera pas , pour cela , fort meurtrier ; s'il n'a pas contracté un caractère particulier de putréfaction , ou si le sujet n'y est pas singulièrement disposé , la nature industrieuse partagera ses efforts ; l'éruption se fera par reprises , & en détail ; la maladie traînera en longueur.

Il résulte de nos observations sur le genre de cette maladie , 1^o que ce qui étoit lassitude , engourdissement , picotement d'abord , devient ensuite éruption bénigne & légitime , ou , au contraire , dépôt , escarres , gangrène , en proportion de la quantité du levain miliaire , de son acrimonie , de son épaissement , de la disposition de la peau & des forces de la nature , pour le

surmonter, le déprendre & le porter dehors. 2° Que le plus violent coup de sa malignité devroit être celui de tuer du 4 au 5, sans éruption dans son premier effort, par une corruption du cerveau qui se manifeste après la mort. 3° Le second coup, en sous-ordre, de sa malignité, seroit de gangrener le poulmon, le 5, le 7, le 9, sans éruption ou avec une éruption imparfaite. 4° De former des dépôts lymphatiques ou gangreneux en différentes parties, ou bien des taches de différentes especes à la surface de la peau, avec éruption. 5° Il est aisé de concevoir qu'on ne doit pas s'attendre ordinairement à une éruption subite & complete, comme j'en ai vu quelques exemples, le levain miliaire étant d'une nature si pénétrante & si propre à s'identifier avec la lymphe nerveale : il ne doit, en général, s'en détacher que par nuances & par des efforts soutenus & redoublés ; à la différence des engorgemens sanguins ; ce qui pourra toujours donner un air symptomatique à cette éruption, & devenir un sujet de discussion pour les médecins qui ne voudront pas s'attacher à bien saisir la marche de la nature.

T R A I T E M E N T.

La saignée paroît, en général, contraire à la nature de cette épidémie, avec les restrictions dont nous parlerons ci-après. Les

malades ne les supportent pas aisément; ils se trouvent mal; le pouls est lent. Cependant, par rapport aux révolutions qui doivent accompagner cette maladie, je place une ou deux saignées au bras; je ne l'ai guères faite au pied; j'en ai été empêché par les foibleffes, la pâleur & les défaillances qui suivent celle du bras, & qui, sans doute, auroient été plus considérables, après celle du pied. J'y suppléois par une couple de lavemens qui étoient mon début ordinaire, & qui accompagnoient la saignée du bras; je les trouvois propres à détourner l'humeur du cerveau, à disposer aux évacuations; sans tirer trop de sang des veines: cependant je crois que la saignée du pied peut trouver sa place.

Les purgations tiennent de plus près à la nature de la maladie; elles sont d'abord indiquées par la plénitude ordinaire qui l'accompagne. Par rapport au levain miliaire, je n'ai pas remarqué qu'elles en aient suspendu l'éruption: au contraire, elles l'ont souvent favorisée, soit en la déterminant, soit en détournant, par les selles, une partie du levain: dans certains cas même, j'ai purgé avec succès, dans le fort de l'éruption, quoiqu'en général, je tâche de l'éviter.

Préparer les premières voies & le sang, corriger la pente que les humeurs ont à la putré-

faction & à la gangrene ; mûrir ; séparer ; & porter à la peau l'humeur visqueuse qui relâche & engourdit les nerfs ; réveiller leur ressort ; calmer l'irrégularité de leurs mouvemens, voilà les vues qu'on doit se proposer.

Je débute par une couple de lavemens émolliens , suivis d'une saignée du bras ; j'en place une seconde , si le tempérament du malade semble l'exiger ; j'ordonne une tisane nîtrée, avec chiendent, scorfonere, capillaire, bourrache, fleurs de tilleul, & choses semblables ; quelquefois le petit-lait ou une simple eau panée, avec le miel & le nître, ou un peu de vinaigre. Cette tisane va son train jusqu'au tems de l'éruption. Je place une couple de purgations anti-phlogistiques, ordinairement le deuxieme & le quatrieme jour, avec les tamarins, la manne, un peu de séné & de sel de Glauber ; & si les premières voies me paroissent considérablement surchargées, je commence par l'ipécacuanha ou le tartre stibié.

Au second période, je continue la tisane nîtrée ; je place quelques potions huileuses, quelques lavemens émolliens : le malade me paroissant suffisamment préparé & détrempe, je fais prendre, en vingt-quatre heures, à dose soutenues, la décoction de trois ou quatre gros de quinquina ; elle est adoucie simplement avec le syrop de capillaire : s'il

y a encore de la chaleur, je substitue le syrop de limon, ou quelques gouttes d'esprit de sel marin : ce remede est continué jusqu'à la fin de la maladie. Aux approches du septieme jour, je travaille le levain, & lui prépare une issuë, par l'application de deux larges vésicatoires aux gras de jambe, quelquefois à la nuque, dont j'entretiens soigneusement la suppuration aussi jusqu'à la fin de la maladie.

Aux approches des crises de l'éruption, je rends la tisane légèrement diaphorétique ; j'ajoute la serpentaire de Virginie, ou quinquina, moitié dose de celui-ci, aiguïsant la potion d'une poudre tempérante, faite avec nître, sucre, camphre, sel sédatif d'Homberg, & les yeux d'écrevisses ; je m'entens-là, & m'écarte peu du régime antiphlogistique, tant que la nature est ferme dans sa marche ; mais, le plus souvent, à cette époque, je renouvelle les vésicatoires, ou j'en applique de nouveaux : si la poitrine me paroît considérablement en-gluee de matiere épaisse, je ne fais pas difficulté de les appliquer à l'endroit même de la poitrine où la douleur semble le plus appuyer : j'en ai vu plusieurs fois des effets surprenans. Dans ce cas, j'ajoute à la potion les syrops d'œillet, d'érysimum, l'oxymel scillitique, ou même quelques grains de kermès minéral, pour évacuer une

partie de l'humeur, tandis que le reste est sollicité par l'expectoration. Si les ébranlemens du genre nerveux sont considérables, j'insiste davantage sur la poudre tempérante; dont je fais des bols, y ajoûtant le succin, le cinnabre, & quelquefois le *contrayerva*.

Pendant tout le tems de l'éruption, je joins quelquefois à l'eau panée quelques cuillerées de vin, au lieu du vinaigre ou du nître; & si tout est en bon état, je m'entens, le plus souvent, à la simple décoc-tion de quiquina nitrée & camphrée légèrement. J'ai eu rarement besoin de plus forts cordiaux. Ne vous y trompez pas: il faut ranimer les nerfs, & ne pas incendier les humeurs. Rien n'est plus propre à précipiter la matière dans ces différens viscères. Comme il y a quelquefois une constipation opiniâtre, je place quelques lavemens par intervalles, ou quelques onces d'huile d'aman-des-douces dans la potion, ou même quelques grains de kermès: j'entretiens les vésicatoires; & s'il y a de la chaleur, j'appuie davantage sur les acides & les rafraîchissans; en un mot, ici comme dans toutes les maladies éruptives & toutes les fièvres aiguës, le but du praticien doit être de modérer les efforts de la nature, s'ils sont trop actifs, ou de leur prêter la main, s'ils sont languissans.

Lorsque la maladie a paru traîner en longueur, & durer un mois entier, avec des crises répétées d'éruption, annoncées toujours par de nouvelles secousses d'anxiété, d'oppression, de spasmes, toutes les fonctions paroissant comme embourbées; après tous les remèdes ci-dessus, je faisois prendre quelques verrées de tisane sudorifique, avec les bois; je la rendois purgative par intervalles, pour réveiller le ton du genre nerveux, & emporter une partie de l'humour. A la fin de la maladie, il est essentiel de purger.

En général, les vésicatoires, le quinquina, les acides sont mes remèdes ordinaires. J'ai fait passer quelquefois une once de nître, quatre onces de quinquina, trois ou quatre vésicatoires; tout cela combiné, selon les circonstances, avec la serpentaire de Virginie, le *contrayerva*, les absorbans, les anti-spasmodiques & les diaphorétiques, ou autres remèdes appropriés, selon la variété des symptômes, préluant par une saignée ou quelques lavemens, & une couple de purgations anti-phlogistiques. Par rapport aux sueurs, j'ai eu soin de ne les pas brusquer, sans les solliciter trop; je renouvelle l'air; je fais changer de linge; & j'ai quelquefois préféré l'application des vésicatoires à la nuque, afin que, dans les pansements, les malades fussent un peu aérés.

Nous avons dit que la miliaire se combine avec les fièvres inflammatoires : c'est ici le cas de s'expliquer sur l'article de la saignée. Les uns l'exigent dans le traitement de cette maladie ; les autres la disent mortelle. Tout cela est vrai : cette distinction demande toute la sagacité du praticien. Il se présente une péripneumonie, une maladie quelconque, avec tout l'appareil d'une fièvre inflammatoire : le pouls est grand, fort développé ; l'intensité des symptômes répond à l'intensité de la fièvre. Vous saignez ; le sang est coïenueux : dans ce cas-là, sans doute, il faut saigner. Saignez, tant qu'il sera coïenueux, & que les symptômes dureront ; employez les délayans, les émolliens & les anti-phlogistiques, comme dans les maladies inflammatoires. Ménagez pourtant les saignées comme devant bientôt vous être inutiles : vous en serez averti par un changement de scène ; le pouls devient concentré, embarrassé, gêné dans son cours ; les douleurs sont vives ; mais elles changent de place souvent : les crachats sont fort sanguinolens ; mais tout cela ne répond pas aux agitations du pouls : les soubresauts s'annoncent ; le masque tombe ; l'épidémie prend le dessus. Ouvrez alors une issue par les vésicatoires, & travaillez à débarrasser les nerfs. M. Hasenohol saignoit beaucoup ; mais aussi dit-il que le sang étoit ordinai-

rement coïenueux , comme il l'éprouva sur lui-même : d'ailleurs il blâme les purgatifs. Il paroît que la miliaire , qu'il avoit à traiter , approchoit beaucoup de notre espece inflammatoire ; mais , dans l'espece combinée avec les fièvres putrides , où l'on aura à évacuer de trente à soixante vers , ce seroit s'aveugler que de négliger ce secours , surtout dans les commencemens. Cette maladie est un véritable Protée. Les médecins ne paroîtront jamais d'accord sur son traitement , s'ils n'ont soin de caractériser l'espece qu'ils ont eu à traiter.

Dans les tems où le levain a paru errant , volatil , & détaché , pour ainsi dire , des humeurs , la maladie allant presque jusqu'au 14 , sans aucune apparence de malignité , après les anti-phlogistiques ordinaires , la crise a paru obéir à de simples purgatifs combinés avec de legers diaphorétiques : à peine avions nous besoin d'autres remèdes. Mais , lorsqu'il eut poussé de profondes racines , & qu'il eut entamé la lymphe nerveale , de façon à accabler le cerveau , dès sa premiere irruption , ou qu'il eut affecté la poitrine sans éruption , ou même qu'il se fut annoncé avec des taches pourprées , & des dépôts gangreneux , enlevant les malades le 5 , le 7 ; dans ces tems , les saignées & les purgations étoient d'un très-foible secours ; & le plus souvent elles

étoient funestes : les acides , le quinquina ; tous les anti-septiques avec les vésicatoires , dès le premier instant , étoient l'unique ressource ; mais souvent le coup mortel étoit porté , dès le premier accès , & avant que le médecin fût appelé.

L E T T R E

*De M. GIRARD ROUSSELIÈRE
l'aîné , chirurgien de vaisseau , sur l'Ef-
fet des Vulnérables dans le scorbut de
mer.*

MONSIEUR,

Quoique l'étude & l'esprit de combinaison soient la source la plus ordinaire de nos connoissances , on ne peut cependant pas nier que le hazard ou la nécessité ne nous fassent quelquefois faire des découvertes qui échappent au travail le plus assidu. C'est un fait qui se réduit à sa dernière évidence , si l'on considère l'heureuse observation que j'ai faite d'un palliatif du scorbut , dont voici en précis le détail.

Etant parti de Nantes sur un navire où j'étois en qualité de premier chirurgien , nous arrivâmes à Malimbe sur la côte d'Angole , où nous passâmes six mois & demi à faire l'achat de 450 nègres destinés pour

Saint-Domingue. A notre départ, tout le monde jouissoit d'une bonne santé ; mais environ huit jours après que nous eûmes perdu de vûe la côte d'Afrique, nous fûmes surpris par un calme très - chaud & une pluie fort abondante qui durèrent plusieurs jours, & firent naître, parmi nos nègres que l'on étoit obligé de tenir enfermés dans l'entre-pont, une violente dyssenterie qui se communiqua aux blancs de l'équipage & devint générale. Trois blancs & soixante nègres périrent de cette cruelle maladie : beaucoup de ceux qui eurent le bonheur d'échapper, furent pris du scorbut. Le cochléaria, le creffon, le raifort sauvage, & surtout le jus de citron furent employés avec succès ; mais la grande quantité de malades ayant bientôt épuisé tous ces remèdes, le scorbut reparut avec plus de force. Après les symptomes ordinaires, dans l'espace de huit jours j'ai vu de vieilles cicatrices se rouvrir, les tendons se raccourcir ; & la mort de plusieurs de ces malheureux paroïsoit inévitable, pour ne pas dire l'unique remède aux maux qu'ils souffroient.

Un d'entr'eux, (c'étoit le coq ou cuisinier des matelots, qui est de Nantes, & se nomme *Nobilet*) tomba, en voulant se traîner sur le pont pour prendre l'air : la chute parut rendre ses douleurs plus aiguës ; il ne cessoit de me demander quelque remède

pour calmer son mal : moi , plutôt dans le dessein de tranquilliser un peu son imagination , que dans l'espérance de le soulager , je lui fis boire , depuis cinq heures du soir jusqu'à huit , une pinte d'infusion de vulnéraires Suisses en forme de thé. A neuf heures , il s'endormir & ne se réveilla qu'à quatre heures du matin. Je lui demandai de ses nouvelles : il me dit qu'il avoit passé la nuit fort tranquillement ; que ses douleurs étoient diminuées , sur-tout sa difficulté de respirer , dont il se plaignoit depuis plus de trois semaines. Sur son rapport , je pris le parti de faire user du même remède aux autres scorbutiques qui s'en trouverent bien ; & comme presque chaque jour nous mettoit un homme hors d'état de travailler , je fis supprimer l'eau-de-vie que l'on donnoit pour le déjeuner , & j'y substituai une chopine de la susdite infusion qui étoit chaude , & dans laquelle ils trempoient leurs biscuits ; par son usage , ceux qui n'avoient point encore senti les atteintes du scorbut en furent préservés , & il ne fit plus de progrès chez ceux qui en étoient infectés. Ce double effet fut produit, malgré la mauvaise qualité de nos vivres qui se corrompoient de jour en jour. Nous eûmes tous le bonheur d'arriver à la Havane , 98 jours après notre départ d'Afrique , en comptant 26 jours que nous tîmes la mer , après avoir

SUR L'EFFET DES VULNÉRAIRES. 361
dépassé Saint - Domingue , qu'un mauvais
tems & une brume fort épaisse avoient em-
pêché de découvrir. De quarante - un
hommes qui composoient l'équipage , il y
en avoit ving-neuf hors de service qui fu-
rent mis à terre , où ils se rétablirent dans
fix semaines. On jetta à la mer 150 li-
vres de pain gâté , & 60 livres de fèves
aussi gâtées qui faisoient toutes nos provi-
sions.

OBSERVATION

*Sur une Hernie inguinale complete , avec
gangrene de l'intestin ; opérée par M.
NOLLESON le fils, ancien chirurgien
aide-major des armées du roi en Allema-
gne , maître en chirurgie à Vitry-le-Fran-
çois.*

Le nommé *du Rey* , Lyonnais , âgé
d'environ 33 ans , employé à la suite de
l'artillerie , en qualité de charretier, pendant
la campagne de 1762 , portoit depuis dix
années ou environ une hernie du côté droit
qu'il faisoit rentrer lui-même, quand le cas
l'exigeoit , sans la contenir par un bandage
qu'il croyoit d'autant moins nécessaire , que
cet accident lui arrivoit rarement & qu'il
avoit beaucoup de facilité d'en faire la ré-

duction ; mais la nature ne lui fut pas aussi favorable dans toutes les circonstances : un jour qu'il étoit occupé à remuer l'artillerie, par un effort violent qu'il fit , les parties sortirent subitement & tomberent dans les bourses. Le gonflement , la douleur , la tension , l'inflammation , la fièvre , &c. suivirent de près cet accident. M. *Le Roux* , chirurgien en détachement au Corps Royal du camp de Crimberg , fut appelé pour soulager cet infortuné : il épuisa toutes les ressources de l'art pour diminuer ces violens symptômes ; mais tous les remèdes qu'il employa , quoique sagement administrés, n'eurent aucun succès ; ce qui lui fit prendre le parti de l'envoyer le quatrième Octobre (troisième jour de son accident) à notre dépôt établi dans un hameau au-dessus de Crimberg. J'examinai, avec beaucoup d'attention , ce blessé, & les accidens qui accompagnoient sa blessure : je m'aperçus qu'il avoit le hoquet , des nausées , & même des vomissemens dans lesquels il rendoit les matieres stercorales ; ce qui me fit juger qu'il y avoit étranglement à l'intestin. Alors je proposai l'opération , persuadant au blessé, qu'il étoit exposé à un danger de mort évident, sans ce dernier moyen : il ne voulut point y consentir ; les mêmes remèdes lui furent encore administrés pendant deux jours , mais toujours sans en tirer

aucun fruit : au contraire , le mal empira , & les symptomes devinrent plus pressans ; bientôt les douleurs insupportables , qu'il souffroit , le firent consentir à se laisser opérer : je procédai donc à l'opération, en présence de mes confreres ; l'incision faite & le sac herniaire ouvert , je trouvai l'intestin couvert par une grande portion d'épiploon , lequel intestin étoit sorti & formoit un coude d'environ trois travers de doigt : il étoit gangrené dans plusieurs points de son diametre , & de la longueur de moitié de sa sortie, qui faisoit environ trois pouces ; quelques matieres excrémenteuses s'étoient échappées par ses points gangreneux , & avoient fait épanchement dans le sac : je continuai mon opération ; l'anneau débri-dé , je coupai la partie sortie & altérée de l'épiploon , sans y faire de ligature que je crus très-inutile : je tirai ensuite doucement l'intestin , & je fis la section de sa partie gangrenée. L'issue des matieres excrémenteuses en partie gorgées dans l'intestin , me fit juger que c'étoit le bout qui répondoit à l'estomac ; en conséquence , & suivant la méthode de M. *Ramdhor* (a) , je pris le

(a) Chirurgien du duc de Brunswick, lequel, suivant son observation, a amputé environ deux pieds d'intestin iléon, avec une portion du mesenteré gangrenés. Cet habile chirurgien a joint

bout supérieur, je l'introduisis dans l'inférieur ; & au moyen d'un point d'aiguille , je maintins les parties auprès de l'anneau , après les avoir baignées avec un peu d'eau-de-vie & d'eau tièdes : je pansai ensuite la plaie mollement & méthodiquement ; je fis une embrocation d'huile rosat sur le bas-ventre, selon l'usage : le blessé continua de prendre des lavemens , non-seulement le jour qu'il fut opéré , mais encore les jours suivans qu'ils paroissoient être indiqués. Le lendemain, à la levée de l'appareil , je trouvais le tout en assez bon état : je continuai le pansement avec un digestif un peu animé , & quelques gouttes de baume de Fioraventi que je distillai sur le restant de la charpie , qui tenoit encore à la plaie , & sur le bourdonnet mollet au bord de l'anneau. L'appareil fut soutenu par le *spica*, à l'ordinaire : les jours suivans, je vis dissiper tous les symptômes ; les matieres sterco-rales reprirent leurs cours par l'anus : les fils de la suture se tirèrent le dixieme jour après l'opération , & la plaie fut presque

les deux bouts l'un dans l'autre , & a sauvé le blessé, sans événemens fâcheux. Voyez le Mémoire de M. Louis sur la *Cure des Hernies intestinales , avec gangrene* , inséré dans le troisieme volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie , pag. 184.

entièrement cicatrisée au bout de 30 jours. Le blessé n'éprouva aucun accident pendant tous ses pansemens ; mais il ressentait quelques douleurs au bas-ventre, pour peu qu'il fit usage d'alimens solides.

Le trente-deuxieme jour, à compter de l'opération, nous reçûmes des ordres pour accompagner un détachement de carabiniers du côté de Zigenhem ; je partis, après avoir recommandé au blessé d'être circonspect sur la quantité d'alimens & sur la nature de ceux que je lui avois prescrits pour éviter tout événement : il ne voulut point avoir égard à l'intérêt que je prenois à sa santé ; car, pendant mon absence, il mangea avec ses camarades du porc frais en ragout, de la salade, &c.

Le cinquieme jour de mon départ, j'arrivai du détachement ; je trouvai encore au dépôt ce misérable digne de compassion : il avoit des vomissemens de matieres stercorales, des convulsions ; le pouls étoit vif, serré & intermittent ; & les foiblesses, qui succéderent aux sueurs froides & aux convulsions, le conduisirent au tombeau.

Quoique l'armée défilât alors, néanmoins je fus curieux d'ouvrir ce cadavre pour examiner les progrès de la nature, suite de l'opération : je trouvai que l'intestin iléon avoit contracté adhérence avec le péritoine

& l'épiploon ; que le diametre de l'intestin, à l'endroit de son adhérence , étoit rétréci presque d'un tiers , & qu'il formoit dans cet endroit une courbure ressemblante , par sa situation , à un angle curviligne ; ce qui étoit tout-à-fait opposé à l'observation de M. *Ramdhor* , où l'intestin fut conservé dans son diametre ordinaire.

Il fut aisé de juger de la cause de la mort précipitée de ce malheureux par l'inspection de cette partie de l'intestin dont le diametre plus petit & sa courbure contre nature étoient causes qu'il n'avoit pu donner passage à la quantité d'alimens grossiers & indigestes qu'il avoit pris. L'observation prouve qu'il ne peut point y avoir plénitude de matieres alimentaires dans l'intestin avec étranglement , sans qu'il ne soit susceptible de grandes irritations. Or il faut conclure que ces irritations ont nécessairement entraîné avec elles le mouvement anti-péristaltique & convulsif des intestins & de l'estomac. De là les mêmes effets que dans le *volvulus* , le *miserere* , &c.



OBSERVATION

Sur un Déchirement qui s'est fait au muscle de la voûte du palais & de la luette ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , prévôt de sa compagnie , ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville.

Je fus appelé pour voir le nommé *Jean Piquet* , fils d'un navigateur de cette ville d'Arles , d'un tempérament vif , robuste & sanguin : il s'étoit laissé tomber je ne sçais comment sur un roseau , lequel heurtant par un des bouts une des dents canines de la mâchoire supérieure , & glissant dessus , avoit occasionné , par sa chute précipitée dans la voûte du palais , le déchirement du muscle de cette partie ; de manière que le muscle & la luette réunis & presque détachés descendoient ensemble dans le gosier , & opposoient un obstacle invincible au passage des alimens , & même à la respiration. Je crus qu'il étoit à propos de commencer par le faire saigner , tant pour arrêter l'hémorragie que pour appaiser l'inflammation & relâcher les parties. Je fis réitérer la saignée, le même jour, Comme je jugeai que

ce mal pourroit avoir des suites fâcheuses ; je me rendis sans peine au sentiment des parens qui demandoient une consultation. Je fis donc appeller deux de mes confreres , qui , après avoir examiné à loisir la partie blessée , furent d'avis qu'on emportât ce lambeau de muscle , sans quoi , disoient-ils , la vie du malade étoit en danger : je pris la liberté de leur faire observer qu'il conviendrait , avant que d'en venir-là , de tenter la réunion & le recollement de la partie ; que si ce procédé n'avoit pas son effet , on emploieroit tout de suite celui qu'ils avoient d'abord proposé : ils se rangerent sans peine à mon avis. En effet , je lavai la plaie & le lambeau avec une décoction de vulnéraire & du vin tiède ; ensuite ayant ramené le lambeau à sa place , je l'imbibai avec un pinceau de charpie , trempé dans le baume de la Mecque , & le mis au niveau des parties voisines , après l'avoir étayé d'une plaque de plomb fort déliée & enveloppée d'un linge fin , le tout trempé dans le même baume. En un mot , mon appareil fut si heureusement imaginé , si artistement appliqué , que , dans moins de vingt jours , ce lambeau du muscle fut parfaitement réuni au palais : la luelle d'ailleurs est dans son état naturel , de façon que le jeune homme est entièrement guéri , parle distinctement ,

va sur mer, navigue avec son pere, & jouit d'une parfaite santé.

Cette observation, ainsi que les autres que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, est le fruit de plusieurs années de pratique & des observations que j'ai été à portée de faire dans l'hôpital & dans la ville. Je prendrai la liberté de vous en adresser d'autres, quand l'occasion s'en présentera, & cela, avec d'autant plus de plaisir, que je satisferai mes plus vives inclinations; je veux dire mon zèle pour la perfection de notre art, &c.

R E M E D E

Dont on vante fort, en Hollande, l'efficacité pour guérir la phthisie & les ulcères internes.

R̄. *Asphalti vel Bitum. Jud. ℥ j.*

Salis decrepit. ℥ ℞.

Arenæ puræ ℥ j ℞.

Mettez le tout ensemble dans une retorte; faites distiller à un feu bien fort. On a d'abord un peu d'eau qu'il faut jetter, en ôtant, pour un moment, le récipient. L'huile

370 REMEDE POUR LA PHTHISIE.

noire, qui suit de près cette eau, est le remede dont il s'agit : on continuera à la faire distiller aussi long-tems qu'elle continue de venir noire, ou d'une couleur d'un bleu foncé. On fait prendre dix à quinze gouttes de cette huile, deux fois par jour, le matin à jeun ; & , le soir, à l'heure du coucher. Ce remede n'a , dit-on, jamais manqué en aucune espee d'exulcération interne.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

A O Û S T 1765.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. Ombre du mat.	A 2 h. Ombre du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	16 $\frac{1}{2}$	26	22	28 $\frac{2}{3}$	28 $\frac{1}{2}$	28 2
2	19 $\frac{1}{2}$	26 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{3}$	28 $\frac{1}{2}$	28
3	17	22 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	28	28	27 $\frac{11}{16}$
4	14 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
5	15 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28
6	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1
7	15 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{4}$	17	28	28	27 $\frac{11}{16}$
8	16 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
9	13 $\frac{3}{4}$	21 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
10	13	18 $\frac{1}{2}$	14	27 $\frac{9}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
11	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
12	12 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	28	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{8}{16}$
13	16 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{7}{16}$	27 8	27 $\frac{9}{16}$
14	15 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{16}$	28	28 $\frac{1}{16}$
15	12	17	12	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
16	12	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{2}{16}$
17	10	16	11	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 4
18	12	16 $\frac{1}{4}$	12	28 $\frac{4}{16}$	28 4	28 $\frac{5}{16}$
19	12	18 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{5}{16}$
20	11 $\frac{1}{2}$	21	16	28 $\frac{5}{16}$	28 $\frac{4}{16}$	28 4
21	13	23 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 $\frac{1}{16}$
22	16 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{16}$	19 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{16}$	28 1	28 $\frac{1}{16}$
23	17 $\frac{1}{4}$	25 $\frac{1}{4}$	21	28 2	28 2	28 2
24	18	27 $\frac{1}{2}$	22	28 $\frac{2}{16}$	28 2	28 $\frac{2}{16}$
25	19	28	22 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{2}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
26	19	28 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$	28 $\frac{1}{16}$
27	17	25	20	28 2	28 $\frac{1}{16}$	28 2
28	18	24 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{3}{4}$	28 2	28 $\frac{1}{16}$	28 1
29	17	21	18	28	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
30	17	21 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28 $\frac{1}{16}$
31	14	22	18	28 $\frac{1}{16}$	28 2	28 $\frac{1}{16}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-E. b.	E. serein.	Beau.
2	N-N-E. nuages. couv.	N E. nuages. éclairs.	Vent. beau.
3	O. nuages. pet. pluie.	O. nuages. forte ond. écl.	Nuages.
4	S S O. couv. vert.	S-S-O. couv. éclairs.	Beau.
5	N-O. nuag.	O N-O. couv. pe tite pluie.	Couvert.
6	S-O. couv. petite ond.	O-S-O. ton. forte ond.	Beau.
7	S-O. nuag. pet. pl. vent.	S. tonn. couv. vert. pl. cont.	Couvert.
8	S-S O. couv. pluie.	S-O. vent. pluie.	Beau.
9	O-S-O. nuages. gr. vent.	O-S-O. n. gr. pluie.	Pluie.
10	O. nuag. pl.	O. pluie.	Pluie contin.
11	O. couvert. pluie.	S-O. couv. pluie. beau.	Beau.
12	S-E. nuages.	S-S-E. couv. petite pluie.	Pluie.
13	S-S-O. pl. tonn. b. pl.	S-O. beau. pluie. vent.	Couvert.
14	O-S-O. couv. pet. pl. vent.	O. couvert. gr. vent.	Nuages.
15	N-O. beau. nuages.	N-N-O. couv. vert.	Serein.
16	N-N-E. c.	N. couvert.	Serein. vent.
17	N. vent. b. nuag. couv.	N. pet. pl. b. couv. gr. v.	Beau. vent.
18	N. couv. v.	N. couvert.	Serein.
19	N-N O. nuages. beau.	N N-O. nuages. beau.	Serein.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
20	N N-O. fer.	N. ferein.	Serein.
21	N. ferein.	E-N-E. beau.	Serein.
22	E-N-E. fer.	N E. beau.	Beau.
23	O. beau.	O. beau.	Serein.
24	O-S-O. fer.	S-O. ferein. nuages.	Nuages.
25	S-O. ferein.	S. nuages. beau.	Serein.
26	S-E. ferein.	S - E. ferein. nuages.	Nuag. vent.
27	O - N - O. b. nuages.	O-N-O. nua- ges. beau.	Nuages.
28	O N-O. cou- vert. beau.	N-O. nua. b.	Nuag. écl. tonn.
29	N - O. écl. tonn. pluie.	S-O. couv. pluie.	Beau.
30	S - O. pluie. couvert.	S-O. nuages. beau.	Nuages.
31	S. beau.	S-S-E. beau.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $28\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de $18\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $5\frac{2}{3}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $7\frac{1}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{12}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.

A a iij

374 MALADIES REGNÉ A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E N-E.

1 fois de l'Est.

2 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

3 fois du S.

3 fois du S-S-O.

8 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

3 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

3 fois du N-N-O.

Il a fait 20 jours beau.

11 jours serein.

18 jours des nuages.

16 jours couvert.

9 jours du vent.

14 jours de la pluie.

3 jours des éclairs.

5 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1765.

Le nombre des maladies s'est beaucoup multiplié pendant ce mois. Les petites véroles ont continué à être d'un très mauvais caractère, & ont emporté beaucoup de monde; on a vu en même tems des rougeoles & des fièvres scarlatines. Mais la maladie qui a paru dominer a été des dé-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 375
voiemens dyssentériques qui ont régné avec
encore plus de force dans les villages des
environs de Paris.

Sur la fin du mois on a observé des catarrhes & des fièvres intermittentes qui se sont annoncées d'abord d'une manière orageuse, mais qui ont cependant cédé avec assez de facilité au quinquina, lorsqu'on avoit fait précéder les remèdes généraux & les délayans. Elles suivoient assez généralement le type des fièvres tierces & double-tierces, & se terminoient par des sueurs & des évacuations bilieuses, par les selles qui succédoient à des déjections plus ou moins crues, les dévoiemens épidémiques paroissant se compliquer avec ces maladies.

*Observations météorologiques faites à Lille,
au mois de Juillet 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Quoique le vent eût été nord & nord-est, pendant la plus grande partie du mois, il y a eu des variations dans la température de l'air. Le thermometre, qui ne s'étoit guères porté au-dessus du terme de 21 degrés, avant le 24, s'est porté, ce jour, à 25 degrés, ainsi que le 25 & le 31.

Le peu de pluie, qui est tombé au commencement du mois, n'a été d'aucun secours pour nos campagnes.

376 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Les variations du barometre ont été peu considérables, le mercure ne s'étant guères éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $25\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés: la différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $8\frac{1}{2}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du Nord.

11 fois du N. vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

7 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1765.

La fièvre putride maligne qui avoit régné l'hiver dernier dans le nord de la ville, s'est

manifestée dans quelques quartiers du midi. Elle étoit annoncée par un grand accablement , de violens maux de tête , & surtout à la partie antérieure , des douleurs de reins , un état d'angoisse aux régions du cœur & de l'estomac , un pouls ferré ; & la langue ne paroissoit pas ordinairement chargée ; elle étoit souvent blanchâtre , & puis devenoit rouge & tachetée de blanc , & ensuite sèche & aphteuse ; les yeux rouges & larmoyans , quelquefois pâles & ternes ; le pouls devenoit vite & petit ; les malades tomboient dans des disparates , & ensuite dans le délire absolu , avec des soubresauts dans les tendons des poignets ; le ventre se boursouffloit & se tendoit , quoiqu'il y eût souvent des selles d'un jaune foncé ; la diarrhée avoit lieu dans quelques-uns ; beaucoup rendoient des vers ; le hoquet survenoit quelquefois , symptôme du plus mauvais présage : il y a eu des éruptions miliaires blanches & rouges ; ce genre d'éruption n'a paru critique que dans un seul de mes malades. Plusieurs sont morts vers le neuvième de la maladie , & quelques-uns plutôt ; cette fièvre a eu la marche de la double-tierce-continue dans plusieurs sujets.

Dans le traitement , le grand nombre de saignées a paru plus contraire que profitable , lorsque la maladie ne se trouvoit pas compliquée de véritable engorgement in-

flammatoire. Après deux ou trois saignées au plus, un émetique a été très-souvent salutaire, quoique les indications pour l'administrer ne parussent pas fort évidentes. Un second vomitif, suivi de l'usage de quelque décoction de tamarin, a, dans nombre de personnes, arrêté le progrès de la maladie, & en a guéri sur le champ quelques-uns. Il étoit difficile d'y suppléer dans l'état de la maladie, eu égard au trouble où se trouvoit alors toute l'œconomie animale. Il falloit, en pareil cas, se conformer aux vues curatives qui ont été ci-devant proposées.

Nous avons vu, ce mois, des apoplexies véritables & essentielles, & des affections apoplectiques, dépendantes d'embarras dans la poitrine ou de vice dans les premières voies. Il étoit dangereux, pour la cure, de prendre le change dans l'appréciation de l'une & de l'autre espèce.

L E T T R E

*De M. MARRET, docteur en médecine,
& secrétaire perpétuel de l'Académie de
Dijon, au sujet de la Dissertation sur
les Anti-spasmodiques de M. GODAR,
médecin à Vervier.*

MONSIEUR,

En faisant imprimer sa Dissertation sur les

anti-spasmodiques proprement dits , que l'académie couronna l'année dernière , M. Godar, médecin à Vervier près Liège , y a ajouté, sur le *diabolisme* & sur les exorcismes, des détails qui n'étoient pas dans l'original. La compagnie vous prie , Monsieur , d'en donner avis au public , & de lui annoncer que tout ce qui est compris depuis la page quarante-quatrième jusqu'à la cinquante-unième , & dans les pages quatre-vingt-neuf & quatre-vingt-dix , sont des additions dont elle n'a eu connoissance qu'après l'impression de l'ouvrage ; impression qui s'est faite à Paris , quoique par le frontispice il paroisse que cette Dissertation ait été imprimée à Dijon.

Voudrez-vous bien encore , Monsieur , avertir le public , qu'à l'exception des paquets qui lui seront envoyés par ses associés , l'Académie ne recevra aucun de ceux qui seront adressés , par la poste , sans être affranchis ?

J'ai l'honneur d'être , &c,

LIVRES NOUVEAUX.

Lettre concernant l'inoculation , avec cette épigraphe :

Plus mali à mdico quàm à morbo est , si vel imperitiâ , vel audaciâ peccet. SCHOLZII aphorif. 13 , sect. j.

A Befançon , chez *Charmet*, 1765, in-8° de 32 pages.

Réponse à une brochure intitulée : *Lettres concernant l'inoculation* ; avec cette épigraphe :

*Semper , & infirmi animi , exiguique voluptas
Ultio.*

JUVENAL , *sat. xliij.*

A Befançon , chez *Daclin* , 1765 , in-8° de 51 pages.

Pièces justificatives des lettres concernant l'inoculation, à Lons-le-Saunier, chez *Delhorme* , 1765 , in-8° de 51 pages.

Réponse à la seconde brochure de M. D*** , intitulée *pièces justificatives des lettres concernant l'inoculation* , avec cette épigraphe :

Refellere sine pertinaciâ , refelli sine iracundiâ.

CICERO.

A Befançon , chez *Daclin* , 1765 , in-8° de 48 pages.

La mort du fils cadet de M. *Lapeiriere* ; inoculé à Befançon par M. * * * , a donné lieu à ces quatre brochures. Cet enfant fut pris, quatre ou cinq jours après l'éruption de sa petite vérole, d'une fièvre miliaire & scarlatine compliquée avec un mal de gorge gangreneux. M. * * * prétend que cette maladie , qui attaqua aussi trois autres personnes inoculées par le même inoculateur , a été l'effet de la méthode qu'on

avoit employée pour introduire le venin de la petite vérole dans leur sang. L'inoculateur, qui ne convient pas des faits qu'on lui reproche, prétend au contraire qu'elle étoit l'effet d'une épidémie qui régnoit alors dans les environs des lieux où s'étoient faites ces inoculations, ce qu'il ignoroit. Il seroit difficile, d'après les pièces qu'on a fournies au procès, de décider la question ; cependant, en convenant que la méthode de l'inoculateur, supposé qu'il ait en effet employé celle qu'on lui reproche, est vicieuse & sujette à de très-grands inconvéniens ; on a de la peine à concevoir qu'elle ait pu occasionner une maladie de l'espece de celle qui a conduit cet enfant au tombeau ; surtout qu'elle l'ait occasionnée dans quatre personnes d'âge, de sexe & de tempéramens différens, inoculées en même tems.

Réflexions sur les hermaphrodites, relativement à Anne Grandjean, qualifiée telle dans un mémoire de M^e Vermeil avocat au parlement, à Avignon ; & se vend, à Lyon chez *Jacquenod* fils, 1765, in-8^o de 55 pages.

Réflexions critiques sur quelques écrits qu'a produits la question de la légitimité des naissances tardives, suivies d'une Dissertation sur les hommes marins. Par mademoiselle *Pliffon* ; à Paris, chez *Duchefne*, 1765, in-8^o.

Nous donnerons l'extrait de cette pièce , qui pourroit faire honneur au médecin le plus éclairé, en continuant de rendre compte de cette trop fameuse dispute.

Maniere d'ouvrir & de traiter les abcès , à portée de la main du chirurgien & des secours de la chirurgie, avec cet épigraphe :

Dicam insigne , recens , adhuc inditum ore alio.

Hok. lib. 3 , ode xix.

A Paris , chez *Deffaint* , 1765 , in-8° de 580 pages.

Observations sur les accouchemens , ou suite de la théorie & pratique de cet art , traduites de l'anglois de M. *Smellie D. M.* tom. 3 ; à Paris , chez *Didot le jeune* , 1765 , in-8° de plus de 600 pages , sans y comprendre la table générale des matières de tout l'ouvrage qui en contient 122.

On trouve chez le même libraire, & chez *Vincent* , les livres suivans.

Nobiliss. illustriss. Alb. V. Hallero , societatis regie Gotting , &c. De variolis , apoplexiâ & hydrope S. A. D. Tissot D. M. &c. Lausanaë , 1765 , in-12 de 241 pages.

Nobiliss. illustriss. J. G. Zimmermanno M. D. De morbo nigro , scirris viscerum , cephalæâ , inoculatione , irritabilitatè , cum cadaverum sectionibus S. A. D. Tissot , D. M. &c. Lausanaë , 1765 , in-12 de 72 pages.

Lettre à M. de Haën, conseiller aulique de LL. MM. Imp. &c. en réponse à ses questions sur l'inoculation ; par M. Tiffot D. M. avec cette épigraphe :

Serid est in periculo auxilium querere.

A Lausanne, 1765, in-12 de 142 pages.

Lettre à M. Hirzel, premier médecin, &c. sur quelques critiques de M. de Haën ; par M. Tiffot, D. M. &c. A Lausanne, 1765, in-12 de 144 pages.

Lettre à M. Zimmerman, doct. méd. &c. sur l'épidémie courante ; par M. Tiffot, D. M. &c. avec cette épigraphe :

Dira per incautum serpunt contagia vulgus ;

Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes.

A Lausanne, 1765, in-12 de 122 pages.

Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés, contenant leur description, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croissent, leur culture, leur analyse, & leurs propriétés, tant pour la médecine que pour les arts & métiers. Par M. P. J. Buchoz, docteur en médecine, &c. Tome V. A Paris, chez Du rand, & à Nancy, chez Lamort, 1765, in-8° de 243 pages.



T A B L E.

E XTRAIT de l'Histoire de l'inoculation de la petite vérole en Ecoſſe. Par M. Alexandre Monto le pere , médecin.	Page 191
Mémoire ſur un Ictère particulier , occasionné par la ſuppreſſion du flux hémorrhoidal. Par M. Houſſet, méd.	312
Obſervation ſur les Effets de l'Oxymel colchique. Par M. Planchon, médecin.	324
Histoire des Fièvres pétéchiâles & miliaires, qui ont régné, pendant huit ans, dans le canton de Montaigu-lez-Combrailles dans la baſſe Auvergne. Par M. De Plaigne, médecin.	336
Lettre de M. Girard Rouſſellere l'aîné, chirurgien de vaiſſeau, ſur l'Effet des Vulnéraires dans le ſcorbut de mer.	358
Obſervation ſur une Hernie inguinale complete, avec gangrene de l'intestin; opérée par M. Nolleſon fils, chirurgien.	361
Obſervation ſur un Déchirement qui s'eſt fait au muſcle de la voûte du palais & de la luette. Par M. Leautéaud, chirurgien.	367
Rémede dont on vante fort, en Hollande, l'efficacité pour guérir la phthiſie & les ulcères internes.	369
Obſervations météorologiques, Août 1765.	371
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1765.	374
Obſervations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1765. Par M. Boucher, médecin.	375
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1765. Par le même.	376
Lettre de M. Martet au ſujet de la Diſſertation ſur les Antispasmodiques de M. Godart, médecin.	378
Livres nouveaux.	379

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monſieur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1765. A Paris, ce 23 Septembre 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

NOVEMBRE 1765.

TOME XXIII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1765.

EXTRAIT.

Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois - Évêchés, contenant leur description , leur figure , leur nom, l'endroit où elles croissent , leur culture, leur analyse & leurs propriétés , tant pour la médecine , que pour les arts & métiers ; par M. P. J. BUCHOZ , docteur en médecine , &c. Tome IV & V. A Paris , chez Durand , neveu ; & à Nancy , chez Lamort , 1765 , in-8°.

M. BUCHOZ donne , dans ces quatrieme & cinquieme volumes , la troisieme & la quatrieme famille des plantes , c'est-à-

Bbij

dire les plantes sternutatoires & salivantes, & les hystériques & emménagogues. On donne le nom d'*errhines* ou de *sternutatoires* aux plantes qui, par leur âcreté, sont capables de picoter la membrane du nez, & de procurer une ample excrétion de sa mucosité. Les anciens pensoient que cette mucosité parvenoit du cerveau, dans les narines, par les trous de la lame criblée de l'os ethmoïde; en conséquence ils prescrivoient les sternutatoires dans toutes les maladies du cerveau, qui reconnoissent pour cause une humeur visqueuse, abondante, telles que la léthargie & la migraine, & dans le *coryza* & le catarrhe. Les modernes, en adoptant cette pratique, n'ont pas admis la théorie sur laquelle les anciens la fondon; théorie dont l'anatomie a démontré la fausseté. Pour rendre raison de l'action des errhines dans ces sortes de maladies, ils supposent que, lorsque la membrane pituitaire est engorgée, & que ses couloirs sont embarrassés, les branches de la carotide externe, qui se répandent sur cette membrane, se trouvent comprimées, & qu'en conséquence le sang se porte en plus grande quantité dans la carotide interne, ou même dans les branches de l'externe, qui pénètrent dans le crâne; ainsi ils prétendent qu'en débarrassant les couloirs de la membrane pituitaire, on débouche les rameaux de la carotide externe

distribués sur cette membrane , &c. , par conséquent, qu'on remédie à la plupart des maladies de la tête, qui reconnoissent pour cause la compression du cerveau ; ils conviennent encore dans le larmoyement , dans l'inflammation des yeux , &c. On les prescrit aussi quelquefois, lorsqu'il s'agit d'exciter une contraction subite des muscles du bas-ventre , comme dans certains accouchemens laborieux ; ceux , par exemple , dans lesquels le fœtus est mort. Ils sont contre-indiqués dans le cas de pléthore , & dans les tempéramens secs & bilieux.

On emploie quelquefois ces mêmes médicamens en forme de masticatoires , pour augmenter la sécrétion des humeurs qui se séparent dans la bouche ; ce qu'ils operent , en irritant les glandes qui la tapissent : pour lors on les nomme *salivans*. On les prescrit sous cette forme , 1^o dans la puanteur de la bouche , causée par les humeurs qui croupissent dans les glandes ; 2^o dans les douleurs de dents, produites par l'âcreté des humeurs qui se déposent quelquefois sur les gencives ; 3^o enfin dans la paralysie de la langue. La qualité irritante de ces mêmes remèdes ne les rend pas moins propres à agir sur la membrane de l'estomac , que sur les organes que nous venons de nommer ; aussi sont-ils tous émétiques.

Les plantes , que M. *Buchoz* a renfermé

dans cette classe , sont l'*arnica* , la coquelourde , l'herbe-à-éternuer , l'herbe-aux-poux , le laurier-rose , le *lychnis* , le marronier d'Inde , la moutarde , la nielle & le poivre d'Inde. Pour continuer à donner une idée de la maniere dont notre auteur traite ses sujets , nous allons rapporter ce qu'il dit de l'*arnica*.

» L'*arnica* ou doronic d'Allemagne est une
 » plante qui pousse , dès sa racine , plusieurs
 » feuilles vertes , oblongues , nerveuses , ar-
 » rondies à leurs extrémités , semblables à
 » celles du plantain ; du milieu desquelles s'é-
 » leve une tige à la hauteur d'environ deux
 » pieds , ronde , nouée , rameuse vers le haut ,
 » accompagnée de feuilles plus petites que
 » les précédentes , opposées deux à deux à
 » chaque nœud. Il paroît à chaque sommité
 » une fleur radiée , dont le disque est for-
 » mé de plusieurs fleurons jaunes ; & la cou-
 » ronne est composée de demi-fleurons de
 » même couleur , portés sur des embryons ,
 » & renfermés dans un calice fort évasé , &
 » fendu jusqu'à sa base en plusieurs parties.
 » Lorsque la fleur est passée , il lui succede
 » des semences noires , cannelées , oblon-
 » gues , garnies d'aigrettes. Sa racine est
 » brune , rempante , fibreuse , rougeâtre ,
 » d'une odeur aromatique assez agréable.

Cette plante, que les botanistes ont appelée *doronicum* , *alisma* , *damasonium* ,

arnica, *ptarmica*, *calta Alpina*, *crysanthemum*, &c. & *tabac des Vosges*, en françois, se trouve aux environs de Remiremont, du côté du Valdageot, & sur la route qui conduit d'Epinal à Remiremont ; elle se plaît sur-tout dans les prairies sèches & arides des Vosges où elle croît sans culture. Elle fleurit, pour l'ordinaire, en Mai & Juin ; ses semences sont mûres en Juillet & Août. *Tournefort* place l'*arnica* dans sa 14^e classe, & *M. Linnæus* dans sa 19^e.

» Toute la plante est d'usage en médecine,
 » continue *M. Buchoz* ; suivant *Cartheuser*,
 » la fleur a plus d'activité & de principe ré-
 » sineux. Une once de fleurs donne un gros
 » & demi d'extrait résineux, & deux gros
 » & un scrupule d'extrait gommeux ; tandis
 » qu'une égale quantité de feuilles ne fournit qu'un
 » gros & douze grains d'extrait résineux, &
 » deux gros & demi d'extrait gommeux. Le
 » même *Cartheuser* recommande l'*arnica*
 » dans les chutes & dans les contre-coups,
 » lorsqu'il y a lieu de soupçonner du sang
 » extravasé & épanché intérieurement. . . .
 » Cette vertu n'est pas la seule, selon le mê-
 » me auteur. Elle convient aussi très-bien dans
 » la gravelle, la néphrétique, la douleur de
 » côté opiniâtre, la goutte, la paralysie,
 » l'hydropisie commençante, la cachexie,
 » les fièvres quartes opiniâtres, les épanche-
 » mens de sang qui ne cèdent point aux ré-

» medes ordinaires , les obstructions de la
 » matrice , de la rate & des autres viscères
 » & même dans l'asthme.

» On prescrit l'herbe & les fleurs à la dose
 » d'une ou deux pincées en infusion dans l'eau
 » bouillante. Aussi-tôt que le malade a pris
 » cette infusion , il ressent de grandes dou-
 » leurs dans la partie affectée , & sur-tout
 » dans la région de l'estomac , avec une
 » forte envie de vomir , & des tranchées
 » très-aiguës dans le bas-ventre ; ce qui ne se
 » calme que par une ample évacuation d'u-
 » rines , de sueurs , & même le vomisse-
 » ment.

» M. *Buchoz* ajoute ensuite que M. *Chomel*, dans son *Traité des Plantes* , révoque en doute la plus grande partie des vertus de l'*arnica* & qu'il prétend qu'on ne doit donner cette plante qu'à petite dose, à cause de son acrimonie. » Au reste , continue-t-il ,
 » l'*arnica* est considéré en Allemagne comme
 » une panacée universelle ; ils le conseillent
 » dans les pertes de sang , auxquelles les fem-
 » mes sont sujettes , & souvent avec succès ,
 » principalement lorsque ces pertes viennent
 » d'engorgement des viscères : on prétend
 » que les fleurs bouillies dans la lessive sont
 » très-bonnes pour les maux de tête , & pour
 » rendre les cheveux blancs. On nous en-
 » voie les aigrettes de l'*arnica* , qu'on nom-
 » me fleurs des Vosges ; elles font éternuer

« violemment ; c'est pourquoi elles sont très-
« bien indiquées dans les affections yapo-
« reuses ». Cette dissertation sur l'*arnica* est terminée par trois observations de Jean-Michel Fehr qui confirment les vertus atténuantes & vulnéraires de l'*arnica*.

On trouve , à la fin de cette famille , les plantes qu'on peut rappeler à la classe des sternutatoires ; ce sont la bétoine , le cabaret , l'ellébore blanc , l'eupatoire femelle , l'iris , la marjolaine , le muguet , l'origan , la sauge & le *thlaspi*. Et comme cette famille est peu abondante, l'auteur a placé à la fin du volume quelques plantes qui n'ont aucune vertu connue ; ce sont le bled de vache , la chenille , la grenadille , la pensée , le *polygonifolia* , le *syringa* & le *tribuloïdes*.

La quatrième famille , qui compose le cinquième volume , comprend , comme nous l'avons dit , les plantes hystériques & emménagogues ; on donne ce dernier nom à celles qui sont propres à rétablir les évacuations naturelles au sexe. Pour expliquer la manière par laquelle agissent les emménagogues , M. *Buchoz* commence par développer les causes de la purgation menstruelle des femmes & des dérangemens qui lui arrivent. Les femmes , selon lui , jouissent d'une constitution de corps plus molle & plus humide ; les oscillations de leurs vaisseaux sont plus foibles , & les liqueurs s'y

meuvent avec plus de lenteur, d'où il conclut qu'elles doivent beaucoup moins transpirer, & par conséquent, qu'il doit se former tous les jours un superflu qui, s'accumulant peu-à-peu, produit une véritable pléthore. Voici comment il explique de quelle manière cette pléthore peut occasionner le flux menstruel.

» Dans la pléthore, dit-il, la masse des
 » fluides est augmentée, son mouvement
 » doit donc augmenter aussi à proportion : la
 » force & l'impulsion qu'elle exerce sur les
 » solides & les vaisseaux, doivent absolu-
 » ment être plus considérables ; mais cette
 » impulsion est toujours beaucoup plus vive
 » & plus grande sur les vaisseaux de la ma-
 » trice, parce que, 1^o l'aorte inférieure a
 » beaucoup plus de capacité dans les femmes
 » que dans les hommes. 2^o La matrice a
 » une situation perpendiculaire. 3^o Ce vis-
 » cere, eu égard à son volume, reçoit beau-
 » coup de sang. 4^o Ses vaisseaux sont moins
 » soutenus, & ne se trouvent pas envelop-
 » pés dans la matière adipeuse. 5^o Ces mê-
 » mes vaisseaux sont repliés ; & forment
 » mille circuits en forme de serpent. 6^o Les
 » veines, qui rapportent le sang, sont desti-
 » tuées de valvules. 7^o Enfin il y a une quan-
 » tité de vaisseaux excrétoires lymphatiques
 » qui partent de l'extrémité des vaisseaux ca-
 » pillaires artériels sanguins, & s'ouvrent

» dans la cavité de la matrice ; ces vaisseaux
» laissent passer continuellement une liqueur
» lymphatique plus ou moins épaisse , sui-
» vant l'âge , le tempérament & le sexe. »
Il résulte de ces faits , selon lui , que l'im-
pulsion du sang sur les vaisseaux de la ma-
trice , doit être plus considérable que sur
tous les autres ; qu'il doit agir avec impé-
tuosité sur les orifices des tuyaux excrétoires
lymphatiques , qu'il doit pénétrer dans leur
cavité , & s'ouvrir un passage jusques dans
la matrice , d'où résulte l'évacuation mens-
truelle.

» Quoiqu'il y ait pléthore » , ajoute-t-il ,
un peu plus bas , » l'éruption des règles ne
» se fera point , si la vitesse du sang est di-
» minuée considérablement , si les fibres sont
» relâchées & leurs oscillations trop foibles ,
» enfin si les vaisseaux de la matrice sont ob-
» strués. Nous avons prouvé , plus haut ,
» que l'impulsion du sang sur les vaisseaux de
» la matrice est la cause qui détermine l'é-
» coulement des menstrues. Si donc sa vi-
» tesse est diminuée , son impulsion doit pa-
» reillement diminuer : il en est de même ,
» si les fibres sont relâchées & se contractent
» faiblement ; car elles ne peuvent l'être
» que le mouvement du sang ne se ralenti-
» tisse , & que conséquemment son impul-
» sion ne soit moindre. L'obstruction des vais-
» seaux de la matrice est encore un obstacle

» à l'écoulement périodique ; il n'est pas
 » douteux que la vélocité du sang diminue
 » en raison de son épaisfissement & de fa vis-
 » cosité ; il ne peut être épais que ses glo-
 » bules ne se trouvent embarrassés & serrés
 » les uns sur les autres ; que les molécules ,
 » qui résultent de leur union , ne se trou-
 » vent trop grossières pour pénétrer les
 » tuyaux capillaires , & qu'en conséquence
 » elles ne perdent beaucoup du mouvement
 » qui leur est imprimé : or elles ne peuvent
 » perdre ce mouvement, sans ralentir le mou-
 » vement entier du liquide qu'elles compo-
 » sent, & , par conséquent, sans empêcher le
 » flux menstruel.

M. *Buchoz* démontre , de la même ma-
 nière , que la consistance visqueuse du sang
 produit le même effet. « Si donc , continue-
 t-il , » l'épaisfissement & la viscosité du sang
 » arrêtent le flux menstruel , nous avons eu
 » raison de dire que l'obstruction des vais-
 » seaux de la matrice étoit une des princi-
 » pales causes de cette suppression ; car l'ob-
 » struction des vaisseaux de la matrice ne pro-
 » vient que de l'épaisfissement & de la vis-
 » cosité du sang.

Notre auteur conclut de cette théorie ,
 que pour rétablir les menstrues , il faut faire
 usage des remèdes qui puissent corriger l'é-
 paisfissement & la viscosité du sang , lever
 les obstructions & embarras de la matrice ,

& réveiller les oscillations des fibres : or les emménagogues produisent ces effets ; ils élèvent le pouls , le rendent plus fréquent , augmentent la chaleur naturelle , donnent du vermeil au visage , raniment les forces : appliqués extérieurement , ils sont même résolutifs ; d'où il résulte qu'ils agissent sur la masse du sang , qu'ils le raréfient , qu'ils divisent & atténuent les globules , détruisent son mucilage trop visqueux , & procurent de la fluidité aux humeurs ; donnent du ton aux fibres , levent les obstacles de la circulation & débouchent les vaisseaux obstrués.

Les plantes emménagogues sont encore hystériques , & soulagent beaucoup dans les vapeurs ; dans ces cas , le sang est fort coagulé ; son mouvement est ralenti ; sa circulation est irrégulière , le pouls est petit & imperceptible : les emménagogues ne peuvent être que d'un grand secours dans cette maladie. Elles aident encore à détacher le *placenta* ou arriere-faix , à pousser au-dehors le fœtus mort , & à faire couler les vuidanges , pourvu qu'il ne s'agisse que de réveiller le ressort des solides , de diviser la masse du sang , d'augmenter sa force & son impulsion sur les vaisseaux de la matrice , & de les déterminer vers ce viscere.

Les emménagogues ne doivent s'employer , que lorsque le mouvement du sang est ralenti , il faut les éviter , lorsqu'il y a

inflammation & disposition à l'inflammation, ou lorsque le sang est extrêmement échauffé & raréfié ; car la plupart de ces remèdes ont une odeur forte, pénétrante & désagréable ; ils abondent en principes sulfureux, âcres & volatils, & n'agissent qu'en excitant dans le sang une fermentation qui n'est déjà que trop violente dans les cas inflammatoires. Les plantes qui composent cette famille, & dont M. *Buchoz* traite en autant de dissertations, sont l'*agnus-castus*, l'amaranthe jaune, (l'immortelle), l'aristoloche, l'armoïse, l'arroche puante, le *botrys*, le *calamus* aromatique, le *caucalis*, la conyse, le *cuminoïdes*, le giroflier jaune, le glayeul puant, l'herbe-aux chats, le marrube, la matricaire, la mélisse, la menthe, le *meum*, l'orvale, le rapistre, la rhue, le roseau vulgaire, la sabine, le safran, le soleil, le fouci, le *stachys* & la valeriane.

Celles qui ont à-peu-près les mêmes vertus, & que l'auteur ne fait qu'indiquer par ce qu'il en traite dans d'autres familles, sont les apéritives en général, l'*arnica*, l'*asperula*, le boucage, la bryone, le cabaret, les céphaliques, le concombre sauvage, la coque lourde, l'*ænula-campana*, le genièvre, la gentiane, le *libanthis*, la mercuriale, la moutarde, le *myrrhis*, le nerprun, la nielle, l'orange, le pêcher, les stomachiques, le tabac.

E X T R A I T.

*Mélanges d'Histoire naturelle ; par M. AL-
LÉON DULAC , avocat en parlement
& aux cours de Lyon , avec cette épigra-
phe.*

Quàm magnificata sunt opera tua , Domine ! Omnia in
sapientiâ fecisti ; impleta est terra possessione tuâ. Ps. 103.

*A Lyon, chez Duplain, 1765, petit in-8°,
6 vol.*

Il n'y a point d'étude si féconde ni si digne
de l'homme, que celle de l'histoire naturelle;
& rien ne fait peut-être plus d'honneur au
siècle où nous vivons, que les découvertes
& les nombreux écrits, en ce genre, qu'on
voit paroître tous les jours. Mais il faut
avouer qu'une infinité de morceaux précieux
ensevelis dans les immenses recueils des aca-
démies, dans les ouvrages périodiques de
chaque nation, & un grand nombre de
dissertations particulières que leur peu de
volume, & la langue dans laquelle elles sont
écrites, empêche de se répandre, sont per-
dus pour la plûpart de ceux qui s'occupent
de cette étude; ce qui doit nécessairement
retarder le progrès de nos connoissances en
ce genre. On ne sçauroit donc trop encour-
ager ceux qui, préférant la satisfaction d'é-

tre utiles à la vanité de passer pour originaux, veulent bien consacrer leurs veilles à recueillir ces morceaux précieux, & à les mettre à la portée de tout le monde.

Les Mélanges que nous annonçons, ne sont pas le recueil le moins intéressant que nous ayons en ce genre. M. *Alléon Dulac* a tout mis à contribution, les mémoires des académies & les journaux de toutes les nations de l'Europe : il a même donné la notice ou plutôt le précis de plusieurs ouvrages, ou rares, ou écrits en langue allemande, dont nous n'avions que des idées très-imparfaites. Dans l'impossibilité où nous sommes, d'entrer dans le détail des différentes pièces qui composent cette collection, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes, pour faire connoître la manière dont les sujets y sont présentés ; persuadés que les morceaux, que nous allons citer, engageront ceux de nos lecteurs qui s'occupent de ce genre d'études, de recourir à l'ouvrage même où ils trouveront une infinité de choses qu'ils chercheroient vainement ailleurs : nous choisirons une *lettre du docteur Jean Fothergill, à la société de médecine de Londres, sur une gomme très-astringente* que M. *Alléon* rapporte dans son 5^e volume.

» La nouvelle gomme astringente, qu'on
» a découverte en Afrique, est épaisse &
» cassante, de couleur rouge, tirant sur le
noir,

» noir , & d'ailleurs fort opaque. Si cepen-
 » dant on la casse en très-petites parcelles, elles
 » sont d'un rouge transparent. Elle n'a point
 » d'odeur ; mais dès qu'on la met dans la
 » bouche , on la trouve fortement astrin-
 » gente , quoiqu'agréable. La plus grande
 » partie s'y dissout promptement. Rien , en
 » même tems , n'est plus styptique. Si on la
 » jette dans l'eau , les six septiemes se fon-
 » dent promptement , lui communiquent un
 » goût astringent , & la colorent d'un rouge
 » foncé ; ce qui reste , sans se dissoudre , sem-
 » ble résineux. Cette gomme diffère de celle
 » du Sénégal , en ce qu'elle est beaucoup
 » plus cassante ; du sang de dragon , en ce
 » qu'elle se dissout dans l'eau ; & des deux ,
 » par sa stypticité remarquable. Sans ces dif-
 » férences , on la prendroit , sans contredit ,
 » à l'apparence , pour du sang de dragon.

» On m'avoit envoyé des essais d'une au-
 » tre gomme rouge & épaisse , qui provient ,
 » sans doute , d'un autre arbre , puisqu'elle
 » ne se dissout pas si promptement , & qu'elle
 » est d'un goût amer & désagréable.

» La premiere fois que j'en entendis faire
 » mention , ce fut dans une consultation
 » avec le feu docteur *Oldfield* , sur une
 » diarrhée chronique très-obstinée qui avoit
 » résisté à toutes sortes de remèdes. Ce mé-
 » decin nous assura qu'il avoit ordonné , avec
 » succès , cette drogue en pareil cas. Je la

» cherchai , en conséquence , chez plus d'un
» apothicaire , & je ne la trouvai qu'à Yorck.
» Le possesseur n'en avoit qu'une petite quan-
» tité qu'il avoit achetée à bord d'un vaisseau
» venu de Guinée.

» Je parcourus ensuite nos voyageurs d'A-
» frique ; & voici ce que je trouvai dans les
» voyages de Moore :

» *Extrait d'une lettre d'instruction du gou-*
» *vernement du Fort-Jacques , à l'auteur,*
» *alors facteur à Brucoë , sur la riviere de*
» *Gambi , datée du 27 Mai 1733.*

» Il y a une liqueur rouge qui coule abon-
» damment de l'écorce d'un arbre nommé
» *Pau-de-sangue* ; (le mot de *pau* est une
» corruption du mot portugais *palo* , qui si-
» gnifie *bois* ;) en y faisant une incision , &
» en peu de tems , elle s'épaissit jusqu'à la
» consistance d'une gomme d'un très grand
» prix ; c'est pourquoi vous m'obligerez de
» faire vos efforts pour nous en procurer une
» grande quantité.

» En réponse à cette lettre , l'auteur en
» envoya un échantillon , de Brucoë , qu'on
» prit pour la vraie gomme adragant. Il se
» donna beaucoup de mouvement pour tâ-
» cher d'en ramasser ; mais comme on lui
» en apportoit de toutes les especes , jusqu'à
» dix ou douze livres à la fois , il avoit beau-
» coup de peine à trouver , sur cette quan-

» tité, deux livres de vraie gomme adra-
 » gant ; le reste n'étoit que de la gomme
 » de Senégal , beaucoup moins parfaite.

» On peut conclure de tout ce qu'on vient
 » de dire , qu'il se trouve de cette vraie
 » gomme astringente , & que ce seroit une
 » nouvelle découverte à joindre à toutes
 » celles qui ont été faites sur la matiere mé-
 » dicale. Peut-être même en tireroit-on
 » parti dans le commerce, sur-tout pour les
 » couleurs.

» Les maladies où cette drogue semble le
 » plus nécessaire, sont la diarrhée habituelle,
 » les fleurs blanches , & généralement tou-
 » tes les incommodités qui viennent de re-
 » lâchement & d'acrimonie.

Ajoûtons à ce morceau la description du
serpent à sonnettes, extraite de l'*Histoire*
de la Caroline, de M. Catesbi ; elle se trou-
 ve, comme la précédente, dans le cinquieme
 volume.

» Ce serpent a la tête brune & les yeux
 » rouges ; la partie supérieure de son corps
 » est d'un brun tirant sur le jaune, marquée
 » transversalement par de larges raies noires
 » & irrégulieres ; sa sonnette est de couleur
 » brune , composée de plusieurs cellules
 » membraneuses , d'une figure pyramidale,
 » & si bien articulées l'une avec l'autre , que
 » la pointe de la premiere arrive jusqu'à la

» base de la troisieme , & ainsi de suite.
» Cette articulation étant très-lâche , donne
» la liberté aux parties des cellules , qui sont
» renfermées sous les voisines , de frapper
» les unes contre les autres ; c'est ce qui
» cause ce bruit terrible , qu'on entend , lorsqu'
» que cet animal remue la queue.

» Ce serpent est un des plus grands & des
» plus terribles de tous ceux de la nature des
» viperes. Il y en a de huit pieds de long ,
» & qui pesent huit à neuf livres. Leur morsure
» est presque toujours mortelle. Si leurs
» dents pénètrent les veines ou les arteres ,
» la mort est inévitable pour les personnes
» mordues , & on expire en moins de deux
» minutes. Lorsqu'ils mordent dans une partie
» charnue , il faut la couper aussi-tôt pour
» arrêter le cours du venin. Ils sont paresseux
» & se meuvent fort lentement ; ils ne sont
» même jamais agresseurs ; & s'ils sont provoqués ,
» ils avertissent de leur prochaine attaque , en
» secouant leur queue. On est généralement
» persuadé , en Amérique , du charme & de la
» puissance attractive de ces serpents. On assure
» que les oiseaux & les écureuils , au moment où
» ils apperçoivent cet animal , se trouvent tellement
» surpris qu'on s'en apperçoit à leurs cris & à leur
» agitation. Ils négligent tout , & se trouvent
» forcés invinciblement de descendre

» du sommet des arbres les plus élevés , &
 » ils arrivent jusqu'au serpent qui les dévore
 » aussi-tôt.

» Il n'est pas ordinaire de les voir dans les
 » maisons : un domestique du colonel *Bake*,
 » faisant un lit, dans la Caroline, au mois
 » de Février 1723 , & ayant quitté la cham-
 » bre qui étoit à rez-de-chaussée , trouva ,
 » lorsqu'il y revint , peu de minutes après ,
 » un serpent à sonnettes entortillé dans les
 » draps.

» Le danger de la morsure est proportion-
 » né à la force du serpent, & au plus ou
 » moins de quantité de poison qu'il injecte.
 » Lorsque la morsure est legere , les Indiens
 » se contentent de fucer la plaie , & cela leur
 » réussit quelquefois. Mais la personne gué-
 » rie ne manque jamais de ressentir des dou-
 » leurs , tous les ans, au même tems où
 » elle a été mordue.

» Les Indiens de la Virginie & de la Ca-
 » roline usent encore d'un autre remede :
 » ils portent dans leur poche une petite
 » racine tubéreuse , qu'ils mâchent, & dont
 » ils appliquent le jus sur la blessure.

Nous finirons ce que nous avons à dire
 sur ce Recueil , en donnant l'extrait de la
découverte d'un nouveau métal dans le mica
jaune ; par M. de *Justi* , inséré dans le se-
 cond volume des *Mélanges*. « Un jour, dit

M. *De Justi*, » on m'apporta quelques échan-
» tillons de *mica* jaune ; comme on m'assura
» qu'un habile chymiste y avoit trouvé une
» partie considérable d'or, & que je n'ad-
» mets point d'axiome négatif dans la chy-
» mie, je me laissai enfin persuader d'essayer
» ce minéral ; & quoiqu'à la coupelle il ne
» se déclarât pas le moindre vestige d'or ni
» d'argent, j'avois remarqué, pendant le
» rôtissage, (le grillage) que la coupelle
» jaune non-seulement s'étoit soutenue dans
» un feu violent, continué pendant une
» heure, mais qu'elle y étoit même devenue
» plus belle, en s'approchant de plus en plus
» de celle de l'or, tandis que les plus belles
» pyrites & d'autres minéraux extérieurement
» semblables à l'or, perdent au feu
» très-promptement leur beauté : j'eus donc
» lieu de croire que la nature de ce *mica*
» n'étoit point encore connue, & je me dé-
» terminai à l'examiner par différens essais.

» Je trouvai que l'eau-forte n'attaquoit
» que le roc des échantillons, & qu'elle
» laissoit le *mica* en entier au fond du vais-
» seau ; je trouvai encore, que l'eau-régale
» mordoit sur ce même *mica*, & le dissol-
» voit en quelque façon. Cette dernière cir-
» constance m'engagea sur-tout à continuer
» l'examen de mon sujet. Je me souvins
» qu'au lieu de plomb, *Bécher* propose,

» pour certaines mines, l'argent comme un
 » fondant, coûteux à la vérité, mais très-
 » sûr. Ayant donc fait fondre une demi-
 » once d'argent pur, j'y mis une dragme de
 » *mica* grillé; je le couvris de deux onces
 » d'un bon verre fondant, & le laissai,
 » pendant trois heures, dans un grand feu
 » de fusion. Pour faire le verre fondant
 » dont je me servis : Prenez deux parties de
 » verre de plomb, préparé de *minium*, de
 » la maniere ordinaire, une partie de *cro-*
 » *cus* de Mars, une partie de *crocus* de
 » Vénus, une partie de verre d'antimoine,
 » & trois parties de flux blanc; réduisez le
 » tout en poudre; mêlez bien la masse; fai-
 » tes-la fondre; tenez-la en fusion dans un
 » bon feu, pendant cinq ou six heures, &
 » remuez-la une couple de fois; mais pre-
 » nez bien garde qu'il n'y tombe pas de
 » charbon.

» En séparant, (en faisant le départ)
 » mon argent, je ne vis pas sans étonne-
 » ment, qu'il se précipita une quantité assez
 » considérable d'une chaux qui ressembloit
 » à la plus belle chaux d'or. Cette chaux
 » n'étoit point d'un brun noirâtre, comme
 » celle qui, avant le coupellement, se préci-
 » pite de l'argent traité avec les *crocus* de fer
 » & de cuivre, le verre d'antimoine, &c.
 » La mienne avoit la couleur d'un jaune-

» clair, tout-à-fait semblable à celui qu'a le
» plus bel or dans la séparation. On pense
» bien, que je ne tardai pas à l'édulcorer,
» à la sécher & à la peser. Je trouvai, en
» effet, que je venois de gagner, dans la
» demi-once d'argent employé, vingt-qua-
» tre livres, poids d'essai, ou un quart de
» dragme, poids ordinaire de chaux; mais,
» en la fondant avec du borax & du salpêtre,
» je trouvai, au lieu de l'or prétendu, un
» métal d'un gris noirâtre qui sembloit tenir
» le milieu entre le fer & le zinc; aussi n'é-
» toit-il pas malléable..... Je fondis mon
» métal noirâtre avec une égale quantité
» d'or pur, & j'obtins une masse de qua-
» rante-sept livres, poids d'essai, qui res-
» sembloit à l'or le plus beau & le plus fin;
» &, au lieu qu'en exceptant le cuivre, la
» moindre addition de quelqu'autre métal
» détruit la couleur & la beauté de l'or, le
» mien n'étoit devenu que plus beau; &,
» ce qu'il y eut de plus étonnant, ce fut
» que, malgré une si forte addition d'un
» métal très-âcre, l'or n'avoit rien perdu de
» sa malléabilité; il s'étendit sous le mar-
» teau froid aussi-bien que rouge.....

» Ce succès inopiné m'ayant donné beau-
» coup d'espérance, je mis mon demi-or à
» la coupelle; &, pour ne rien négliger, je
» le coupellai avec vingt-quatre livres de

» plomb de Villach... En pesant le bouton
 » que je venois d'obtenir, je le trouvai de
 » vingt-cinq livres, poids d'essai ; & j'eus,
 » par conséquent, une augmentation d'une
 » livre & demie, ou d'un grain de poids
 » ordinaire, qui devoit nécessairement ve-
 » nir du métal inconnu, parce que le plomb
 » de Villach ne contient point d'argent, &
 » que j'avois particulièrement essayé celui
 » dont je venois de me servir. Par la suite,
 » je fis encore un autre essai. Je fis d'abord
 » fondre une demi-once d'argent pur avec
 » un quart de dragme d'or ; & lorsque ces
 » deux métaux étoient en fusion, je mis
 » une dragme de *mica*, que je couvris avec
 » le verre fondant dont j'ai parlé : le poids
 » se trouvoit encore augmenté d'un quart
 » de dragme. Mais, dans cet essai, je ju-
 » geai à propos de coupler la masse avant
 » la séparation, (le départ) & je ne trouvai
 » qu'un demi-grain d'augmentation ; ce qui
 » fut bien peu, en comparaison de ce qu'a-
 » voit rendu le premier procédé. D'autres
 » occupations m'ont empêché de pousser
 » plus loin ces essais ; mais je me propose de
 » les reprendre dans quelque tems.

M. *De Justi* conclut de ces expériences,
 que la constance de la couleur d'or que le
mica, dans le rôtissage, fait voir dans le
 feu le plus vif, la ressemblance de sa chaux

avec celle de l'or, & l'augmentation véritable, quoique petite, de ce dernier métal, méritent une très-grande attention. Il ne s'est point déguisé qu'on pouvoit lui objecter que la chaux précipitée de l'argent, & si semblable à la chaux d'or, ne s'est point formée du *mica*, mais bien des particules de cuivre, de fer & d'antimoine, qui étoient peut-être dans le verre fondant, sans s'être assez vitrifiées; mais il croit pouvoir répondre que, comme ce verre fondant s'est fait dans un feu de six heures, & que, dans cette opération, les parties métalliques non vitrifiées se réunissent dans un régule, il n'est point à présumer qu'il se puisse conserver dans le verre autant de parties métalliques qu'il s'en incorpore, en effet, dans l'argent. Il ne s'en est pas tenu à cette conjecture; il a tenu en fusion, pendant trois heures, une demi-once d'argent pur, & deux onces du verre fondant en question. Il ne s'est montré, dans le départ, qu'un sédiment muqueux qui ne pesoit pas un grain; d'où il conclut que la chaux, dont il s'agit, a été fournie par le *mica* jaune.





OBSERVATION

*Sur un Cancer occulte, guéri par les pilules
composées de ciguë ; par M. RENARD,
médecin à la Fere.*

*Opinionum commenta delet dies , naturæ judicia
confirmat.*

Le cancer, qu'une dame religieuse de l'abbaye royale du Calvaire de cette ville, portoit au sein gauche, depuis dix-huit mois, étoit occulte, confirmé, malin & adhérent. Cependant il n'avoit pas fait de grands progrès pendant un si long espace de tems, puisque le squirrhe égaloit tout au plus la grosseur d'un pois ordinaire; mais il avoit jetté de profondes racines dans toutes les parties environnantes qui étoient tendues, tuméfiées, lancinantes, & extrêmement douloureuses. La peau, qui recouvroit la tumeur, paroissoit rouge, luisante, & comme marbrée par un grand nombre de veines remplies d'un sang noir & épais. La troisième des vraies-côtes, placée au-dessus du squirrhe, étoit si prodigieusement arquée, que je la crus exostosée. L'indication étoit de fondre. Dans cette vue, je fis appliquer dessus la tumeur, pendant quelque tems, les emplâtres de Vigo, de ciguë & de savon,

mais inutilement. La ciguë verte, pilée ou cuite, & quelques cataplasmes résolutifs & anodins n'eurent pas plus de succès, quoique tant conseillés par d'illustres praticiens.

Le vice étoit interne; ainsi les topiques seuls ne pouvoient rien opérer. Au contraire, les élancemens devenoient tous les jours plus fréquens & plus atroces : tous les muscles de la poitrine paroissoient entrepris, & la malade n'osoit plus respirer. L'action même de parler, de marcher ou de manger, augmentoit ses douleurs, & devenoit pour elle un nouveau supplice. Déjà elle ne goûtoit plus les douceurs du sommeil; ses yeux n'étoient guères ouverts qu'aux larmes; & , pour comble de malheur, tout lui présageoit un avenir funeste; car elle n'ignoroit pas qu'un cancer, soit caché, soit ouvert, dès qu'il est confirmé & adhérent, est absolument incurable. L'extirpation même, ce moyen si cruel de guérir, & peut-être le seul connu autrefois, n'est pas praticable alors (a). D'ailleurs la mort lui paroissoit, ainsi qu'à la plûpart des cancéreux, dans pareilles circonstances, préférable à l'opération : elle l'attendoit donc (la mort,) en philosophe chrétienne, sans la desirer ni la craindre.

(a) *Albucaſis* croit que, quelque nouveaux que soient les cancers, s'ils sont grands & adhérens, on ne doit pas entreprendre de les extirper; car, ajoute-t-il, je n'en ai jamais guéri, ni vu aucun chirurgien en guérir un seul.

Parfaitement soumise aux ordres de la Providence, & occupée sans cesse, ainsi que toutes les autres dames de sa communauté, de la pratique de toutes les vertus, sous la discipline & à l'exemple d'une illustre & respectable abbessé, ou plutôt d'une mere chérie, elle faisoit tous les jours à son Dieu le sacrifice de ses maux. Ce que peut la religion ! Cependant, malgré tant de vertus & de résignation, notre malade a encore passé plusieurs intervalles de deux ou trois semaines, sans prendre aucun remède. Mais la renaissance des douleurs & leur atrocité la forçoient bientôt d'y recourir ; & je puis assurer que ça toujours été avec un nouveau succès. Enfin, après treize ou quatorze mois passés dans ces alternatives, le squirrhe s'est trouvé totalement fondu, & la malade radicalement guérie.

Cette cure a été notoire à toute la ville où elle a causé d'autant plus de surprise & d'admiration, que Mad. *** est d'un tempérament cacochyme (a), qu'elle a essuyé plusieurs graves & longues maladies, &

(a) *Evidens est cancerum à causis internis ortum ; vix unquam cum spe felicis eventus tolli posse ; & maxime quidem si effata ætas, vel insignis cacochymia demonstrent. . . . VAN-SWIETEN, Comment. in Hermann. BOERRH. aphor. tom. j, pag. 824.*

qu'enfin elle est dans l'âge critique (a). Cette dernière complication a exigé, pendant le cours de la maladie, sept saignées du bras, & une du pied. Je les conseillois sur-tout, toutes les fois que je remarquois plus d'élévation & de plénitude dans le poulx, plus de gonflement, de chaleur & d'élancemens dans le sein (b); alors tous ces accidens diminuoient considérablement, & la malade jouissoit, pendant quelques jours, d'un calme assez tranquille. Les purgatifs, composés, pour l'ordinaire, de rhubarbe, de mercure doux, de diagrede & de gomme ammoniac, répétés toutes les trois ou quatre semaines, la soulageoient aussi beaucoup. Dans les plus violentes douleurs & les insomnies les plus accablantes, j'ordonnois un peu de narcotiques, tels que les émulsions avec le syrop diacode, la thériaque avec demi-grain de *laudanum*, quelques gouttes anodines de Sydenham, &c. Mais le grand remede, & peut-être le seul spécifique dans la cure du cancer, c'est la ciguë (c). C'est à elle seule

(a) *Parentes etiam, si fama nuncia veri, agra trahebant corpora.*

(b) *Vacuatio antè primùm tentanda est sanguinis..... Mox purgatione utendum, per initia quidam ex simplicioribus petita. FUCHSIUS, lib. v, cap. xv, ubi de Cancro.*

(c) Cependant plusieurs medecins célèbres vantent, comme spécifique dans cette maladie, la

que notre malade doit la bonne santé dont elle jouit aujourd'hui.

Il paroîtra toujours étonnant qu'une plante si utile ait éprouvé, dans tous les tems, mille contradictions. A Athènes, elle avoit des qualités très-venimeuses. Socrate, Phocion & tant d'autres grands hommes ont été empoisonnés avec le suc de cette herbe, tandis qu'à Rome, on la regardoit comme un remède propre à modérer ou à tempérer la bile, & qu'en Lombardie on la mangeoit en salade. Plusieurs médecins, long-tems avant M. Storck, en ont conseillé l'usage interne. Il paroît qu'ils préféroient la racine au reste de la plante. J. Ray, mort en 1706, à soixante-dix-huit ans, l'employoit comme fébrifuge & diaphorétique. M. Reneaume, médecin de Blois, la faisoit prendre en substance, depuis un scrupule jusqu'à demi-gros, dans du vin, ou bien en infusion, depuis un gros jusqu'à deux, pour les squirrhes du foie & du pancréas. De nos jours, on n'est guères plus d'accord sur son effica-

belladonna, quelques préparations de plomb, &c. Et Jean De Gaddeſden, auteur d'un ouvrage intitulé *Rosa Anglica*, prétend aussi guérir les cancers produits par une cause externe, avec la paille rouge, ou sang de dragon, *lapathum ſanguineum*. C'est la bête ſauvage de Galien : ſes feuilles, ſelon les meilleurs praticiens, ſont laxatives & rafraîchiſſantes, & ſa graine aſtringente & anodine.

citée. Quelques tentatives infructueuses, ou tout au plus quelques accidens legers paroissent contre-balancer des cures heureuses. Pour moi, je crois, avec M. Larrou-ture, M. D. (a) que si ce remède n'a pas par-tout le même succès, il faut s'en prendre à la différence du climat & du sol. Quand on aura, par un grand nombre d'observations heureuses, constaté la plus grande efficacité de la ciguë d'un pays, alors on obligera tous les apothicaires d'en tenir toujours dans leur boutique; & les médecins auront soin de la distinguer de toutes les autres, par le nom du pays d'où on la tirera; comme on dit le *safran du Gâtinois*, la *petite sauge de Provence*, l'*écorce du Pérou*, la *racine du Bresil*, &c. on dira, la *ciguë de Picardie*, par exemple, *des Pyrénées* (b), ou de telle autre province.

Parlons maintenant de la cause du cancer de Mad. *** de la maniere dont la ciguë lui a été administrée, à quelle dose, dans quel tems, & comme tout s'est terminé heureusement.

Les cancers, dit le sçavant Astruc, sont

(a) Voyez le Journal de médecine du mois de Juin 1764.

(b) Il est prouvé, par l'excellente observation de M. Larrou-ture, que la ciguë de Baygorry, sur les frontieres d'Espagne, est très-efficace dans la cure du cancer.

toujours

toujours une suite d'un squirrhe formé peu-
 à-peu par congeſtion. Celui de Mad.*** ve-
 noit de deux cauſes ; l'une intérieure , la
 diſcrasie des humeurs ; l'autre extérieure &
 accidentelle ; le bout du manche d'une pelle
 à feu heurta le ſein, & fit contuſion : de-
 là l'épanchement & l'amas d'une humeur
 épaiſſe , capable de former , ſur-tout dans un
 ſujet cacochyme , une tumeur dure & réni-
 tente , telle que le squirrhe ; & on ſçait
 qu'un squirrhe ſe convertit en cancer , tou-
 tes les fois que la chaleur du ſang eſt augmen-
 tée par quelque cauſe que ce ſoit , ou qu'il
 aborde en trop grande quantité à la tumeur
 squirrheuſe , ou enfin parce qu'il eſt trop
 abondant dans le corps , comme cela eſt
 ordinaire dans le dernier âge critique.

Les principales indications , dans la cure
 du cancer , ſont d'atténuer , de fondre , d'é-
 vacuer & de calmer. L'extrait de ciguë réunit
 preſque ſeul toutes ces vertus. Je le fis pré-
 parer & adminiſtrer à la maniere de M.
 Storck. Ce fut la dame infirmiere de la
 maiſon , qui joint à beaucoup d'intelligence
 & de talens quelques connoiſſances en
 pharmacie , qui compoſa elle-même ces
 pilules. La malade les prit ſeules ſans addi-
 tion , pendant ſix ſemaines ; d'abord à la
 doſe de deux grains & demi , matin & ſoir.
 On augmenta enſuite tous les jours chaque
 priſe d'un demi-grain , juſqu'à environ un

scrupule. Mais en Janvier 1764, il survint pesanteur d'estomac, & mauvaises digestions : je fis ajouter alors aux pilules simples, ci-dessus, une sixieme partie d'*aquila alba*, & autant de pilules savonneuses ; cette correction ne suffit pas encore, & l'estomac parut se délabrer de plus en plus jusqu'au mois de Mai. Enfin la malade perdit courage, & voulut tout abandonner, quoique pourtant les douleurs, les élancements & la rénitence fussent déjà bien diminués : je l'encourageai par toutes sortes de motifs, & je vins à bout de lui persuader de se repurger de nouveau, & de continuer ses pilules, auxquelles je fis ajouter une quatrieme partie de semences de fenouil, pour fortifier l'estomac, & provoquer les urines. Ce fut la dernière fois où je fis quelques changemens aux pilules, dont nous augmentâmes chaque prise petit-à-petit, jusqu'à un demi-gros. Cette dose continuée jusqu'en Janvier 1765, a suffi pour terminer la cure ; ainsi nous avons eu la consolation de voir le squirrhe, qui s'allongeoit vers la glande axillaire, se ramollir, se fondre insensiblement, & enfin disparaître entièrement. Il n'est donc pas nécessaire, comme quelques-uns le conseillent, pour guérir un cancer, de prendre deux fois par jour, jusqu'à un gros ou un gros & demi de pilules de ciguë. D'ailleurs j'étois trop timide pour le tenter ;

J'aurois crain de faire périr ma malade. Un événement malheureux doit rendre tout homme honnête & humain, plus circonfpect & moins entreprenant. Les nouveaux remèdes n'ont pas par-tout le même succès. Je regretterai toujours d'avoir vu périr, dans la stupeur & le vertige, une vieille femme, du bourg de Tourouvre en Perche, qui avoit un squirrhe cancéreux à la mammelle, après avoir usé, pendant huit jours, d'une teinture préparée avec la *bella-dona*, &c. (a) décrite & fort recommandée par un médecin distingué, dont la théorie éclairée & la pratique heureuse lui méritent tous les jours, à juste titre, dans une grande ville de cette province, toutes sortes d'applaudissemens, d'honneurs & de récompenses.

Le régime, pendant tout le traitement de cette maladie, a été fort simple. La malade ne prenoit jamais que des alimens de facile digestion, s'interdisoit tous ceux qui étoient cruds, visqueux ou incrassans; buvoit peu ou point de liqueurs fermentées; sa boisson ordinaire étoit une infusion préparée avec les fleurs pectorales, céphaliques ou vulnéraires, à son choix; le sureau, la mauve, le tilleul, le coquelicot, la violette, l'ortie blanche & la menthe auxquelles

(a) Voyez le Journal de médecine, Janvier 1761.

elle a donné la préférence, ont varié tour-à-tour sa boisson : elle y ajoûtoit toujours un peu de réglisse , de syrop ou de sucre , pour édulcorer : elle prenoit aussi quelques lavemens d'eau tiède , ou émolliens , pour entretenir la liberté du ventre , dans les intervalles d'une médecine à l'autre.

Mais comme on n'est jamais si près de la maladie , que quand on vient d'être malade : *Ferè fit malum malo aptissimum* ; à peine notre convalescente avoit-elle joui , pendant environ trois semaines , d'une santé passable , qu'elle essuya une terrible inflammation de bas-ventre. On craignit long-tems pour ses jours ; & malgré le secours de plusieurs saignées , de fomentations chaudes , de lavemens émolliens , de minoratifs acidulés , d'eau de poulet ou de veau , de décoction d'orge , de limonade , de potions calmantes , &c. je désespérai quasi de la sauver. Déjà on m'accusoit d'avoir fait rentrer l'humeur cancéreuse dans la masse du sang , & de causer par-là la mort de la malade : *In medicinâ decantantur tenebræ & noctuæ philosophantur*. J'allois donc passer pour homicide ; mais les remèdes eurent enfin un heureux succès , la malade guérit , & tout le monde fut forcé d'admirer les ressources de l'art.

Enfin Madame *** vient de prendre le lait d'ânesse , pendant un mois , pour affer-

OBS. SUR UNE LEUCOPHLEG. &c. 421
mir de plus en plus sa santé qui est très-
bonne aujourd'hui 3^e Juillet 1765.

OBSERVATION

*Sur une Leucophlegmatie urineuse, causée,
en premier lieu, par la présence d'une
pierre dans la vessie, guérie par l'opéra-
tion, &, en second lieu, par la crista-
tion des filières sécrétoires des reins, gué-
rie par les humectans; par M. PAMARD
fils, chirurgien d'Avignon, &c.*

Les symptômes des maladies, quoique les mêmes, ont souvent des causes différentes; ils exigent, par-là, des remèdes opposés à ceux qui les avoient primitivement fait évanouir: il faut beaucoup d'attention pour ne pas prendre le change; &, dans le cas des extrêmes, suivant le conseil de Celse, il vaut mieux essayer un remède douteux, que de laisser le malade en proie à une mort inévitable.

Le fils de M. Bondon, sculpteur de notre ville, âgé de cinq ans, étoit attaqué de la pierre; il souffroit peu, mais par intervalles: la pierre bouchoit si exactement l'entrée du canal de l'urèthre, que les urines, après avoir rempli la vessie, refluoient dans la masse, & procuroient peu-à-peu une

anasarque ou leucophlegmatie urineuse qui inondoit tout le tissu cellulaire ; l'enfant restoit affaissé & assoupi jusqu'à ce que les urines reprissent leur cours ; l'anasarque se dissipoit entièrement, & si l'on en excepte un peu de bouffissure à la peau, ce petit malade paroissoit jouir d'une bonne santé. Pour rendre raison de la cessation naturelle de ce symptôme, il suffit d'observer que l'extension graduée de la vessie, en lui faisant perdre son ressort, évasoit l'entrée du canal de l'urèthre, & que la pierre alors n'étant plus resserrée par les côtés, se dégageoit facilement : les parens de l'enfant, accoutumés à cet accident, ne s'en effrayoient plus, puisqu'il cessoit de lui-même ; mais devenu plus fréquent, & de plus longue durée, on me fit voir le malade. Je le sondai ; & après une préparation relative au tempérament, je le taillai. Au moment que j'eus entamé le col de la vessie, le premier jet des urines entraîna la pierre ; elle tomba heureusement dans un bassin, & fit du bruit ; ce qui m'épargna des recherches inutiles. Elle étoit exactement semblable, en forme & en grosseur, à un noyau d'olive : comme sa surface étoit par-tout raboteuse, je jugeai qu'elle devoit être seule. Le malade étoit presque guéri le 12^e jour ; & du moment de l'opération, il n'avoit plus été question d'ensure. Lorsque je la vis reparoître avec la

même rapidité, j'en fus d'autant plus surpris, que je n'avois pas lieu de l'attendre; & dès que la mere de l'enfant & sa garde m'eurent protesté de leur exactitude dans l'observance du régime que j'avois prescrit, je me scûs mauvais gré de mon peu de recherche dans la vessie où je soupçonnai dès-lors encore quelque pierre, vu la similitude du symptôme. Ce reflux urinaire avoit déjà gagné jusqu'aux épaules, dans l'espace de trois heures. Je sondai le malade, dans la vue de dégager la vessie de l'obstacle que j'y soupçonnois; mais je ne rencontrai rien, & je ne tirai pas une seule goutte d'urine. En mettant la main sur le ventre, quoique tuméfié, je ne sentis pas cette rondeur de la vessie qui en caractérise la dilatation, sur-tout chez les enfans où elle est ordinairement très-grande; je jugeai que le mal venoit des reins: on mit en usage les diurétiques chauds qui augmentèrent visiblement le mal. L'enflure avoit gagné le visage; & le cours de l'urine dans le tissu cellulaire étoit si libre, que l'enflure augmentoit du côté qu'on couchoit l'enfant; il étoit affaibli & très-affoupi; son pouls étoit dur & concentré; le danger devenoit pressant; & ce fut dans cette situation que je ne scäurois peindre avec des couleurs assez vives, tant pour le petit malade que pour moi, que j'accusai le spasme des reins, occasionné par quel-

que imprudence qu'on ne vouloit pas m'avouer. *Convulsio fit vel ex repletione vel inanitione*, dit HIPPOCRATE, aphor. 39. L'état du pouls me rassuroit sur la foiblesse; ainsi, pour relâcher les reins, & malgré la bouffissure qui avoit grossi cet enfant du double, je le saignai du bras; je lui tirai deux palettes de sang noir; je le fis envelopper dans un drap de lit plié en six doubles, & trempé dans l'eau tiède, lui donnant, en même tems, beaucoup d'eau froide à boire. Par ces fomentations universelles, répétées tous les quarts d'heure, & continuées quatre heures de suite, j'eus la satisfaction de voir couler les urines: le relâchement fut annoncé par une syncope qui dura quelques minutes. Il fut ranimé par l'application de linges chauds & secs; &, dans peu de jours, il fut parfaitement guéri. Les syncopes, dans des cas de cette espèce, sont toujours exemptes de convulsions; elles dépendent entièrement du relâchement des solides; ainsi les syncopes convulsives procurées, selon Hippocrate, *ex inanitione*, supposent une déplétion des vaisseaux subite, telles que nous voyons souvent après les saignées & autres exemples journaliers. Pour revenir à mon sujet, j'appris que cette leucophlegmatie urineuse secondaire avoit pour cause des alimens grossiers qu'une petite fille, sœur du malade, lui avoit don-

SUR UNE LEUCOPHLEGMAT. URIN. 425
nés furtivement. Si l'enfant fût mort, on auroit assurément gardé le secret sur cette imprudence qui n'est que trop fréquente, & qui a coûté la vie à bien des hommes dans tous les états.

Pour achever la cure, j'eus recours à des purgatifs légèrement hydragogues qui, en expulsant les matieres contenues dans les premieres voies, enleverent entièrement la bouffissure ; elle fut plus rétive que dans les premiers tems où il n'étoit pas question d'inflammation ni d'érétisme.

Cette observation m'a paru rare, & d'autant plus intéressante, qu'elle étoie de plus en plus la méthode d'attaquer les spasmes, de quelque nature qu'ils soient, par les humectans, jusqu'à ce que le relâchement s'annonce (a), avant que d'employer les remedes capables de détruire les causes qui les procurent dans les cas de complications.

Le bain tiède eût-il été d'un plus grand secours que les fomentations, & son effet auroit-il été plus prompt ? La question est épineuse, & je renvoie mon lecteur à l'excellent *Traité du bain aqueux simple* ; par M. Raymond, docteur en médecine, agrégé au collège de Marseille. Il eût été difficile de déterminer le degré de chaleur.

(a) M. Pomme, *Traité des Vapeurs des deux sexes.*

de l'eau, ou trop chaude ou trop froide; dit ce sçavant médecin; elle auroit pu être contraire; &, dans les deux extrêmes, la gravitation de l'eau sur toute l'habitude du corps, ou seulement sur la moitié, dans le demi-bain, auroit pu augmenter l'embarras du cerveau: les fomentations, dans les inflammations internes locales, conseillées par l'auteur cité, agissent avec efficacité; d'où je puis conclure qu'elles méritoient la préférence.

OBSERVATION

Sur une Vérole confirmée qui n'a été précédée d'aucunes maladies vénériennes locales; par M. ROBIN DU SAUGEY, docteur en médecine de la faculté de Montpellier.

Nullius addictus in verba jurare magistri.

HOR. *Epist.* 1.

C'est une opinion assez généralement reçue en médecine, que le virus vérolique ne sçauroit s'introduire dans la masse du sang, qu'il n'ait porté préalablement son empreinte sur les parties par où il s'insinue: de-là la nécessité, dit-on, des maladies locales vénériennes, pour constater l'existence de la vérole: (on sent bien qu'il n'est point

ici question de l'héréditaire.) Le célèbre M. Astruc, qu'on doit regarder, à juste titre, comme l'auteur qui a traité, avec le plus d'élégance & de précision, de l'origine, de la nature & de la cure du virus vérolique, s'explique ainsi sur ce sujet (a) : *Les parties du corps, qui ont d'abord reçu le virus vérolique, sont aussi les premières à en ressentir les impressions ; comme les parties naturelles dans les deux sexes, si le mal est venu de l'acte vénérien ; la langue, les gencives, le dedans des joues, le palais, le gosier dans les enfans, si ce mal a été pris en tétant, &c..... C'est pourquoi, ajoute-t-il, quand il y aura paru des maladies vénériennes locales, on pourra prononcer sur des signes assez légers, sur la réalité de la vérole ; mais s'il n'a point paru de maladie de cette espèce, il vaut mieux prendre le parti de la négative.* Il y a lieu de soupçonner que le sentiment de cet auteur n'est tel, que parce que l'occasion de se convaincre du contraire, ne lui a pas été fournie par des faits capables de le dissuader. L'observation suivante prouvera cependant, qu'il n'est pas fondé. Un jeune homme, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, fut attaqué, sur la fin d'Octobre de l'année dernière, d'une douleur sourde dans le testi-

(a) Traité des Maladies vénériennes, liv. II, chap. iij.

cule gauche, qui augmentoit chaque jour. Les douleurs foibles, qu'il y ressentoit dans les commencemens, ne le portèrent point à demander du secours : il les supporta patiemment; mais étant augmentées avec beaucoup de vivacité, il fut obligé de demander du secours : il s'adressa à moi. J'examinai la partie souffrante; je trouvai que le testicule gauche étoit fort enflammé, son volume fort augmenté : il y ressentoit une douleur vive & pungitive : mon attention se porta ensuite sur l'épididime & le cordon spermatique : l'un & l'autre me parurent très-engorgés, & contribuer beaucoup au volume que présentait la tumeur. Ma première question fut d'abord, (pour m'assurer de la nature de la maladie) de lui demander s'il ne lui étoit point arrivé, par quelques accidens, de se froisser les testicules. Il me répondit que non. Alors portant mes vues d'un autre côté, je lui dis que, sans doute, il avoit eu commerce avec quelques femmes. Il m'assura qu'il y avoit plus de six mois qu'il n'en avoit connu. Dans l'incertitude que la maladie présente ne portât avec elle un caractère vérolique, je remontai plus haut, & demandai à mon malade, s'il n'avoit jamais eu de *chaude-pisse*, d'*ardeur d'urine*, de *chancres*, &c. A toutes ces questions il répondit que non; mais il ajouta, avec ingénuité, qu'il étoit surpris

de n'avoir eu aucun de ces symptômes, puisque, dans des parties de débauches, il avoit connu des femmes certainement affectées d'un vice vénérien qu'elles avoient communiqué à ses compagnons.

Après toutes ces recherches, je fus naturellement porté à croire que la maladie n'étoit qu'une simple inflammation; & je la traitai comme telle. Je fis donc appliquer les remèdes ordinaires, comme saignées, lavemens, cataplasmes anodins, &c. L'inflammation se dissipa; les douleurs s'évanouirent; mais l'*épididime* resta toujours engorgé. Quoique j'eusse eu soin, sur la fin du traitement, d'ajouter *la terre cimolée* aux cataplasmes de *mica panis*, afin de fortifier la partie, & de la rendre capable d'achever la résolution, mes soins furent inutiles: le volume de l'*épididime* diminua, il est vrai; mais l'engorgement en devint plus dur, & moins douloureux. Je mis alors en usage les résolutifs & les fondans pris intérieurement; mais rien n'opéra. Mon malade porta toujours un emplâtre résolutif sur la partie, & ne quitta point son suspensoir, de crainte que le tiraillement du testicule déjà affoibli n'y attirât l'inflammation.

Un mois se passa, sans qu'il y ressentît la moindre douleur; mais, dans les commencemens de Décembre, les différens

symptomes, que j'ai détaillés, reparurent avec de nouvelles forces. Je ne pouvois attribuer cette rechute à son inexactitude à observer ce que je lui avois prescrit ; il avoit fidèlement porté son suspensoir, & mis en pratique les autres conseils que je lui avois donnés. Je travaillai donc sur nouveaux frais ; & je parvins, avec les mêmes secours, à mitiger la douleur, à diminuer l'inflammation & les autres symptomes ; mais l'engorgement de l'épididime subsista toujours, malgré l'application des résolutifs, & l'usage interne des fondans.

Au bout de six semaines, c'est à-dire dans le milieu du mois de Janvier, tous les symptomes reparurent : je répétois donc les mêmes remèdes qui eurent pareils succès que dans les deux cas précédens.

Trop préoccupé du préjugé des écoles, je n'osai point dire à mon malade, que je soupçonnois chez lui *un virus vérolique* ; j'attendis que d'autres signes détruisissent mon incertitude : ils ne tarderent pas à paroître ; car, un mois après cette dernière rechute, les mêmes symptomes, sçavoir, la douleur, l'inflammation, &c. s'emparèrent du testicule droit qui jusqu'alors n'avoit point encore été affecté, & , quelques jours après, du testicule gauche.

Il faut observer que mon malade, depuis quelque tems, se plaignoit de vives douleurs

dans les cuisses & les jambes, & de violens maux de tête, qui lui venoient, par accès, chaque soir : il lui survint, sur toute l'habitude du corps, de petits boutons miliaires qui l'obligeoient à se grater jusqu'au sang ; à cela se joignit la chute des cheveux de la partie antérieure de la tête, qui tomberent presque tous dans l'espace d'un mois. Ces symptômes réunis furent des motifs très-puissans pour me faire revenir de mon erreur. Je reconnus la vérole, & je déterminai mon malade à subir les frictions mercurielles, après les préparations ordinaires : leur usage fut suivi du succès le plus heureux. Tous les symptômes, qui l'accabloient, disparurent, excepté l'engorgement squirrheux du testicule gauche, qu'il ne fut pas possible de résoudre. On sçait que ces sortes d'engorgemens résistent à tous les remèdes, & qu'on doit peu s'en inquiéter. Mon malade a joui, depuis ce tems, d'une très-bonne santé ; il a pris de l'embonpoint, & n'a plus été en proie à ces retours d'inflammations.

M. Astruc ne connoît que deux ou trois observations qui puissent lui faire penser que quelques personnes, sans avoir été attaquées d'aucunes maladies vénériennes locales, n'avoient pas laissé d'avoir une vérole réelle & confirmée. L'une est de *Bernardin Tomitano*, & les deux autres de

Jean-Louis Petit, chirurgien. *Tomitano* ne fait mention que d'un seul signe, sçavoir, de l'abbatement universel & du dérangement de l'estomac. L'autre observateur n'en rapporte pareillement qu'un, sçavoir, des pustules répandues sur la peau. M: *Astruc* a raison de dire qu'aucun de ces signes ne suffit pour démontrer l'existence de la vérole. Cependant, si ces maladies ne cèdent point aux remèdes convenables & appropriés ; & si d'ailleurs les malades ont des soupçons d'avoir connu des femmes infectées, on doit craindre alors que le virus vérolique ne soit répandu dans la masse de leurs humeurs ; en conséquence, on doit y remédier par le spécifique ; autrement on feroit périr les malades dans l'usage de remèdes vains & inutiles.

HISTOIRE

D'une Cataplexie singulière ; par M. DE PLAIGNE, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Montaignu.

Mademoiselle *** âgée de dix-sept ans, d'un tempérament sanguin mélancolique, ayant de l'embonpoint, fut prématurée pour l'esprit & pour le corps ; elle fut réglée dès l'âge

l'âge de dix ans , & donna , de bonne heure , des preuves d'un esprit vif & pénétrant. A l'âge de treize ans , son cœur parut éprouver quelques atteintes ; elle se crut gênée dans la maison paternelle , devint rêveuse ; elle éprouvoit quelques maux de tête , & paroissoit quelquefois distraite dans les cercles.

L'ame s'affecta de plus en plus : on la voyoit quelquefois , après un moment de rêverie , parler seule , s'exprimer en bons termes , répéter avec précision tout ce qu'elle avoit entendu en différentes conversations , sans omettre aucunes circonstances. Si quelqu'un s'amusoit à lui adresser la parole , elle répondoit pertinemment , prenoit les gens pour tels qu'ils se donnoient ; la vue ne la dissuadoit pas. Mais si l'œil ne recevoit pas les impressions de l'objet présent , en revanche , elle avoit l'ouïe extrêmement délicate : un petit tressaillement ramenoit les esprits. Lui demandoit-on où elle en étoit ? Elle ne se rappelloit plus le rôle qu'elle venoit de jouer ; mais elle reprenoit , sans hésiter , la phrase ou le propos dont il s'agissoit , au moment qu'elle étoit tombée dans sa rêverie. Tout cela n'étoit encore que passager. Insensiblement l'ame s'est fixée sur un objet ; elle s'est plongée dans un délire , dont je laisse à d'autres à fixer la nomenclature. Elle s'est

persuadée qu'elle a épousé le curé de sa paroisse, qui est son voisin, chez qui elle va souvent, & qui est un parfaitement honnête homme : elle en porte le nom ; & si on l'appelloit autrement, elle tomberoit en convulsions. Elle prétend qu'elle a eu deux enfans de son mariage : l'un a six ans ; elle l'a mis en pension. C'est l'enfant d'un de ses voisins qu'elle s'est approprié ; elle le promene dans les rues, le tient de près, travaille à lui donner une bonne éducation. L'autre est en nourrice ; elle le visite souvent. Elle a parfaitement copié, pendant cinq ou six mois, toutes les indispositions des femmes enceintes ; grossesse, maux de cœur, jusqu'aux envies ; elle a fait tous les préparatifs ordinaires ; layette, & autres choses nécessaires à un enfant. A ce délire près, elle est comme toute autre personne ; elle se leve, s'habille, va à la messe, rend des visites, observe toutes les décences, proportionne très-bien toutes ses politesses, selon l'état & les conditions, parle & raisonne avec esprit : si on l'agace, la réplique est prompte ; elle saisit les ridicules, & les caractérise par les traits les plus vifs ; rentre à la maison aux heures ordinaires, fait bien toutes ses fonctions naturelles, boit, mange, digere, &c. En un mot, tout paroît être dans l'ordre.

Si quelqu'un, scandalisé de lui voir pren-

D'UNE CATALEPSIE SINGULIERE. 43 §
dire le titre de *la femme d'un curé*, s'adresse à son voisin, pour éclaircir ce mystère ; il peut parler hardiment en sa présence, même à haute voix : elle n'est à tous ses propos, qu'autant qu'il les lui adresse directement. Livrée à son objet, rien de ce qui l'environne, ne fait d'impression sur elle ; elle ne voit & n'entend que ce qu'on veut qu'elle voie & qu'elle entende. Adressez - lui la parole, elle est toute entière à vous ; mais soyez méûnier, bergere, son pere ou son mari, vous n'avez pas besoin de modifier beaucoup votre voix ; elle vous tiendra pour tel, & vous répondra en conséquence.

Voici un phénomène encore plus singulier. Le sentiment du tact est anéanti chez elle. Tandis qu'elle répond, avec justesse, à toutes les questions qu'on lui fait, on peut lui pincer le bras, lui écraser les doigts, y enfoncer une épingle, &c. Elle paroît n'avoir rien de commun avec toutes ces parties, & ne pas s'appercevoir de ce qu'elles éprouvent. On ne craint pas d'interrompre le fil de sa conversation, pourvu que la main, en passant, ne croise pas l'axe visuel. Alors elle demande ce qu'on veut lui faire. On l'a vue, en hyver, s'approcher du feu, se chauffer même les pieds, comme si elle eût senti du froid, parce qu'elle en voyoit faire autant aux autres, se brûler de façon à en garder des plaies pendant très-

long-tems, & tout cela, sans s'en appercevoir. Elle ne se plaint de ses maux que dans de courts instans, où elle revient à elle.

Tout ce qu'ont perdu ses sens externes, paroît avoir tourné au profit du sens interne. Tout le sentiment est passé dans l'imagination. Si on lui dit quelque chose qui puisse l'affecter vivement, par exemple, *que son mari l'a quittée* ; ou qu'on prononce le mot *perruque* auquel elle a attaché une idée qui la choque, dans l'instant il se fait un petit tremouffement chez elle ; elle tombe dans des convulsions horribles ; elle allonge & retire la langue alternativement ; elle articule avec une rapidité surprenante ; elle fait des hurlemens : son corps bondit & s'élançe ; & finit par être saisi d'un véritable *opisthotonos* : sa tête, ses bras, ses talons se portent en arriere, & vont s'accrocher ; elle reste quelque tems dans cet état, puis se remet ; mais il lui reste une oppression considérable ; & sa tête est agitée par des mouvemens alternatifs, si violens, qu'on diroit qu'elle va s'enfoncer dans sa poitrine.

A cet état succede une roideur universelle : la malade devient comme une barre de fer ; les yeux fixés en haut, le tronc, les bras, les jambes collés & tendus : on feroit d'inutiles efforts pour les plier ou pour la faire asseoir. Cet état arrive quelquefois, sans être précédé du premier. Lorsqu'il la

prend debout, elle reste plantée sur ses jambes comme une statue, & se renverse de même, si on lui fait perdre l'équilibre : si elle est à genoux, son corps paroît pesant & lourd : il faut beaucoup de force pour la déplacer. On l'a surprise, dans cet état de roideur, sur une fenêtre, sur le bord d'un puits, dans un parfait équilibre : il falloit veiller, & attendre que ses membres eussent pris une souplesse cataleptique, pour la retirer de cette attitude & du danger que l'on pouvoit craindre.

Au moment que son corps se trouve ainsi comme pétrifié, elle a l'usage du sentiment & de la connoissance; revenue à elle, elle rend compte de ce qu'on a dit, même à voix basse, vers l'extrémité de la salle; elle m'a dit qu'alors elle sentoît un tiraillement & une pesanteur prodigieuse dans tous les membres; si on la touche le plus légèrement avec la main, c'est un coup de masse pour elle. Cet état est le seul dont elle conserve quelque idée dans le calme; il l'affecte encore dans le délire : elle se plaint souvent des chaînes que son pere lui a imposées; elle le prie de l'en délivrer : c'est cet état qu'elle veut peindre.

On l'a vue, dans cette espece de roideur, conserver le mouvement progressif des jambes, le corps & les bras collés & roides, aller rapidement devant elle; éviter même

les dangers. On court à elle, pour l'arrêter ; son corps force la résistance : on la retourne, pour lui faire perdre sa direction ; elle pirouette sur le talon, pour la reprendre ; enfin on est obligé de la coucher par terre : la roideur de son corps ne lui permettant pas de se relever, on attend, sans crainte, le changement de cet état qui dure quelquefois un bon quart d'heure.

A cela succede un petit ébranlement dans toute la machine : la scène change ; ses membres ayant perdu leur inflexibilité, prennent & conservent toutes les attitudes qu'on veut leur donner ; en un mot, elle tombe dans un état parfait de *cataplexie* : c'est une véritable statue de cire, qui ne donne aucune marque de connoissance ni de sentiment : cet état dure aussi quelquefois au-delà d'un quart d'heure.

Enfin elle tombe dans une espece de sommeil suivi d'un petit treffaillement dans tout le corps ; elle ouvre les yeux, revient parfaitement à elle ; & est tout-à-fait dans l'état naturel ; elle sent ; elle voit, elle répond, avec prudence & avec circonspection, à toutes les questions qu'on lui fait, reprend les propos sensés dont il s'agissoit dans le calme précédent, & dont les forts ébranlemens, qu'elle vient d'éprouver, n'ont pas effacé la mémoire ; elle conserve quelque idée des convulsions, mais aucune du

délire : si on lui en retrace les extravagances , elle rougit , & en fait ses excuses. Elle est alors d'un accablement & d'une lassitude extraordinaire ; à peine peut-elle s'exprimer : ses yeux naturels , mais languissans , peignent la douleur de son ame. Je l'ai interrogée , dans cet état , sur les causes morales qui peuvent avoir contribué à la plonger dans ce désordre. Elle m'a avoué qu'elle avoit eu quelques peines domestiques , mais qui ne peuvent avoir pris si fortement que sur une imagination prodigieusement vive ; elle pleure sur son état , & desire ardemment que l'on prenne les moyens de l'en retirer ; ce qu'on n'a pas fait encore.

A peine jouit-elle de ce calme , qu'il lui échappe : un autre petit tremouffement la replonge dans son délire ; ses yeux deviennent brillans & pleins de feu ; elle parle de ses enfans , de son mari , &c. Elle n'a rien oublié de tout ce qui s'est passé , de tout ce qu'elle a projeté dans son dernier délire ; mais c'est inutilement qu'on lui parleroit de toutes les réflexions sensées qu'elle avoit faites dans le calme. Ce calme duroit plusieurs jours dans le commencement ; c'étoit même son état naturel : ce ne sera bientôt plus qu'un moment fugitif. Elle est continuellement plongée dans son délire somnambule avec insensibilité. Lorsque l'idée

de plaisir ou de peine, qui l'affecte, n'est pas bien vive, l'attaque de catalepsie n'est pas précédée de convulsions; mais lorsque celles-ci ont lieu, elles sont toujours suivies de catalepsie; & ce n'est qu'à sa faveur que la malade passe dans un état de calme où tous ses sens sont en équilibre.

Lui ayant un jour fait flairer une prise de tabac, pour faire une expérience, sur le champ elle fut prise de convulsions suivies de l'état de roideur; ensuite de la catalepsie, un instant de calme, & enfin le délire ordinaire. Je fus surpris alors de voir que la malade ne pouvoit plus s'exprimer; elle ne faisoit que balbutier, en me faisant signe avec le doigt, de lui remettre sa langue. Je l'examinai, & je la trouvai repliée, de façon que sa pointe alloit toucher le fond du palais. Toutes les fois qu'on lui a fait prendre un peu de tabac par le nez, elle a éprouvé le même accident: ses parens m'ont dit qu'elle l'avoit gardée, une fois, ainsi repliée plus de huit jours, & qu'il n'y avoit qu'une seconde attaque, égale à la première, qui pût la lui remettre. Je la laissai, quelque tems, dans cet état. Alors je lui soufflai un peu de tabac dans l'œil gauche, sur le champ les convulsions la prirent, & furent suivies des autres scènes: la langue fut déliée; mais l'œil, sur la fin, laissa couler quelques larmes, & perdit la faculté de

voir , quoiqu'il parût aussi net que l'autre : elle n'entendoit rien non plus de l'oreille du même côté. En soufflant du tabac dans les deux yeux, sans doute qu'on seroit venu à bout de la rendre aveugle pour quelque tems , & de suspendre ainsi l'usage de tous ses sens. On ne peut assez admirer la bizarrerie de ces phénomènes. Tandis que le sentiment du tact se refuse aux irritations les plus fortes , le sens de la vue , celui de l'odorat & de l'ouïe conservent une telle irritabilité , qu'un peu de tabac , la plus légère impression , suffisent pour la plonger dans des convulsions horribles.

On a vu cette malheureuse personne emporter lestement , dans son délire , l'homme le plus robuste ; on l'a vue écrire des lettres très-bien dites , même dans les ténèbres , ayant les yeux fixés , les cacheter , mettre la suscription , appeler un domestique , le payer , en lui recommandant sa lettre. Elle m'en a écrit deux qui sont pleines d'esprit. Quelquefois ayant fini sa lettre , elle est tombée en catalepsie , est revenue à elle. Il étoit curieux de la voir lire une lettre qu'elle se trouvoit entre les mains , connoître son caractère , la déchirer , en rougissant.

On m'a dit l'avoir vu lire dans les ténèbres ; je n'ai pas vérifié le fait ; mais en voici un que toute la famille & plusieurs

personnes respectables m'ont attesté. On lui a donné, dans les ténèbres, une bourse pleine de toute sorte de pièces de monnaie; on lui a demandé ce qu'il y avoit dans la bourse; elle a suivi toutes les pièces, & a dit exactement la somme: on lui a donné un jeu de cartes; elle les connoissoit au tact, au point de pouvoir jouer avec elle, quoiqu'elle eût les yeux fixés, & qu'elle ne reconnût pas la personne avec qui elle jouoit, la prenant pour ce qu'elle se donnoit.

Elle a eu, chaque année, deux grandes attaques vers les mois de Février & Octobre; elles ont duré un mois environ. Dans ce tems-là, comme elle n'a pas de relâche, on la tient renfermée dans un lit fait exprès, & matelassé, parce que, dans les fortes secousses de ses convulsions, elle pourroit se frapper. Elle a eu jusqu'à quarante attaques par jour, dont le plus grand nombre préluoit par des convulsions. Alors elle ne prend pas de nourriture, ou, tout au plus, un verre de tisane ou de lait. En vingt-sept jours, elle n'a pas pris quatre livres pesant d'alimens liquides ou de solides. Ces grandes attaques sont annoncées, quinze ou dix-huit jours d'avance, par de grandes oppressions & un grand appétit qui cesse lors des attaques.

La malade rendit, au commencement, en différentes reprises, & avec le secours de

quelques lavemens, une vingtaine de pierres grosses comme des noix. Son pere m'a dit qu'en ayant cassé quelques-unes, quoiqu'avec peine, l'intérieur lui avoit paru grisâtre, tirant sur le jaune, & composé de petits grains comme du sable; qu'il les avoit fait tremper, vingt-quatre heures, dans l'eau, & qu'il n'avoit pu venir à bout de les ramollir qu'un peu vers la surface. La malade étant à deux lieues de distance de moi, & ne faisant aucun remede, il m'est impossible de suivre toutes les expériences qu'un tel sujet peut fournir à un naturaliste. La malade m'a dit éprouver un mal-aise assez habituel dans la région de l'estomac, dont l'augmentation est souvent pour elle l'annonce d'une attaque.

L E T T R E

*De M. GUERIN fils, maître en chirurgie
à Pont-Sainte-Maxence, contenant
l'histoire d'une fracture très-compiquée
des os du crâne.*

MONSIEUR,

Vos feuilles étant consacrées à recueillir les faits rares & singuliers qui peuvent contribuer aux progrès de la médecine & de la

chirurgie , je crois devoir vous adresser le détail de la cure la plus heureuse & la moins ordinaire.

Le nommé *Michel Dervillers* , batteur en grange , âgé de vingt-cinq ans , de la paroisse de Brenouille , près Pont-Sainte-Maxence , diocèse de Beauvais , fut , le 14 Janvier dernier , au village d'Avrigny , près Clermont en Beauvoisis. A la veille d'y prendre femme , & de s'y fixer , il avoit porté dix écus qui devoient servir au loyer d'une maison. Michel , riche comme le Savetier de La Fontaine , & plus content , puisqu'il ne perdoit ni le manger ni le dormir , se laissa entraîner au cabaret , par un homme de sa connoissance , qui , à la vue de son argent dont il lui prit envie de faire sa proie , le fit boire bien avant dans la nuit , pour lui ôter toute retraite , & l'engagea à coucher avec lui. Environ vers les deux heures du matin , le faux ami sortit du lit , & fut choisir , dans la cour , un caillou tel qu'il le vouloit pour son dessein. Chargé de cette arme offensive , il revint se coucher aux côtés du pauvre Michel qui ne tarda pas à sommeiller. Son compagnon l'en frapa si rudement à la tête , & , pour me servir de ses termes , les coups furent si multipliés , que (son bras en étoit las) le pariétal gauche fut entièrement fracturé. L'alarme se répandit , avec le jour , dans

le voisinage ; & , sur la déposition qui fut faite au juge de Clermont , un médecin & deux chirurgiens furent nommés pour constater les blessures & l'état du malade. Ces MM. trouverent l'infortuné Michel dans un assoupissement qui leur fit craindre pour sa vie. Il étoit occasionné par le grand nombre d'esquilles qui , (comme je l'ai remarqué depuis) chevauchent les unes sur les autres , pressent fortement la dure-mere , & arrêtoient le mouvement péristaltique du cerveau. L'épuisement lui rendoit le pouls lent & concentré ; & le malade ne put leur donner aucun signe. Ses blessures furent jugées mortelles par ces MM. Et craignant, sans doute , qu'il ne fût pas en état de supporter l'opération du trépan , ou qu'il ne fût pas tems encore de tirer les esquilles , ils se contenterent de bâlliner les plaies , & d'y introduire quelques compresses de charpie trempée dans du vin : ils l'abandonnerent aux soins d'un chirurgien du voisinage , qui , pendant huit jours , suivit le même pansement. Le 22 , le malade fut transporté aux Ageux , demeure de son pere.

Je fus appelé le 23. Je trouvai le blessé dans un état si déplorable , que je n'osai me flater d'aucun espoir : le visage étoit bouffi & enflammé , le pouls extrêmement petit & lent : il étoit plongé dans un assoupissement presque continuel ; & , quand on

lui parloit , il se plaignoit de ressentir dans la partie fracturée , des élancemens , des bourdonnemens pareils à ceux que cause le son d'une cloche dont on est près.

Je levai l'appareil , & je facilitai un écoulement considérable de pus qui me surprit par son odeur fétide. Il s'éleva , en même tems , des plaies une puanteur que j'eus beaucoup de peine à supporter : j'examinai le pus que je trouvai extrêmement clair , & d'un mauvais caractère ; je comptai jusqu'à vingt plaies , & je trouvai un enfoncement à la partie supérieure du pariétal : je jugeai qu'il y avoit fracture à la suture sagittale ; & je ne me trompai point. Je pris mes pinces ; j'enlevai dudit enfoncement trois esquilles ; ce qui soulagea beaucoup le malade. En examinant de nouveau les autres plaies , je vis que la violence des coups avoit déchiré & emporté l'épiderme & les muscles ; que les os de chaque plaie étoient à découvert ; que , dans quelques-unes , il y avoit enfoncement , dans d'autres , fêlure ; & je fus convaincu que non-seulement le pariétal gauche étoit fracturé , mais même la partie supérieure du pariétal droit ; le frontal à la suture coronale , & l'occipital à la suture lambdoïde. Ces énormes fractures m'étonnerent , mais ne me découragerent pas. Fondé sur les Observations de M. de La Faye , dans ses Notes sur

les Opérations de M. Dionis; rassuré par l'état du malade que j'avois extrêmement soulagé, en enlevant les trois esquilles, je donnai mes soins au pansement que je continuai, plusieurs jours, avec de la charpie sèche, à cause de la quantité du pus.

Le 27, il survint plusieurs tumeurs en différens endroits de la tête : une, entr'autres, extrêmement grosse sur le pariétal droit, & une autre sur le zygoma, du côté de la fracture. J'appliquai des cataplasmes; mais elles n'en conserverent pas moins leur couleur rouge & enflammée.

Le 1^{er} Février, je pris le parti de les ouvrir. Environ une chopine d'un sang très-noir se voida de la tumeur sur le pariétal droit, & un verre à-peu-près des autres. En trois semaines, elles furent entièrement guéries par les incisions. Ces tumeurs, sans doute, ont été formées par la rupture de quelques vaisseaux dans les contre-coups.

Quelques jours après, je fis une ample dilatation des plaies; je tâchois d'enlever le plus que je pouvois d'esquilles, & je remarquai que, chaque jour, les sens & la mémoire s'affermissoient dans le malade. Je me prouvai, comme je l'avois préjugé, que l'assoupissement avoit été occasionné par la compression des esquilles sur la dure-mère, & par la cessation du mouvement du cerveau. A quelque tems de-là, je m'aperçus

que les chairs renaissent à la circonférence de la grande plaie ; qu'elles chassent des écailles des os pariétal , frontal & occipital , & que la dure-mère renvoyoit une espèce de crème que j'appelle *exfoliation*.

Le blessé est , ce 11 Mars , au quarante-septième jour de mes pansemens : je l'ai trouvé sans fièvre jusqu'au 27 du mois dernier que l'assassin fut supplicié. Elle fut accompagnée d'un tremblement assez considérable qui dura vingt-quatre heures ; & j'attribue cette légère crise à l'indiscrétion d'un voisin qui lui dit que les parens du criminel pourroient bien , quelque jour , mettre le feu à la maison de son père.

Dans le cours du traitement , j'ai enlevé vingt-sept esquilles , tant de la fracture que de l'exfoliation : j'en conserve plusieurs , dont les deux tables sont jointes , & qui forment un volume de quatre bons travers de doigt sur deux de large.

J'avois permis au blessé , depuis quelque tems , d'agir un peu , & de se promener : j'ai vu , avec plaisir , que tout ce que j'ai fait , a avancé , assuré même sa guérison. Quoiqu'éloigné d'une demi-lieue de Pont , il est venu hier chez moi. Il n'a aucun ressentiment de son mal : les chairs se raffermissent ; les cicatrices se lient à merveilles , & la taie , qui couvre le cerveau , & qui , par sa ténuité , en laisse appercevoir tous
les

OBS. SUR UNE FRACTURE, &c. 449
lès mouvemens, croît & se fortifie. Son
état actuel me rassure pleinement, & m'en-
gage à vous adresser, avec confiance, ce
détail que je vous prie d'insérer dans vos
feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

*Sur une Fracture de l'Humérus, compli-
quée de plaies, d'esquilles, & accom-
pagnée de mortification; par M. BOUS-
QUET, élève en chirurgie à Paris.*

Une femme, âgée d'environ trente-six
ans, d'un tempérament fort & robuste,
fit une chute, il y a six mois, & eut la
partie inférieure de l'humérus fracassée par
une voiture qui passa aussitôt après. On
transporta la malade chez elle; & un élève
en chirurgie fut mandé, pour en faire la
réduction. A son arrivée, il reconnut sans
peine la fracture; & sans faire beaucoup
de recherches, il appliqua un bandage roulé,
après avoir fait la manœuvre accoutumée,
pour réduire les fractures. Quelques heures
après l'application de cet appareil, la ma-
lade éprouva les douleurs les plus vives;
le gonflement & la tension parurent, &c.
s'étendirent même, dans peu de tems, jus-

qu'à l'extrémité des doigts, par l'impossibilité du retour des liqueurs, occasionné par la compression du bandage. La fièvre, l'inflammation & les autres accidens de cette espece survinrent, sans beaucoup tarder. Je fus mandé, le lendemain, pour voir la malade qui fut depuis commise à mes soins. Avant d'ôter l'appareil, je fis appeler le chirurgien qui l'avoit appliqué; mais il ne put s'y rendre, à raison d'un autre malade pour lequel il avoit été mandé à six lieues de Paris. Dans cette circonstance, ne pouvant me dispenser de soulager la malade qui faisoit des cris continuels, je fis mander un de mes confreres. Je désfis aussitôt le bandage; & j'aperçus une plaie transversale, de la longueur de quatre travers de doigts, située un pouce & demi au-dessus de l'articulation du coude, & du côté externe; de plus, je sentis deux petites esquilles d'os très-vacillantes, & que j'enlevai, avec une très-grande facilité, par l'ouverture de la plaie, n'étant adhérentes que par une petite portion de tissu cellulaire. Je pansai d'abord la plaie avec un plumaceau couvert d'un digestif ordinaire, & légèrement animé; & je recouvris la partie avec un emplâtre d'onguent styrax: je soutins le tout avec un bandage à dix-huit chefs, & des faux fanons bien matelassés, après avoir appliqué aux environs plusieurs compresses

trempées dans l'eau-de-vie camphrée. Le bras de la malade fut placé dans une situation convenable , & elle fut mise à un régime très-sévère ; & les saignées furent réitérées relativement à la durée & à l'augmentation des accidens.

La malade se trouva soulagée aussi-tôt après le pansement : les douleurs furent beaucoup moins vives , & les accidens parurent beaucoup moins considérables ; les parties engorgées se débarrassèrent en partie ; mais la diminution de cet accident ne fut pas assez grande , pour empêcher la mortification qui survint à la partie , le troisième jour. La séparation de l'épiderme, les phlyctènes remplies d'une sérosité rougeâtre , la couleur pâle & cendrée de la partie , & l'odeur cadavereuse qu'elle répandoit , la firent bientôt reconnoître. Les scarifications , quoique d'un très-petit secours , furent mises aussi tôt en usage , pour dégorgier la partie , & faciliter la pénétration des remèdes ; & je débridai , en même tems , les parties étranglées qui étoient la source de tous les accidens. Les digestifs animés avec la teinture de myrrhe & d'aloës , l'emplâtre d'onguent - styrax , les fomentations avec l'eau-de-vie camphrée & ammoniacée , les lotions avec la décoction de quinquina , & les pansemens réitérés ne furent point négligés. Malgré ces dilatations & l'application de ces différens topiques , la gangrene

452 OBS. SUR UNE FRACTURE, &c.
s'étendoit tous les jours. Je continuai l'usage des anti-septiques, & je fis prendre à la malade intérieurement le camphre & le quinquina; remèdes connus pour s'opposer à la mortification, en donnant du ton & du ressort aux solides affaiblés, & en rendant le mouvement aux fluides engorgés. Ces différens moyens, quoique très-bien indiqués, n'eurent pas un meilleur succès. Je me déterminai alors à emporter, avec l'instrument tranchant, toute la partie gangrenée, afin d'éviter un plus grand délabrement, en temporisant à le faire, & à débri-der de nouveau les parties environnantes qui formoient l'étranglement. Du jour-même de cette opération, la gangrene se borna, & ne fit plus aucun progrès. Trois jours après, il survint une meilleure suppuration; & la plaie devint rouge & vermeille, dans l'espace de cinq à six jours. Les anti-pu-trides furent supprimés peu-à-peu: l'on pansa la plaie avec un digestif ordinaire; & le baume d'Arcæus seul termina cette maladie, après soixante-dix jours de traitement.

La malade se sert de son bras, & exécute tous les différens mouvemens comme avant son accident; & la formation du cal est très-bien faite, & sans aucune difformité.



OBSERVATION

Sur une Pierre trouvée sous la langue d'un homme ; par M. LEAUTAUD, chirurgien juré de la ville d'Arles, prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville.

Si le corps de l'homme étoit capable de subsister dans son état naturel, sans souffrir le moindre changement, enforte que toutes les parties, dont il est composé, pussent toujours faire leurs fonctions, on jouiroit, sans interruption, de la santé & de la vie ; mais, comme rien n'est plus fin ni plus délicat que les ressorts qui meuvent cette merveilleuse machine, il s'ensuit nécessairement qu'elle doit être souvent dérangée par l'impression de corps étrangers qui s'y engendrent, qui sont infiniment plus solides ; & , par conséquent, il est impossible que nous puissions éviter la mort qui, en fait la totale dissolution, à laquelle les maladies nous conduisent.

L'observation, que je vais détailler tout simplement & uniment, est un phénomène bien singulier, si intéressant pour le bien de l'humanité, que j'ai cru devoir l'exposer

aux yeux des personnes qui ont quelque connoissance de l'œconomie animale.

Je fus appelé pour voir le sieur *Marin*, tanneur de cette ville d'Arles, d'un tempérament sec, nerveux & mélancolique, âgé d'environ cinquante ans, attaqué d'une tumeur dure sous la langue, avec une salivation des plus abondantes, & des douleurs insupportables dans cette partie. Après avoir examiné à loisir le symptôme de cette maladie, je conclus, & j'assurai aux parens, qu'il y avoit une pierre dans cette partie, dont il falloit faire l'extraction, en le préparant par les remèdes généraux, s'il vouloit être bientôt guéri, sans quoi le malade risquoit de perdre la vie. Cependant un pronostic si décisif ne fut point goûté de la part du malade, se flattant vainement, & sans aucun fondement, qu'il n'avoit aucune pierre sous la langue. Les parens approuverent si fort l'opération, qu'ils le sollicitèrent à s'y soumettre : néanmoins il ne voulut jamais consentir à se laisser opérer. Ne pouvant donc le convaincre, ni rien obtenir sur l'esprit de cet infortuné, je le fis saigner deux fois, dans le même jour, pour calmer la fièvre & les grandes douleurs qu'il ressentoit périodiquement dans cette partie, lui faisant faire des embrocations avec l'onguent d'*Althæa*, & l'huile de lys, appliquant des cataplasmes émolliens

par-dessus le menton, lui ordonnant un gargarisme avec les fleurs de mauve blanche & le miel rosat, lui recommandant toutefois de le renouveler le plus souvent qu'il pourroit; & je me retirai, dans l'espérance qu'il viendrait bientôt à résipiscence. En effet, deux jours après, il m'envoya chercher, pour me faire voir la situation de son mal. Je découvris, avec mon stylet, une fort petite ouverture : alors le malade ne douta plus que ce ne fût une pierre, & me laissa agir en conséquence. Je dilatai, avec mon bistouri, cette petite ouverture, & je saisis sur le champ la pierre de la grosseur d'une grosse noisette, avec le bec de corbin; je la tirai tout de suite, quoiqu'un peu adhérente. Néanmoins le malade & les parens furent fort satisfaits, malgré une petite hémorragie qui survint, que j'arrêtai avec l'agaric soutenu de petites compresses graduées; & par ce moyen, le malade fut bientôt guéri par les gargarismes ordinaires : *Bonus magister experientia est.*

Pour tirer une conséquence juste de ce que je viens de dire, je conclus & je dis qu'il peut survenir des pierres par-tout où il y a des liqueurs, & cela, parce que les parties intégrantes des alimens dont nous usons, n'étant pas détruites en entier, retiennent leur grosseur & leur figure; & étant entraînées dans les capil-

lares très-étroits & pleins de détours, s'y engagent, & forment, par leur séjour, un corps qui doit grossir & durcir, à proportion des corpuscules qui s'y joignent.

OBSERVATION

Sur un Déplacement naturel de la Clavicule ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Parmi les mauvaises conformations que nous apportons en naissant, il y en a qui ont besoin d'une prompte opération, d'autres où il est nécessaire d'attendre un âge un peu avancé : enfin il s'en trouve où il est absolument impossible d'y remédier, mais qu'il est utile de connoître, pour ne pas confondre un vice de naissance avec un accident. C'est une difformité de cette dernière espece que j'ai à rapporter.

Bernard Point, âgé de 30 ans, de l'Agénois, se présenta à l'hôpital, le 6 Décembre 1764, pour se faire remettre l'épaule qu'on lui avoit dit être cassée pour avoir porté dessus des fardeaux assez pesans. Rien de plus commun que de voir venir des personnes dans cette maison, qui se disent affligées d'une telle maladie. Les unes auront

des morceaux de bois ou cartons sur la partie qu'on croit fracturée, soutenus par quelques liens, & appliqués par des bonnes femmes, ou par des gens de différens métiers ; mais ce qui arrive le plus souvent, c'est de voir des appareils de cette espèce, mis par le bourreau. Je dois cependant à ce dernier un peu plus de considération qu'aux autres ; & en faveur d'une cure assez heureuse qu'il a faite, je trouverois un grand nombre de personnes qui attesteroient qu'il est beaucoup plus habile dans cette partie, que nous. Pour m'assurer de cette prétendue fracture que je ne concevois guères par la cause qu'on m'avoit dit l'avoir produite, je fis faire au malade différens mouvemens du bras & de l'épaule, sans qu'il fût dépouillé, & je jugeai par la liberté que j'avois eu à les lui faire exécuter ; qu'il n'y avoit point de fracture ni de luxation, qu'il n'avoit besoin, pour la douleur qu'il ressentoit, que de quelques jours de repos ; & je permis l'hospitalité. A l'heure du pansement, on me dit que ce même homme avoit une fracture à la clavicule : je m'approchai de son lit : j'en jugeai ainsi à la première inspection, & je fus fâché de ne l'avoir pas réduite sur le champ ; car, comme elles sont très-peu susceptibles de gonflement, on peut, sans crainte, dans le moment de l'accident, appliquer le ban-

dage. Cependant, en me rappelant la facilité avec laquelle je lui avois fait faire les premiers mouvemens, je l'examinai de nouveau; & dans cet examen, j'y reconnus plutôt une luxation en-dessus de son bout huméral. En effet cette extrémité étoit saillante, & comme arrondie, sans être articulée avec l'acromion; mais en touchant cette partie, il me dit que son mal ne se trouvoit point là; qu'il portoit, depuis sa naissance, la grosseur que j'observois; que son pere & ses freres en avoient une semblable, & que sa douleur se trouvoit sur le moignon de l'épaule; cela se trouva juste; car, le quatrième jour, il sortit guéri, après avoir été saigné deux fois. Si cette succession de difformité du pere à ses enfans est véritable, elle paroît assez particuliere, & peut-être que son explication pourroit satisfaire les physiciens; mais je me contente de l'exposé du fait, avec les remarques suivantes que m'a donné lieu de faire sa singularité. 1^o Cette clavicule est un quart moins longue que celle de l'autre côté, qui est dans l'état naturel. 2^o Elle n'a point d'articulation avec l'acromion, comme je l'ai déjà dit, & s'en trouve éloignée de deux bons travers de doigt. 3^o Les faces de cette extrémité sont très-peu sensibles; & on ne distingue point à l'inférieure une tubérosité qui, d'ordinaire, est très-appa-

rente dans le squelette. Cette dernière remarque, assez difficile à faire dans l'état naturel, a été assez facile dans ce cas-ci, par la liberté que j'avois de bien saisir cette extrémité. 4° Il part de l'apophyse coracoïde une substance osseuse, beaucoup moins grosse que la clavicule, & qui va s'y terminer aux environs du défaut de la tubérosité. 5° Enfin l'articulation sternale est dans l'état ordinaire, & les fonctions de l'épaule ne se trouvent point dérangées.

De toutes ces remarques je crois qu'on peut tirer des inductions sur cette espèce de difformité, & juger que c'est un défaut naturel d'une articulation humérale de la clavicule avec l'acromion, causée par une diminution de longueur de la première, & qu'une substance osseuse continue à l'apophyse digitale, remplace. Ce sentiment me paroît d'autant plus vrai, qu'il est tiré du rapport du malade & de l'examen des parties viciées, & qu'il seroit difficile de pouvoir y supposer une ancienne fracture. En effet, la difformité que la clavicule laisse ordinairement, quand elle a été cassée, est bien différente de celle que nous avons décrite; & quand on voudroit supposer que le défaut de secours dont on auroit pu manquer dans le commencement, auroit donné lieu à cette espèce de chevauchement; en s'imaginant, contre toute vrai-

semblance, un élat de cet os, ne seroit-on point toujours dans le droit de demander d'où vient cette continuité osseuse avec l'apophyse coracoïde, & ce défaut d'articulation avec l'acromion ? De plus j'ai par-devers moi plusieurs faits qui prouvent que le bandage pour la fracture de la clavicule fait très-peu de chose pour la cure. Qu'on me permette d'en rapporter deux.

I. OBSERV. Le nommé *Pierre Troquenu*, âgé de 55 ans, du Barois, mendiant dans cette ville, se fractura, en tombant dans une fosse, la partie supérieure du péroné gauche, & la clavicule du même côté. Sa mauvaise humeur lui fit défaire le bandage que je lui avois fait pour cette dernière, & m'empêcha de lui en remettre un nouveau. Néanmoins, au bout du tems ordinaire, il fut très-bien guéri, sans beaucoup de difformité.

II. OBSERV. Dans le mois de Mai dernier, il se présenta à l'hôpital un matelot qui me dit avoir eu l'épaule cassée depuis huit jours. Je l'examinai, & je reconnus à la clavicule le commencement d'un cal qui se portoit un peu en devant. Pour éviter son trop grand accroissement, je voulus appliquer l'appareil ordinaire. Je fis faire des extensions qui furent inutiles ; & au lieu de recasser cet os, comme il y en a qui l'ont proposé dans pareil cas, je lui conseillai de

n'y rien faire, mais seulement de prendre du repos, & de garder un régime de vivre. Il suivit mes avis. Au bout de quelque tems, j'eus occasion de le voir : le cal n'avoit point augmenté depuis ce tems, & n'étoit guères plus gros que celui qui se rencontre d'ordinaire dans ces especes de fracture.

Cette observation assez singuliere nous présente d'abord un vice de conformation qu'il est utile de connoître, par rapport aux différens accidens qui peuvent arriver sur cette partie, afin de ne pas faire la méprise que j'avois d'abord faite, à la premiere vue ; mais elle nous offre encore deux conséquences physiologiques à tirer. 1^o Que la clavicule ne jouit point, dans son état naturel, d'un mouvement libre sur l'omoplate, & que le cartilage intermédiaire, qui se trouve quelquefois entre son extrémité humerale & l'acromion, doit plutôt être regardé comme surnumeraire, que propre à favoriser les mouvemens de cette articulation. 2^o Que la fonction de la clavicule avec l'omoplate est absolument nécessaire pour arrêter cette derniere, comme on le sçait, dans sa situation, & empêcher que le bras ne se porte trop en devant.



OBSERVATION

Qui prouve les inconvéniens de ne tirer qu'une partie d'eau, en faisant la paracenthèse ; par le même.

Quoique tous les auteurs s'accordent aujourd'hui à dire qu'il faut, en faisant la paracenthèse, tirer toute l'eau des hydropiques ; je crois que l'observation, que j'ai à rapporter, ne sera pas superflue, dès qu'elle tend à confirmer ce même précepte, & qu'elle démontre les inconvéniens attachés à l'autre méthode.

Le 24 Janvier dernier, je fis la ponction au nommé *Gabriel Le Seur*, soldat invalide ; & je ne lui tirai qu'une certaine quantité d'eau, plus considérable cependant, autant que je l'ai pu évaluer, que celle qui y resta. Je fis l'appareil, suivant l'usage, avec un plumasseau sec & le *sparadrap*, par-dessus des compresses, & une bonne flanelle sur tout l'abdomen, soutenues avec une serviette qui entouroit le corps depuis les hypocondres jusques vers la crête des os des îles. Le troisieme jour, cet homme me dit que l'eau ne cessoit de couler par l'ouverture que je lui avois faite, & que depuis ce tems, ayant été continuellement mouillé,

il s'étoit beaucoup enrhumé, & me prioit fort de lui arrêter cet écoulement. Volontiers je l'aurois fait, si j'avois connu d'autre moyen qu'une nouvelle ponction que je ne crus pas devoir encore lui faire. Le cinquieme jour, en le visitant, j'apperçus à l'ouverture une membrane graisseuse qui me parut être une portion du grand épiploon, ou l'extrémité de quelques appendices de cette nature, qui se trouvent sur la convexité de l'arc du colon. Sans trop m'embarrasser de cette espece de membrane, je crus que la nature, plus éclairée que moi, s'en vouloit servir pour empêcher l'issue des eaux; & en conséquence, je ne la retranchai point, ni ne la remis pas dans sa place. L'écoulement, comme je l'avois pensé, fut en effet moins considérable les jours suivans; mais il se forma aux environs une petite tumeur qui parvint à un volume assez considérable, sous la forme d'un abcès, que je conduisis à maturation & à cicatrice, avec l'onguent de la Mere, employé plus ou moins épais. Quoique ces accidens ne soient pas bien graves en apparence, ils le sont cependant assez pour faire rejeter cette maniere de tirer l'eau, & pour donner la préférence à celle qu'on recommande aujourd'hui, où le premier pansement suffit ordinairement pour la guérison de la plaie. Les anciens avoient recon-

nus ces accidens ; & pour les éviter , ils ordonnoient de faire l'ouverture obliquement ; mais alors , en glissant l'instrument entre les parties , on pourroit bien ne pas entrer dans la cavité ; & même , par cette méthode , l'infiltration de l'eau , qui ne manqueroit pas d'arriver entre les parties contenant , causeroit bien plus souvent les inflammations & abscess que j'ai reconnus , quoique mon trois-quarts fût porté perpendiculairement.

La défaillance & la gangrene des intestins , qu'on a vu arriver quelquefois , furent les raisons qui obligerent ces premiers maîtres de ne tirer d'abord qu'une partie d'eau. Mais la premiere arrive rarement , si on a soin que la tête du malade ne soit pas trop élevée , & qu'on fasse comprimer également l'abdomen , pour empêcher que le sang ne se porte avec trop de vitesse dans les arteres du cercle inférieur. Quant à la seconde , elle est encore bien plus rare ; & je pense qu'elle ne peut arriver que lorsque la cause de l'hydropisie se trouve dans les intestins même , ou dans l'engorgement des glandes mésentériques ; & dans ce cas , où la nécessité obligeroit de tirer de l'eau , on pourroit faire la ponction dans un lieu plus élevé que l'endroit de l'action , en prenant les précautions faciles de ne pas blesser le foie ni la rate supposé qu'ils fussent obstrués ,

obstrués, & en évitant les muscles droits. Cependant je crois qu'il est assez difficile de tirer toute l'eau, en suivant la méthode recommandée. En effet, comment se pourroit-il que celle qui est contenue dans le bassin, puisse sortir par une cannulle qui en est si éloignée ? J'ai souvent ouvert des cadavres, quelque tems après leur avoir fait la ponction ; & j'ai toujours trouvé une quantité d'eau beaucoup plus considérable que celle qui auroit dû s'épancher depuis l'opération, en la compensant avec celle que j'avois tirée, & l'intervalle de chaque opération, quoique j'aye observé que l'épanchement se fait bien plus promptement sur la fin des maladies. Mais voici une observation qui semble bien prouver cette vérité. Pierre Lambert, du Médoc, pays marécageux, voisin de cette ville, & qui fournit dans cet hôpital un grand nombre de malades hydropiques, ne voulut jamais souffrir que je lui fisse la ponction. Après sa mort, je la fis au lieu d'élection ; & je lui tirai une quantité d'eau très-claire. Les élèves m'aiderent à le mettre dans la situation la plus avantageuse, pour lui avoir pu tirer toute, s'il avoit été possible. N'en pouvant plus avoir, j'ouvris l'abdomen ; & j'en trouvai une grande quantité dans le bassin. Tous les viscères étoient dans l'état le plus sain ; ce qui prouve encore, pour le dire

en passant, que leur altération, qui est si commune dans ce cas, ne vient point de leur compression, par le séjour de l'eau dans cette cavité, mais plutôt d'une maladie qui leur est essentielle, & qui vraisemblablement est la cause la plus commune des hydro-pisies.

O B S E R V A T I O N C H I R U R G I C A L E

Sur une Tumeur carcinomateuse dans l'œil droit, enlevée par une opération de M. HEILIGENSTEIN, premier chirurgien de S. A. S. Madame l'Electrice Palatine.

La singularité de la maladie dont on va donner la description, la cause qui l'a produite, les circonstances qui l'ont accompagnée, & l'opération par laquelle elle a été guérie, paroissent mériter attention.

La femme, qui fait le sujet de cette observation, est d'un tempérament maigre & sanguin : elle est âgée de soixante-deux ans. Elle se heurta la tête, en 1762, contre un corps dur qui lui occasionna une assez forte contusion. Depuis, sa vue s'obscurcit au point de ne plus distinguer que les gros objets.

Peu-à-peu il se forma une tumeur en

forme d'œuf de poule, qui descendoit & touchoit le cartilage du nez. Elle consulta pour lors des gens de l'art, mais sans succès, & resta dans le même état jusqu'au 17 Octobre 1764, qu'elle me fit appeler. Elle étoit devenue si difforme, qu'elle étoit contrainte de se cacher la moitié du visage : elle sentoit une grande pesanteur à l'endroit de la tumeur. Les topiques fondans, ni les remèdes internes ne firent aucun effet ; elle eut la vue totalement détruite : il survenoit tous les jours de nouveaux accidens, & la tumeur augmentoit.

Je l'examinai avec toute l'attention possible : je découvris que c'étoit un véritable carcinome ; je ne balançai pas d'en faire l'extirpation, comme le seul moyen de parvenir à sa guérison. Après avoir disposé mon appareil, je plaçai la malade dans un fauteuil : ensuite je pris une aiguille courbe, armée d'un fort fil, que je plongai un demi-pouce au-dessous de l'endroit où je devois faire l'opération. J'eus la facilité de tirer la tumeur avec ce fil, pour la séparer de la conjonctive à laquelle elle étoit fortement attachée, jusqu'à la partie inférieure de la cornée transparente : l'œil débarrassé de ce fardeau, reprit, en moins d'un mois, son état naturel. Je n'employai, dans mes pansemens, que des très-legers suppuratifs, avec des fomentations émollientes, animées de

468 OBS. SUR UNE TUMEUR, &c.

l'eau vulnéraire; & j'appliquai des compresses expulsives à la partie externe de la paupière inférieure, imbibées de la même fomentation; tous les accidens cessèrent; une petite suppuration louable s'établit le jour suivant. Enfin cette femme n'a plus ni douleur ni foiblesse à l'œil dont la vue est parfaitement rétablie : elle jouit de la meilleure santé.

La tumeur pesoit trois onces & demie : on n'observe ni cavité ni érosion ; on n'y voit qu'un entrelacement de vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques ; elle étoit très-variqueuse.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

S E P T E M B R E 1765.

Jours du mois.	THERMOMÈTRES.			BAROMÈTRES.		
	A 6 h. à l'aube du mat.	A 2 h. à midi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pous. lig.	A midi, pous. lig.	Le soir, pous. lig.
1	16	23 $\frac{1}{2}$	17	28	28	28 $\frac{1}{2}$
2	14 $\frac{1}{2}$	22	16	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
3	14	19 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{2}{3}$
4	15	22 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4
5	15 $\frac{1}{2}$	23	17 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
6	16 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
7	15 $\frac{1}{2}$	24	18	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
8	16	22 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
9	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	14	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$
11	13 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	16	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{3}$
12	14 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5
13	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	12	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$
14	10 $\frac{1}{2}$	17	11 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
15	8	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
16	11	20	14 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
17	13	18 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
18	14 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	28	28	28
19	9 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	13	28 1	28 1	28
20	12	16	13 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
21	11	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$
22	12 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	13	28 3	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$
23	12 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
24	12	15	10	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
25	10 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	10	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
26	7	15	9 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
27	7	15 $\frac{1}{2}$	11	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
28	10	13 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
29	12	15 $\frac{1}{4}$	10	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
30	9	16	11 $\frac{1}{2}$	28 1	28	27 2 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

Time du m.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S E. nuages.	S-O.b.nuag.	Nuages.
2	O S-O. b.	O-S-O. b.	Nuages.
3	S-S-O. couv. pluie.	O-S-O. cou- vert.	Nuages.
4	S-O. beau.	O. beau.	Serein.
5	N-N-O. fer.	N-O.nuag.	Nuages.
6	N-O. nuag. beau.	N-O. beau. nuages.	Serein.
7	N-O. beau.	O N-O. fer.	Serein.
8	N-N-O. fer.	N-N-O. b.	Beau. vent.
9	N. serein.	N. b. nuag.	Serein.
10	N-N-O. b.	N. serein.	Serein.
11	N-O. serein.	N-N-O. b. nuages.	Serein.
12	N-N-O. cou- vert.	N. beau. nua- ges.	Beau.
13	N-N-O. b. nuages.	N N-O. nua- ges. beau.	Beau.
14	N nuages.	N. couvert.	Beau.
15	N. beau.	N. beau.	Beau.
16	N-O. nuag.	N-O. nua- ges. beau.	Beau.
17	O-S-O. cou- vert. beau.	O S-O. nua- ges. beau.	Couvert.
18	S-O. couv.	S O. couv. vent. pluie.	Couvert.
19	O S-O. b. nuages.	O. couvert. vent.	Vent. nuag.
20	N O. pluie. couvert.	O. pluie. leg. couvert.	Couv. pluie.
21	S O. c. pl.	O. pl. couv.	Couvert.
22	N-O. couv.	N-O. nuag.	Couvert.
23	S-O. pluie. couv. beau.	N-O. beau.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	N - O. nuages. beau.	N-O. beau. nuages.	Nuages.
25	N. couvert. beau. nuag.	N-N-E. nuages.	Serein.
26	N-E. serein.	N E. b. nuag.	Serein.
27	E. beau. nuages.	E-S-E. beau. nuages.	Nuages.
28	S-E. couv. petite pluie.	E-S-E. couv. ondée.	Couv. pluie.
29	N - O. couv. pet. pluie.	O. nuages.	Beau.
30	S-S-O. nuages.	S-S-O. couv. pluie cont.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux points est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $9\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

1 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois de l'Est.

2 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

2 fois du S-S-O.

Gg ⁱⁿ

472 MALADIES RÉGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 5 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
5 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
10 fois du N-O.
6 fois du N-N-O.

Il a fait 22 jours beau.
10 jours serein.
21 jours des nuages.
14 jours couvert.
8 jours de la pluie.
3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1765.

Les maladies, qui avoient régné pendant le mois dernier, ont continué pendant tout ce mois-ci. Les petites véroles, la rougeole & la fièvre scarlatine se sont multipliées : les petites véroles sur-tout ont fait encore plus de ravage que dans le mois précédent. On a observé aussi des dévoiemens dyssentériques, & de véritables dyssenteries. Les fièvres intermittentes ont seulement paru un peu moins fréquentes ; mais à leur place, il y a eu beaucoup de fièvres putrides. On a remarqué, sur la fin du mois, quelques catarrhes qui n'ont pas eu de suite.



*Observations météorologiques faites à Lille ,
au mois d'Août 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

La pluie, survenue vers le 5 du mois, avoit interrompu ou troublé la moisson ; & sa continuation faisoit craindre qu'elle n'en fût endommagée. La terreur fut dissipée vers le 15, le temps s'étant remis au beau, & s'y étant maintenu jusqu'au 28 qu'il y eut, ainsi que le 29, beaucoup de tonnerre & d'éclairs avec de la grosse pluie (a).

C'est dans ce mois que les plus fortes chaleurs ont eu lieu. Le 1^{er}, la liqueur du thermometre s'étoit portée à 27 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation ; elle a monté, le 22, à 28 degrés. La chaleur se maintenoit, la nuit, au point que le thermometre a été observé, le 25, à neuf heures du soir, à près de 21 degrés.

Les brouillards du matin commencerent à s'établir après le 15.

Le vent a été constamment *nord* les cinq premiers jours du mois, & a varié ensuite le reste du mois.

(a) Le tonnerre est tombé, le 29, en trois ou quatre endroits, en ville, & dans les environs : il a tué un cheval, d'un côté ; & de l'autre, il a brisé la tour d'un clocher.

474 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Le mercure, dans le barometre, a été observé, presque tout le mois, au-dessus du terme de 28 pouces. Le 13, il est descendu à celui de 27 pouces 4 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 28 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes : la différence entre ces deux termes est de 11 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

7 fois du N. vers l'Est.

5 fois de l'Est.

3 fois du Sud-Est.

8 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.

14 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

6 jours de brouillards.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le
mois d'Août 1765.*

Les vives chaleurs du commencement de ce mois, jointes à la sécheresse, & succédant à une température moyenne de l'air, ont causé des étouffemens, des rhumes, des angines & des crachemens de sang. Les pluies froides, qui ont bien vite succédé à ces bouffées de chaleurs, en répercutant la transpiration, ont produit des *cholera-morbus*, beaucoup de diarrhées, & des coliques bilieuses & inflammatoires, auxquelles maladies se sont jointes diverses especes d'éruptions cutanées, ébullitions ou échauboulures, pustules urticaires, éréthipes sur-tout au visage.

A la suite des chaleurs réveillées vers la fin du mois, on vit éclore des maladies inflammatoires, des pleurésies vraies & fausses, des rhumatismes inflammatoires, des inflammations d'entrailles. Ces maladies ont été souvent compliquées d'amas de saburre dans les premières voies; &, dans leurs progrès, elles ont pris souvent le type & la marche des fièvres double-tierces-continuës.

Ce dernier genre de fièvre a été fort répandu tout le mois. Elle différoit de la fièvre continuë-rémittente du mois précé-

dent, en ce qu'elle s'annonçoit le plus souvent avec les symptômes d'une fièvre inflammatoire, portant sur-tout à la tête & aux reins, & parfois à la poitrine & au bas-ventre. Le sang tiré des veines se trouvoit plus ou moins ferme & coënnieux : la plûpart des malades étoient tourmentés par la soif ; presque tous rendoient des vers. La maladie se terminoit par des sueurs & des selles bilieuses ; ensuite des saignées suffisantes, les apozèmes de tamarins nîtrés, les décoctions chicoracées, le petit-lait, l'oxymel, &c. ont été les principaux moyens employés pour la cure.

P R O G R A M M E

De la Faculté de Médecine de Paris.

M. *De Dieft*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, ayant légué, par son testament du 18 Septembre 1756, à la Faculté de médecine une somme de 60000 livres, à condition qu'elle admettroit, tous les deux ans, un candidat à faire gratuitement sa licence, & qu'elle lui accorderoit, sans frais, la régence, desirant seulement que, dans le cas où il se présenteroit quelqu'un de sa famille, soit

du côté des *Diefts*, soit de celui des *Helvétius*, on leur donnât la préférence, s'ils en étoient jugés dignes. Quant à tous les autres sujets qui pourroient se présenter, soit François, soit étrangers, il a demandé qu'on accordât cette faveur à celui qui seroit le plus pauvre, & qui paroîtroit le mieux la mériter.

La Faculté de médecine, ayant accepté cette fondation homologuée au Parlement le 13 du mois d'Août 1764, annonce qu'elle ouvrira la licence, l'année prochaine 1766, conformément à l'article VI de ses statuts; & en conséquence, elle invite les candidats en médecine, qui voudront être admis à ce concours, de se présenter, dans les derniers jours du mois de Janvier prochain, aux écoles de la Faculté, & leur impose les conditions suivantes.

1^o Ils apporteront leur extrait-baptistère, pour constater qu'ils ont atteint l'âge de vingt-trois ans, & un certificat en bonne forme de quelques personnes constituées en dignité, qui rendent témoignage de leurs bonnes mœurs, & certifient qu'ils font profession de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine.

2^o Ils présenteront des lettres de docteur en quelque université, ou des lettres de

478 COURS DE CHYMIE.

maître-ès-arts, & des certificats d'études dans l'université de Paris.

3° S'ils sont étrangers, ils apporteront des lettres de naturalisation.

4° Ils subiront un examen sur toutes les parties de la médecine, en présence de la Faculté assemblée qui admettra à faire la licence celui qui en aura été jugé le plus digne.

COURS DE CHYMIE,

Ou Analyse des substances végétales, animales & minérales.

Guillaume-François Rouelle, maître apothicaire, démonstrateur en chymie au jardin du roi, & des académies royales des sciences de Paris & de Stockholm, & de l'académie électorale d'Erfort, commencera ce cours, le lundi 18 Novembre 1765, à trois heures après midi, en sa maison, rue Jacob, au coin de la rue des Deux-Anges, fauxbourg Saint-Germain.



A V I S

Sur un Cours de Chymie.

Le sieur *Demachi* avertit que le cours de chymie, qu'il commençoit annuellement au mois de Novembre, ne commencera qu'au mois de Mars prochain; ce dont il aura soin d'avertir le public de nouveau. Plusieurs considérations, & , entr'autres, l'impression d'un Livre qui deviendra essentiel à ses auditeurs, & dont un bon tiers est déjà imprimé, l'ont déterminé à ce changement dont il ne s'écartera point les années suivantes.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par M. Buchoz.	Page 387
<i>Des Mélanges d'histoire naturelle.</i> Par M. Alléon Dulac.	399
<i>Observation sur un Cancer occulte, guéri par les pilules de ciguë.</i> Par M. Renard, médecin.	411
<i>Sur une Leucophlegmatie urinaire.</i> Par M. Parnard fils, chirurgien.	421
<i>Sur une Vérole confirmée.</i> Par M. Robin Du Saugcy, médecin.	426
<i>Histoire d'une Catalepsie singulière.</i> Par M. De Plaigne, médecin.	432
<i>Lettre de M. Guetin fils, chirurgien, sur une Fracture compliquée des os du crâne.</i>	443
<i>Observation sur une Fracture de l'Humérus.</i> Par M. Bouffquet, élève en chirurgie.	449
<i>Sur une Pierre trouvée sous la langue d'un homme.</i> Par M. Leautaud, chirurgien.	453
<i>Sur un Déplacement naturel de la clavicule.</i> Par M. Martin, chirurgien.	456
<i>Sur les Inconvéniens de ne tirer qu'une partie de l'eau, en faisant la paracenthèse.</i> Par le même.	462
<i>Sur une Tumeur carcinomateuse dans l'œil droit, extirpée par M. Heiligenstein, chirurgien.</i>	466
<i>Observations météorologiques, Septembre 1765.</i>	469
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1765.</i>	472
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Août 1765.</i> Par M. Boucher, médecin.	473
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1765.</i> Par le même.	475
<i>Programme de la Faculté de Médecine.</i>	476
<i>Cours de Chymie.</i>	478
<i>Avis sur un Cours de Chymie.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre 1765. A Paris, ce 23 Octobre 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine de Paris, Membre de
l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences
& Arts de Bordeaux, & de la Société Royale
d'Agriculture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

DÉCEMBRE 1765.

TOME XXIII.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port compris, lequel est fixé à quatre sols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce soit, & qu'on est obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être insérés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1765.

EXTRAIT.

De Melancholiâ & Morbis melancholicis;
tomus alter tentamina ad horum curationem
complectens. *C'est-à-dire : De la
Mélancolie & des Maladies mélancoli-
ques , tome II , contenant des Essais
sur leur traitement , avec cette épigra-
phe :*

His saltem accumulem donis.

VIRG. *Æneid.* IV.

A Paris , chez Cavelier , 1765.

M. LORRY suit, dans ce nouveau vo-
lume, la même division qu'il avoit adoptée
dans le premier, (Voyez notre Journal du

H h ij

mois de Mai dernier) c'est-à-dire qu'il expose dans la premiere partie la méthode curative de la mélancolie nerveuse , & dans la seconde , celle de la mélancolie humorale. En traitant de la cure de l'une & de l'autre espece de ces maladies , il indique d'abord les moyens d'éloigner & de combattre les causes qui peuvent les produire , & de corriger la disposition du corps , qui concourt à les faire naître , afin de les prévenir. De-là il passe à la méthode de traiter la maladie elle-même , lorsqu'elle existe , & indique le traitement qui convient à chacun de ses degrés ; enfin il donne les moyens de combattre chaque symptome en particulier.

On a pu voir , dans l'Extrait que nous avons donné du premier volume , que M. Lorry distingue deux especes de mélancolies nerveuses : l'une qui résulte de l'augmentation de l'activité des nerfs ; l'autre qui est l'effet de sa perversion. La premiere , qu'on doit regarder plutôt comme une infirmité que comme une maladie , est le principe & la source de toutes les maladies mélancoliques : c'est pourquoi notre auteur s'attache d'abord à donner les moyens de corriger la constitution qui la produit. Cette constitution ne suppose , dans les fibres élémentaires du corps , qu'une très-grande finesse qui les rend sensibles à l'action des causes même les plus legeres , d'où résulte

leur excessive mobilité. Cette disposition est, ou naturelle, ou acquise : il suffit d'écarter les causes qui l'ont produite, pour détruire cette dernière ; mais on ne corrige la première, qu'en changeant entièrement le ton des fibres. M. Lorry expose en deux articles les moyens d'obtenir l'un & l'autre de ces effets. Il traite, dans le premier, de la manière de remédier à la foiblesse & à la tension naturelle de la fibre ; & dans le second, de celle de corriger la foiblesse acquise par le mauvais usage des choses qu'on appelle, dans les écoles, *non naturelles*, l'air, les alimens, les exercices, &c.

On entend par *foiblesse naturelle*, non-seulement celle que les enfans tiennent de leur parens, mais encore celle qu'on contracte, dans l'enfance, par le mauvais régime, le défaut d'exercice, &c. L'une & l'autre demande le même traitement. Le raisonnement & l'expérience coucourent également à démontrer qu'il est possible, qu'on est même parvenu plus d'une fois à corriger cet état de foiblesse, & à redonner aux fibres la force dont elles manquent, en imitant le procédé de la nature. On sçait que cette mere bienfaisante, pour donner aux différens organes, qui composent la machine animée, le degré de force qui leur est nécessaire, fait circuler le sang dans les

vaisseaux de différens ordres , dont l'impulsion continuellement renouvelée applique aux fibres les plus reculées de ces vaisseaux une rosée nourriciere , suffisamment élaborée , qui arrose toutes les parties , depuis l'instant que l'embryon a commencé à exister dans la matrice , jusqu'à la dernière vieillesse. Par cette application , elle développe d'abord ces vaisseaux pulpeux , leur donne de la solidité , & même la dureté des os.

Par conséquent , si , par un régime convenable , & tel que l'art le prescrit , l'on fournit au sang une grande quantité de matiere propre à former cette rosée nourriciere , si , en augmentant peu-à-peu l'action des vaisseaux , on l'applique avec plus de force , & on la fait pénétrer plus avant , il n'est pas douteux qu'on favorise la nutrition des fibres , & qu'on augmente leur force. C'est le but que les anciens se proposoient dans l'éducation qu'ils donnoient aux jeunes gens ; éducation qui ne tendoit presque qu'à procurer au corps la force nécessaire pour remplir les devoirs que leur imposoit le titre de *citoyens*. C'étoit la fin de la gymnastique que les Grecs avoient réduite en art , & dont ils abusèrent à la fin , en la détournant de sa premiere institution.

M. Lorry développe , à cette occasion , en quoi consistoit cet art chez les Grecs &

chez les Romains. On ſçait que, chez ces deux nations, la gymnafique avoit trois objets, ou de fortifier la fanté des jeunes gens, & de corriger celle des adultes, lorsqu'elle s'étoit dérangée, ou de rendre les hommes plus propres aux exercices de la guerre, & à en foutenir les fatigues, ou enfin de les mettre en état de vaincre dans les combats du gymnafé. M. Lorry ne s'attache qu'au premier de ces objets, & remarque que, dès que les jeunes gens fortoient de l'enfance, on leur preſcrivoit un genre de vie propre à leur conſerver la fanté, à corriger la foibleſſe de leurs organes, & à leur donner de la force. Pour cet effet, on les menoit dans le gymnafé, au point du jour, c'eſt-à-dire au lever du ſoleil, avant que la chaleur ne ſe fit ſentir, afin qu'elle ne diſſipât pas trop promptement leurs forces; & tandis que leurs vaiſſeaux étoient pleins d'un ſuc nourricier bien cuit. L'art conſiſtoit à proportionner le genre d'exercice à chaque individu.

Il n'eſt pas difficile, d'après ces principes, de tracer la méthode qu'on doit ſuivre pour fortifier les perſonnes d'un tempérament foible. 1^o Il faut que les alimens, qu'on leur preſcrit, ſoient proportionnés à leurs forces digeſtives; qu'ils ſoient reçus dans le ventricule, & qu'ils paſſent peu-à-peu dans le ſang, ſans y exciter de trouble;

que la quantité ne pèche, ni par l'excès ni par le défaut, afin qu'il en résulte un suc nourricier bien conditionné, & propre à être appliqué aux fibres élémentaires des vaisseaux. 2^o On favorisera cette application par un exercice proportionné, sur-tout si on s'y livre, lorsque le suc nourricier aura reçu toutes les élaborations dont il a besoin; ce qu'indique la coction des matières excrémentitielles, sur-tout de l'urine. On l'accélère, en relâchant le tissu des fibres, afin de faciliter l'abord de la matière nourricière; ce que produit le sommeil, & que les anciens obtenoient par les frictions, les onctions, les bains tièdes, ou les étuves; ensuite il est nécessaire de les resserrer tout-à-coup, d'y retenir la matière qui y a été une fois introduire, soit par des bains froids, comme le pratiquoient les anciens, soit par tout autre moyen.

Mais il est essentiel de ne pas trop se presser de vouloir fortifier les enfans, avant qu'ils aient atteint tout leur accroissement, parce que les fibres sont d'autant moins susceptibles de prendre cet accroissement, qu'elles résistent davantage aux forces qui doivent les étendre; qu'elles sont plus fortes. Il est bon d'imiter encore en ceci les anciens qui ne permettoient pas les bains froids aux enfans qui n'étoient pas encore sortis de la première enfance. En louant

l'usage alternatif des bains chauds & froids, M. Lorry condamne le soin mal-entendu de ces parens qui n'osent pas exposer leurs enfans aux impressions de l'air, qui prennent tant de précautions pour les mettre à l'abri du froid, du vent, &c. Précautions qui ne tendent qu'à les rendre plus foibles. On ne péche pas moins, en ne les accoutumant qu'à un seul genre d'alimens. Quelle force peut prendre un estomac qui n'est excité par aucune nouvelle sensation ? La négligence de ces parens, qui rejettent toute espece de soin, n'est pas moins condamnable. Il n'arrive que trop souvent que des enfans, qu'on a laissé se gorger d'une trop grande quantité d'alimens, & qu'on n'a cherché à fortifier par aucune espece d'exercice, prennent, vers l'âge de puberté, un accroissement très-considérable, & qu'ils restent si foibles, qu'il en est peu qui échappent à la phthisie.

La foiblesse acquise diffère de la foiblesse naturelle, en ce que celle-ci suppose toujours le peu de consistance de la matiere qui compose les fibres, & par conséquent, le danger imminent de leur rupture. La foiblesse acquise n'est pas toujours accompagnée du même péril : il suffit, pour la produire, que la tension & la vibratilité soient augmentées à l'excès ; ce qui arrive plus facilement dans les personnes qui ont la

fibre grêle, mais peut aussi avoir lieu dans les plus robustes, par l'action de quelque cause violente. Plusieurs circonstances peuvent produire cette disposition dans ces derniers, dans les différens périodes de leur vie. Telles sont des chaleurs excessives, ou trop long-tems continuées ; de fortes gelées ; des alimens aromatiques, âcres, huileux ; l'abus des boissons spiritueuses, mais sur-tout les affections de l'ame, lorsqu'elles se continuent assez long-tems pour détourner ceux qui y sont en proie, de toute autre pensée. Toutes ces causes & une infinité d'autres ne rendent pas, à la vérité, la fibre plus grêle ; mais elles en produisent tous les effets, en augmentant la tension, & en mettant obstacle à la nutrition. Une seule cause peut produire une véritable foiblesse, détruire la force de la fibre la plus robuste, & la rendre grêle ; c'est une matière âcre quelconque, engendrée dans les humeurs, capable de décomposer le tissu muqueux, & de détruire l'union des parties terreuses avec le *gluten* qui les lie ; telle est celle qui s'engendre dans les scorbutiques, les phthisiques, ceux qui sont attaqués du virus vénérien.

Ces causes agissent de manière que, par leur première impression, elles bouleversent toute l'économie du corps. Si on les attaque, dès le principe du dérangement, & qu'on parvienne à les détruire, on est

assuré de rétablir la première santé, & de ramener le calme. Mais si elles ont eu le tems de prendre racine, il ne suffit pas de les écarter, pour remédier à leurs ravages : elles ont quelquefois fait des impressions si profondes, qu'elles se conservent, lors même que la cause n'existe plus ; & on ne peut espérer d'y remédier que par les excès opposés.

Un médecin, qui entreprend de traiter cette indisposition, doit donc s'attacher d'abord à écarter les causes qui ont produit la trop grande vibratilité des fibres, avant de penser à les fortifier. La nature abandonnée à elle-même, suffit ordinairement pour rétablir leur force, lorsque rien ne s'oppose à son action. On remédie aux causes, par des changemens opposés ; mais il faut beaucoup de prudence, pour opérer ces changemens ; car, comme l'a observé Hippocrate, tout excès, tout changement subit, tout ce à quoi on n'est pas accoutumé, n'est pas sans péril. Il faut donc aller par degrés successifs, & imiter la nature qui n'agit jamais par sauts. C'est plutôt par l'usage convenable & bien dirigé des six choses non naturelles, que par celui des remèdes les plus vantés, qu'on prévient la foiblesse des fibres, ou qu'on remédiera aux désordres qu'elle entraîne à sa suite. Cependant, lorsque le mal est par-

venu à son dernier degré, on doit avoir recours aux médicamens capables de changer la mauvaife disposition que les causes morbifiques ont produite. Par exemple, les acides, les laxatifs, les adouciffans, tels que les fruits d'été, corrigent efficacement la tension produite par une chaleur excessive; les bains, l'eau pure en boiffon peuvent auffi y remédier. La faignée détruit la pléthore, lorsqu'elle existe; l'exercice en prévient le retour; les adouciffans remédient aux effets des alimens âcres, les aqueux à ceux des falins, les favonneux à ceux des huileux, &c. En un mot, dans cette efpece de maladie, il faut toujours s'attacher aux causes, & les combattre, fi l'on veut rétablir l'ordre & ramener la fanté.

Si, lorsque les causes font détruites, l'impression, qu'elles ont faite, fubfifte encore, il faut alors travailler à fortifier les fibres par les moyens qu'on a indiqués, pour combattre la foibleffe naturelle; mais, comme dans ce cas-ci, il reffe dans la fibre; ou une trop grande vibratilité, ou une véritable atonie qui, quoiqu'entièrement oppofées, demandent également qu'on rétabliffe la force; (car la tension, dans le premier cas, dépend de la foibleffe de la fibre trop distendue; & l'atonie, dans le fecond, fuppofe qu'elle eft fans action;) il faut recourir à d'autres fecours, pour obtenir l'effet qu'on

desire. Ces secours sont, ou des médicamens, ou consistent à diriger les forces du corps vers quelque autre objet, ou vers d'autres sensations, afin que le corps cesse d'être exposé à l'action des causes qui ont produit la vibratilité morbifique de ses fibres; de maniere que ces fibres, recevant une nouvelle impression plus modérée, perdent celle qui dérangoit leur œconomie; c'est ce qu'on appelle *diversion* ou *distraktion*.

Dans la mélancolie nerveuse, même dans celle qui est l'effet d'une foiblesse acquise, presque toutes les sensations se concentrent, en quelque sorte, dans un seul objet; d'où résulte nécessairement l'affoiblissement des autres fonctions, & l'impuissance des nerfs, effet de l'éréthisme & de la stupeur qui en sont la suite. Si on peut parvenir, par quelque moyen, à éloigner ce sentiment qui engourdit & affoiblit toute la machine, on est assuré de détruire la cause de la foiblesse: d'un autre côté, la nature, excitée par de nouvelles sensations, fait de nouveaux efforts qui ne contribuent pas peu à rétablir les forces. Il n'y que deux moyens de produire cet effet. Le premier consiste à opposer à cette sensation pénible & constante une autre sensation, ou plus forte, ou du moins égale; ce qui réussit quelquefois dans les affections de l'ame, & peut être dangereux dans tous les autres cas; le

second, à lui substituer des sensations modérées, mais continuellement variées. Quelque légère que soit l'attention qu'on donne à ces nouvelles impressions, comme elles se renouvellent continuellement, & se succèdent sans cesse, elle doit diminuer peu-à-peu la sensation dominante, & détourner l'être sentant par de nouveaux sentimens. De-là vient que les médecins ont si fort recommandé la variété dans les alimens, dans le régime, dans l'air qu'on respire, dans les exercices, en un mot, dans la manière de vivre ; de-là vient que les voyages, que nous avons substitués aux exercices des anciens, sont si utiles pour remédier à l'affoiblissement du système des nerfs.

En effet, les voyages sont utiles de plus d'une manière. Premièrement, par le changement continuel de lieux & de climats, ils détournent l'esprit des affections tristes qui l'occupent ; ils fortifient l'ame, en l'accoutumant aux périls qui les accompagnent plus ou moins. Par les mouvemens toujours variés qu'ils font éprouver au corps, ils empêchent que les fibres ne soient toujours montées sur le même ton ; ce qui ne contribue pas peu à les fortifier, & concourt à faire pénétrer plus avant, & à leur appliquer plus fortement les suc nourriciers, destinés à les réparer. Ces avantages ne sont pas les seuls que les voyages sont capa-

ET DES MALADIES MÉLANCOLIQ. 495
bles de produire. Le changement d'alimens, la sobriété qu'on est forcé d'observer, lorsqu'on se hâte d'arriver, le renouvellement continuel de l'air ; (car l'on respire tantôt l'air subtil des collines, tantôt l'air épais & élastique des vallées) sont encore des moyens très-efficaces de corriger la disposition dont nous parlons.

Quoique le plus sûr moyen de remédier à la foiblesse qui dispose à la mélancolie nerveuse, soit de diriger les six choses non naturelles, puisque c'est à leur abus que cette maladie doit son origine, cependant il arrive souvent que certains médicamens font succéder rapidement la force & la gaieté à la foiblesse nerveuse, & que quelques autres fortifient peu-à-peu les fibres. La première espèce peut être considérée comme des remèdes palliatifs ; les autres peuvent procurer une guérison parfaite. On met dans la première classe ceux qui agacent légèrement les fibres, & leur procurent une tension uniforme, entièrement opposée à la tension irrégulière à laquelle elles sont sujettes ; on doit placer dans la seconde ceux qui endurcissent les fibres, en rapprochent les parties élémentaires, & sont capables de procurer un tissu beaucoup plus ferme au cuir même des animaux morts : on doit y joindre ceux qui procurent aux fibres une très-grande quantité de matière

nourricière, sans avoir besoin de beaucoup de force pour être élaborée. Nous ne suivrons pas M. Lorry dans les détails où il entre sur les différentes substances qu'on peut ranger sous ces deux classes : c'est assez que nous rapportions les principes, bien persuadés que nos lecteurs, qui n'attendent pas de nous de si grands détails, auront recours à l'ouvrage lui-même, pour en avoir l'application. Cette même raison nous empêchera de rien extraire de l'appendix qui se trouve à la suite de ce chapitre, dans lequel notre auteur indique les moyens que les anciens sur-tout mettoient en usage, pour remédier à la foiblesse des différentes parties. Nous allons passer au second chapitre qui traite de la cure de la mélancolie nerveuse.

Ce chapitre est divisé en quatre articles. Le premier a pour objet le traitement des causes de la mélancolie nerveuse. La cause prochaine d'une maladie n'est autre chose que cette maladie elle-même; ainsi, en traitant des moyens de remédier aux causes de la mélancolie nerveuse, M. Lorry n'a cru devoir s'occuper que des causes éloignées. Ces causes peuvent être considérées sous deux points de vue, ou en tant qu'elles produisent la maladie, & pour lors elles sont proportionnées aux effets produits; ou en tant qu'elles jettent le malade dans un état

état de foiblesse habituelle : c'est sous ce dernier point de vue qu'elles ont été considérées dans le premier chapitre dont on vient de lire l'Extrait. On ne les considère donc , dans celui-ci , qu'en tant qu'elles produisent immédiatement & tout-à-coup la maladie. Mais quel que soit leur effet , les moyens de les combattre ne sont pas différens ; aussi notre auteur ne fait-il que développer de plus en plus , dans cet article , la méthode qu'il a si bien établie dans le premier chapitre ; & comme de toutes les affections de l'ame , la tristesse est celle qui est la plus propre à produire la mélancolie nerveuse , il a cru devoir s'étendre sur l'efficacité de la musique , pour remédier aux désordres que cette passion a coutume de produire ; ce qui lui donne occasion de remonter à l'origine de cet art divin , d'en tracer l'histoire , & d'en décrire les effets ; ce qui fait la matière d'un second appendix qu'il a inféré à la suite de cet article premier. Ce morceau perdrait trop à être abrégé : pour que nous ne renvoyions pas nos lecteurs à l'ouvrage même , nous nous contenterons de remarquer qu'il réduit à trois espèces les effets que la musique a coutume de produire sur les hommes ; car , ou elle excite certains mouvemens dans l'ame , ou bien elle calme le trouble qui s'y est

excité ; ou enfin elle produit dans les fibres & dans les nerfs , des secouffes & des vibrations régulières.

L'article second a pour objet le traitement des principaux effets de la mélancolie nerveuse ; il est sous-divisé en quatre paragraphes , dont le premier traite des moyens capables de détruire la tension mélancolique. La tension morbifique de la fibre nerveuse est un des principaux accidens qui demande l'attention du médecin dans la mélancolie nerveuse , soit simple , soit dans celle qui dépend de l'augmentation inégale de la vibration. Dans l'une & dans l'autre espece , lorsqu'on a une fois combattu la cause , & qu'il ne reste plus qu'à détruire l'impression qu'elle a laissée , il faut avoir égard aux différens tems de la maladie , & distinguer le tems du paroxysme & celui de la rémission , pendant lequel seul on peut travailler , avec quelque succès , à la cure fondamentale.

Dans la premiere espece de maladie , le paroxysme ne consiste que dans une tension universelle , également répandue par tout le corps , & qui , par conséquent , exige des relâchans qui doivent toujours être proportionnés au degré de la maladie ; & même , si la tension est telle qu'on puisse craindre quelque rupture , on est obligé d'avoir recours à la saignée qui est , de tous les moyens

qu'on peut employer , le plus propre à ramener le calme , mais qui cependant ne suffit pas pour détruire une maladie qui n'a rien en soi d'inflammatoire ; ainsi on doit être fort réservé à la répéter , à moins que le tempérament du malade , les causes éloignées de la maladie , le climat ou la maniere de vivre ne l'exigent.

Dans la seconde espece , il faut distinguer , avec beaucoup plus de soin , le tems du paroxysme de celui de la rémission ; car , comme cette affection , qui est très-compiquée , reconnoît presque toujours pour cause un peu d'atonie , il est rare qu'on doive avoir recours à la saignée hors du paroxysme. On peut cependant la pratiquer quelquefois dans la violence de l'accès , pourvu que ce soit avec modération. Hors ce tems , on emploie souvent , avec succès , les corroborans , & on guérit même la maladie , par un régime & des remedes restaurans & cardiaques. Les moyens , que M. Lorry propose pour procurer le relâchement qui suffit pour détruire la premiere espece de maladie , & peut calmer les paroxysmes dans la seconde , sont l'usage abondant de l'eau , sur-tout si elle est chargée de quelque matiere mucilagineuse ou savonneuse qui en facilite le mélange avec le sang , les légumes savonneux , les fari-

neux, les viandes legeres, les bains tièdes ; de respirer l'air salulaire & légèrement humide du matin, &c.

Il y a un autre moyen de procurer ce relâchement ; c'est d'affoiblir & d'émousser le sentiment de la fibre. Mais, comme les remedes capables de produire cet effet, sont plus propres à remédier aux symptomes de la maladie, qu'à guérir la maladie elle-même, notre auteur a cru devoir en traiter séparément, & en a fait le sujet des deux paragraphes suivans, dont le premier traite des moyens de remédier aux symptomes des sens.

On doit distinguer trois degrés dans la lésion que les sens souffrent dans l'une & l'autre espece de mélancolie nerveuse. Le premier ne consiste que dans la simple augmentation de la sensibilité ; dans le second, cette augmentation va jusqu'à menacer de délire ; dans le troisieme, l'exercice des sens est entièrement perverti ; ce qui est quelquefois accompagné du délire le plus féroce. Lorsqu'on veut entreprendre de remédier au premier degré, on doit observer si cette augmentation dans l'exercice des sens est l'effet d'une cause qui a agi tout-à-coup, & a jetté le corps & l'ame hors de leur assiette, ou si elle vient d'un dérangement ancien, & qui s'est fait peu-à-peu.

Dans le premier, comme cette cause est presque toujours quelque affection forte de l'ame, il faut non seulement rappeler les sens, mais encore les détourner de l'objet qui les occupe si fort ; & comme il arrive très-souvent que ces états sont accompagnés de défaillance, on doit avoir recours à quelque stimulant, dont la force doit être proportionnée au degré de la maladie. Cela suffit le plus souvent pour rétablir l'ordre, à moins que l'évétisme n'eût interrompu la circulation ; auquel cas, on est obligé d'avoir recours à la saignée.

Il n'est pas si aisé de remédier au second cas ; & ce n'est qu'avec le tems, & par le secours de différens remedes administrés avec prudence, qu'on vient à bout de rétablir des organes qui ont été si long-tems dans le désordre. Ces remedes sont les assoupissans, les anti-spasmodiques, tout ce qui peut détourner l'ame sur d'autres objets, la distraire, l'occuper, mais sur-tout le repos du corps & de l'esprit long-tems continué.

Lorsque la mélancolie nerveuse est parvenue à son dernier degré, & que les sens sont entièrement pervertis, il faut avoir recours aux remedes les plus efficaces & les plus prompts : il faut cependant prendre garde de ne pas abuser de la saignée ; car une ob-

servation bien constante a appris que plus on ôte de sang, plus les symptômes, qui affectent les sens, s'aggravent. Mais les remèdes, qui conviennent le mieux dans ce cas, sont les laxatifs, & sur-tout les bains, peut-être même les bains froids qui non-seulement délaient, mais même fortifient les fibres : les assoupissans, les adoucissans & les délayans achevent ordinairement la cure.

L'autre indication qui se présente à remplir dans le traitement de la mélancolie nerveuse, c'est de détruire le spasme ; ce qui consiste à régler le mouvement des nerfs. Il ne faut pas croire, dit M. Lorry, qu'il suffise d'assoupir ou d'émousser les sens, pour calmer les mouvemens spasmodiques. Il y a une très-grande différence entre ces deux symptômes ; & il n'y en a pas moins entre les remèdes qu'on doit y opposer. Il arrive, à la vérité, quelquefois que la vertu anti-spasmodique se trouve jointe, dans le même remède, avec la vertu narcotique ; mais il arrive plus souvent encore, que les substances, qui sont capables d'assoupir les sens, augmentent les spasmes ; ce qui est vrai, sur-tout de l'opium.

Les anti-spasmodiques proprement dits, sont des corps qui font cesser le spasme,

sans détruire la cause qui le produit. Notre auteur en distingue deux espèces. Les uns détruisent simplement le spasme, sans produire d'autre effet sur les nerfs : les autres les fortifient en même tems ; ou plutôt ils ne détruisent les spasmes, qu'en fortifiant les nerfs. Il range dans la première classe les remèdes volatils qu'on retire des animaux, ou qui tiennent de la nature animale ; tels sont les alkalis volatils qu'on obtient, par la force du feu, des parties des animaux, soit seuls, ou joints aux huiles volatiles des plantes ou des bitumes, les huiles animales très-rectifiées, le *castoreum*, le musc, la civette, l'ambre-gris. Il met dans la seconde les matières végétales qui, par leur nature volatile, approchent, en quelque sorte, de la nature animale. Elles sont, à la vérité, très-peu anti-spasmodiques, & elles ne paroissent remédier aux spasmes, qu'en fortifiant les fibres. La liqueur éthérée de Frœhenius, l'æther nitreux qu'on croit plus efficace, la liqueur minérale-anodine d'Hoffmann tiennent le premier rang parmi les anti-spasmodiques de cet ordre. Les autres, qui approchent beaucoup du camphre par leur nature & par leurs propriétés, nous sont fournis par le *sagapenum*, le *galbanum*, le *bdellium*, &c. Toutes ces substances paroissent tenir, en quel-

que forte, de la nature animale, par leur volatilité. Si on en excepte ce petit nombre, tous ceux qu'on tire des végétaux, n'agissent qu'en remédiant au tissu trop lâche des nerfs, & en resserrant les fibres; tels sont la myrrhe, la térébenthine, l'oliban, le mastic: ils sont plus propres à prévenir le spasme, qu'à le guérir, lorsqu'il existe; & peut-être sont-ils, par cela même, plus propres à guérir la maladie. On peut rapporter à cet ordre de médicamens toutes les plantes qu'on appelle *fortifiantes* & *cardiaques*, pourvu qu'elles n'aient, en même tems, rien d'âcre ou d'irritant; on doit y joindre celles qui ont un goût & une odeur astringente & aromatique, parmi lesquelles se trouve la racine de valériane sauvage. Mais cette racine, qui est un des antispasmodiques fortifiants les plus efficaces, ne convient point, lorsqu'il y a de la tension ou de l'érétisme dans les fibres; elle n'est utile que dans les spasmes qui, en affoiblissant les fibres, donnent lieu à l'érétisme. On doit en dire autant des autres anti-spasmodiques fortifiants qu'on tire des végétaux; tels que la racine de pivoine, le gui de chêne, les fleurs de tilleul, de caille-lait, de primevere, d'orange, les feuilles de menthe & de mélisse, &c.

Enfin la dernière indication qui reste à rem-

plir, & à laquelle seule on doit songer dans les intervalles des paroxysmes, c'est de détruire la cause immédiate qui rend les fibres si mobiles. Cette cause est, ou la tension dont M. Lorry a déjà traité, ou l'atonie qui va faire le sujet du dernier paragraphe de cet article. Il n'est que trop ordinaire de voir la foiblesse & l'atonie succéder aux spasmes & à l'érétisme le plus violent. Il est certain que, dans ce cas, il faut avoir recours aux anti-spasmodiques toniques & aux corroborans; mais leur usage demande à être dirigé avec prudence, de peur de réveiller les spasmes qui ne sont souvent qu'assoupis : il faut la plus grande sagacité dans le médecin, pour bien proportionner ces remèdes à l'état du malade. Dans les cas où l'atonie n'est pas bien marquée, mais dans lesquels on peut la craindre, on doit préférer les plus légers anti-spasmodiques fortifiants; mais dans ceux où le malade tombe dans un état de langueur & de foiblesse, à la sortie des paroxysmes, où, en un mot, il y a des signes d'une atonie évidente, il faut recourir nécessairement aux moyens les plus propres à ranimer le ton des fibres, & à leur redonner leur premier ressort : c'est alors que les anti-spasmodiques les plus puissans de ceux qui composent la seconde classe, peuvent être employés avec le plus grand succès.

Il y a long-tems qu'Hippocrate a observé que les convulsions venoient non-seulement de réplétion, mais encore d'inanition, & que ces dernières étoient même les plus dangereuses, étant plus aisé de retrancher que d'ajouter; le premier étant au pouvoir de l'art, au lieu que la nature seule peut ajouter ce qui manque dans le corps. D'où il sembleroit résulter qu'on devroit éviter toute forte d'évacuation dans la mélancolie nerveuse, dans laquelle les spasmes sont si fréquens; mais l'expérience démontre, tous les jours, qu'on recourt à la saignée, dans ces fortes d'affections, sans qu'il en résulte d'inconvénient, & qu'elle soulage même quelquefois le malade. L'art consiste à bien démêler les cas où elle peut convenir: on l'emploie, avec succès, dans les paroxysmes ou dans l'intervalle des accès. Dans le paroxysme, on doit y avoir recours, selon M. Lorry, toutes les fois que la tension est portée jusqu'au point de faire craindre la rupture. Il arrive souvent que les malades sont agités d'un violent délire; qu'ils ont les yeux saillans & enflammés, le visage noir, qu'ils tirent la langue; de sorte qu'il est à craindre qu'ils ne tombent en léthargie ou en apoplexie, si on ne leur donne un prompt secours; d'autres suffoquent, & ont la plus grande peine à respirer; ces autres sont plongés dans un profond sommeil; les

carotides leur barrant ; il sort de leur bouche une écume fanguinolente. Qui pourroit hésiter, dans ce cas, de faire ouvrir la veine ? Ce secours, il est vrai, ne met pas fin au paroxysme ; mais du moins il éloigne le danger. Il faut avouer, cependant, que quelquefois il ne procure aucun soulagement, même dans le paroxysme ; c'est ce qu'on observe chez les femmes qui sont extrêmement foibles, & dont la mélancolie ne reconnoît d'autre cause que cette foiblesse.

Mais en remédiant au symptôme, la saignée n'aggrave-t-elle pas la maladie ? Notre auteur convient qu'il ne voit pas en quoi la saignée pourroit être utile dans cette maladie, si on la considère, abstraction faite des causes qui ont pu la produire. Elle nuit même en détruisant l'équilibre, en épuisant les forces, en jettant les fibres dans l'atonie ; & on a observé plus d'une fois, que la saignée avoit renouvelé des convulsions qui paroissent assoupies ; mais cet effet est rare, sur-tout parmi les dames Parisiennes, & on ne l'observe que dans celles que le moindre changement dérange : encore est-ce moins la perte du sang qui produit cet effet, que l'évacuation subite ; car ces mêmes personnes supportent facilement une hémorrhagie beaucoup plus considérable.

Il n'en est pas de même du vomissement & des évacuations par les selles , que de la saignée ; les vomitifs & les cathartiques nuisent non-seulement par les évacuations subites qu'ils procurent , mais encore par l'irritation qu'ils occasionnent : on doit donc les éviter dans la mélancolie nerveuse , ou du moins , si on est forcé d'y avoir recours , par les signes de saburre dans les premières voies , M. Lorry conseille d'y joindre les anti-spasmodiques qui préviennent , d'une façon surprenante, les spasmes qu'ils ne manqueroient pas de produire sans cela.

M. Lorry examine, dans le quatrième & dernier article du chapitre que nous analysons, certains remèdes qu'on regarde comme spécifiques dans la mélancolie nerveuse ; ces remèdes sont le quinquina , les bains & le lait. Le quinquina peut convenir , ainsi que tous les toniques amers & les stomachiques, toutes les fois que l'atonie se joint au spasme , que les forces sont languissantes , & que cette foiblesse est la cause ou accompagne la mélancolie nerveuse ; mais il seroit très-nuifible dans les cas où cette maladie dépend de la trop grande sensibilité des fibres. On distingue les bains en chauds & en froids , les uns & les autres en bains entiers ou en demi-bains ; &c. Les bains froids , dans lesquels on plonge tout le corps , peuvent servir à fortifier les fibres , & par con-

féquent font utiles dans cette efpece de mélancolie que produit l'atonie ou la foibleffe des fibres ; mais ils augmenteroient les fpafmes , fi on y avoit recours pendant qu'ils existent , ou dans cette efpece de mélancolie qui reconnoît pour caufe la trop grande tension & la trop grande fenfibilité des fibres. Dans celles-ci , les bains tiédés méritent la préférence ; au lieu qu'ils feroient nuifibles dans l'efpece précédente. M. Lorry femble craindre que le poids de l'eau , qui comprime tout le corps , ne foit plus propre à réveiller qu'à calmer les fpafmes , en faifant refluer le fang à l'intérieur ; que la fueur, qui fuit après leur action, n'augmente l'atonie à laquelle les fpafmes ne difpoſent que trop les fibres : ainſi il paroît donner la préférence aux bains froids, pour peu qu'ils ſoient indiqués. Lorsque les fibres ne font foibles que parce qu'elles font grêles & tendues, & que l'eſtomac, qui participe à la foibleſſe univerſelle , ne peut pas digérer les alimens qui demandent une certaine force pour être travaillés , le lait peut non-feulement être employé comme une excellente nourriture ; mais encore il eſt propre à donner de la force aux fibres. Il n'en eſt pas de même des cas où les fibres font dans l'atonie ; le lait eſt capable de l'augmenter , & par conféquent il ne ſçauroit convenir.

M. Lorry a joint , en forme de corollaire , la méthode thérapeutique qui convient aux différentes especes de mélancolie nerveuse : comme ce n'est que l'application des principes que nous venons d'exposer , nous terminerons ici cet Extrait ; il suffira , pour faire connoître la marche d'un ouvrage dont nous ne sçaurions trop recommander la lecture aux praticiens. Nous nous contenterons d'indiquer les matieres qui sont traitées dans le reste du volume. Le chapitre 3^e a pour objet le traitement des maladies qu'on doit rapporter à la mélancolie , quoiqu'elles portent un nom différent ; il est divisé en deux articles. Le premier traite de la curation des affections hystérique & hypocondriaque , de celle de la manie nerveuse , & de la convulsion ; le second , de la maniere de traiter la fièvre lente nerveuse , la phthisie , la paralysie & l'hydropisie nerveuse.

Nous avons déjà dit que la seconde partie avoit pour objet le traitement de la mélancolie humorale : elle est divisée en quatre chapitres ; l'auteur y suit la même marche que dans la premiere : il traite , dans le premier chapitre , de la maniere de corriger la disposition à la mélancolie humorale ; dans le second , des moyens qu'on peut opposer aux causes capables de l'introduire dans le corps ; dans le troisieme , de la cure de cette

espece de mélancolie : celui-ci est divisé en deux articles. Le 1^{er} contient le traitement de la mélancolie, que les anciens ont décrit ; & l'auteur y a joint, en forme d'appendix, la description de l'elléborisme des anciens ; le second, la méthode curative de la mélancolie humorale : il est sous-divisé en quatre paragraphes qui traitent, 1^o de la curation de la mélancolie humorale universelle ; 2^o de celle de la mélancolie humorale hypocondriaque ; 3^o de celle de la mélancolie qui a son siège dans la tête ; 4^o de celle de l'humeur mélancolique, fixée sur les différentes parties. Enfin le quatrième chapitre est destiné au traitement des maladies mélancoliques humorales qui ont des noms particuliers, telles que la passion hystérique & hypocondriaque, & la manie mélancolique humorale : il traite aussi de la curation des maladies qui résultent de la dégénérescence de l'humeur mélancolique, comme l'hydropisie & la phthisie qui succèdent à la mélancolie humorale.





L E T T R E

A M. PETIT, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de l'académie royale des sciences, &c. Par M. RAZOUX, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au collège des médecins de Nîmes, de l'académie royale de la même ville, de la société médico-physique de Basle, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris & de Montpellier.

MONSIEUR,

Je croyois, en adressant à M. Belletête l'histoire des inoculations faites à Nîmes, avoir fourni une des plus fortes preuves en faveur de cette méthode ; & je ne me ferois jamais imaginé qu'on pût tirer du récit des circonstances que j'avois détaillées, des raisons pour la proscrire. Mais le Rapport de M. De l'Epine, que je viens de lire, pourroit m'en faire douter, si je devois ajoûter foi à toutes ses réflexions. J'y ai vu avec étonnement, qu'on se servoit de mes propres paroles, pour combattre l'inoculation, en prenant ce que j'avois dit dans un sens tout contraire. J'ai d'abord
hésité

hésité pour sçavoir si je répondrois. Les écrits polémiques n'étant nullement de mon goût, j'étois disposé à ne pas le faire ; mais l'amour seul de la vérité, qui m'a mis la plume à la main, m'a forcé de la reprendre, en protestant que, quelque soit que puisse avoir cette lettre, je ne repliquerai point. Les sçavans médecins, qui ont signé ce Rapport, pour qui j'ai tout le respect & toute la déférence possible, me permettront de réclamer contre les inductions qu'ils ont tirées des faits que je rapporte, & de leur représenter les raisons que j'ai de ne point adhérer à leurs conclusions. Vous comprendrez, Monsieur, qu'il est très-juste de me rétracter, si les faits, que j'ai avancés, sont faux ; ou si, en m'énonçant d'une façon ambiguë, mes paroles ont induit à erreur MM. les commissaires qui ont donné leur avis sur le fait de l'inoculation. Il est juste encore de faire moi-même le commentaire des endroits obscurs de mon Mémoire, afin d'éviter que vous, Monsieur, & vos confrères ne soyez trompés, au grand détriment du public.

Il y a, dans ce Rapport, trois articles essentiels que je suis indispensablement obligé de relever.

1^o On reproche à l'inoculation, d'après mon Mémoire, de ne point mettre les inoculés à l'abri de la petite vérole naturelle.

2^o On lui reproche de traîner à sa suite les dépôts les plus fâcheux, les charbons, les fluxions, les ophthalmies, &c.

3^o On lui reproche enfin de produire des accidens très-graves qui ont mis en danger de perdre la vie ceux qui s'étoient soumis à cette opération.

Pour justifier l'inoculation, il faut entrer dans quelque détail : permettez-le moi, Monsieur ; j'abrégèrai autant qu'il sera possible.

*Note (Z***) art. ij, page 44 du Rapport de MM. les Commissaires de la Faculté.*

» Nous trouvons, dans un ouvrage imprimé de 34 pages in-4^o, qui a pour titre : *Lettre à M. Belletête, doyen de la Faculté de médecine de Paris, &c. Par M. Razoux, docteur en médecine de l'université de Montpellier, &c. sur les inoculations faites à Nîmes, &c. l'anecdote suivante.....* « On » croyoit que le fils de M.**** avoit eu, » dès son bas-âge, & chez sa nourrice, la » petite vérole : son pere & sa mere l'assuroient ainsi. Il avoit vu sa sœur, sans aucun ménagement, pendant tout le tems de sa maladie, (la petite vérole par inoculation) & n'avoit ressenti aucune incommodité. On voulut s'assurer si l'inoculation produiroit quelque effet sur lui. On le soumit à cette opération ; & on ne fut

» pas peu surpris, le huitieme jour, de voir
 » une éruption de petite vérole très-com-
 » plette. Il sortit de cette épreuve aussi
 » heureusement qu'on pouvoit le desi-
 » rer.

Y a-t-il-là, Monsieur, quelque chose d'extraordinaire ; & sur le témoignage d'une nourrice, les parens de cet enfant ne peuvent-ils pas avoir été trompés ? La preuve même qu'ils ne faisoient pas beaucoup de fond sur cette premiere petite vérole, c'est qu'ils soumirent leur fils à l'inoculation. Mais ce qui ne manquera pas de vous surprendre, c'est de voir cette anecdote rapportée sous ce titre qui ne lui convient certainement point : *Exemple de petite vérole inoculée, suivie d'éruption, à une personne qui portoit des cicatrices de la petite vérole naturelle qu'elle avoit eue précédemment. . .* Notre inoculé ne portoit aucune cicatrice, aucune marque de cette prétendue petite vérole précédente : l'affertion d'une nourrice étoit le seul fondement de cette croyance. . . . « Les inoculateurs regarde-
 » ront, sans doute, le succès de cette opé-
 » ration comme une démonstration évi-
 » dente que le pere & la mere, qui affu-
 » roient l'un & l'autre que leur fils avoit eu
 » la petite vérole, se trompoient, ainsi que
 » tous ceux qui l'avoient eu. . . . » Vous
 conviendrez, Monsieur, que c'est en effet le

jugement que tout lecteur impartial portera de cette anecdote totalement déplacée ici.

*Note (Z****), art. ij, ibid.*

» Le même M. *Razoux* rapporte deux
 » exemples bien authentiques de petite vé-
 » role survenue naturellement à deux per-
 » sonnes qui avoient été inoculées, dans
 » toutes les règles, & que cependant on
 » jugeoit l'avoir été inefficacement, l'une
 » deux fois, & l'autre une fois seulement.
 » La première, M^{lle} *Senilhac*.; . . : la se-
 » conde, M^{lle} *Baux* dont on transcrit les
 » histoires.

Je crois avoir discuté ces deux faits si victorieusement dans ma lettre à M. *Belletête*, que j'ose y renvoyer tous ceux à qui cet article du Rapport de M. *De l'Epine* pourroit faire quelque impression. J'ajouterais seulement, au sujet de M^{lle} *Baux*, que M. son pere étoit si pleinement persuadé que l'inoculation n'avoit pas pris sur sa fille, qu'il étoit tout disposé à la faire inoculer une seconde fois, dans la saison prochaine, lorsque la petite vérole le prévint. Après tout, M. *De l'Epine* a la bonne foi de convenir qu'on jugeoit que ces deux demoiselles avoient été inoculées inefficacement; & c'est accorder le fait en question. . . .

» Vent-on, dit-il en terminant cette note, » que ces deux inoculées aient eu

» vraiment la petite vérole par l'inoculation
 » l'une & l'autre ? Nous ne contestons pas :
 » il n'y a qu'à reporter ces deux faits à (Z**.)
 ... Ce sçavant médecin me permettra de
 lui dire que ce n'est point ce qu'il faut pen-
 ser de ces deux histoires ni la conclusion
 qu'il faut en tirer. On doit convenir que
 l'inoculation a manqué sur l'une & sur l'au-
 tre ; qu'elle a été infructueuse, & sans effet ;
 que ; par conséquent, cette opération n'a
 pu les mettre à l'abri de la contagion de la
 petite vérole naturelle.

Note (Qq), art. ix, page 70.

» M. Razoux, &c. donne la relation de
 » trois petites véroles inoculées qui ont été
 » confluentes, n^o 15, 36, 41, & de six
 » qui ont eu des accidens très-graves, n^o 15,
 » 38, 40, 41, 43, 69.

Je réponds d'abord, & je demande,
 Monsieur, que vous ayez la bonté de
 consulter, dans mon Mémoire, les n^{os} ci-
 tés. Vous y verrez que j'ai dit, au n^o 15,
 page 9 : *La malade... fut couverte... de*
boutons de petite vérole, dont quelques-uns
même furent confluens, EN PETITE QUAN-
TITÉ. J'ajouterai ici, pour plus grande
 exactitude, qu'en consultant mon Journal,
 j'ai vu qu'on pouvoit en compter quatre de
 cette espece sur tout le corps, dont deux
 étoient au visage. J'en appelle à vous,

Monfieur, & à tous les praticiens. Peut-on dire qu'un fujet eft attaqué d'une petite vérole confluyente, parce qu'on appercevra 4, 5, 6 boutons de cette efpece dans tout le corps ? Je me fers à-peu-près des mêmes expreffions, au n^o 36 *boutons dont quelques-uns même ont été confluens* : cependant, ajoûtai-je tout de fuite, (ce qui mérite d'être obfervé) *ni les unes ni les autres*, ce font trois fœurs dont je parle, *n'ont eu aucune fuite fâcheufe ; & elles ont été bientôt parfaitement guéries*. Je dis enfin, au n^o 41..... le 31 Mai, (Journal de la maladie) *boutons en très-grande abondance ; ils font même confluens au front, au menton & au nez*. Remarquez qu'il n'y avoit que ceux-ci qui fuflent confluens, & en petite quantité, tandis que tous ceux qui étoient répandus fur tout le corps *en très-grande abondance*, ne l'étoient pas. Eft-il poffible, Monfieur, que ce qui devroit être regardé comme le triomphe de l'inoculation, lui foit imputé comme un crime ? J'ai été trop fincere, & j'ai pouffé l'exaétitude trop loin. Je n'aurois pas dû faire mention d'un bouton à chaque endroit indiqué ; mais je ne m'en repens point, malgré les inductions qu'on en a tirées. J'aime mieux qu'on ne puiffe me reprocher d'avoir omis la plus legere circonftance, que fi on m'accufoit d'avoir voulu rendre

bonne la cause de l'inoculation, par la réticence du plus petit de tous les faits.

Second reproche qu'on fait, dans cette note, à l'inoculation. On nomme six sujets en qui elle a produit des accidens très-graves; n^o 15, 38, 40, 41, 43 & 69. Il est bon de vous faire observer, Monsieur, que nous venons déjà de parler de deux qui sont ici répétés, n^o 15 & 41. Quant à ceux des n^{os} 38, 40, 43 & 69, il est évident que les objets ont été étrangement grossis, pour charger la nouvelle méthode des fautes dont on doit justement accuser des circonstances accidentelles. Mais, après tout, je ne puis convenir des faits qu'on m'impute. Non, Monsieur, je n'ai jamais dit que nos inoculés ayent eu des accidens assez graves pour faire craindre pour leurs jours. Je prends pour exemple l'inoculée du n^o 40 : c'est la plus maltraitée, (s'il est possible de se servir de ce terme ; avec ces MM. il faut extrêmement mesurer ses expressions.) Cette D^{lle} eut, je l'avoue, pendant quelques instans, un léger délire, & même une espèce de tressaillement de tendons. Ces deux symptômes, qui certainement ne nous effrayèrent point, précédèrent de bien près l'éruption qui les fit aussi-tôt disparoître. Je dois ajoûter qu'ils étoient accompagnés d'un sommeil fort tranquille, dans lequel la nature pré-

paroit son ouvrage, je veux dire la sortie des boutons. Il faut, en même tems, que je rende ici un témoignage à la vérité. Les dartres auxquelles le jeune homme du n^o 43 avoit été sujet depuis sa jeunesse, & qui avoient engagé M. *Aubanel* son médecin, qui dirigeoit les préparations à les continuer prudemment, pendant trois mois; ces dartres, dis je, ont totalement disparu depuis l'inoculation. J'ai donc eu tort de dire que l'inoculation ne guérissoit pas les dartres. Il est vrai que cette opération par elle-même ne les guérit peut-être point; mais les préparations bien administrées, auxquelles on soumet ceux qui doivent être inoculés, doivent changer en meilleure qualité le sang & les humeurs, & parvenir, par ce moyen, à détruire les dartres. En outre, les incisions peuvent servir d'émonctoire par où l'humeur dartreuse peut s'écouler. C'est toujours au moins le second exemple de la guérison des dartres par cette voie, en comptant, pour le premier, la malade dont parle M. *Pomme*, médecin à Arles, dans sa lettre à M. *De la Condamine*, insérée dans le Journal de médecine, tome xxij, pag. 461.

Note (Rr), art. iv, pag. 72.

» Le fils aîné de M. *Colomb*, âgé d'environ dix-ans, a été inoculé l'année dernière.

» Quelques furoncles suivirent cette inoculation ; & certains dépôts de matiere putride parurent sur la peau. Un mal d'yeux très-opiniâtre succéda à toutes ces indispositions. *Lettre de M. Razoux à M. Belletête.*

Vous remarquerez , Monsieur , qu'on parle ici du même sujet dont on a déjà parlé , (*note Q q ,*) *art. ix.* On a joint ensemble , dans cet article , ce que je dis moi-même , dans le texte de ma lettre , au sujet de ces legers accidens , en retranchant la raison plausible que j'en donne , appuyé sur le témoignage d'un auteur très-fameux , & le discours que me tint le pere de ce jeune homme , dont je rapporte , en *note* , les paroles. Il auroit été cependant très-essentiel de dire que cet inoculé gagna la gale d'un domestique qui la lui communiqua immédiatement après son inoculation ; qu'il eut , en même tems , une grande frayeur occasionnée par une chute , & que ce n'est qu'à la suite de tous ces accidens , que parurent les furoncles , le mal d'yeux , &c. Que , malgré tout cela , son frere & lui jouirent , bientôt après , d'une parfaite santé qui , depuis lors , n'a point été interrompue. Il me paroît , Monsieur , que , lorsqu'on rapporte un procès en juge impartial , ce doit être à charge & à décharge , suivant l'équité & la justice.

Note (W w), page 76.

M. *De l'Epine*, dans le texte de son Rapport, parle des dépôts *énormes & effrayans* à la suite de l'inoculation. On en a vu, dit-il, porter le caractère d'*anthrax* ou *charbonneux*; & il cite en preuves l'inoculé du n^o 69, dont il a déjà fait mention à la *note* (Q q.)

» Voici un exemple d'*anthrax* rapporté
 » par quelqu'un bien digne de foi, & que
 » vraisemblablement les inoculateurs ne dé-
 » favoueront pas : (M. *Razoux*, médecin
 de Montpellier, qui exerce la médecine,
 depuis vingt-deux ans, à Nîmes) « c'est
 » de cet observateur exact & peut-être trop
 » véridique, au gré de quelques inocula-
 » teurs, que nous l'apprenons. . . . » Ici se
 trouve l'histoire de l'inoculation du fils de
 M. *Barre*, &c.

On a soin seulement de rejeter de la narration tout ce qui pourroit affoiblir la force des argumens & des traits qu'on lance contre la nouvelle méthode. Par exemple, on se garde bien d'appuyer sur les détails suivans, & de dire que cet enfant inoculé à la mamelle, avoit passé par l'épreuve qu'on lui avoit fait subir, le plus heureusement du monde; qu'on étoit déjà parvenu au sixième jour de l'éruption, sans aucune espèce d'accident; & que, par une impru-

dence qu'on ne sçauroit trop blâmer, on l'avoit exposé à un air froid & humide, pour le transporter à un village éloigné de cinq quarts de lieue de Nîmes, par un tems très-mauvais, *tandis que le pus renfermé dans les pustules, se faisoit encore appercevoir, & que les plaies étoient au plus fort de la suppuration.* Voilà, Monsieur, des circonstances sur lesquelles on ne sçauroit trop insister, & des détails qu'on ne doit jamais perdre de vue. Il est vrai que je parle, dans cet article, de boutons noirs & fort gros, & d'un furoncle charbonneux qui survint après cette imprudence. Mais ne devoit-on pas s'attendre à quelque chose de pis, par la *rétropulsion* du levain varioleux & de la matiere de l'insensible transpiration ? Qu'il me soit néanmoins permis de vous faire observer, Monsieur, que ce dépôt énorme & effrayant, réduit à sa juste valeur, étoit gros comme une olive. Que si j'ai dit qu'il rendit une prodigieuse quantité de pus sanguinolent, c'étoit eu égard à son volume, & que les boutons ou furoncles, qu'on peut bien se dispenser de décorer du nom de *pustules d'une seconde éruption*, furent bientôt guéris, & n'ont porté aucun préjudice à cet inoculé. . . . M. De l'Epine finit cette note, en disant « : Si tous les événemens pareils à celui-ci, nous étoient révélés par les inoculateurs, la ferveur des inocu-

listes ou amateurs pourroit persévérer ; mais ils feroient peu de prosélytes.

Je vous proteste, Monsieur, dans la plus grande sincérité, que j'ai révélé tous les accidens quelconques qui sont venus à ma connoissance au sujet de l'inoculation, & que si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir exagéré, pour ainsi dire, le mal, plutôt que de l'avoir diminué, pour engager les inoculateurs à une circonspection exacte, & pour leur faire éviter de fausses démarches que j'ai toujours plus redoutées que les dangers de la nouvelle méthode. Je vous conjure donc, Monsieur, permettez-moi de vous le répéter encore une fois, vous & tous ceux sur qui le Rapport de M. *De l'Epine* pourroit faire quelque sensation, de vouloir bien lire en entier les articles contentieux dans ma lettre à M. *Belletéte* ; & certainement je crois, sans trop me flater, que vous y reconnoîtrez, au premier coup d'œil, la vérité, & que vous ne serez effrayé ni du succès de cette inoculation, ni des prétendues disgraces de toutes les autres. M. *Barre*, le pere de l'inoculé dont je viens de parler, a été si peu rebuté par les événemens qui survinrent à la suite de l'inoculation de son fils-ainé ; il a sçu si bien rendre justice à la petite vérole artificielle, & ne pas lui imputer ces légers accidens dûs à toute autre cause, qu'il vient

de faire inoculer le troisieme de ses enfans ; à-peu-près au même âge , avec les précautions requises , & que l'inoculation a parfaitement bien réussi , & sans aucune es-
pece de suite.

Note (Lz) , art. vj , pag. 80.

» Madame la baronne de *Calviere* fut
» inoculée au printems de 1761. Cette
» dame eut deux éruptions , dont la pre-
» miere ne fut que très-peu considérable :
» les boutons s'éclipsèrent bientôt , pour
» faire place aux seconds qui parcoururent
» leurs différens périodes à l'ordinaire. Cette
» dame eut une espece de petit dépôt au
» pied , les incisions ayant été un peu trop
» tôt fermées.

J'appelle , avec M. *Deydier* , médecin de cette dame , *petit dépôt au pied* ce qu'on pourroit appeller *un clou* ou *un furoncle*. J'ai dit , après mon confrere , que ce dépôt étoit survenu , parce que les incisions avoient été un peu trop tôt fermées. M. *Deydier* ayant été obligé de perdre cette dame de vue pendant quelques jours , quoiqu'il eût expressément recommandé de panser les plaies avec le plus grand soin , on négligea son avis ; on discontinua les pansemens ; les plaies se cicatrisèrent , & le furoncle parut , le tout cependant sans aucun danger , & sans que la malade en ressentît d'autre incom-

modité que celle de ne pouvoir marcher pendant quelques jours. Doit-on, Monsieur, relever si pompeusement une aussi légère circonstance ? & devoit-on faire attention à un pareil accident ? Cette dame, en effet, & M. le baron *De Calviere* n'y ont pas eu égard. Loin de s'être assez mal trouvés de la nouvelle méthode, pour l'abandonner, ils l'ont employée de nouveau ce printemps dernier ; & ils se félicitent d'avoir mis les jours de leur fils unique à l'abri de la contagion de la petite vérole, par l'inoculation heureuse qu'il vient d'éprouver. Quelle différence dans la façon de penser ! On crie, on déclame, à *Paris*, contre nos inoculations, & sur-tout contre celle d'une dame qui se hâte, à *Nîmes*, de faire jouir son enfant du même bénéfice que cette opération lui a procuré à elle-même. Au reste, l'endroit où ce dépôt parut, est digne de remarque. On avoit saigné du pied cette dame, lors de la préparation ; & ce fut sur la cicatrice même de la saignée que s'établit ce furoncle.

M. *De l'Epine* ajoute, à la page 104, note (Qq), en parlant une seconde fois de cette inoculation, « Madame la baronne » *De Calviere*, âgée de trente ans, (inoculée en 1761,) a eu plusieurs éruptions ; » &, à la suite, un petit dépôt au pied ; » M. *Razoux* en donne peu de détail. . . .

Comme je ne veux rien laisser à désirer à M. *De l'Epine*, j'ai prié M. *Deydier* de me donner tous les détails qu'il pourroit recueillir sur cette maladie ; & quoique j'aie déjà rapporté tout ce qu'il m'a dit d'essentiel, j'ai voulu, pour plus grande exactitude, transcrire mot à mot ce que mon confrere a eu la bonté de me donner par écrit ; le voici. « Madame *De Calviere* fut » inoculée le 20^e Mai 1761 : la fièvre vario-
 » lique ne fut décidée que le 31^e. A cette
 » époque, la cicatrice de la saignée du
 » pied, qui avoit été pratiquée le 17^e ou
 » le 18^e Mai, s'enflamma, & suppura assez
 » notablement pendant le cours de la petite
 » vérole, & quelque tems après. La pre-
 » miere éruption parut au visage le 3^e Juin ;
 » (car je n'appelle point une *éruption* l'ap-
 » parition de quelques boutons avant-cou-
 » reurs qui se montrèrent deux ou trois jours
 » auparavant) elle fut complete le 4^e au
 » soir ; il y eut environ deux cens boutons
 » répandus par tout le corps, très-beaux,
 » pouvant chacun fournir du pus, pour
 » servir de levain : la suppuration de la cica-
 » trice de la saignée se guérit en quelques
 » jours. Cette inoculation, l'une des plus
 » heureuses, des plus completees & des plus
 » satisfaisantes, n'a eu aucune autre suite que
 » l'espece de petit dépôt ou furoncle sur la
 » cicatrice de la saignée du pied, & deux

» legers éréfipeles au bras , par la négligence
 » qu'on eut de panfer les plaies, après leur ci-
 » catrice apparente. J'y remédiai bientôt, en
 » les panfant de nouveau , de maniere à y
 » rappeler la suppuration : ces dépôts fu-
 » perficiels furent bientôt guéris.

Note (M m), art. iv , page 97.

» M. *Roncalli* fait une réflexion judi-
 » cieuse , & qui vient trop bien à ce sujet ,
 » pour ne la pas placer ici. Il faudroit , pour
 » pouvoir porter un jugement équitable &
 » assuré sur le mérite de l'inoculation , que
 » l'on instruisît le public des suites de la
 » convalescence ; & c'est , dit-il , ce qui se-
 » roit bien nécessaire , & que l'on ne fait
 » pas. *Nullum* , dit-il , *post arte productam*
 » *ludam* , *de ipsorum perseverante valetu-*
 » *dine* , *nuntium* ; p. 6 , col. 2 , lin. 9 ,
 » *Diff. Epist. ad Sylvestr. Ant. Ponticelli.*
 » *Brixia* , 1759.

Le vœu de M. le comte *Roncalli* & ce-
 lui de MM. les commissaires de la Faculté
 est en tout accompli pour les inoculés de
Nîmes. Que peuvent-ils desirer davan-
 tage ? Neuf ans se sont déjà écoulés , de-
 puis la première inoculation. Sur soixante-
 dix-huit inoculés , dont ma lettre à M. *Bel-
 letête* renferme la liste , je n'en connois que
 quatre qui soient morts , depuis neuf ans ;
 je ne dis pas de l'inoculation , mais de
 maladies

maladies ordinaires dont personne n'est exempt, & toujours, grâces au Ciel, assez long-tems après l'opération; de sorte que les mal-intentionnés ne sçauroient lui imputer leur mort. TOUS LES AUTRES JOUISSENT ET ONT CONSTAMMENT JOUI DE LA MEILLEURE SANTÉ. On ne peut donc pas dire à leur égard : *Nullum de ipsorum perseverante valetudine nuntium*, puisqu'en voilà des nouvelles certaines que toute une ville atteste, & que personne ne peut démentir.

Après tout ce que je viens de vous rapporter, vous croiriez bien, Monsieur, que M. *De l'Epine* n'a plus rien à dire sur nos inoculations : il a parlé de toutes celles qui pouvoient lui donner quelque prise; il a discuté, analysé tous les faits, épilogué sur toutes les circonstances : cependant il ne s'en tient pas là; & comme si ma lettre à M. *Belletête* étoit un ouvrage nouveau dont il n'eût fait aucune mention, & qui eût été entièrement inconnu à MM. les commissaires, il y revient encore, & reprend tous les articles dont il a déjà parlé. Il les présente tous ensemble sous un seul point de vue, afin que réunis, ils puissent faire, s'il est possible, plus d'impression que séparés. Lisez, je vous prie, Monsieur, à la page 101, *note* (Qq) : « Depuis que ce Rapport a été », lu à la Faculté, dit-il, & qu'elle en a or-

» donné l'impression, il nous est parvenu un
 » ouvrage imprimé, à Nîmes, sous le titre de
 » *Lettre à M. Belletête, par M. Razoux, &c.*

Après des éloges dont je remercie très-humblement cet illustre auteur, & que je ne mérite pas, il ajoûte : « A Nîmes, comme
 » à Paris, l'affaire de l'inoculation est un
 » mystère. Non-seulement on ne parle
 » qu'avec une réserve extrême à ceux qui
 » ne témoignent pas une entière confiance
 » dans cette nouveauté ; mais les inocula-
 » teurs, rivaux même entr'eux, nonobstant
 » l'uniformité de sentimens, évitent, avec
 » grand soin, de laisser transpirer leurs dis-
 » graces réciproques, tant celles qui peu-
 » vent être survenues dans le cours de la
 » maladie, que celles qui ont pu arriver à la
 » suite de cette opération.

Comment M. *De l'Epine* peut-il dire que l'affaire de l'inoculation est un mystère à Nîmes ? N'ai-je pas dit tout ce qui étoit parvenu à ma connoissance sur cette matière ? N'en ai-je pas même dit plus que les inoculateurs ne pouvoient le desirer, comme M. *De l'Epine* lui-même en convient (a) ? Ai-je omis quelque fait particulier, quelque circonstance aggravante ? Comment encore M. *De l'Epine* peut-il dire que les inoculateurs de Nîmes sont rivaux entr'eux ? Quelle marque en ont-ils donnée ? Quelle

(a) M. *Razoux* peut être trop véridique, au gré de quelques inoculateurs . . . pag. 75.

preuve en a-t-il ? Mais je veux, pour un moment, lui accorder ce fait ; & je dis que si les inoculateurs sont véritablement rivaux entr'eux, bien loin de déguiser, de pallier, de cacher leurs fautes respectives, leurs disgraces réciproques, leurs malheurs particuliers ne les dévoileroient-ils pas mutuellement ? ne les exposeroient-ils pas au grand jour ? Quel reproche ! Qu'il est mal fondé ! Pour suivons.

» Ce n'est donc qu'avec une peine infinie, que de soixante-dix-huit inoculés, dans Nîmes, pendant le cours de huit années, M. *Razoux* a pu recueillir les détails d'environ trente-cinq ou trente-six inoculations. Des quarante-deux ou quarante-trois autres, il n'en a pu obtenir que le nom des personnes, & les dates ; encore, dit-il, ce n'est qu'avec le plus grand soin qu'il a pu les découvrir, (pag. 102).

Que M. *De l'Epine* me permette de lui dire qu'il n'a pas bien lu ma lettre. Il est vrai que, de soixante-dix-huit inoculés, je n'ai donné le détail que de trente-cinq ou trente-six, parce qu'effectivement je n'ai rien eu à dire que de ces trente-cinq ou trente-six ; il me suffisoit de marquer le nom & la date des autres, m'arrêtant sur les seules inoculations qui avoient fourni quelque remarque, quelque observation particulière dont on pût faire mention. Ce n'est donc pas

parce que je n'ai pu recueillir des détails sur les quarante-trois restantes, que je n'en ai point parlé ; mais c'est qu'en effet, ces inoculations n'ayant rien de digne de remarque, je n'avois rien à dire que le nom & la date. Je vous avoue, Monsieur, que je suis tout étonné de voir que M. *De l'Epine* non seulement donne à mes paroles un sens différent de celui qu'elles présentent, mais qu'il en abuse jusqu'à me faire dire que ce n'est qu'avec le plus grand soin que j'ai pu découvrir l'histoire des inoculations que je rapporte, tandis que, peu de lignes après, il ajoute « que MM. *Baux, Deydier & Aubanel*, mes confreres, MM. *Pignol & Pradel*, chirurgiens, m'ont administré les mémoires dans lesquels j'ai puisé l'histoire des malades qu'ils ont traités. » M. *De l'Epine* feint donc d'ignorer une chose qu'il sçait très-bien d'après ma lettre, & cela, uniquement pour prouver le mystere qu'on fait, selon lui, à Nîmes, de l'inoculation. Il auroit dû citer, avec un peu plus d'exactitude, & se contenter de dire, avec moi, que le seul M. *Nicolas*, chirurgien, m'avoit refusé la liste de ses inoculations. Je ne me suis plaint que de lui, en me louant de tous les autres. Voilà la vérité. Vient ensuite l'histoire en grand de l'inoculation de M^{lle} *Senilhac*, de M^{lle} *Baux*, de M^{lle} *Boyer*, de M. *Colomb*, de

Mlle *De Monval*, de Mlle *Meynier*, de M. *Mathieu*, de M. *Barre*, & de madame la baronne de *Calviere*. . . . Toutes ces inoculations ont été rapportées en détail par M. *De l'Epine*, & même plus d'une fois. Agréez, Monsieur, que je vous renvoye à ce que je viens de dire de chacune en particulier, & sur-tout aux détails que j'ai donnés dans ma lettre à M. *Belletête*. La seule attention que l'auteur du Rapport a eu, en transcrivant le journal de ces maladies, a été de s'arrêter au jour critique où le malade paroïssoit être dans le plus mauvais état, laissant ainsi ses lecteurs en suspens sur la réussite de l'inoculation ; & abandonnant le sort de nos inoculés à des conjectures, il s'est contenté seulement d'avertir, en commençant, qu'aucun de nos inoculés n'est mort ; « mais, ajoûte-t-il, » s'il faut juger du sort de quarante-deux ou » quarante-trois, par les événemens rapportés des trente-cinq ou trente-six autres, il » paroît que s'il n'y en a aucun à qui il en » ait coûté la vie, plusieurs ont couru le » plus grand risque de la perdre ; ils ont eu » la plupart des accidens très-graves, &c.

Il est bien dur pour moi, Monsieur, d'être obligé de donner à M. *De l'Epine* un désaveu formel. Non, Monsieur, aucun de nos inoculés n'a couru risque de la vie ; aucun n'a eu des accidens très-graves ;

aucun n'a reproché à l'inoculation les suites fâcheuses qu'on lui impute ; aucun n'a eu la petite vérole naturelle une seconde fois ; en un mot , aucun n'a jamais pu que se louer de cette méthode.

On a beau dire , Monsieur , que la petite vérole naturelle n'est pas une maladie aussi meurtrière que le publient nos inoculateurs : l'expérience journalière ne nous convainc que trop du contraire ; & la mort des Souverains même les plus chéris devroit bien désabuser ceux qui soutiennent cette assertion. Je ne sçais jusqu'à quel degré peuvent s'étendre les ravages de la petite vérole dans les autres pays : tout ce que je sçais affirmativement , c'est que dans le nôtre , elle est très-souvent mortelle , quelque méthode qu'on emploie pour la traiter. Je me suis confirmé dans cette idée , depuis que j'ai eu soin de tenir , avec quatre de mes confrères les plus occupés à la pratique , un état de tous les malades atteints de la petite vérole , dans l'avant-dernière épidémie que nous eûmes ici. Il résulta de la combinaison de nos listes que , sur quatre cens quatre-vingt-seize malades , il en mourut soixante seize , & que plus de cent furent si maltraités , qu'ils porteront , toute leur vie , les marques de cette maladie. M. *De Sauvages* , illustre professeur en médecine à Montpellier , me fournit encore une preuve des ravages de la

petite vérole dans cette ville, en rapportant que la dernière épidémie, qu'il y eût, fut si meurtrière, qu'elle enleva presque la moitié de ceux qui en furent attaqués, suivant le calcul qui fut fait par M. Coulas, D. M. de la société royale des sciences. *In ultimâ quippe, dit-il, hujus morbi (variolarum) epidemiâ, juxta calculum ab egregio doctore D. COULAS institutum, dimidia fere pars variolosorum huic morbo succubuit Monspeli.* (*Diff. de Prognosi medicâ ex Necrologiis eruenda*, 1762 M. Maii, pag. 11.) J'avance, par conséquent, que la meilleure raison en faveur de l'inoculation est une épidémie pareille de petite vérole.

Revenons à notre Rapport dont nous nous sommes un peu écartés, & terminons enfin nos réflexions.

M. De l'Epine finit cet article par ces mots : « Voilà, sur soixante-dix-huit inoculations pratiquées à Nîmes, l'histoire bien » circonscrite de trente-cinq ou trente six » petites véroles inoculées, dont un observateur irréprochable nous donne la relation. Nous ignorons donc bien plus de la » moitié des malheurs que l'inoculation a » causés dans cette ville ? » Quelle conclusion ! Est-il possible qu'on puisse en tirer de pareille ? Non, Monsieur, dois-je répondre à M. De l'Epine, vous n'ignorez pas

la motié des malheurs causés par l'inoculation ; vous en êtes entièrement instruit par un témoin irréprochable ; vous les avez discutés , examinés , appréciés , & , ne craignons pas de le dire , exagérés ; vous les sçavez tous , dis-je , ces prétendus malheurs qui ne nous effraient ni ne nous intimident point , & qui n'ont pas empêché , depuis la publication de ma lettre , & depuis un an , de faire trente-cinq nouvelles inoculations avec les plus heureux succès.

Ne vous arrêtez donc point , je vous en conjure , Monsieur , dans votre Mémoire en faveur de l'inoculation , que toute l'Europe attend avec impatience , à l'extrait tronqué de ma lettre à M. *Belletête* ? Rapportez-vous en à l'original que j'ai eu l'honneur de vous envoyer , & à cette espece de commentaire que j'y joins ? Ne croyez point , quoi qu'on en dise , que nous ayons eu des récidives de petite vérole après l'inoculation bien & dûement faite ; que nos inoculés ayent eu de doubles éruptions , dans le sens de M. *De l'Epine* (a) ; que nos pe-

(a) Je m'explique , & j'entends ce mot dans un tout autre sens que M. *De l'Epine*. Lorsque je parle de *premiere éruption* , il faut entendre des boutons avant-coureurs qui précèdent toujours ou presque toujours l'apparition des véritables

tites véroles ayent été confluentes, en prenant ce terme dans sa juste valeur; que les accidens, qui ont précédé l'éruption, nous ayent jamais fait craindre pour la vie de nos malades; que les suites enfin de nos inoculations ayent été, en aucune façon, fâcheuses (a).

Nos concitoyens, témoins des succès & des avantages de cette méthode, en deviennent de plus en plus les partisans. Le nombre des inoculés, qui augmente d'une saison à l'autre, en est la plus solide preuve: les villes voisines même suivent notre exem-

pustules varioliques qui quelquefois paroissent seules, & doivent être regardées pour lors comme une éruption incomplète. Ce symptôme n'est pas si extraordinaire que M. *De l'Épine* voudroit le faire penser; il n'est pas même particulier à la petite vérole inoculée: on le voit quelquefois dans la petite vérole naturelle; & lorsque j'ai invité les inoculateurs à communiquer au public leurs recherches sur cet accident, ce n'a été que pour qu'on pût parvenir par-là, s'il étoit possible, à distinguer essentiellement l'éruption parfaite qui délivre l'inoculé d'une récidence de petite vérole, d'avec l'éruption imparfaite qui ne le met, en aucune façon, à l'abri de cette maladie.

(a) Les furoncles, les ophthalmies, les scarlatines, les érysipeles, les dépôts qu'on nous reproche, ont été tous d'une nature si bénigne, qu'ils ne nous ont pas mis en état de nous repentir un seul instant d'avoir donné à quelqu'un la petite vérole artificielle.

ple. Alais, où l'on n'avoit point encore pratiqué l'inoculation, compte douze inoculés dans ses murs; & Montpellier en a déjà trois, dont deux sont les enfans d'un docteur de la Faculté, qui y pratique la médecine avec distinction.

S'il faut encore, Monsieur, une dernière preuve en faveur de cette opération, je me prépare à vous la fournir par la publication d'une seconde édition de ma lettre à M. *Belletête*, dans laquelle seront insérées les trente-cinq nouvelles inoculations qui ont été faites depuis la première édition. J'y joindrai, en suivant toujours mon premier plan, l'histoire particulière de toutes celles qui mériteront quelque attention; & je ne négligerai pas les observations qui pourront contribuer à établir des règles justes & certaines sur le diagnostic, le pronostic, & sur-tout la pratique de cette nouvelle méthode, mon unique but étant l'utilité publique que je ne perdrai jamais de vue.

J'ai l'honneur d'être, &c.



R É P O N S E

Aux Réflexions de M. PARIS, docteur en médecine, sur l'Emploi des Humectans dans les maladies spasmodiques ; par M. PAMARD fils, chirurgien à Avignon, &c.

MONSIEUR,

Si vous voulez que je réponde aux réflexions critiques que vous venez de publier dans le Journal de Méd. du mois de Sepr. pag. 258, au sujet de mon observation sur le strabisme, insérée dans celui de Juillet passé, pag. 63, qui constate l'efficacité des humectans dans les maladies spasmodiques, je prendrai la liberté de vous représenter que toutes ces discussions théoriques ne sont guères du goût des médecins-praticiens, & qu'elles leur ont déjà paru très-insipides. *Tous ces raisonnemens contradictoires de tension des solides & de relâchement, que vous voulez également admettre pour cause immédiate des affections vaporeuses*, d'après le nombre des auteurs que M. Pomme combat, sont amplement discutés dans la seconde édition du *Traité des Vapeurs*, à laquelle je vous renvoie. Lisez-la; & vous y trouverez des argumens

& des réponses aussi solides qu'ingénieuses à des médecins de grande réputation (a), qui ont vieilli dans la pratique, & qui, par conséquent, datent de plus loin que vous & moi.

Je crois donc ; Monsieur, que nous ferons beaucoup mieux de laisser à ces auteurs célèbres le soin de défendre leur cause ; nous travaillerons, en attendant, à nous éclaircir sur ce point, par notre propre expérience. La mienne m'a appris jusqu'ici, que *M. Pomme* étoit fondé dans son système, puisque le malade, qui a fait le sujet de l'observation dont il s'agit, déjà victime des remèdes que notre auteur proscriit, a été enfin radicalement guéri par ceux qu'il préconise. Je communiquerai successivement plusieurs observations du même genre : il en paroîtra une des plus intéressantes même avant que ma réponse paroisse. Opposerez-vous aux faits les plus authentiques une théorie vétilleuse ? Je crois aujourd'hui, par le peu que j'ai vu, qu'il n'est aucun médecin & chirurgien qui de bonne foi ne fussent à même de fournir nombre d'exemples de la même espèce : quelques-uns sont assez généreux pour avouer la méprise ; & les autres corrigent tacitement leur pratique.

Si vous avez des observations contraires

(a) MM. *Astruc*, *Raulin*, *Fixes* & *Macquart*, auteurs du *Journal des Sçavans*.

qui vous soient propres , vous êtes obligé de les publier promptement : je vous en prie, au nom de M. *Pomme* ; il vous le demande avec instance , à vous premièrement comme citoyen d'Arles , & par-là son collègue , & ensuite à tous les médecins , les confreres ; je lui ai entendu plusieurs fois tenir ce langage , & je suis persuadé qu'il ne me dédira pas. Il s'explique assez clairement , ce me semble : ne l'auriez-vous pas bien compris ? ou bien auriez-vous interprété fausement sa demande ? Relisez son ouvrage ; vous trouverez par-tout la science & la prudence d'un praticien éclairé , vraiment digne du rang qu'il occupe aujourd'hui dans le royaume ; & en le méditant sans prévention , vous y trouverez encore les sages précautions qu'il nous indique , pour fixer de justes bornes à l'emploi des humectans ; alors vous vous reprocherez d'avoir voulu redresser votre maître , en exposant , avec emphase , le danger évident que procureroit l'abus de ses remèdes ; & si on s'avisait de les employer sans connoissance & sans choix , n'auriez-vous cité l'ingénieux *Téliamed* , que pour vous écarter des éloges qu'il donne à l'eau ? A Dieu ne plaise , Monsieur , que je voulusse accuser votre démarche d'être déplacée ! Je suis fermement persuadé que votre zèle pour le bien de l'humanité vous a séduit : seriez-

vous fâché qu'un chirurgien se fût avisé de traiter une maladie spasmodique, & de la guérir ? Vous voyez que je ne sors pas de ma sphere. Attaché, par goût, aux maladies des yeux, voudriez-vous que je méconnûsse celles qui dépendent de cause interne, & que, comme le chevalier de *Taylor* (a), j'eûs tout de suite recours aux opérations les plus bizarres ? Je vous rends plus de justice ; & en ce cas, la méprise est pardonnable, & très-aisée à réparer. Une observation bien constatée, qui autorise votre façon de penser, raccommode tout ; elle justifiera votre démarche, décidera la question, & terminera la dispute. M. *Pomme*, je le répète, la demande depuis long-tems cette expérience contraire ; (je veux dire une cure de cette espece opérée par les stimulans ; ce qui sera favorable au relâchement des solides que l'on veut admettre pour cause des vapeurs) & ses profélytes consentent bien volontiers que vous vous chargiez du soin de la faire vous-même. Je tiens à honneur d'être du nom-

(a) Nous l'avons vu, depuis peu en province, le fer à la main, opérer les cataractes de bonnes ou de mauvaises especes, sans la moindre préparation, & sans succès ; proposer des incisions aux yeux, pour guérir du strabisme ; pratiquer l'artériotomie, pour guérir la goutte-sereine la plus parfaite ; & enfin ouvrir la cornée, pour des ophthalmies opiniâtres.

SUR L'EMPLOI DES HUMECTANS. 543
bre : vous le sçavez ; & en cette qualité ,
je vous prie de croire que rien n'égale l'im-
patience que j'ai de vous voir prononcer
définitivement sur ce système.

J'ai l'honneur d'être , &c.

OBSERVATION

*Sur une Attaque d'Affection hystérique avec
suppression des lochies ; par M. BRUN ,
docteur en médecine , résident à Pignans
en Provence.*

Le traitement de l'affection hystérique
fait aujourd'hui l'occupation des plus grands
médecins. Les différentes productions, qu'il
fait naître journellement , en sont une preuve
bien convaincante. Quelles que soient les
contestations des médecins sur la partie théo-
rique de ces sortes de maladies , l'observa-
tion-pratique a seule le droit de terminer le
différend. Celle que je vais publier au-
jourd'hui , autorise la façon de penser de
M. Pomme ; & quoique je me sois déjà pré-
senté une fois pour le défenseur de son sys-
tème , je déclare , avec lui , que je ne rejet-
terai pas les expériences contraires qu'on
pourroit faire à l'avenir ; mais qu'il me soit
permis , en attendant , de publier les suc-
cès d'une doctrine si lumineuse : l'observa-
tion suivante en est le fruit.

M^{lle} *Ginovès*, femme d'un ménager de cette ville, âgée de vingt-sept ans, accoucha heureusement d'un enfant mâle, le 15 Juillet, à trois heures du matin. Vers le midi du même jour, il survint chez cette accouchée des mouvemens vaporeux qui augmentèrent par degrés; &, à deux heures après-midi, ils devinrent si forts, qu'on employa l'eau des Carmes; ce qui attira les convulsions, & porta bientôt le paroxysme à son dernier période. Un assoupissement léthargique, qui parut pour lors, alarma la famille: on courut chez M. *Brun*, chirurgien, qui, tout aussi effrayé, vint m'appeler lui-même. A mon arrivée, je trouvai la malade roide comme une barre de fer: les vuidanges étoient totalement supprimées, & le pouls presque éclipié; mais cet état ne fut pas de longue durée. La malade rentra bientôt en convulsion, & donna des symptomes réels d'épilepsie: l'écume à la bouche la caractérisa. Dans cette conjoncture, je ne connus d'autre remède que les lavemens d'eau froide, l'état convulsif de la mâchoire ne me permettant pas d'employer d'autres secours; mais ceux-ci eurent peine à pénétrer; & les mouvemens convulsifs redoublèrent jusqu'au point que la malade devint inaccessible; ce qui me détermina à recourir aux spécifiques vantés par M. *Pomme*. Ce fut l'eau froide, dont
je

je fis arroser le corps de l'accouchée, après l'avoir dépouillée de ses linges, & mise tout à nud; ce qui suppléa au bain froid. Ce remède eut son effet, puisque, dans un court intervalle, on vit cesser les convulsions. La malade ouvrit les yeux & la mâchoire, & reprit ses sens peu à-peu. Une toux convulsive survint alors; je la combattis avec une abondante boisson d'eau de poulet, que j'avois déjà prescrite, au commencement de l'attaque. Ce symptôme disparut à son tour; & alors les vuidanges se rétablirent : la convalescence fut enfin très-heureuse par ce traitement.

Les réflexions, que je pourrois ajouter ici, seroient tout-à-fait superflues; je renvoie le lecteur à celles que l'on trouve dans l'ouvrage de l'auteur cité.

OBSERVATION N^o 101

Sur les Effets pernicieux du Persil commun; par M. Th. D. MARIOTTE, docteur-médecin à Liège.

M. le conseiller *Bourguignon* me fit appeler, le 25 de Juillet dernier, pour voir *Helene Jourdan*, sa lingère, âgée de vingt-six ans, qu'il avoit fait transporter de la campagne au fauxbourg de Liège, pour

qu'elle fût plus à portée des secours de la médecine : j'y arrivai vers les trois heures de l'après-midi. La malade m'apprit que, la nuit du 23 au 24, étant au lit, elle fut saisie d'une espèce de convulsion si forte, que toutes les personnes de la maison en furent épouvantées ; elle ajouta qu'étant sortie de ce premier accès, elle fut surprise de voir tant de monde autour de son lit, & qu'une heure & demie après, un second accès l'avoit reprise avec plus de violence ; que, dans ce moment, on appella le chirurgien le plus à portée, qui, lui ayant tiré du sang, lui fit prendre un vomitif ; que, malgré ces secours, elle avoit encore éprouvé deux accès, dans la matinée du 24, qui lui commençoient par le bras droit. Après lui avoir fait toutes les questions que je crus convenables, pour découvrir la cause du mal que je soupçonnai, du premier abord, hystérique, elle me dit qu'elle n'avoit aucun souvenir d'avoir donné occasion à une telle maladie ; qu'elle s'étoit cependant émuë, le jour avant l'invasion de ces convulsions, au récit qu'on lui fit de la chute d'un ouvrier du haut d'une maison, dans une rue par laquelle elle avoit passé, quelque tems après. Je lui demandai si elle n'avoit jamais eu de convulsions pendant sa vie. Elle m'assura que c'étoit les premières qu'elle eût jamais souffert ; ce que me con-

firma sa sœur aînée qui étoit présente. Je lui prescrivis les anti-spasmodiques, & la mis au régime.

A ma visite du lendemain 26, je la trouvai dans la première place, s'amusant avec les gens qui étoient au logis. M'ayant introduit dans sa chambre, elle me dit qu'elle n'avoit plus eu d'accès, & qu'à l'exception de la foiblesse, elle se trouvoit assez bien. Un moment après, elle saisit son bras droit avec la main gauche, en me disant : *Voici encore un accès qui me prend.* J'entendois à peine ce qu'elle me disoit, lorsque, dans le même moment, je la vis dans un accès d'épilepsie bien caractérisée. Après lui avoir fait donner du secours, je vins chez M. le conseiller *Bourguignon*, pour l'informer du genre de maladie dont étoit atteinte sa lingere, & en même tems, pour tâcher de découvrir la cause de cette maladie que je ne pouvois attribuer au récit qu'on lui avoit fait d'un malheur auquel elle n'avoit aucun intérêt, & duquel elle n'avoit pas été témoin. Après avoir raisonné pendant quelque tems, il eut la bonté de me dire qu'il ne sçavoit pas qu'elle eût rien pris de malsain, sinon que, le 23, à huit heures & demie du soir, deux heures & demie avant son premier accès, elle avoit bu au moins deux chopines d'eau, dans laquelle on avoit fait cuire des poissons avec une poignée de

perfil & ses racines. Cette façon d'apprêter le poisson est très-commune en Hollande ; c'est ce qu'ils appellent *water-soute*. La malade m'a ajoûté qu'après avoir bu cette eau, elle avoit aussi mangé tout le perfil avec ses racines. Ne me rappelant que confusément ce que j'avois lu autrefois, dans les auteurs, sur la propriété de cette plante, le premier, qui me tomba sous la main, fut SIMON PAULI, *Quadripart. Botanic.* où il est dit, pag. 429 : « *Notum pisces &*
» carnes tam herbâ quàm radicibus petroseli-
» lini condiri ; sed qui epilepsiâ faciliè cor-
» ripiuntur, hos temperare sibi volunt, ne
» faciliè petroselini radicibus vescantur.

Je ne poursuivis pas mes recherches plus loin dans ce premier moment, bien persuadé que l'épilepsie, dont il est question, étoit occasionnée par le perfil. J'appris, à ma visite du 27, qu'elle n'avoit plus eu d'accès, depuis celui que j'avois vu ; mais elle étoit dans une sombre mélancolie & un accablement général, accompagné de foubrefaults continuels dans les tendons ; je lui prescrivis un lavement qui fut réitéré les jours suivans ; j'ajoûtai l'extrait de quinquina aux potions anti-spasmodiques.

Je fus appelé, le jour suivant, de bon matin : on me dit que, vers minuit, la malade avoit demandé les derniers sacremens qui lui furent administrés, & que depuis

elle n'avoit presque plus parlé. Je la trouvai, en effet, dans un coma-vigil, dont elle sortit, le soir du même jour, pour entrer dans une fatuité moins désagréable que les symptômes précédens, ne faisant que rire aux différentes questions qu'on lui faisoit. Elle étoit encore dans cet état, à ma visite du 29, à laquelle j'appris que l'insomnie avoit été constante. Depuis ce dernier période de la maladie, je lui fis prendre des pilules narcotiques. Les deux premières, qui furent placées aux intervalles convenables, ne produisirent aucun effet; mais, après la troisième, elle dormit pendant près de douze heures.

A son réveil, il ne lui restoit aucun des symptômes ci-devant exposés, excepté la foiblesse & les soubresauts dans les tendons; ils ont cédé aux feuilles d'orangers, qui, jointes à une bonne nourriture, lui ont rendu, en peu de jours, sa première vigueur: elle fut en état d'aller à la paroisse, le dimanche 4 Août, & de retourner, le 6 du même mois, à la campagne de son maître, en parfaite santé, telle qu'elle est encore aujourd'hui 10 Septembre 1765.

On observe tant de variété & de contradictions dans les auteurs, sur cette propriété du persil, que l'expérience seule pouvoit éclaircir ce doute: c'est ce qu'a reconnu *Jean Langius* qui, ne pouvant adopter au-

cun sentiment, en appelle à l'observation :
De Apio veritatem casus fortuiti experientia indicabit, Epistol. med. pag. 369.

D'autres auteurs croient que l'*apium sativum* dont parlent les anciens, n'étant pas notre persil commun, nous ne devons pas lui attribuer la vertu de causer l'épilepsie. « *Cum petroselinum nostrum non sit » sativum apium antiquorum, minime » propter ea movere epilepsiam quam movere » dicunt apium hujus modi*; Joan. Baptist. » SILVATICUS; *Controv. Med.* p. 328.

Plusieurs, loin de lui soupçonner cette propriété, le regardent, au contraire, comme un remède convenable dans la même maladie. *Ex herbis solum iis utatur quæ alvum ducere possunt vel urinam ut blitum & apium*; Leonard. Jacchinus, *Comment. in nonum lib. Rhaf.* Barthol. MONTAGNANÆ, *select. oper.* p. 253.

Mesué rapporte, d'après Dioscoride, que la rhue convient aux épileptiques, & que le persil en renouvelle les accès dans le tems qu'il ne paroît pas que Dioscoride en ait jamais parlé. C'est à ce sujet que Jean Langius traite Mesué d'audacieux. *Unde Mesue eo audacius scribere audeo Dioscoridem tradidisse rûtam prodesse epilepticis, apium verò epilepsiam excitare cum Dioscorides nusquam hoc nos admonuerit.* Epistol. Med. p. 369.

Rondelet en défend l'usage dans la douleur de tête, compliquée avec l'épilepsie, parce que, dit-il, suivant le sentiment des modernes, il excite l'épilepsie ; cependant Galien a fait usage du persil dans cette maladie, à qui, dit Hautin, nous devons plutôt ajouter foi qu'aux modernes. Jac. HOLLERI *Opera pract.*, lib. primo, cap. 15 :

Nicolas Pison dit que ceux qui sont sujets à l'épilepsie, doivent principalement s'abstenir du persil. Melchior Sebizius, *de Alimentor. facult.* dit que l'expérience paroît prouver le contraire.

Jean-Baptiste Montanus, pour concilier le sentiment de Galien avec celui d'Avicenne, dit que Galien prescrivoit le persil comme étant convenable dans cette maladie ; au lieu qu'Avicenne défendoit l'ache, comme n'y ayant rien de plus pernicieux. » *Credo ego quoddam apium apud antiquos fuisse*
 » *quod nos petroselinum vocamus, non esse*
 » *ita vaporosum sicuti apium de quo intelligit*
 » *Avicenna : à quo summopere abstinendum,*
 » *sed Galenus intelligit de petroselino*
 » *quod convenit in ipsâ epilepsiâ, & hoc*
 » *modo isti duo magni viri poterunt conciliari*, pag. 42.

Joan. Manardus paroît avoir pensé plus juste que les autres, lorsqu'il condamne toutes les espèces de cette plante dans cette

maladie. *Quodnam verò genus sit quod in comitiali morbo damnatur, ego indifcriminatim putaverim omne apium alimenti ratione damnari.* Epistol. Med. p. 329.

Daniel Sennert, après avoir cité pour autorité Avicenne, Arnaud de Villeneuve, Tabernamontanus, Alexander Trallianus, qui l'affirment, ne pense pas que l'on puisse rejeter le sentiment de tant d'hommes sçavans, mais que l'on devoit là-dessus consulter l'expérience. *Cùm ergo tot docti viri id affirmant non puto planè istam sententiam esse rejiciendam, sed potius experientiam quæ non planè refragabitur consulendam.* Tract. de Epilep.

Je passe sous silence quantité de contradictions qui se trouvent dans les auteurs, à ce sujet, croyant suffisantes celles que je viens de rapporter, n'ayant eu en vue que d'exposer un fait qui paroît décider une question agitée depuis tant de siècles, qui doit être de quelque considération dans la pratique, & qui paroît prouver en outre, que notre persil commun n'a pas seulement la propriété de réveiller l'épilepsie, mais aussi celle de la faire naître, étant pris immodérément.



O B S E R V A T I O N

*Sur les Plaies en travers des Extrémités ;
par M. MARTIN , principal chi-
rurgien de l'hôpital S. André de Bor-
deaux.*

On ne sçauroit trop prendre de soins pour recueillir & publier les faits qui peuvent appuyer la doctrine établie dans le sçavant mémoire de M. Pibrac , sur l'abus des sutures. C'est dans ces vues que je publie aujourd'hui les observations qui suivent , pour démontrer les avantages de la situation , & d'un bandage méthodique , sur la future entre-coupée , recommandée ordinairement dans les plaies en travers des extrémités.

I. OBSERVAT. Jacques Robietron , âgé de 37 ans, de la Bretagne , entra dans l'hôpital le 22 Août 1764 , avec une plaie en travers , éloignée d'environ quatre pouces de l'articulation du tibia avec le fémur , ayant divisé les tendons des muscles extérieurs de la jambe , & l'attache du *fascia-lata* à la tête du *péroné* ; de façon que le tissu graisseux , & les membranes cellulaires qui se trouvent entre la face interne de ce tendon commun , & la convexité

de l'os, étoient sensiblement à découvert. En introduisant le doigt dans la plaie, on pouvoit, en le recourbant un peu, toucher la face plate du fémur qui se trouve au dernier quart inférieur & postérieur de cet os. Je lavai d'abord cette considérable plaie avec du vin chaud; & quand elle fut suffisamment nettoyée des grumeaux de sang, je mis sur chaque bord des petites compresses étroites, à la distance de quatre lignes des lèvres de la plaie, & sur la longueur de celle-ci un plumaceau seulement doré du baume d'*Arcaeus*, trempé dans l'eau-de-vie camphrée, tiercée avec l'eau commune: ensuite je pris une bande roulée à deux chefs, dont je portai le milieu sur la partie supérieure, en anticipant sur la première compresse unissante; & à mesure que j'avançois vers la partie postérieure du membre, pour y former un croisé, je rapprochois, autant qu'il m'étoit possible, les tégumens & les chairs, en gênant l'action des dernières. Quand ce croisé fut fait, je revins à la partie inférieure de la plaie, en faisant passer un jet de bande par-dessus la seconde compresse unissante; & avec le jet supérieur, je formai un renversé qui couvroit, en partie, le premier jet, & favorisoit la réunion. J'en fis autant à la partie supérieure: après avoir formé un second croisé, on peut répéter l'un & l'autre autant de fois

qu'on le juge à propos. Ce premier appareil fut levé le cinquième jour : j'avois soin de le faire humecter avec la même liqueur que j'ai citée plus haut, le matin & le soir ; car, sans cette précaution, j'ai observé qu'il se forme sur la plaie une croûte qui est très-long-tems à tomber, qui retarde la guérison, & peut causer des accidens. Je fis saigner le malade quatre fois du bras, les deux premiers jours, parce qu'il étoit d'un tempérament sanguin : il fut mis à la diète ; & pour l'empêcher de faire aucuns mouvemens, je le mis dedans des fanons qui lui tenoient la jambe en extension, & la cuisse un peu élevée. Quand ce premier appareil fut levé, la plaie me parut bornée aux tégumens : sa surface étoit mouillée d'une liqueur roussâtre, sans doute, par la sérosité qui avoit encore la liberté de passer par les vaisseaux ouverts. L'appareil, que je remis, fut semblable au premier, mais un peu moins ferré ; je ne le fis arroser qu'une fois par jour, & le cinquième, que je le levai, la plaie étoit dans un si bon état, que je ne mis dessus que quelques brins de charpie sèche, contenue avec l'emplâtre de diapalme. Mon malade est sorti parfaitement guéri, le 4 Septembre.

II. OBSERVAT. Jeanne Courche, de cette ville, entra à l'hôpital le 25 Janvier de la même année, pour un coup de sabre

qui lui coupa, en travers, les tendons fléchisseurs du poignet & des doigts ; je réunis cette plaie de la même manière que je viens de décrire ; la réunion en a été si parfaite, que le mouvement du poignet & des doigts est aussi libre qu'auparavant ; je ne lui ai fait que cinq pansemens : cependant le vingtième jour de sa blessure, elle fut parfaitement guérie, quoiqu'elle ne soit sortie de l'hôpital que le 28 Février suivant.

Je pourrois donner beaucoup d'autres exemples de plaies aux extrémités, de cette nature, guéries aussi heureusement, qui prouveroient l'avantage de ce bandage unissant, & le danger des futures dans ce cas ; mais je me contente de ces deux observations, les croyant suffisantes pour démontrer que la contraction des muscles n'est point une raison pour coudre des chairs d'un sentiment exquis. Les plaies de cette espèce doivent être pansées très-rarement ; le poids d'un gros de baume d'Arcæus est suffisant pour guérir celles qui sont les plus considérables, lorsque notre bandage a été employé. Ce baume si commun doit être préféré à tous les autres, comme le plus propre à empêcher la forte crispation des vaisseaux ouverts, & leur trop grand prolongement.

O B S E R V A T I O N

Sur la Rupture d'un Sac herniaire, & la Chute des parties y contenues ; par M. MERSENNE, maître chirurgien à Mansigné dans le Maine.

Une femme, de la paroisse de Mansigné dans le Maine, née d'une constitution robuste, avoit abusé de ses forces dans les pénibles travaux de la campagne : dix grossesses & une toux mal ménagée acheverent de l'épuiser. Dans une de ses dernières grossesses, cette femme se trouva incommodée d'une hernie ventrale qui occupoit la ligne blanche proche l'insertion des muscles pyramidaux. Elle étoit dans l'habitude de porter un corps de baleine, dont le devant étoit fortifié d'un busque. Le bout inférieur de cet instrument excoria la tumeur herniaire. Cette excoriation, d'abord légère, continuant d'être irritée par la même cause, devint, en peu, un ulcere assez considérable. Appelé pour secourir la malade, je pansai la plaie ; je la cicatrifiai par les moyens ordinaires. Je prescrivis à cette femme un bandage de corps contentif, & je lui défendis absolument l'usage des corps baleinés, & de tous vêtemens capables d'irriter la tumeur. Ces sages précautions

lui servirent pendant quelques années ; mais un rhume négligé, irrité même par le travail, dégénéra en phthisie pulmonaire. Dans cet état, les efforts de la toux furent un jour si violens, que le sac herniaire se rompit, & que la partie inférieure de l'épiploon sortit au dehors, avec une très-grande partie des intestins.

Malgré l'effroi & la douleur que lui causa cet accident, éloignée de secours, elle releva elle-même ses intestins, les enveloppa dans son tablier, gagna sa maison, & m'en vint querir en diligence. Si-tôt que je fus arrivé, je biffai les intestins ; je tentai de faire rentrer ces parties ; ce qui me fut impossible, étant toutes tuméfiées & boursoufflées. J'appellai à mon secours M. Goumenaux, chirurgien au Lude ; je dilatai la plaie ; je fis la réduction en sa présence ; je pansai méthodiquement ; j'appliquai sur l'ouverture de la plaie une pelotte garnie de remèdes convenables ; ce qui, joint aux saignées du bras, aux embrocations, aux lavemens, &c. rendit bientôt le calme à notre malade. Dès le jour suivant, je lui fis prendre un minoratif qui eut tout le succès désiré.

Cependant, malgré ce succès, j'ai eu la douleur de la voir mourir, six semaines après la cure, d'une maladie que je puis regarder comme étrangère à celle qui je décrie,

c'est-à-dire, d'une fièvre éthique-pulmonaire qui la consommoit depuis six mois.

Cette observation doit servir d'exemple à ceux qui sont attaqués de hernies quelconques. Les moindres rhumes peuvent devenir pour eux de la plus grande conséquence ; & les travaux durs & pénibles , tôt ou tard , mettent leurs jours en danger : ils ne peuvent donc se tenir trop sur leurs gardes , dès les moindres apparences de toux , & ne doivent jamais quitter les bandages appropriés.

OBSERVATION

Sur la Bronchotomie ; par le même.

Une femme , âgée d'environ trente-cinq ans , fut attaquée d'un violent mal de gorge , sur le septieme mois de sa grossesse. Ayant été mandé pour la secourir ; je mis en usage les saignées , les cataplasmes émolliens & anodins , les gargarismes , &c. Tous les remèdes usités en pareil cas furent sans effet ; le mal fit des progrès considérables en six jours , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; les glandes amygdales , jugulaires , maxillaires & thyroïdiennes étoient extrêmement gonflées : je remarquai même un peu de fluctuation vers ces dernières ; j'en fis l'ouverture ; ce qui donna à la malade un peu de soula-

gement. J'allai le lendemain pour la visiter ; je me flattois que le mieux auroit continué. Quelle fut ma surprise ! Tout alloit de mal en pis. Le visage étoit d'un rouge noir ; les yeux enflammés sortoient de leur orbite ; un râlement dans la trachée - artère se faisoit entendre au loin ; enfin la malade étoit sur le point de suffoquer : je me hâtai de lever l'appareil ; & faute d'instrument plus convenable , une lancette me servit à faire la bronchotomie ; & un tuyau de plume d'oie , que j'assujettis par le moyen d'une bandelette , me tint lieu de cannule : il sortit par cette opération un verre de matieres glaireuses & purulentes ; & la malade ressentit un prompt soulagement : j'ôtai la cannule le quatrieme jour de l'opération ; & le dixieme , la plaie étoit totalement cicatrisée & la malade guérie. Si cette opération étoit moins appréhendée & qu'on la pratiquât plus souvent , on auroit la satisfaction de sauver bien des gens qui périssent de l'esquinancie.

Enfin j'ai tout lieu de croire que la suffocation étoit autant procurée par l'humeur glaireuse & purulente qui occupoit toute la trachée - artère , que par l'inflammation qui bouchoit la glotte , interceptoit l'air & empêchoit une fonction essentielle à la vie.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: OCTOBRE 1765.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	11	15 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
2	11	16 $\frac{1}{2}$	12	27 6 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$
3	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 9
4	9	13	12	27 8 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$
5	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
6	11 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	11	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
7	8	14	9 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	10 $\frac{1}{4}$	12	7 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1	28 2 $\frac{1}{2}$
9	7	13 $\frac{1}{2}$	10	28 2	28	27 11 $\frac{1}{4}$
10	8 $\frac{1}{2}$	13	11	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
11	10	13 $\frac{3}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 $\frac{1}{2}$
12	10	12	6	27 11	27 11	28
13	5 $\frac{1}{4}$	12	9	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1
14	11	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 11	28	28
15	11 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
16	7 $\frac{1}{2}$	12	7 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
17	7	13	9 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$
18	6 $\frac{3}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	10	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
19	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	12	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
20	10 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{4}$	11 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	11 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	14	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
22	12 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	13	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11
23	12 $\frac{1}{2}$	14	11	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
24	9	12 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8
25	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
26	5	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
27	7	10	5	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$
28	3	8 $\frac{1}{4}$	6	28 3	28 3	28 1 $\frac{1}{2}$
29	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	9	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8
30	4 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
31	7 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. pluie.	O. c. pet. pl.	Nuag. pl.
2	S-S-O. pluie. vent.	S-S-O. cou- vert. pl. écl.	Nuages.
3	S-O. cou. pl.	S-O. pluie.	Beau.
4	S-S-E. couv. pluie.	S-S-E. pluie. gr. vent.	Ouragan.
5	S-O. b. nuag.	S-O. pl. n.	Nuages.
6	E-S-E. c. pl.	S-S-O. pl.	Nuages.
7	S-O. b. nua- ges.	S-O. b. nuag. pet. pluie.	Nuag. gr. pl.
8	O. couvert. petite pluie.	O-N-O. cou- vert.	Nuages.
9	S-S-E. nuag. beau.	S. nuages. beau.	Couv. gr. pl.
10	O. beau. n.	S-S-O. couv.	Nuag. pluie.
11	S-S-O. couv. pluie.	S-S-O. nua- ges. pl. beau.	Beau.
12	S-O. pluie. couvert.	O. pl. nuag. beau.	Beau. pluie.
13	O. beau.	O. beau. pl.	Pluie.
14	O-S-O. cou. pet. pluie.	N-N-O. c. pluie.	Pluie.
15	O-N-O. nua- ges. pluie.	N-N-O. v. nuag. beau.	Pluie.
16	N-N-O. b. nuages.	O-N-O. nua- ges.	Beau.
17	S-O. beau. nuages.	O-S-O. b. nuages.	Beau.
18	S-S-E. beau.	S-S-E. beau.	Beau.
19	S-S-O. leg. brouill. beau.	O-S-O. nua- ges. couv.	Beau.
20	O-S-O. nua.	O-S-O. b.	Couv. pluie.
21	S-S-O. br. petite pluie.	S-O. nuages. couvert.	Couv. pluie.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
22	S-S-O. nuages. couvert.	S-O. nuag. beau.	Nuages.
23	S-O. pluie. couvert.	S-O. pet. pl. nuages.	Nuages.
24	S. couv. pet. pluie.	S-S-O. pet. pluie.	Nuages.
25	O. b. couv.	N-O. nua. b.	Nuages.
26	O-N-O. c. brouillard.	O-N-O. br.	Couvert.
27	O. br. petite pluie.	O. couvert.	Beau.
28	N-N-O. b.	S. beau. br.	Nuages.
29	S-O. c. vent.	S-S-O. c. pl.	Pluie.
30	N-O. b. nua.	O. pl. couv.	Couv. vent.
31	S-O. couv.	S-O. pluie. v.	Couv. vent.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $16\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 13 degrés & demi.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces $3\frac{3}{4}$ lignes: la différence entre ces deux termes est de 12 lignes un tiers.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-S-E.

3 fois du S.

9 fois du S-S-O.

N n ij

564 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 11 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

4 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

4 fois du N-N-O.

Il a fait 19 jours beau.

5 jours du brouillard.

22 jours des nuages.

23 jours couvert.

23 jours de la pluie.

6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1765.

On a continué à observer, pendant tout ce mois, une grande quantité de petites véroles; elles ont paru avoir presque toutes la marche de petites véroles confluentes, même dans les personnes dont les boutons étoient d'ailleurs assez distincts. Il est survenu, vers le 9 ou le 10 de la maladie, de la salivation: la tête, les mains & les pieds se sont enflés successivement, &c. Beaucoup de personnes ont été les victimes de cette cruelle maladie; & elle a eu, chez plusieurs autres, des suites très-fâcheuses.

Les rougeoles ont plus ou moins participé au caractère de malignité de la petite vérole; & il paroît qu'il s'y est joint une fié-

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 565
vre putride, laquelle, lorsqu'on l'a mé-
connue, a fait périr les malades.

Il est survenu, vers la fin du mois, des
péricneumonies catarrheuses & des simples
rhumes qui ont cédé facilement aux re-
medes, lorsqu'ils ont été bien administrés.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Septembre 1765 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems s'est soutenu à un état de douce
température jusqu'au 16 : nous avons même
encore eu quelques jours de chaleur, la
liqueur du thermometre s'étant portée, le
15 & le 16, entre 19 & 20 degrés, & à
21 degrés, le 11. L'air s'est considérable-
ment refroidi la dernière moitié du mois :
il y a eu, même en ville, des gelées blan-
ches à la fin du mois.

La pluie, qui s'étoit établie par un orage,
le 1^{er}, a cessé le 3, & a repris, le 18,
pour sept à huit jours, mais par intervalles.

Le mercure, dans le barometre, a été
plus souvent observé au-dessus du terme de
28 pouces, qu'au dessous ; mais il ne s'est
guères éloigné de ce terme, si ce n'est, le
30, qu'il est descendu à 27 pouces 6 lignes.

Le vent a été *sud* au commencement du
mois, & *nord* à la fin.

566 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme : la différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes : la différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

4 fois du Sud.

8 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud vers l'Ou.

6 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Septembre 1765.

La maladie dominante étoit toujours la fièvre continuë-rémittente qui, dans plu-

fieus, s'annonçoit avec les symptomes d'une fièvre inflammatoire, mais qui, dans le fond, étoit une fièvre putride-vermineuse qui prenoit un caractère de malignité, lorsqu'elle n'étoit pas d'abord traitée convenablement.

Nous avons vu encore, ce mois, beaucoup de coliques bilieuses & inflammatoires en même tems, qui ont dû être traitées par les saignées, les lavemens émolliens, les potions huileuses, acidulées avec le jus d'orange & de citron; les boissons délayantes & anodines: elles étoient souvent compliquées de diarrhée; ce qui constituoit une espèce de dysenterie, quoique sans flux sanguinolent. Dans les diarrhées, soit simples, soit dysentériques, on étoit souvent obligé, après les saignées suffisantes & l'usage abondant des boissons émollientes, d'avoir recours à l'ipécacuanha, pour couper la racine du mal. Généralement parlant, on s'est trouvé mal des astringens, dans quelque tems de la maladie que ce fût, & quelque rebelle qu'elle fût.

Il y avoit encore des rhumatismes inflammatoires rebelles; & l'on voyoit, surtout à la fin du mois, éclore nombre de fièvres tierces: j'ai vu aussi, à la fin du mois, quelques apoplexies.



LIVRES NOUVEAUX.

Discours prononcé aux écoles de médecine pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie ; par M. *François-Louis-Thomas d'Onglé*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, professeur de chirurgie en langue françoise, avec cette épigraphe :

Qua per te cecidit, per te fortuna resurget.

CLAUD.

A Paris, chez *Didot l'aîné*, 1765, in-4^o de 24 pages.

Opusculé sur l'inoculation, P. L. M. D. (par M. *d'Auxiron*, docteur en médecine.) A Besançon, chez *Charmet*, 1765, in-8^o de 56 pages.

Nouvelles observations sur la Préparation d'antimoine du sieur *Jacquet*, sans nom d'imprimeur ni du lieu de l'impression, une feuille in-12.

Recueil d'observations des effets des eaux minérales de Spa, de l'an 1764, avec des remarques sur le système de M. *Lucas* sur les mêmes eaux minérales ; par *J. P. de Limbourg*, docteur en médecine à Liège, chez *Desoer*, in-8^o, 1765.

Recherches sur la durée de la grossesse, & le terme de l'accouchement. A Amsterdam, 1765, in-8^o de 71 pages. On le trouve chez *Didot le jeune*.

COURS D'HISTOIRE
NATURELLE.

M. *Valmont de Bomare*, démonstrateur avoué du gouvernement, membre de plusieurs Académies de l'Europe, & maître apothicaire de Paris, reprendra ses leçons sur l'histoire naturelle, le lundi 2 de Décembre, à dix heures & demie très-précises du matin, & les continuera les mercredi, vendredi & lundi de chaque semaine, à pareille heure, en son cabinet, rue de la Verrerie près la rue du Coq.

Ce démonstrateur commencera aussi un second cours d'histoire naturelle, le mardi 3 de Décembre à onze heures & demie très-précises : les conférences de ce cours particulier seront continuées les jeudi, samedi & mardi de chaque semaine, aux mêmes heures indiquées.

On avertit que le *Discours sur le Spectacle de la Nature* sera prononcé le 2 de Décembre, & qu'on ne le répétera point pour le second cours.

Voyez, dans notre Journal de Décembre de l'année passée, l'idée que nous avons donnée de ce Cours auquel les amateurs d'histoire naturelle assistent toujours avec un nouveau fruit.

T A B L E.

E XTRAIT du Traité de la Mélancolie , Tome II.	
Par M. Lorry, médecin.	Page 483
Lettre sur l'Inoculation. Par M. Razoux, médecin.	512
Réponse aux Réflexions de M. Paris, sur l'emploi des humectans. Par M. Parnaud fils, chirurgien.	519
Observation sur une Attaque d'affection hystérique avec suppression des lochies. Par M. Brun, médecin.	543
— Sur les Effets pernicieux du Persil commun.	
Par M. Mariotte, médecin.	545
— Sur les Plaies en travers des extrémités. Par M. Martin, chirurgien.	553
— Sur une Rupture du sac herniaire. Par M. Mes- senne, chirurgien.	557
— Sur la Bronchotomie. Par le même.	559
Observations météorologiques, Octobre 1765.	562
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1765.	564
Observations météorologiques faites à Lille, par M. Bou- cher, médecin, Septembre 1765.	565
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Sep- tembre 1765. Par le même.	566
Livres nouveaux.	568
Cours d'histoire naturelle.	569

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Décembre 1765. A
Paris, ce 23 Novembre 1765.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

GENERALE

DES MATIERES

Contenues dans les six derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1765.

LIVRES ANNONCÉS.

MÉDECINE.

- RÉFLEXIONS sur les hermaphrodites.* Page 381
Programme de M. Wrisberg, contenant quelques faits relatifs à l'inoculation. 95
Histoire de l'inoculation de la petite vérole en Ecosse. Par M. Monro le pere. 287
Lettres concernant l'inoculation. Par M. Desoteux. 375
Réponse à une brochure intitulée : Lettres concernant l'inoculation. Par M. Aston. 380
Pièces justificatives des Lettres concernant l'inoculation. Par M. Desoteux. Ibid.
Réponse à la seconde brochure de M. Desoteux. Ibid.
Opuscule sur l'inoculation. Par M. d'Auxiron. 568
Lettre de M. Tissot à M. De Haller, sur la petite vérole, l'apoplexie, l'hydropisie. 382
————— à M. Zimmermann, sur la
maladie noire, les squirrhes, la céphalalgie,

572 TABLE GENERALE

<i>l'inoculation, l'irritabilité, &c.</i>	382
<i>Lettre de M. Tissot à M. De Haën, en réponse à ses questions sur l'inoculation.</i>	383
<i>————— A M. Hirzel, sur quelques critiques de M. De Haën.</i>	Ibid.
<i>————— A M. Zimmermann, sur l'épidémie courante.</i>	Ibid.
<i>Observations sur la nature, les causes & le traitement des maladies qu'on appelle Nerveuses, &c.</i>	
<i>Par M. Whytt.</i>	286
<i>Dissertation sur la nature, &c. des anti-spasmodiques. Par M. Godar.</i>	94
<i>Lettre de M. Marret, au sujet de cette Dissertation.</i>	178
<i>Consult. sur une naissance tard. Par M. Bouvard.</i>	190
<i>Lettre à M. Bouvard, au sujet de sa dernière Consultation. Par M. Le Bas.</i>	191
<i>Réflexions sur quelques Ecrits qu'a produits la question sur la légitimité des naissances tardives.</i>	
<i>Par M^{lle} Plisson.</i>	381
<i>Recherches sur la durée de la grossesse.</i>	568

CHIRURGIE.

<i>Dissertation nouvelle sur la cataracte. Par M. Colombier.</i>	93
<i>Maniere d'ouvrir & de traiter les abcès à la portée de la main du chirurgien.</i>	382
<i>Traité complet des accouchemens. Par Lamotte.</i>	94
<i>Observ. sur les accouchemens. Par Smellie.</i>	382
<i>Discours prononcé aux écoles de médecine, pour l'ouverture du cours de chirurgie. Par M. Thomas d'Onglée.</i>	568

HISTOIRE NATURELLE.

<i>Mélanges d'hist. natur. Par M. Alléon Dulac.</i>	190
<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine. Par M. Buchoz, tome IV.</i>	Ibid.
<i>————— Tome V.</i>	383

DES MATIÈRES. 573

- Nouvelles observations sur la préparation d'antimoine du sieur Jacquet.* 568
Observations sur les eaux minérales de Spa. Par M. Darimberg. Ibid.

EXTRAITS.

- Second Extrait de divers ouvrages sur les naissances tardives.* 3
Troisième Extrait. 99
Histoire de l'inoculation de la petite vérole en Ecosse. Par M. Monro le pere. 291
Traité des maladies qui ont régné dans les armées de France. Par M. Lorentz. 195
Traité de la mélancolie. Par M. Lorry, tome II. 483
Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine. Par M. Buchoz, tomes IV & V. 387
Mélanges d'histoire naturelle. Par M. Alléon Dulac. 399

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

- Observation sur une fille sans langue, qui parle & fait toutes les autres fonctions qui dépendent de cet organe.* Par M. Bonamy. 37
Description d'un fœtus monstrueux. Par M. Renard. 118
Observation sur une abstinence de près de six mois. Par M. Mercadier. 133
Lettre sur quelques cas de coliques guéries par l'application des corps froids. Par M. Marrigues. 48
Recherches sur la colique des potiers. Par M. De Borden. 232
Lettre de M. De Lignac, contenant trois observations sur les accouchemens retardés. 128
Observations sur les maladies épidémiques de Cusset. Par M. Desbrest. 141
Suite. 216

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur une paralysie à la suite d'une chute.</i> Par M. Martin.	180
<i>Sur un strabisme connivent.</i> Par M. Parnard fils.	63
<i>Réflexions sur l'usage des humect.</i> Par M. Paris.	258
<i>Réponse aux Réflexions de M. Paris.</i> Par M. Parnard fils.	539
<i>Observation sur une leucophlegmatie urinaire.</i> Par le même.	421
<i>Observation sur une attaque d'affection hystérique avec suppression des lochies.</i> Par M. Brun.	543
<i>Sur le ver solitaire.</i> Par M. Thomas.	68
<i>Mémoire sur un ictere particulier, occasionné par la suppression du flux hémorrh.</i> Par M. Houslet.	312
<i>Histoire des fièvres pétéchiales & miliaires qui ont régné à Montaignu lez-Combrailles.</i> Par M. De Plaigne.	336
<i>D'une catalepsie singulière.</i> Par le même.	432
<i>Observation sur une vérole confirmée.</i> Par M. Robin Du Saughey.	426
<i>Lettre sur l'inoculation.</i> Par M. Razoux.	512
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Mai 1765.</i>	90
<i>Juin 1765.</i>	186
<i>Juillet 1765.</i>	283
<i>Août 1765.</i>	374
<i>Septembre 1765.</i>	471
<i>Octobre 1765.</i>	564
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i> Par M. Boucher.	
<i>Avril 1765.</i>	92
<i>Mai 1765.</i>	188
<i>Juin 1765.</i>	285
<i>Juillet 1765.</i>	376
<i>Août 1765.</i>	475
<i>Septembre 1765.</i>	566
<i>Observations sur l'usage interne du bulbe de colchique.</i> Par M. Marges.	20

DES MATIERES. 575

- Observation sur les Effets de l'oxymel colchique.*
Par M. Planchon. 324
- *Sur les Effets pernicioeux du persil commun.* Par M. Mariotte. 545
- Observation sur les vertus du camphre & de la sanicle dans les contusions.* Par M. Salerne. 173
- Lettre sur les effets des douches dans les douleurs.*
Par M. De Mortiere. 273
- *Sur l'Effet des vulnérâires dans le scorbut.*
Par M. Girard Rousseliere l'aîné. 358
- Observation sur un cancer occulte, guéri par les pilules de ciguë.* Par M. Renard. 412
- Remede contre la phthisie & les ulceres internes.* 369

CHIRURGIE.

- Réponse aux doutes de M. Pouteau fils, sur un cystocele.* Par M. Brun. 551
- Lettre sur les opérations de la taille, faites par la méthode de M. Le Cat.* Par M. Pillore. 82
- Observation sur une séparation totale des os pubis.*
Par M. Martin. 83
- *Sur l'utilité & le danger des sondes après l'amputation de la verge.* Par le même. 177
- *Sur une pierre urinaire, engagée dans l'orifice du col de la vessie.* Par le même. 266
- *Sur un déplacement naturel de la clavicule.* Par le même. 456
- *Sur les Inconv. de ne tirer qu'une part, de l'eau, en faisant la paracenthese.* Par le même. 462
- *Sur les plaies en travers des extrémités.*
Par le même. 553
- *Sur une plaie avec fracas à la main.*
Par M. Goirrand. 162
- *Sur la sortie totale de la matrice.* Par M. Martinay. 167
- *Sur une hernie avec gangrene.* Par M. Finant neveu. 274
- *Sur une hernie inguinale complete avec*

576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

<i>gangrene de l'intestin.</i> Par M. Nollefon fils.	361
<i>Observation sur la rupture d'un sac herniaire.</i> Par M. Merfenne.	557
———— <i>Sur la Bronchotomie.</i> Par le même.	559
———— <i>Sur un déchirement du voile du palais & de la luette.</i> Par M. Leautaud.	367
———— <i>Sur une fracture compliquée des os du crâne.</i> Par M. Guerin fils.	443
———— <i>Sur une fracture de l'humérus.</i> Par M. Bouquet.	449
———— <i>Sur une pierre trouvée sous la langue d'un homme.</i> Par M. Leautaud.	453
———— <i>Sur une tumeur carcinomateuse dans l'œil droit, extirpée par M. Heiligenstein.</i>	466

HISTOIRE NATURELLE.

Observations météorologiques faites à Paris.

<i>Mai 1765.</i>	87
<i>Juin 1765.</i>	183
<i>Juillet 1765.</i>	280
<i>Août 1765.</i>	371
<i>Septembre 1765.</i>	469
<i>Octobre 1765.</i>	561

Observations météorologiques faites à Lille. Par M. Boucher.

<i>Avril 1765.</i>	91
<i>Mai 1765.</i>	187
<i>Juin 1765.</i>	284
<i>Juillet 1765.</i>	375
<i>Août 1765.</i>	473
<i>Septembre 1765.</i>	565

AVIS DIVERS.

<i>Programme de la Faculté de médecine.</i>	476
<i>Cours de chimie de M. Rouelle.</i>	478
<i>Avis sur le cours de chimie de M. Demachy.</i>	479
<i>Cours d'histoire naturelle de M. Bomare.</i>	569

Fin de la Table générale.